



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

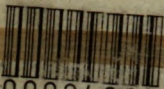
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

BUHR B.



a39015

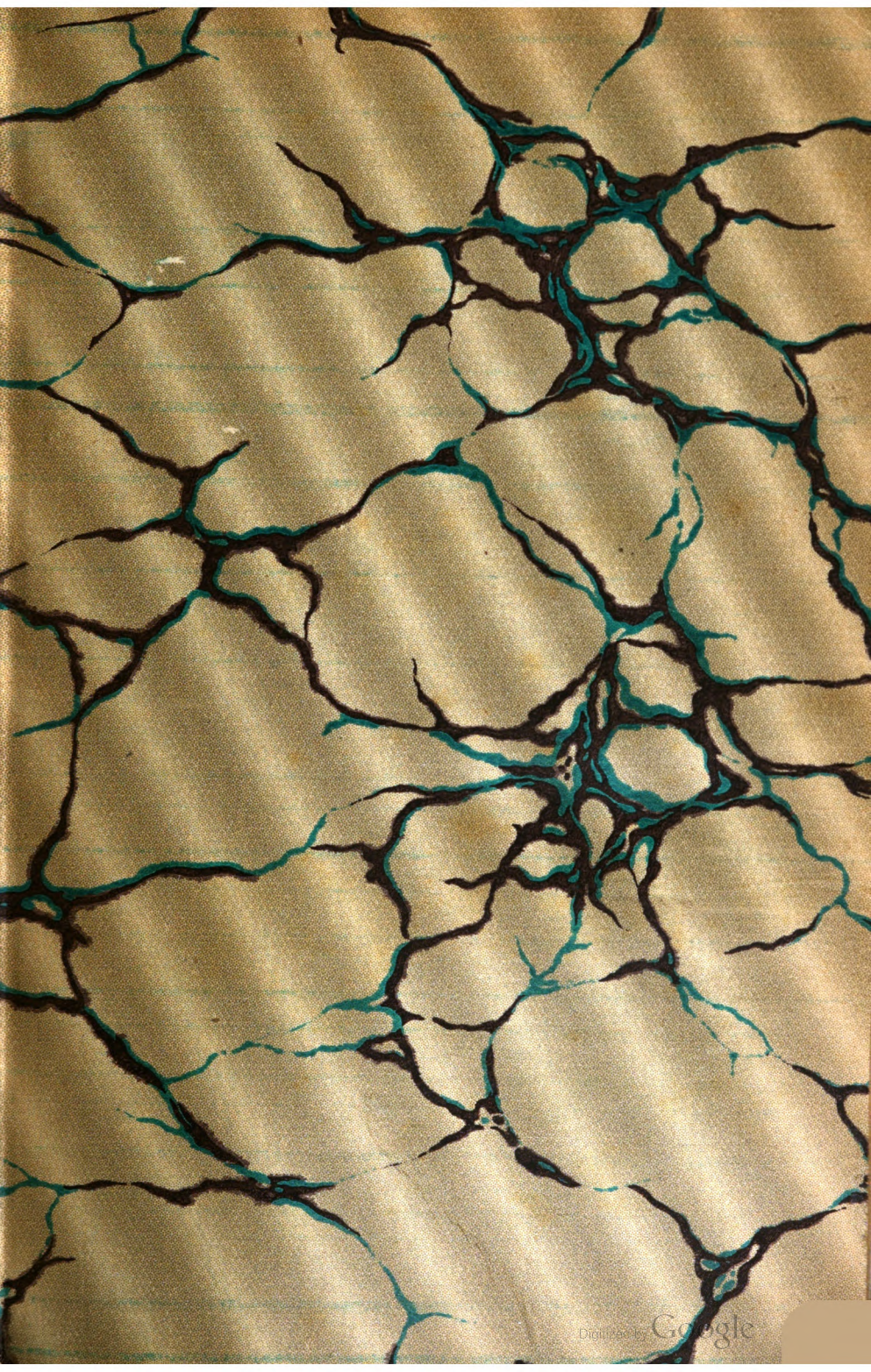


00024554



8b





LA CAPTIVITÉ

DE MADAME

LA DUCHESSE DE BERRY

A BLAYE

OUVRAGES
DU DOCTEUR P. MÉNIÈRE

TRAITÉ DES MALADIES DE L'OREILLE, de G. KRAMER, traduit
de l'allemand, par le Docteur P. MÉNIÈRE. Germer
Baillièrre, Paris, 1848.

ÉTUDE MÉDICALE SUR LES POÈTES LATINS. — Germer
Baillièrre, Paris, 1852.

LES CONSULTATIONS DE MADAME DE SÉVIGNÉ. — Germer
Baillièrre, Paris, 1862.

CICÉRON MÉDECIN. — Germer Baillièrre, Paris, 1862.

*Cet ouvrage a été tiré, sur papier de Hollande,
au nombre de cinquante exemplaires réservés et de cent
cinquante exemplaires numérotés de 1 à 150, au prix
de vingt-cinq francs chaque volume.*

LA CAPTIVITÉ
DE MADAME
LA DUCHESSE DE BERRY
A BLAYE

— 1833 —

JOURNAL
DU DOCTEUR P. MÉNIÈRE^{re par}
MÉDECIN ENVOYÉ PAR LE GOUVERNEMENT AUPRÈS DE LA PRINCESSE

PUBLIÉ PAR SON FILS
LE DOCTEUR E. MÉNIÈRE

AVEC DEUX LETTRES INÉDITES DE BALZAC ET DU MARÉCHAL BUGEAUD

I

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

—
1882

Droits de reproduction et de traduction réservés

DC
260
BS'
M55'
v.1

AVANT-PROPOS

On peut couvrir les actions secrètes ;
mais de taire ce que tout le monde sçait,
et les choses qui ont tiré des effets pu-
blics et de telle conséquence, c'est un
défaut inexcusable !

(MONTAIGNE.)

En publiant ces Mémoires, j'accomplis les dernières volontés de mon père, le docteur P. Ménière.

Vers la fin du mois de novembre 1864, je lus le manuscrit de *son journal* de la captivité de Son Altesse Royale M^{me} la duchesse de Berry dans la citadelle de Blaye, en 1833.

Quelques jours après, ayant peut-être le sentiment de sa fin prochaine, il causait avec moi de l'avenir, de la carrière médicale dans

laquelle j'étais entré, et d'une foule de sujets tout à fait intimes.

Il termina l'entretien par ces paroles, qui sont toujours restées présentes à mon esprit :

« Mon cher enfant, garde précieusement ces
« mémoires qui ne sont connus que de peu de
« personnes ; c'est un monument historique fort
« intéressant. Je te lègue le soin de les faire
« paraître après ma mort, mais seulement lorsque
« M^{me} la duchesse de Berry ne sera plus de ce
« monde. J'ai été en butte à d'absurdes attaques,
« mais je les ai dédaignées, car j'ai la conscience
« d'avoir rempli mon devoir. » ¹

¹ Le Dr Prosper Ménière est né à Angers, le 17 juin 1799. Son père était un modeste négociant de cette ville ; à force de patience, de courage et de volonté, il parvint à donner à ses six enfants une éducation aussi solide que sérieuse.

Le Dr P. Ménière fit ses premières études médicales à Angers avec Ollivier, Bérard, etc. ; puis il vint à Paris, fut nommé interne des hôpitaux, entra dans le service de Dupuytren et remporta la médaille d'or des hôpitaux en 1826 ; reçu docteur la même année, il devint chef de clinique de Chomel pour qui il conserva un véritable culte. Nommé professeur agrégé en 1832, il reçut la croix de chevalier de la Légion d'honneur en 1835, en récompense de ses services pendant l'épidémie de choléra qui sévit dans le Midi à cette époque. En 1838, il épousa la fille d'Antoine-César Becquerel, célèbre physicien, membre de l'Institut, mort en 1878, à l'âge de 90 ans.

En 1839, le Dr Ménière devint médecin en chef des Sourds-Muets, à la place d'Itard.

Il est mort le 7 février 1862.

L'intérêt de ce mémorial, écrit jour par jour, est tout entier dans les faits racontés simplement et loyalement par mon père, qui, pendant près de six mois, ne quitta pas Son Altesse Royale et lui fut très dévoué.

Il n'a jamais joué aucun rôle politique ; ceux qui l'ont connu savent assez quelle était sa manière de penser à cet égard. D'une nature affectueuse et pleine de générosité, optimiste à l'extrême avec une teinte de philosophie railleuse, mon père redoutait la politique, ses passions, ses luttes et ses excès. Il aimait trop la vie facile et douce, ornée de tous les charmes qu'il savait si bien y trouver, pour s'aventurer dans cette voie.

En février 1833, Orfila, Doyen de la Faculté de Médecine, qui avait pour lui une très grande affection, et qui connaissait sa valeur, le désigna au choix des ministres de Louis-Philippe pour être envoyé à Blaye, comme médecin ordinaire de M^{me} la duchesse de Berry, qui venait d'y être enfermée.

Quel coup de fortune pour le jeune médecin angevin, mais aussi que de responsabilités dans une pareille situation ! Il n'hésita pas longtemps ;

se sachant appuyé par Orfila et Auvity, il accepta et partit; on verra les difficultés qu'il eut à surmonter. Il avait stipulé avant son départ, que sa mission serait purement médicale, qu'il n'en voulait et n'en accepterait pas d'autre.

M^{me} la duchesse de Berry l'accueillit d'abord avec une certaine réserve, puis bientôt après avec confiance. Elle daigna, dans la suite, lui témoigner une très grande estime ¹, et mon père conserva pour Son Altesse Royale un attachement qui ne se démentit jamais.

Pendant ce long séjour auprès de la princesse, il fit tous ses efforts pour concilier et ses devoirs de médecin envoyé par le Gouvernement, et les intérêts si dignes de respect de sa royale malade.

En mainte occasion, il fut assez heureux pour adoucir les souffrances physiques et morales de

¹ M^{me} la duchesse de Berry donna au Dr Ménière le secrétaire qu'elle avait à Blaye, comme un souvenir de ses bons soins, et un témoignage de sa reconnaissance et de sa confiance.

Je conserve précieusement ce meuble historique.
(Tome II, pages 216-217.)

Son Altesse Royale, et les petites misères inhérentes à son infortune.

Pour donner une idée du caractère et de la nature de mon père, je veux citer quelques lignes d'une lettre adressée à Orfila, le 25 mars 1833; il lui disait avec bonhomie :

« J'aime beaucoup les malades, il m'est impos-
« sible d'être médecin à froid; il faut que je m'intéresse aux
« gens que je soigne, qu'il s'agisse d'une duchesse ou d'une
« portière. Je crois que si l'étude ne m'avait pas fait docteur,
« la nature m'eût conduit à être infirmier. Avec cette ma-
« nière de sentir, ceux qui souffrent sont certains de cap-
« tiver ma bienveillance innée. »

Animé de tels sentiments, il était bien naturel que mon père s'intéressât vivement à la princesse, et que, la trouvant atteinte d'une affection des bronches, que des antécédents de famille pouvaient rendre plus grave, il fit à M. d'Argout des rapports médicaux assez alarmants. Les symptômes sérieux qu'il voyait se manifester ont pu être un peu amplifiés par lui; mais, ne devait-il pas songer à la responsabilité effrayante qui lui incombait en cas d'accidents mortels? Quel médecin eût agi autrement en de semblables circonstances?

Après six semaines de séjour à Blaye, mon

père, rappelé à Paris, s'entendit reprocher l'exagération de ses bulletins médicaux. Il eut à subir une sorte de disgrâce ; on prononça même tout bas le mot de trahison ; mais il plaida lui-même sa cause devant le Conseil des ministres, donna franchement toutes les explications désirables et sortit enfin victorieux de cette épreuve.

Le Roi le manda aux Tuileries et Sa Majesté eut avec Auvity et mon père une conversation bien curieuse à plus d'un titre, qu'on retrouvera dans ce journal.

Du reste, le général Bugeaud¹ avait écrit plusieurs fois au comte d'Argout que « le D^r Ménière lui était, sinon indispensable, du moins très né-

¹ Le D^r Ménière se lia étroitement avec le général Bugeaud et M. de Saint-Arnaud, son aide de camp. Il resta fidèle à ces deux hautes amitiés. En 1849, il ferma les yeux de son cher maréchal, pour lequel il avait une si profonde admiration.

En ce qui touche le général Bugeaud, je crois devoir détacher, dès à présent, de la volumineuse correspondance du D^r Ménière (qui sera probablement publiée un jour) une lettre écrite au lendemain de la bataille d'Isly, dans laquelle se trouve le récit de cette grande victoire, fait avec une verve toute militaire, par le maréchal lui-même.

Cette lettre, en dehors de son intérêt historique, montre tout l'attachement que l'illustre soldat avait conservé pour le D^r Ménière.

On trouvera cette pièce intéressante à la fin du second volume.

D^r E. M.

cessaire, car la duchesse de Berry le voyait avec plaisir et lui témoignait une grande confiance. »

Comment mon père parvint-il à se faire bien-venir de la princesse? Je me contenterai de transcrire ici quelques passages d'une lettre de Balzac, adressée à mon père le 27 avril 1833, lettre qu'on trouvera en entier dans ces Mémoires :

MON CHER DOCTEUR,

« J'ai été personnellement bien heureux de vous
 « savoir envoyé à Blaye, et politiquement satisfait d'y savoir
 « un homme d'honneur et de probité. C'est ce que j'ai dit à
 « bien des personnes, et j'ai saisi cette occasion avec beaucoup
 « de plaisir, puisqu'elle me donnait licence d'appuyer sur vos
 « qualités.
 « Vous avez une conversation si
 « douce, si amène, si largement instructive, que je sais qu'il
 « est difficile que vous ne plaisiez pas aux personnes de
 « goût
 « Ce que je trouve de plus beau dans
 « votre position, c'est de vous trouver à même d'être utile
 « dans l'une des situations les plus délicates où puisse arriver
 « une femme.

« DE BALZAC. »

Je ne veux rien ajouter à cet éloge charmant, fait par ce grand écrivain, dont les opinions légitimistes étaient connues.

Mon père s'efforça toujours de justifier la confiance de Son Altesse Royale et suivit tranquillement sa route, uniquement préoccupé, comme il le dit lui-même, de « remplir son devoir ».

Il est mort avec une réputation d'honorabilité et de loyauté qui est l'honneur de notre famille et qui fait mon orgueil, à moi, son fils.

J'ai pour la mémoire de mon père une pieuse et tendre vénération que partageront mes enfants.

Je suis fier aussi des amitiés illustres dont il était entouré : le chancelier Pasquier, le marquis de Sainte-Aulaire, le maréchal Bugeaud, le maréchal de Saint-Arnaud, Bérard, Orfila, Chomel, Cruveilhier, Guéneau de Mussy, de Balzac, Crémieux, Jules Janin son ami le plus cher, et bien d'autres lui donnèrent maintes fois des preuves de leur estime et de leur affection.

En publiant ces Mémoires, et en exécutant, je le répète, les dernières volontés de mon père, non seulement j'accomplis un devoir sacré, mais encore j'apporte à l'histoire des documents impartiaux, qui jetteront une vive lumière sur des événements dont les détails n'ont jamais été bien connus.

Janvier 1882.

D^r EMILE MÉNIÈRE.

PRÉFACE

Après la révolution de juillet 1830, M^{me} la duchesse de Berry s'embarqua à Cherbourg, avec toute la famille royale, et se rendit en Angleterre, où elle resta jusqu'au 17 juin 1831. Rentrée à cette époque sur le continent, elle traversa la Hollande, les provinces rhénanes, le Tyrol, la Lombardie et s'arrêta à Gènes. Le roi de Sardaigne l'ayant priée de quitter ses Etats, elle alla à Massa, qui appartient au duc de Modène, y séjourna une semaine, se rendit à Lucques, où elle ne resta que peu de temps, puis elle partit pour Naples. La princesse s'arrêta à Rome pendant trois semaines, et ce fut alors que le pape Grégoire XVI lui recommanda très vivement un jeune juif nommé Deutz, nouvellement converti au christianisme.

Des devoirs de famille retinrent Madame à Naples, pendant quinze jours environ, puis elle revint à Massa, en traversant de nouveau Rome et Florence. On était alors au mois de décembre 1831. Deutz

arriva à Massa en janvier 1832 ; il n'y séjourna que vingt-quatre heures, dit-on, puis il revint en mars, resta trois ou quatre jours, et partit pour l'Espagne, après avoir reçu de la princesse, pour l'accomplissement d'une mission spéciale, une somme de 6,000 francs, prix d'un diamant qu'elle avait fait vendre tout exprès.

Vers le milieu du mois d'avril, Madame débarqua en Provence et attendit dans une bastide des environs de Marseille le résultat du mouvement carliste qui devait, disait-on, soulever cette ville dans la nuit du 29 au 30 de ce même mois. L'insuccès la força de partir ; elle parcourut le midi de la France, passa à Toulouse le 4 mai, traversa successivement Agen, Bergerac, Libourne et Blaye ; on la vit également en Saintonge, dans la Vendée, et elle arriva enfin dans la commune de Legé le 21 mai. Madame reçut en ce lieu la visite des chefs du mouvement insurrectionnel qui se préparait ainsi que celle de M. Berryer, qui tenta vainement de démontrer à la princesse que son projet de révolution était impraticable.

La prise d'armes qui devait avoir lieu le 24 mai fut retardée jusqu'au 4 juin, mais les combats partiels qui furent livrés alors, prouvèrent au parti légitimiste que le succès était impossible. L'affaire du château de la Pénissière, près de Clisson, détermina Madame à quitter le champ de bataille ; en conséquence, elle se rendit à Nantes vers le 10 juin, et trouva un asile dans la maison des dames Duguigny. Il y avait dans cette

habitation une cachette qui pouvait soustraire la princesse aux recherches actives de la police; depuis le 10 juin jusqu'au 6 novembre, époque de son arrestation, Madame s'occupa, chez les dames Duguigny, de la direction des affaires de la Vendée.

Dans le courant d'octobre, Deutz part de Paris et arrive à Nantes, porteur de lettres adressées à M^{me} la duchesse de Berry. Il trouve le moyen de pénétrer dans son asile, il en révèle le secret à l'autorité, et le 6 novembre au soir, M. Maurice Duval, préfet de la Loire-Inférieure, fait cerner la maison.

La princesse se réfugia dans la cachette avec M^{lle} Stylite de Kersabieck, MM. de Mesnard et Guibourt, puis, après dix-sept heures d'angoisses, elle se remet elle-même entre les mains des gendarmes qui la cherchaient. Conduite aussitôt au château de Nantes, Madame y resta deux jours; le 9 novembre à trois heures du matin, elle est transportée à bord d'un bateau à vapeur qui la mène jusqu'à Saint-Nazaire, où l'attendait la corvette de l'État *La Capricieuse*, capitaine Mollier. Pendant son séjour au château de Nantes, et pendant son voyage à Saint-Nazaire, le lieutenant général Drouet, comte d'Erlon, qui commandait la douzième division militaire, dit, à plusieurs personnes : « *Il me semble que Madame est enceinte.* »

Cette observation, à laquelle on n'attacha d'abord aucune importance, revint plus tard à l'esprit de ceux qui l'avaient entendue, et chacun fit compliment au général Drouet sur sa perspicacité. Peut-être est-ce

là le point de départ des bruits de grossesse qui circulèrent dans le public dès les premiers temps de la captivité de Madame.

La corvette *La Capricieuse* partit aussitôt, et, après une traversée très pénible, elle entra dans la Gironde et jeta l'ancre sous les murs du fort de Blaye le 15 novembre. M. Chousserie, colonel de la légion de gendarmerie de la Loire-Inférieure, qui n'avait pas quitté la princesse, fut nommé gouverneur du fort, et dès ce moment, Madame ne s'occupa plus que des moyens de sortir de prison. Le parti légitimiste ne négligea rien pour la seconder. On parla de séquestration arbitraire ; M. de Conny, qui soutenait cette thèse, et qui avait été poursuivi par le ministère public, fut absous par le jury du département de l'Allier ; les médecins de la *Quotidienne* insinuèrent que le climat de Blaye était mortel pour la captive, et chaque jour ces lugubres prédictions furent répétées par tous les organes du parti.

Un accident assez fâcheux survenu dans la nuit du 16 au 17 janvier, donna lieu à un redoublement de criailleries. Le colonel Chousserie, inquiet sur la santé de la princesse, adressa au Gouvernement des rapports peu rassurants. Ce fut par suite de ces diverses circonstances que le ministère crut devoir envoyer à Blaye MM. Orfila et Auvity, dans le but de vider cette question médicale dont l'esprit de parti exagérait l'importance.

Au moment où ces deux médecins, prenant congé de

M. le comte d'Argout, ministre de l'intérieur, allaient monter en voiture, le ministre ajouta en manière de post-scriptum : « Enfin, on nous dit que Madame est enceinte. Si cela est, nous lui enverrons une sage-femme. »

En arrivant à Blaye, le 24 janvier, MM. Orfila et Auvity, reçus d'abord très froidement, ne tardèrent pas à conquérir la bienveillance de la royale captive; une longue conversation à laquelle assistaient M. Gintrac, médecin de Bordeaux et M. Barthez, chirurgien militaire de la garnison du fort, fournit aux envoyés du ministre l'occasion d'étudier l'état de santé de la princesse, et ce point important fut établi dans une consultation expédiée aussitôt à Paris.

Cette pièce, de nature confidentielle, contenait un paragraphe ainsi conçu :

« Il est d'une grande importance d'éviter l'impression du froid sur toute l'habitude du corps. Ainsi, les promenades doivent se faire dans le milieu de la journée lorsque le temps est beau, et de préférence dans les lieux abrités. Cette recommandation est surtout utile à cause de la situation élevée de la citadelle, de son voisinage du grand fleuve, fréquemment couvert de brouillards épais, et de son exposition à des vents plus ou moins violents. »

Quelques parties de cette consultation étant parvenues à la connaissance de M^{me} la duchesse de Berry, la phrase que je viens de transcrire lui parut de nature à motiver sa mise en liberté. Les journaux légi-

timistes, tenus au courant de cette affaire, argumentaient dans le même sens. Chaque jour, la *Gazette de France* contenait un article rédigé par l'ex-professeur Guilbert, dans lequel on établissait que le gouvernement de Juillet exposait la princesse à une mort certaine en prolongeant son séjour à Blaye; enfin, cette feuille arborait une large bande noire en signe de deuil prématuré.

Il se fit à ce sujet un tel bruit, que le ministre demanda à MM. Orfila et Auvity un rapport circonstancié sur cette question de salubrité. M. Orfila, qui avait profité de son séjour dans la citadelle pour étudier cette matière, fit un travail daté de Paris, le 1^{er} février 1833, et qui fut inséré en entier au *Moniteur* le 5 du même mois. Il y avait assurément de quoi tranquilliser les gens raisonnables, mais le parti hostile ne voulait pas se laisser convaincre et les récriminations les plus violentes enflammèrent la polémique des journaux se disant légitimes.

A cette même époque, des bruits d'une autre nature commencèrent à circuler, une vague rumeur s'élevait peu à peu, on parlait à voix basse de grossesse; les nombreux observateurs renfermés dans le fort de Blaye avaient confirmé la première remarque du comte d'Erlon, et le public, en recevant cette confidence, s'abandonnait à des mouvements contraires que la presse quotidienne ne pouvait négliger. Bordeaux s'agitait violemment, le journal *La Guyenne* faisait une guerre acharnée au *Mémorial Bordelais*; ces que-

relles locales menaçaient de prendre un grand développement, lorsqu'une nouvelle direction donnée à la garde de la captive provoqua une explosion des plus vives. Le colonel Chousserie fut remplacé tout à coup dans ses fonctions de Gouverneur de la citadelle par M. le général Bugeaud, membre de la Chambre des députés, et l'on dut pressentir, dès ce moment, que l'affaire de Blaye prenait aux yeux du Gouvernement une importance considérable.

Ce fut sur ces entrefaites que M. le comte d'Argout songea à envoyer à Blaye un médecin destiné à remplacer dans la citadelle le docteur Barthez, que la princesse refusait de recevoir.

Le mardi 12 février 1833, je reçus une lettre ainsi conçue :

« Mon cher confrère,

« Voulez-vous prendre la peine de passer chez moi
« aujourd'hui à cinq heures précises? Il s'agit d'une
« affaire qui peut vous intéresser beaucoup. Rece-
« vez, etc.

« Signé : ORFILA. »

Exact au rendez-vous, M. le doyen de la Faculté de médecine me demande si je me sens disposé à quitter Paris pendant quelques mois pour aller en province donner des soins à une personne malade. Cette proposition m'a fait penser aussitôt à M^{me} la duchesse de Berry. J'ai répondu qu'avant de passer outre, il me fallait réfléchir aux conséquences d'une

absence aussi longue, consulter quelques amis et ne prendre un parti qu'en connaissance de cause. M. Orfila a cru devoir me dire qu'il s'agissait d'aller à Blaye et de faire agréer mes soins à M^{me} la duchesse de Berry.

Cette communication officielle m'a mis à l'aise. J'ai dit au doyen que j'étais très disposé à me charger d'une mission qu'il avait acceptée pour lui-même, et que j'espérais bien m'acquitter honorablement de mes fonctions médicales quelque délicates qu'elles fussent. Je l'ai prié néanmoins de m'accorder jusqu'à demain pour examiner mes affaires et lui donner une réponse définitive. Accordé, dit-il ; je vous attends demain à huit heures.

J'ai consulté des amis qui m'ont conseillé d'accepter la proposition. Suivant quelques personnes en qui j'ai grande confiance, cette affaire, bien conduite, peut avoir une influence considérable sur l'avenir d'un jeune médecin ; c'est une occasion qu'il faut saisir. Je dois me trouver nécessairement en relations avec beaucoup de personnages importants, je puis d'emblée sortir de l'obscurité où languissent si souvent les hommes de mon âge.

Mercredi 13 février.

A huit heures précises, j'arrive chez M. Orfila pour lui faire part de ma résolution. Le doyen me dit que l'affaire est sérieuse, que je dois m'attendre à rencontrer de grandes difficultés, qu'il me faudra beaucoup de réserve, de prudence, et que ma conduite, quelques précautions que je prenne, sera critiquée, blâmée, que l'esprit de parti envenime tout, mais que ces graves inconvénients ne doivent pas m'effrayer, et qu'un honnête homme peut, nonobstant les clameurs et les injures, marcher au but et accomplir son devoir.

Je m'étais déjà dit tout cela et bien d'autres choses encore; j'ai fait voir à mon bienveillant patron que je ne m'arrêterais pas pour si peu.

A midi, j'ai été présenté par M. Orfila à M. le comte d'Argout, ministre de l'intérieur (1). L'entrevue a duré trois quarts d'heure. Le ministre m'a dit qu'il

(1) M. d'Argout est mort aujourd'hui vendredi 15 janvier 1858.

D'après sa volonté formelle, son convoi doit être fort simple, aucun discours ne sera prononcé, etc.

Je comprends cela. M. d'Argout était sénateur après avoir été tant d'autres choses. Il serait difficile de rendre compte de toutes les phases d'une vie aussi accidentée.

s'agissait uniquement de me faire agréer comme médecin par la princesse, que M. le docteur Gintrac, choisi par Madame, habitait Bordeaux et ne se rendait à Blaye que sur la demande expresse de la malade. Le Gouvernement, prenant en considération l'état de santé de la captive, ne croyait pas pouvoir la laisser sans secours immédiats ; il désirait qu'un médecin, demeurant dans la citadelle, fût à portée de lui donner ses soins à toute heure de jour et de nuit, en attendant l'arrivée du docteur Gintrac. M. d'Argout m'a dit en outre qu'il n'avait ni la volonté ni le pouvoir d'imposer un médecin à la duchesse de Berry, que je devais seulement me tenir à la disposition de la royale malade, faire accepter mes services, me rendre utile, nécessaire même, mais que le succès dépendait entièrement de moi.

Ce langage m'a fait plaisir, parce qu'il m'a paru indiquer une situation nette, claire, dans laquelle le rôle que j'avais à jouer était entièrement à ma discrétion. J'ai dit au ministre que puisqu'il y avait une malade à Blaye, la conduite du médecin envoyé près d'elle était toute tracée ; que je ferais en sorte de mériter sa confiance et de justifier celle de M. le doyen, qui avait bien voulu me choisir parmi mes collègues de la Faculté.

Dans la soirée, j'ai eu une longue entrevue avec M. Orfila et M. Pierre Auvity, ancien médecin de M^{me} la duchesse de Berry. J'ai reçu de ces messieurs beaucoup de renseignements sur les habitudes de santé de la princesse, sur son caractère, ainsi que sur celui des personnes qui l'entourent. Il a été question de la topographie médicale du fort de Blaye, des conditions de salubrité de ce lieu et de la ville voisine ; j'ai pris connaissance de tous les documents recueillis

par ces messieurs lors de leur récent voyage dans la Gironde, et, bien renseigné sur ces divers points d'un si haut intérêt pour moi, je termine ma journée en faisant des visites à des amis qui s'occupent vivement des avantages ou des inconvénients de cette affaire. Moi qui ne veux jamais prévoir les malheurs de si loin, qui, d'un autre côté, ne me fais pas beaucoup d'illusions, je laisse dire les timorés et les enthousiastes, je me confie à mon étoile (pourquoi n'en aurais-je pas une ?) et je vais de l'avant sur cette mer inconnue, sans souci des écueils et du naufrage.



Jeudi 14 février.

Ma place est retenue pour demain dans la malle-poste de Bordeaux. Mes préparatifs de départ sont à peu près terminés. Tout cela se fait rapidement. On m'a prié de ne point ébruiter cette affaire ; aussi beaucoup de personnes n'apprendront mon voyage que par les journaux.

Je viens d'avoir une seconde entreyue avec M. le comte d'Argout. Il a été question de l'état de grossesse de Son Altesse Royale Le Ministre m'a dit que je devais me tenir prêt à tout événement et lui donner avis de tout ce qui surviendrait de remarquable dans la santé de la princesse.

Il a été décidé que je serais envoyé à Blaye en qualité de médecin de la garnison, et adressé à M. le général Bugeaud, par le ministre de la guerre. En conséquence. on m'a apporté ce soir une pièce ainsi conçue :

« MONSIEUR,

« Je vous informe que sur la présentation de M. le

ministre de l'intérieur, je vous ai désigné pour remplir les fonctions de médecin ordinaire au fort de Blaye.

« Vous recevrez de M. le comte d'Argout les instructions nécessaires pour ce nouvel emploi.

« *Le Président du Conseil,*

« *Maréchal duc de DALMATIE.* »

J'ai reçu, en outre, un pli adressé à M. le général Bugeaud. Me voici en mesure de franchir tous les obstacles et d'arriver au but, si la fortune ne m'est pas contraire. M. Dupuytren me charge de quelques commissions pour la princesse et pour M^{me} la comtesse d'Hautefort, qui partage la captivité de Madame ; quelques autres amis de la branche aînée cherchent à m'intéresser en faveur de ces grandeurs déchues, et j'ai bien de la peine à leur faire comprendre ma neutralité politique. La médecine n'a qu'un seul drapeau sur lequel est inscrite cette devise : *Salus infirmorum*. C'est là ma loi suprême, je n'en connais pas d'autre, et j'espère que l'avenir en fournira la preuve.

~~~~~  
Vendredi 15 février.

Aujourd'hui encore j'ai recueilli beaucoup de particularités sur le personnel du fort de Blaye. J'arriverai là-bas, non pas en pays inconnu, mais au contraire, muni de renseignements sur tout ce qu'il m'importe de connaître.

La question de grossesse est à l'ordre du jour, on s'en occupe activement ; les journaux légitimistes, qui traitent ce sujet, se laissent aller, ce me semble, à des affirmations bien imprudentes. Les impossibilités morales dont on argüe ne peuvent rien contre les

réalités physiques ; les grandes indignations des fidèles pourront tomber à plat en présence d'un événement qui ne peut tarder beaucoup. Nous verrons bien. En attendant, six heures sonnent, je monte en malle-poste en criant : « Vogue la galère ! » Et à vrai dire, galère il y a, car une place dans le cabriolet, à côté du courrier, en ce temps froid et neigeux, me promet un voyage assez pénible, mais je m'en consolerais en parcourant une route nouvelle pour moi.



Samedi 16 février.

Nous traversons Châtellerault, la patrie des petits couteaux et des grands sabres, puis Poitiers, qui ne m'a pas semblé beau. La nuit, en cette saison, est longue et noire, et j'en suis fâché, car elle m'a dérobé la plupart des beautés pittoresques de ce Poitou, de galante mémoire, qui compte parmi ses illustrations la belle Diane, adorée par François I<sup>er</sup> et ses successeurs, l'altière Montespan, qui fit tant de mal à cette pauvre La Vallière, et Françoise d'Aubigné, la veuve de Scarron, qui exerça une si grande influence sur la vieillesse de Louis XIV.

Il me semble que généralement on ne tient pas assez compte de cette influence des femmes sur la marche des affaires publiques. Je suis assez autorisé à leur accorder une grande part dans nos destinées, car en ce moment, du moins, c'est une femme qui me fait courir la poste.



Dimanche 17 février.

Nous avons traversé cette nuit le département de la Charente.

A Saint-André de Cubzac, notre voiture est embarquée sur une sorte de ponton de forme sauvage, muni de grandes roues à aubes, mises en mouvement par un manège de chevaux renfermé dans les vastes flancs du bateau. Nous atteignons lentement l'autre rive de la Dordogne, et pour mon compte je m'étonne que l'on n'ait pas encore bâti en ce lieu si passager, un beau pont pour remplacer ce bac du seizième siècle.

Nous galoppons rapidement sur la belle route qui traverse la pointe de Grave, pays si renommé par ses bons vins blancs, et nous arrivons enfin à Bordeaux, à huit heures du soir, c'est-à-dire après cinquante heures de prison dans ce cabriolet ouvert à toutes les inclémences d'un ciel d'hiver.

A peine installé dans un bon hôtel, je me hâte d'écrire et d'envoyer à M. le docteur Gintrac la lettre suivante :

« MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ CONFRÈRE,

« Désigné par M. le ministre de l'intérieur pour remplir des fonctions médicales dans le fort de Blaye, où je dois me rendre dès demain matin, j'ai le plus vif désir de vous entretenir un moment, et je vous prie de me faire l'honneur de me recevoir aujourd'hui même, si cela vous est possible.

« Agréez, etc.

« P. M. »

Une demi-heure s'était à peine écoulée, j'entends frapper à ma porte, et je vois entrer chez moi M. le docteur Gintrac en personne, qui a la bonté de me

prévenir. Je me fais connaître à mon honorable confrère, j'expose en deux mots le but de ma mission et je termine ainsi mon petit discours :

« En acceptant la proposition de M. le comte d'Ar-  
« gout, il a été stipulé très explicitement de ma part  
« que j'avais à remplir à Blaye un rôle tout à fait  
« médical et que la santé de M<sup>me</sup> la duchesse de  
« Berry m'occuperait seule. Maintenant, mon cher  
« maître, le succès dépend de vous, vous possédez la  
« confiance de Son Altesse Royale, vous pouvez m'ac-  
« créditer auprès d'elle, lui faire agréer mes soins en  
« qualité de votre adjoint. Croyez-bien que je m'ef-  
« forcerai de me rendre digne de ce titre et de rem-  
« plir honorablement la mission importante qui m'a  
« été confiée. »

M. Gintrac m'a dit qu'il n'avait encore vu la Princesse que quatre ou cinq fois, que sa santé était assez mauvaise et qu'il reconnaissait pleinement l'utilité d'un médecin sédentaire à Blaye. Nous avons causé de choses médicales, de mes rapports avec M. le professeur Dupuytren et avec M. Récamier, de la clinique actuelle du professeur Chomel, de la faculté de Paris, des concours de l'agrégation, etc., et mon cher confrère a fini par me donner l'assurance qu'il engagerait Son Altesse Royale à me recevoir. M. Gintrac s'est montré très bienveillant ; sa réserve de bon goût en pareil cas, et toute naturelle dans sa position, ne l'a pas empêché de me donner des notions utiles sur les personnes que je dois trouver dans le fort de Blaye.

M. Gintrac est un homme de 45 ans environ, blond, de taille moyenne, à physionomie très expressive, ses yeux bleus brillent sous de vastes lunettes, son profil fortement prononcé accuse de prime abord une finesse intelligente et une bonté naturelle. Sa voix

douce et sonore prête à l'accentuation gasconne un certain charme qui m'a séduit tout aussitôt. Notre confrère parle lentement et avec une correction très remarquable ; on voit qu'il se possède et qu'il ne dit que ce qu'il veut dire. En somme, il me plaît beaucoup et je me sens heureux de cette sympathie. Reste à savoir s'il me trouve de son goût. Si je réussis à Blaye, nous allons nous trouver en contact ; nos mutuels devoirs auprès de la princesse tendront au même but sans nul doute, mais leur point de départ est bien différent. Homme de parti, légitimiste décidé, M. Gintrac doit à ce titre, dont il est fier, non moins qu'à son mérite, que chacun reconnaît, d'avoir été choisi pour donner ses soins à M<sup>me</sup> la duchesse de Berry, tandis que moi, envoyé par le Gouvernement, j'obéis à des convictions tout autres. Qu'arrivera-t-il de tout cela ? Ces éléments contraires se combineront-ils précisément comme les deux espèces d'électricité ? Je le désire plus que je ne l'espère.



Lundi 18 février.

Une nuit de bon sommeil a réparé les fatigues du voyage. A huit heures je monte à bord d'un bateau à vapeur, et me voici flottant sur la Garonne, émerveillé du caractère grandiose du port de Bordeaux, de l'aspect monumental de son beau pont, de cette foule de navires mouillés dans le fleuve, et des vastes chantiers de construction que nous découvrons en descendant. Je me réserve de mieux voir ce superbe panorama, quand, moins préoccupé, je pourrai donner plus d'attention aux édifices qui bordent les rives du fleuve, aux îles verdoyantes qui divisent ses flots rapides,



mais j'avoue qu'en ce moment mon esprit est au futur. J'ai à peine été distrait au Bec-d'Ambez, là où la Dordogne se jette dans la Garonne, et où ces deux masses d'eau se confondent et forment, par leur réunion, la Gironde qui ressemble à la mer. De nombreux navires, livrant leurs blanches voiles au vent propice, remontent vers Bordeaux et portent à cette grande ville les richesses du Nouveau Monde. Des bateaux à vapeur jettent au loin leurs colonnes de fumée, tout, sur cette grande voie de navigation, indique la vie commerciale la plus active; mais, encore une fois, cela me touche peu en ce moment et ma tête rêve citadelle et princesse.

A dix heures et demie, nous abordons un assez pauvre débarcadère qui, à la marée basse, permet d'atteindre la rive fangeuse du port de Blaye; après maintes glissades, j'arrive enfin en terre ferme. Tâchons de nous bien tenir.

Un poste de gendarmes exige les passeports. Ma lettre ministérielle adressée à M. le Gouverneur du fort de Blaye aplanit tous les obstacles; on m'indique le chemin de la principale entrée, et bientôt, franchissant le pont-levis, je sonne à la porte de ce donjon dont on s'occupe si fort en ce moment. La lettre de M. d'Argout est portée au Gouverneur par un planton, et celui-ci revient bientôt avec l'ordre de me conduire près du général.

Introduit dans une vaste salle à manger, je suis reçu par M. le général Bugeaud, qui achevait de déjeuner, en compagnie de quelques officiers et de plusieurs autres personnes dont j'aurai sans doute occasion de parler. Le Gouverneur m'accueille rondement et, toute affaire cessante, m'invite à prendre place près de lui. Me voici mangeant avec un appétit que semble

m'envier tout ce cercle de gens rassasiés, et répondant de mon mieux aux mille questions que l'on m'adresse de toutes parts. Ayant parlé entre autres choses d'un certain bruit de changement ministériel qui circulait dans le monde lors de mon départ de Paris, le général s'empare de cette nouvelle, discute la possibilité du fait avec une chaleur qui me surprend et qui indique sa très vive sympathie pour le cabinet actuel. Cette petite scène me donne à réfléchir, et j'en tire la conclusion suivante : M. le Gouverneur a les passions politiques fort vives ; soyons donc très circonspect sur ce chapitre. J'ai d'autant moins de mérite à prendre ce parti qu'il est tout à fait dans mes goûts.

Le général Bugeaud est un homme de grande taille, robuste, et qui porte avec une aisance remarquable la cinquantaine si lourde à tant d'autres ; ses cheveux rares sont d'une nuance assez vive ; son visage, labouré par une variole confluente, n'est pas beau, tant s'en faut, mais j'y lis tout à la fois de la franchise et de la bienveillance. J'espère avoir le temps d'achever ce portrait ; j'y donnerai tous mes soins (1).

Après le déjeuner, M. le Gouverneur m'emmène dans son cabinet, et me dit : « Monsieur le docteur, « vous voilà des nôtres. Je ne sais si la princesse « sentira à recevoir vos soins ; elle a refusé ceux de « M. Barthez. M. Gintrac, seul, est admis près d'elle. « Je vais lui donner avis de votre arrivée, et lui faire « savoir que dès ce moment vous êtes à sa disposition. En attendant, nous allons tâcher de vous « rendre la vie supportable, et de vous prouver que le

(1) M. le maréchal Bugeaud est mort à Paris (du choléra), le 10 juin 1849, à six heures et demie du matin.

« fort de Blaye n'est pas aussi mortellement ennuyeux  
« qu'on veut bien le dire à Bordeaux et à Paris. »

J'ai répondu comme je le devais à ces ouvertures franches et polies. J'ai fait une visite aux diverses autorités civiles et militaires de la forteresse, à M. Chardron, chef de bataillon du 64<sup>e</sup> régiment qui forme la garnison de Blaye, j'ai vu également le commandant de place, et j'ai parcouru, dans tous les sens, ce séjour qui m'est dévolu. Cela n'est pas beau, il y a beaucoup de petits bâtiments occupés par les soldats, par les officiers, et ces messieurs ne paraissent pas enchantés de leur lot dans cette place de guerre.

De toutes parts, j'entends le tambour, les trompettes; le service se fait ici comme en temps de siège, il y a de nombreuses sentinelles auprès de l'enceinte en palissades qui a été construite autour du pavillon qu'habite la princesse, et, jusqu'à plus ample informé, je trouve Blaye une assez triste demeure. Mais attendons, ne nous hâtons pas de juger.

Le dîner a lieu à cinq heures, absolument sans cérémonie. Le général se nourrit, mais il ne se pique pas de savoir manger. Le commissaire civil, qui est aussi notre intendant, est loin de professer une semblable indifférence en matière de goût; aussi je trouve que la table est excellente. Le Gouverneur nous annonce l'arrivée prochaine de M<sup>me</sup> Bugeaud et de ses jeunes enfants. Il me dit avoir été reçu hier pour la première fois par M<sup>me</sup> la duchesse de Berry. La santé de la princesse ne lui a pas paru mauvaise; suivant lui, les bruits que l'on a fait courir à cet égard sont tout à fait dénués de raison.

Je me suis retiré de bonne heure, autant pour me reposer que pour mettre un peu d'ordre dans mes souvenirs. Me voici lancé dans une affaire qui exige

de la réflexion. Je veux tenir note de tout ce qui m'arrivera de remarquable dans ce fort, je veux être en mesure de me rendre compte de mes moindres actions, et, pour cela, je rédigerai un journal exact et circonstancié de mes faits et gestes.

C'est une assez rude tâche à remplir, mais il est possible que ce travail quotidien acquière une grande importance ; aussi je me promets bien de ne pas le négliger. Il faut tout prévoir autant que possible, et il peut survenir telle circonstance où j'aurai besoin de consulter mon mémorial.



Mardi 19 février.

Le général m'a donné une des chambres de son propre appartement, et je mange à sa table, où figurent chaque jour quelques-uns des officiers de la garnison. Ici se présente un petit incident administratif dont je dois faire mention. L'espèce de brevet de chirurgien du fort de Blaye, qui m'a été délivré par M. le ministre de la guerre, me donne un caractère en quelque sorte amphibie, si bien que le commissaire M. Ollivier Dufresne en est tout perplexe. Suis-je militaire ou non ? Voilà la question. Comme je tiens surtout à rester civil, j'adresse une requête à M. d'Argout, afin de mettre un terme à ce conflit administratif. Si je reste le subordonné du maréchal Soult, je tombe au pouvoir du sous-commissaire des guerres, je dois obéissance au commandant Chardron, le logement, la table prennent un caractère de garnison qui me va mal, et mon rôle s'amointrit d'autant. En attendant la décision du ministre de l'intérieur, je fais valoir mes droits au bénéfice du *statu quo*, et le général est de mon avis. Je le

trouve charmant, il est de bonne humeur, d'autant plus que, ce soir, il a eu l'honneur de dîner avec la princesse. Mon arrivée dans la citadelle a été annoncée officiellement; Madame a dit que, pour le moment, elle n'avait pas besoin de médecin. Le général m'avertit que la princesse a bien diné, qu'elle est assez gaie, et que sa conversation est pleine d'intérêt. Il ne paraît pas aussi enchanté de M<sup>me</sup> la comtesse d'Hautefort, qui se plaint amèrement du climat, de la solitude, de la table, de toutes choses et de tout le monde. M. de Brissac, qui partage la captivité de la princesse, est, dit-on, taciturne à l'excès; en somme, ces deux personnages paraissent peu propres à charmer les ennuis de la solitude.

Si ceux que l'on garde à Blaye s'amuse pas, ceux qui les gardent ne s'amuse pas beaucoup plus. A table et au salon, la conversation varie entre la politique et les campagnes de l'Empire, l'école de bataillon et le ministère; on discute le mérite relatif de telle manœuvre, de telle arme. J'ai là une belle occasion d'apprendre la guerre. La vocation me manque, mais je me dédommage en étudiant ces guerriers. Il y a, parmi nos convives, des physionomies saillantes, des caractères dont je tâcherai de faire mon profit. J'aime assez les gens spéciaux, exclusifs, les types comme j'en aperçois plusieurs dans notre cercle habituel. C'est une bonne fortune pour moi qui n'ai rien à faire. Le désœuvrement ferait de moi un observateur, un critique. Pourquoi pas?





Mercredi 20 février.

M<sup>me</sup> Bugeaud est arrivée ce matin ; elle est accompagnée de ses deux jeunes filles, enfants de onze et de neuf ans. Je suis enchanté de voir des dames partager notre captivité. J'aime peu les réunions d'hommes ; je trouve que la société des femmes adoucit nos mœurs, tempère nos passions, nous rend meilleurs sous tous les rapports.

Une mère de famille, deux jeunes filles placées au milieu de cette garnison, vont calmer les ardeurs militaires de nos belliqueux convives : on sabrera moins l'ennemi et la logique, l'on saura mieux écouter, l'éloquence du geste sera moins tranchante. M<sup>me</sup> Bugeaud paraît souffrante, et cette circonstance modifiera encore nos habitudes de garçons.

Il fait un temps affreux ; sur les hauteurs de la citadelle, le vent souffle à déraciner les carottes, comme le dit plaisamment une sentinelle que je trouve blottie dans sa guérite. Du grand rempart qui domine la Gironde, on aperçoit une immense étendue d'eau au-dessus et au-dessous de Blaye ; une foule de navires montent ou descendent le fleuve ; aussi je ne puis m'arracher à ce grand spectacle si nouveau pour moi.

Le fort de Blaye est armé de canons de gros calibre qui commandent la Gironde. Il y a, au milieu du fleuve, un îlot sur lequel on a établi une redoute appelée le *Pâté* ; puis, sur la rive opposée, se trouve une autre construction analogue que l'on nomme le *fort Médoc*. Toutes ces murailles sont armées, gardées, en bon état sous tous les rapports ; il serait difficile de franchir ce passage étroit sans recevoir bon nombre de boulets. Enfin, notre système de défense

est complété par la corvette la *Capricieuse*, qui est à l'ancre sous les murs de la citadelle. Matin et soir, un coup de canon, tiré à bord des bâtiments de guerre, annonce l'ouverture et la clôture des portes de notre donjon. J'ai l'agrément d'être réveillé longtemps avant le jour par cette voix de bronze qui retentit comme le tonnerre. Je m'y accoutumerai.

Chaque jour, à six heures du soir, le courrier nous apporte des lettres et des journaux. Ce moment est toujours impatiemment attendu. M. Bugeaud s'empare des journaux et surtout de ceux de l'opposition ; il les lit avec empressement, commente les articles de fond, se met en colère, et bientôt le salon se trouve transformé en un cabinet de lecture où chacun obéit à ses impulsions. Quelquefois, la mêlée devient générale ; on argumente à perte de vue sur les hommes et les choses, on se dispute sans se persuader ; puis, enfin, cette ardeur belliqueuse se calme. Un peu de musique rétablit l'harmonie entre les opposants ; nous avons quelques amateurs et, entre autres, M. de Saint-Arnaud, lieutenant de grenadiers du 64<sup>e</sup> régiment. Il chante avec beaucoup de goût, s'accompagne au piano et, chose remarquable, les romances les plus sentimentales sont celles qui obtiennent le plus de faveur au milieu de notre auditoire à moustaches :

Tu veux devenir ma compagne,  
Jeune Albanaise aux pieds légers !

Ces paroles du *Klephte* sont dans toutes les bouches ; même le général Bugeaud, qui n'est pas précisément un virtuose, les fredonne vingt fois par jour.

~~~~~  
Jeudi 21 février.

Chaque jour, depuis quelque temps, M^{me} la duchesse

de Berry reçoit la visite du Gouverneur, et j'apprends par lui que la princesse est légèrement indisposée. M. Gintrac sera appelé l'un de ces matins à Blaye ; nous verrons si ce cher confrère peut faire quelque chose en ma faveur. En attendant, j'écris à M. d'Argout pour lui dire que, jusqu'ici, ma mission n'a pu être remplie, mais que j'attends une occasion favorable.

On me prépare un logement près de l'enceinte réservée de la princesse. Je serai chez moi, libre, ce qui me convient fort. Et, à propos de liberté, bien des gens qui m'écrivent de Paris ou d'ailleurs semblent croire que je suis captif, au secret ; on me considère comme un prisonnier d'Etat, mort au monde, gémissant sous grilles et verrous. Rassurez-vous, âmes sensibles, les portes de ce formidable donjon s'ouvrent quand je le veux ; je puis parcourir la ville de Blaye, qui est bien, je dois en convenir, une des sous-préfectures de France les moins agréables ; je vais flâner au bord de la Gironde, assister au départ et à l'arrivée des diligences et des bateaux à vapeur ; je me promène sur le cours qui avoisine le port ; je passe en revue les habitants de la localité ; je prends ma part de tous les divertissements qui se présentent dans la citadelle et ailleurs ; en somme, je ne me trouve pas du tout à plaindre.

Je me suis créé une occupation, qui sera, je l'espère, une bonne ressource contre l'ennui. J'écris nombre de lettres à mes parents, à mes amis ; à cette occasion, le général m'invite à une circonspection dont j'avoue ne pas sentir la nécessité. Il ne se passe ici rien de mystérieux, du moins, rien que je ne sache ; aussi je n'ai rien à cacher. En outre, chaque soir, je m'occupe de ce que j'appelle un peu fastueusement mon journal,

je récapitule les événements de la journée, je réfléchis, je songe, comme certain lièvre de la fable, enfin je m'endors avec la certitude de ne posséder aucun secret d'Etat. C'est une situation qui ne manque pas de charme et dont je m'accommode facilement.



Vendredi 22 février.

Voici un grave événement. Ce soir, vers trois heures, le général Bugeaud a reçu de S. A. R. M^{me} la duchesse de Berry un écrit autographique conçu en ces termes :

« GÉNÉRAL,

« Pressée par les circonstances et par les mesures ordonnées par le Gouvernement, quoique j'eusse les motifs les plus graves pour tenir mon mariage secret, je crois devoir à moi-même, ainsi qu'à mes enfants, de déclarer m'être mariée secrètement pendant mon séjour en Italie.

« MARIE-CAROLINE. »

Le Gouverneur m'a dit que la princesse avait éprouvé dans la soirée un mouvement nerveux très prononcé, suivi d'accidents analogues à ceux qui ont eu lieu dans le courant du mois dernier. M. Bugeaud a proposé à Son Altesse Royale de m'introduire auprès d'elle, mais elle a dit que cela ne serait peut-être rien. Cependant M. Gintrac a été prié de venir à Blaye demain, dans la matinée. Alors je serai probablement à même de voir ce que je puis attendre de cet honorable confrère. Il peut y avoir bien des motifs pour qu'il ne se soucie que médiocrement d'avoir un adjoint.

La déclaration a été expédiée par estafette au Gouvernement. Le télégraphe aura devancé le courrier, et sans doute, avant peu, le public connaîtra cette pièce d'un si grand intérêt. Si je ne me trompe, ce mariage clôt la carrière politique de la duchesse de Berry ; il ne peut plus être question de régence pendant la minorité du duc de Bordeaux ; une reine-mère ou douairière, mariée à un personnage quelconque, n'a plus de rôle très important à jouer parmi nous ; en conséquence, cela va déranger bien des combinaisons. Nous recevons tous les jours un journal de Bordeaux, *la Guyenne*, qui devra modifier son langage et rabattre de ses prétentions. En ce moment, la presse parisienne est arrivée à un degré de violence tel, que l'épée remplace ou accompagne la plume ; les duels sont à l'ordre du jour parmi les journalistes de couleurs opposées, et même parmi les députés. J'imagine qu'en présence de ce fait publié par la princesse elle-même, les armes devront tomber des mains des combattants.

Ce retour aux coutumes barbares du moyen âge me paraît désormais sans motifs et sans but. Nos paladins, en apprenant ce mariage, vont divorcer avec les idées chevaleresques ; un peu de bon sens va prendre la place de ces exagérations surannées. Tout le monde applaudira à ce résultat ; j'espère que, de part et d'autre, nos fanfarons de loyauté s'épargneront à l'avenir le ridicule ineffable qui s'attache à ces passes d'armes où l'on ne voit briller ni conviction ni courtoisie.

M^{me} la duchesse de Berry a été poussée à faire sa déclaration par des *circonstances*, par des *mesures* ordonnées par le Gouvernement. Quelles sont ces mesures, ces circonstances ?

La première, l'unique pensée d'un prisonnier, c'est la liberté, et, dès son entrée à Blaye, Madame s'est occupée des moyens d'en sortir. Les journaux légitimistes, recevant le mot d'ordre, ont si bien exagéré les inconvénients d'un long séjour dans un lieu prétendu malsain, que le Gouvernement a dû provoquer une enquête sur ce point important.

Les deux rapports publiés (et que la princesse accuse d'être contradictoires) ont démontré que le danger n'existait pas. Aussi Madame a compris que sur ce point de fait son procès était perdu. De plus, les bruits de grossesse ayant été fortuitement confirmés par suite d'une naïveté d'une femme de chambre, la princesse a dû songer au moyen de tirer parti d'un événement que le temps se chargeait de confirmer. Enfin, le remplacement du colonel Chousserie par le général Bugeaud indiquait le haut intérêt que l'on attachait à tout ce qui se passait à Blaye ; dès lors, Madame a jugé à propos de faire sa déclaration de mariage, pensant que ce fait serait de nature à lui ouvrir les portes de sa prison.

Le général m'a paru de cet avis ; il croit que la princesse rentre dans la vie privée, qu'elle renonce dès ce jour à la politique, et que tout est fini pour elle. Je ne saurais le croire. Il me semble que je ne puis pas reprendre le chemin de la capitale et que mon roman ne peut pas avoir un dénouement aussi brusque.

Samedi 23 février.

La journée est bonne et ma position se dessine. Récapitulons :

M. Gintrac est arrivé à onze heures par le bateau à vapeur, et, aussitôt après le déjeuner, nous nous sommes réunis en consultation pour aviser au moyen d'améliorer la santé d'une personne très digne de tout notre intérêt. Nos opinions médicales se sont trouvées de prime abord tout à fait concordantes; cette similitude de vues, de doctrines, constitue un genre de sympathie très favorable à l'accomplissement de mes projets.

Cette affaire terminée, M. Gintrac s'est rendu auprès de la princesse. Voici, au sujet de cette visite, ce que mon cher confrère a bien voulu me raconter. M. Gintrac a d'abord vu M. le colonel de Brissac, qui lui a confirmé la nouvelle de la déclaration du mariage secret, nouvelle que le général lui avait communiquée dès son arrivée à Blaye. M. Gintrac a paru très péniblement affecté. Sa profonde préoccupation pendant le déjeuner démontre toute l'importance de cette affaire.

Lorsque M. de Brissac lui a parlé de cette pièce envoyée par Son Altesse Royale au général, M. Gintrac a dit : « Il faut que ce soit M. le comte qui me le dise pour que je le croie. C'est un malheur immense, irréparable! »

En entrant dans l'appartement de Madame, la princesse s'est exprimée ainsi : « Eh bien, vous savez, docteur? M. de Brissac vous a dit... — Oui, Madame, et j'en doute encore; du moins je voudrais pouvoir en douter, tant j'ai peine à comprendre les motifs d'une décision aussi grave. — Que voulez-

« vous? j'ai cru devoir agir ainsi; je veux sortir de
« cette prison à quelque prix que ce soit. — Je crains
« bien que Madame se soit trompée et que le moyen
« qu'elle a choisi ne soit pas le bon. — Trouvez-en
« un meilleur et je m'en servirai. Ne voyez-vous pas
« que ces murs m'étouffent, qu'il faut absolument
« que je sois libre et que tous les moyens sont bons
« pour me tirer de cette galère. Je vous le répète,
« docteur, je veux sortir d'ici, à quelque prix que ce
« soit. »

M. Gintrac m'a dit que la princesse avait donné à cette phrase une inflexion si ferme, si impérieuse, qu'il en a été effrayé. Il craint que ce besoin de liberté ne conduise Son Altesse Royale à des actes imprudents; il craint encore plus que sa santé ne résiste pas à des émotions aussi violentes. Aussi a-t-il beaucoup insisté sur la nécessité de ménager son moral si cruellement atteint. Le cher confrère a profité de cette circonstance pour parler de moi; il a engagé la royale malade à recevoir mes soins. Il a été question, pour la première fois, de grossesse, et M. Gintrac a reçu en confiance des détails qui établissent exactement les diverses phases de cet état, tenu secret jusqu'à ce jour. Mon cher confrère, fort heureusement pour moi, ne s'occupe pas d'accouchement, tandis que moi, plus heureusement encore, je m'en suis toujours beaucoup occupé. M. Gintrac le sait, et il s'est servi de cette circonstance pour réclamer mon adjonction. La princesse a consenti à me recevoir, mais seulement pour l'avenir. Au prochain voyage du médecin de Bordeaux, je serai admis en même temps que lui.

Ainsi donc, je vais bientôt toucher le but : ma position dans cette affaire va prendre le degré d'importance que j'ai si ardemment souhaité. J'ai remercié

comme je le devais M. Gintrac de sa loyale intervention, et le général, qui est instruit de ces particularités, augure bien de l'avenir.

M. Gintrac est tout soucieux. Ce terrible chapitre d'accouchement le tourmente plus qu'il ne l'ose dire, et tantôt, dans une longue promenade en tête à tête sur le rempart, il m'a raconté plusieurs faits que je ne veux pas laisser à l'oubli.

Le général Drouet avait, comme je l'ai raconté, deviné en quelque sorte, le 9 novembre dernier, l'état de grossesse commençante de M^{me} la duchesse de Berry. MM. les militaires possèdent, il faut bien le reconnaître, une sagacité merveilleuse pour découvrir ces mystères; les officiers de la garnison de Blaye n'ont pas manqué de confirmer, en maintes circonstances, les aperçus du comte d'Erlon. Madame, se promenant dans son jardin, a été vue, examinée par bon nombre d'yeux perspicaces; il en est résulté une opinion généralement admise par tout le personnel composant le 1^{er} bataillon du 64^e régiment.

A l'époque de mon arrivée à Blaye, Madame avait à peu près renoncé à se promener ainsi, ou du moins ses sorties étaient rares et elle s'enveloppait de façon à se soustraire aux remarques des curieux. Mais tout le monde, dans la citadelle, croyait à la grossesse, et ce bruit avait transpiré au dehors. Peu à peu, la bonne ville de Bordeaux avait accueilli ces rumeurs; les gens du parti légitimiste, qui ne pouvaient pas y rester étrangers, s'en inquiétaient, et bientôt M. Gintrac fut mis en demeure de se prononcer sur ce point si important. A cette époque, le cher confrère, à qui cette grossesse n'avait été ni avouée ni confiée, ne crut pas devoir prendre sur lui de donner son opinion sur ce fait; il ne parla pas même de la naïve confiance

échappée à M^{me} Hansler. Il se tint sur la réserve, comme cela devait être dans sa position si délicate; mais cette discrétion d'un médecin honnête homme, interprétée par les légitimistes dans le sens le plus favorable aux intérêts de leur cause, donna lieu à une violente polémique dans les colonnes du journal *la Guyenne*. M. Ravez, surtout, se mit en avant de la façon la plus imprudente. Il se constitua le champion de la princesse, de telle sorte que ce paladin, qui brandissait sa lance en faveur de la veuve et de l'orphelin, fut complètement désarçonné par les découvertes subséquentes. Le parti légitimiste partagea la déconfiture de son chef; la stupeur fut générale; mais bientôt il s'opéra une réaction terrible : on accusa M. Gintrac d'avoir trahi la cause, de s'être vendu au gouvernement de Juillet, et dès lors le pauvre docteur fut en butte aux clameurs les plus violentes. On ne s'en tint pas là : M^{me} Gintrac elle-même fut insultée publiquement dans les rues de Bordeaux, et la rage des séides fut portée à un tel point, que la tombe de la mère de M. Gintrac fut couverte de boue et d'immondices. Ajoutons à cela que plusieurs charitables confrères, jaloux de la confiance que M. Gintrac avait inspirée à la princesse, poussaient très doucement à la roue en favorisant ces récriminations injurieuses.

Il faut quelquefois bien du courage pour remplir son devoir; M. Gintrac m'a paru à la hauteur de ces graves circonstances. Sincèrement dévoué à la princesse, je trouve en lui ce que je sens en moi, un vif désir d'être utile à sa royale cliente. L'humanité le touche plus encore que la légitimité; il est encore plus médecin qu'homme de parti, et je crois qu'il a raison.

On pense ici que la déclaration remise hier au général est un acte spontané de la princesse, qui a pris cette grave résolution sans consulter M^{me} d'Hautefort et M. de Brissac. M. Gintrac est assez porté à le croire; il redoute ces déterminations de la princesse. Ses craintes à cet égard me donnent à réfléchir. La duchesse de Berry n'a-t-elle pas autant de jugement que pourraient le désirer ses amis, et que l'exigerait sa haute position sociale? Aurait-elle besoin des conseils de ceux qui comprennent mieux qu'elle-même les intérêts de son parti politique? Il me semble difficile d'admettre qu'une femme, dans les circonstances où elle se trouve, ne soumette pas à ses compagnons de captivité les mesures qu'elle veut prendre. Je ne comprends pas cet isolement, cette indépendance d'actions, si peu en harmonie avec la faiblesse d'une femme.

Quoi qu'il en soit, j'espère être bientôt à même de voir avec mes yeux, d'entendre avec mes oreilles et de juger en pleine connaissance de cause. J'ai beaucoup à me louer de M. Gintrac; je saurai me montrer reconnaissant de ses bons procédés à mon égard.



Dimanche 24 février.

Le général Bugeaud, qui veut bien me faire part des observations résultant de sa visite quotidienne à la princesse, me dit qu'il l'a trouvée fort triste; elle garde la chambre et ne veut ni sortir ni manger. Elle tousse souvent; sa respiration est gênée; ses yeux sont rouges. En présence de ces petits accidents qui persistent en dépit des moyens mis en usage par M. Gintrac, j'ai tenté auprès de M^{me} d'Hautefort la démarche suivante. J'ai écrit à la dame d'honneur de la princesse un billet ainsi conçu :

« MADAME LA COMTESSE,

« J'apprends par M. le général Bugeaud que l'indisposition de S. A. R. M^{me} la duchesse de Berry n'a pas cessé. Je regrette vivement que Son Altesse Royale refuse les soins du seul médecin qui se trouve près d'elle. M. docteur Gintrac m'a dit hier qu'une petite saignée des bras pouvait devenir nécessaire d'un moment à l'autre. Il peut y avoir une grave imprudence dans l'omission d'un semblable moyen ; aussi je vous supplie, Madame la Comtesse, de vouloir bien soumettre à Son Altesse Royale cette réflexion qui est toute dans son intérêt.

« Veuillez agréer, etc.

« P. M. »

M^{me} d'Hautefort m'a fait dire par l'aide de camp du général que la princesse se sent un peu mieux, qu'elle me remercie de mes offres et qu'elle espère n'avoir besoin de rien. En attendant, j'ai pris des précautions. Je me suis composé une petite pharmacie portative, j'ai voulu avoir sous la main les médicaments les plus usuels, afin d'être en mesure, le cas échéant, de me passer des officines de Blaye, lesquelles, par parenthèse, ne me paraissent pas en très bon état. J'ai fait venir de Bordeaux les choses les plus nécessaires, je puis composer à l'instant les diverses potions dont on peut avoir besoin en pareil cas. Je sais bien que cela est fort délicat, qu'un accident dans ces circonstances ferait peser sur moi une lourde responsabilité, mais j'y prendrai garde, et je tiens mes drogues sous clef.

Aujourd'hui dimanche, M. le curé de Blaye est venu dire la messe dans l'appartement de la princesse. La salle à manger est, dit-on, transformée en chapelle, et les reclus assistent dévotement à l'office. Le valet

de chambre de Madame remplit les fonctions de sacristain. Le général m'a dit que les rapports entre la princesse et M. le curé de Blaye étaient entièrement libres, et qu'il pensait que c'était par l'entremise de cet ecclésiastique que Madame communiquait avec les personnes de son parti.

Nous avons reçu la visite de M. le sous-préfet de Blaye. C'est un homme jeune encore, plein de bienveillance, Parisien, de bonnes manières, qui connaît beaucoup de personnes avec lesquelles j'ai des rapports. Nous avons longuement causé de nos mutuelles connaissances, et il m'a fort invité à lui faire quelques visites. Il est garçon.

Le courrier nous a apporté aujourd'hui beaucoup de lettres, et, entre autres, une de M. d'Argout, dans laquelle ma position est nettement définie. Suivant mon désir, je suis entièrement libre de tout service militaire. On doit nous expédier de Bordeaux un chirurgien aide-major, qui s'occupera des malades de la garnison. J'ai consacré une partie de ma matinée à faire ce qu'on appelle une visite de propreté, ce qui est bien, à mon avis, une des choses les moins propres que je connaisse. Les cinq à six cents hommes qu'il m'a fallu inspecter composent un ensemble assez peu agréable, très occupant, et dont j'ai hâte de me débarrasser. Il ne me convient nullement d'être aux ordres de tant de chefs militaires ; mon goût d'indépendance civile ne saurait s'accommoder de ces devoirs à remplir envers ces rudes enfants de Mars. Je ne me sens pas de calibre à devenir un Larrey.

Le général a reçu, sous son couvert, des lettres venant de Prague, adressées tout ouvertes à M^{me} la duchesse de Berry par ses deux jeunes enfants. Ces lettres, que j'ai pu lire, sont froides, cérémo-

nieuses; on sent qu'il n'y a rien là qui vienne du cœur et qui soit destiné à aller au cœur: ce sont des choses en quelque sorte officielles, dépourvues d'élan, de sensibilité. J'apprends que la princesse, qui en avait déjà reçu plusieurs semblables à celles-ci, ne paraissait y attacher aucun prix. Je le crois sans peine. Dès l'instant que ces écrits perdent leur caractère confidentiel, qu'il n'y a pas de cachet qui garantisse le secret de la pensée, ce n'est plus qu'une vaine formule; je plaindrais la mère et les enfants qui n'auraient pas d'autre moyen de communication que celui-là. Tout le monde croit ici qu'il y en a d'autres, et, à vrai dire, je trouve cela trop naturel pour m'en étonner.

Il y a à cet égard bien des sentiments divers parmi les principaux habitants de la citadelle. Quelques esprits que je trouve étroits et rigides voudraient user à la rigueur de leurs droits de gardiens et se constituer geôliers au grand complet; ils voudraient prévenir jusqu'à la possibilité de ces communications entre la princesse et les gens de son parti; ils voudraient l'isoler tout à fait, la tenir au secret, comme on dit en style de Conciergerie; mais tout le monde ne partage pas cette manière de penser. Des hommes plus tolérants, plus humains en un mot, ferment les yeux, laissent faire ce qu'ils ne croient pas pouvoir empêcher, et les puritains de la citadelle taxent de faiblesse cette bienveillance que je trouve de bon goût. Le général, tout militaire qu'il est, et maître absolu de ce château, qu'il commande, me paraît plein d'indulgence et de bonté; il compatit vivement aux misères de la royale captive; il dédaigne les petits moyens vexatoires que l'on cherche à lui faire adopter. Les forts n'ont pas volontiers recours aux finesses, les puissants à la ruse; M. Bugeaud se

contente de garder la princesse, mais toute mesure inquisitoriale lui paraîtrait au-dessous de lui. Je sus parfaitement de son avis.



Lundi 25 février.

Le temps est affreux. Ce matin, le tonnerre et le canon de la corvette se sont disputé l'honneur de mon réveil ; la pluie tombe à torrents ; nous n'avons pour toute distraction que les journaux, les romances de nos troubadours à moustaches, les dissertations stratégiques et les interminables récits de batailles de quelques épauettes à graines d'épinards. J'écoute le tout avec une patience héroïque, ce qui me vaut les bonnes grâces de plus d'un orateur. L'art d'écouter est souvent non moins utile que l'art de parler. Ceux qui pérorent s'attachent à leurs auditeurs ; à la fin d'une démonstration passionnée, celui qui se laisse persuader s'empare de l'esprit de son interlocuteur en proportion de l'importance que celui-ci mettait à avoir raison. Les gens qui veulent toujours prouver se sentent naturellement bien disposés en faveur de ceux qui se laissent convaincre ou qui, du moins, ont la complaisance de paraître convaincus. Il y a dans le monde beaucoup d'hommes dont les succès et la réputation d'amabilité n'ont pas d'autre fondement.

Un de nos convives, M. L..., esprit caustique et même un peu bourru, prétend que ma patience s'usera bientôt à ce métier d'auditeur bénévole ; que ces histoires, trop souvent sujettes à répétition, me paraîtront avant peu mortellement ennuyeuses, et que mieux vaudrait ne pas m'exposer à ce flux intarissable de

combats, de batailles, de manœuvres, etc. Je ne suis pas de cet avis : tout cela est neuf pour moi ; il me sera toujours aisé, le cas échéant, de battre en retraite et d'abandonner la mêlée en prétextant des devoirs à remplir.

D'ailleurs, j'obéis tout naturellement à une des conditions de ma nature : je suis curieux, j'aime à savoir, à connaître ; les hommes spéciaux sont toujours bons à écouter ; ils ont dans leur langage une certaine forme technique qui me plaît parce qu'elle m'instruit. Souvent, le troupier qui raconte une victoire de notre grande armée cite des faits dont il a été témoin ; je m'intéresse à cette narration individuelle, à cet acte isolé, que l'histoire contemporaine a dû négliger. En toutes choses, j'aime la partie anecdotique ; les détails me plaisent ; je ne trouve pas mauvais qu'un peintre caractérise quelquefois une grande bataille par un seul incident de cette journée mémorable. J'ai entendu dire qu'à je ne sais quelle grande affaire, l'empereur, passant devant le front d'un régiment de la jeune garde, un soldat encore novice, cédant à son enthousiasme, s'écrie : *En avant !* Le héros se retourne et impose silence au blanc-bec qui ose parler en sa présence. Il y a là quelque chose qui me plaît ; j'aimerais mieux ce trait si vif, si naturel, qu'un mélange informe de corps mutilés, de chevaux abattus, de sang et de fumée, qui ne dit rien à l'esprit.

J'apprends que l'inclémence de la saison fatigue la princesse ; tout le monde ici est plus ou moins souffrant ; chacun indique la cause probable de ses petites misères ; aussi nos soirées ne sont pas gaies. Mais la table tient beaucoup de place dans ces journées orageuses ; on prolonge le repas, de manière à employer un bon nombre d'heures dont on ne saurait que faire,

et le temps passe. Le cuisinier fait merveille. Les huitres vertes de Marennes, les sardines de Royan, les volailles truffées du Périgord, les pâtés de l'Angoumois, arrivent ensemble ou à la file et provoquent l'étrange appétit de nos gastronomes à épaulettes. Les meilleurs crus du Médoc nous envoient leurs produits ; on dirait qu'il y a toujours ici noces et festins. Bien que je ne sois pas un grand amateur de bombance, je me laisse aller, acceptant ces douceurs comme une compensation à la vie monotone que le Gouvernement nous a faite. Vraiment, nous ne sommes pas trop à plaindre !

Mardi 26 février.

J'ai cru devoir écrire de nouveau à M^{me} la comtesse d'Hautefort. L'indisposition de la princesse continue, j'insiste sur la nécessité de remédier à ces accidents ; ma lettre, assez pressante, a été remise à la noble dame par le général Bugeaud lui-même. Après mûre délibération, il a été décidé que je serais admis à l'honneur de voir demain, non pas la duchesse de Berry, mais bien M^{me} d'Hautefort. Je suppose qu'il est question de me tâter, de voir quel homme je suis. La noble dame se sacrifie, marchant en éclaireur au-devant de la princesse. Tâchons donc de nous bien tenir.

M^{me} la duchesse de Berry a écrit aujourd'hui plusieurs lettres à sa famille et une, entre autres, à M^{me} la duchesse d'Angoulême. Cette lettre, qui arrive tout ouverte au Gouverneur de la citadelle et qui doit passer sous les yeux du ministère, contient une phrase qui m'a paru devoir être notée :

« Je crois avoir fait assez pour mon fils, j'ai besoin de repos, je donne ma démission. »

Les journaux légitimistes, qui parlent sans cesse de contrainte morale, de persécutions et de tortures, qui gémissent chaque jour sur les violences du pouvoir, seraient bien étonnés s'ils connaissaient ce passage. Je trouve que la princesse est beaucoup plus raisonnable que les gens de son parti. Au reste, je crois qu'il en est souvent ainsi. Les ultra se rencontrent partout où il y a quelque grand bénéfice à exploiter. Les chauds partisans de la légitimité ne pardonneraient pas aux princes légitimes eux-mêmes d'abandonner leurs plus simples prétentions. Ils doivent tout sacrifier au triomphe de la bonne cause : le repos, le bonheur, la santé, la vie elle-même, rien ne peut les retenir dans cette voie fatale, où il s'agit de si grands intérêts, et nos royalistes si purs taxeraient de lâcheté ceux qui, de guerre lasse et renonçant à la lutte, voudraient se réfugier dans quelque retraite paisible. M^{me} la duchesse de Berry se trouve aujourd'hui dans des conditions telles, que son avenir doit subir des modifications importantes. Ceux qui l'ont choisie pour diriger le grand mouvement insurrectionnel de la Vendée auraient dû réfléchir qu'une femme, transformée en général d'armée, ne peut pas toujours guerroyer. C'est faire violence à sa nature délicate, et je m'étonne qu'on n'ait pas tenu compte des éventualités.

La duchesse de Berry donnant sa démission dans un écrit qui sera connu du gouvernement de Juillet et de la famille royale exilée, cela me semble un fait considérable. Bien que cet écrit soit un acte privé, il me semble d'une haute importance, à moins que ce ne soit tout simplement une expression hyperbolique de lassitude et d'ennui, un mot échappé à une femme malade et triste. Peut-être n'est-ce encore qu'une avance faite au ministère pour l'engager à relâcher la

prisonnière, une tactique de femme qui se fait petite, nulle, dans le but de reconquérir sa liberté. Quoi qu'il en soit, je trouve le propos très caractéristique. Le général Bugeaud, qui voit la princesse tous les jours, lui attribue beaucoup de franchise, de laisser-aller ; il lui répugne d'admettre, dans cette circonstance, une arrière-pensée qui ne cadre pas du tout avec le langage habituel de la captive, et il me dit avec abandon : « Vous la verrez, docteur, et il ne vous faudra pas « longtemps pour reconnaître que c'est une femme « dont la tête n'est pas taillée pour la politique. »

Mercredi 27 février.

Les rapports de l'intérieur annoncent que Madame a passé une mauvaise nuit, elle a beaucoup toussé ; le lait de chèvre, dont elle fait usage, ne la calme pas ; elle mange peu, quitte rarement sa chambre ; en conséquence, le général a résolu de hâter le prochain voyage de M. Gintrac. Le télégraphe a prié mon cher confrère de venir demain à Blaye. C'est une avance de vingt-quatre heures sur le projet arrêté lors de la dernière visite. J'en suis bien aise. Mon sort va se décider et je saurai enfin à quoi m'en tenir sur le rôle que je dois jouer ici. L'incertitude me fatigue et m'inquiète.

Aujourd'hui, à deux heures, M^{lles} Marie et Léonie Bugeaud ont été reçues par M^{me} la duchesse de Berry. Les deux jeunes filles, en grande toilette, ont été parfaitement accueillies par la princesse ; elles ont été embrassées, caressées, comblées de bonbons et de petits cadeaux. La vue de ces deux enfants a doucement ému la princesse. Son cœur de mère s'est révélé

dans cette circonstance ; elle a même versé quelques larmes, mais ces mouvements de l'âme sont doux et salutaires, lors même que quelque amertume s'y mêle. Madame a parlé de la princesse Louise, sa fille, de son fils Henri, et cette entrevue, qui a duré longtemps, a paru lui faire grand plaisir. Les jeunes filles ont été enchantées de cette visite ; elles ont raconté à M^{me} Bugeaud les moindres détails de ce qui s'est passé au pavillon de la princesse et ont redit à leur mère les compliments que Madame les avait chargées de lui transmettre. Le général Bugeaud a été très touché de cette petite scène.

A quatre heures, l'aide de camp du général m'a conduit au pavillon. J'ai franchi la barrière, j'ai traversé une vaste cour plantée d'arbres, j'ai inspecté d'un coup d'œil la façade des bâtiments qu'occupe la princesse et je suis arrivé à une petite porte gardée par une sentinelle. Cette porte nous a été ouverte par des gendarmes qui gardent l'intérieur. Il y a là un poste de sous-officiers sous les ordres d'un ancien militaire, homme de confiance du général Bugeaud ; on voit que la surveillance est sérieuse.

Une seconde porte à guichet conduit dans les appartements qu'occupent les captifs. Elle m'a été ouverte après quelques cérémonies ; je me suis trouvé dans un long corridor où s'ouvrent plusieurs portes communiquant avec diverses pièces ; un valet de chambre m'a annoncé chez M^{me} la comtesse d'Hautefort et je suis entré dans l'appartement de cette dame.

J'ai trouvé la noble comtesse assise ou plutôt couchée dans un vaste fauteuil, près de la cheminée. Sa tête est ornée d'un joli bonnet à fleurs ; sa robe est de soie brune et de petites pantoufles brodées lui consti-

tuent une chaussure à la fois élégante et négligée. J'ai salué respectueusement ; un simple geste m'a montré une chaise placée à l'autre angle de la cheminée. Je me suis assis de façon à être très en vue, le visage éclairé en plein par une fenêtre voisine, bien décidé à jouer franchement mon rôle de médecin.

M^{me} d'Hautefort m'a beaucoup parlé de sa santé. Soignée pendant plus d'une année par M. le baron Dupuytren, elle marche avec peine, reste des journées entières étendue sur une chaise longue ; elle appartient à cette nombreuse catégorie de malades qui font le tourment des médecins.

Il a été fort question de M^{me} la duchesse de Berry. J'ai cru remarquer, à diverses reprises, que la dame d'honneur ne prenait pas volontiers pour sujet de conversation la santé de la princesse, ou tout autre point analogue. M^{me} d'Hautefort s'est beaucoup plaint de toutes les incommodités de la citadelle, de son affreux climat, des ennuis de toute sorte qui venaient l'assaillir et d'une foule d'autres choses. Elle a critiqué amèrement le rapport de MM. Orfila et Auvity, rapport en contradiction flagrante, suivant elle, avec ce qui avait été dit dans un premier travail. J'ai dû me montrer fort réservé dans la discussion de ce point de fait ; je me suis borné à parler de mes impressions personnelles. Depuis dix jours que je suis à Blaye, le temps a été presque constamment mauvais ; si cela continue, nous aurons mille fois raison de nous plaindre. Le printemps va nous venir en aide, et j'espère que, dans ce pays, il doit être précoce. M^{me} d'Hautefort ajoute en souriant : « Est-ce qu'il y a un printemps pour les prisonniers ? »

Nous avons parlé spectacle, musique ; la belle dame m'a paru fort experte en ces matières. J'ai tâché de

lui donner la réplique et de m'en tirer de mon mieux. En apprenant que je suis Angevin, M^{me} d'Hautefort a bien voulu me dire que nous sommes compatriotes. Elle habite une terre située dans les environs de Baugé, à égale distance entre cette ville et Saumur. Cela constitue un petit rapprochement qui peut avoir quelque prix dans les circonstances présentes.

En résumé, M^{me} d'Hautefort n'est pas jolie, mais sa physionomie est piquante et spirituelle. Elle compte environ quarante printemps, entremêlés de quelques hivers, et ces derniers, j'ai cru du moins m'en apercevoir, ont laissé des traces. J'ai vu, sur une petite table à ouvrage, une fort belle miniature représentant la comtesse dans tout l'éclat de sa jeunesse. Ce portrait est là, tout près de l'original, sous sa main, comme un terme de comparaison perpétuelle, et dont l'amour-propre peut seul tolérer le rapprochement accusateur. Est-ce donc pour obéir à ce précepte de la sagesse antique : *Connais-toi toi-même*, que les femmes aiment à se regarder dans une glace, et, bien mieux encore, à contempler le portrait qui les représente à vingt ans?

Ma visite a duré près de trois quarts d'heure; il m'a semblé que je n'avais pas trop déplu. Je ne tarderai pas à savoir à quoi m'en tenir. Le général m'a beaucoup questionné sur les incidents de ma visite. J'ai pu voir qu'il n'y a pas sympathie entre M^{me} d'Hautefort et M. Bugeaud. Mes observations ont besoin d'être renouvelées avant que je puisse en tirer parti. Observons donc, et puissé-je être à même de bien étudier le principal personnage que renferme la citadelle.

Je m'applaudis chaque jour du parti que j'ai pris de consigner avec le plus grand soin, dans mon journal,

les moindres particularités qui se rattachent à ma mission. Cela me rend circonspect; j'apprends à me tenir sur mes gardes, à réfléchir avant de parler et même en parlant; je recueille des documents qui pourront avoir plus tard une valeur réelle, et chaque soir je récapitule mes impressions de la journée.

Jusqu'ici, ma vie était trop insignifiante pour prendre soin d'en noter les incidents; mais aujourd'hui, mêlé à une affaire dont les suites peuvent devenir fort graves, je crois devoir ne rien laisser à l'oubli.



Jeudi 28 février.

Voici une journée décisive. Le temps a été bien employé; je me hâte de rédiger mon procès-verbal, afin de n'omettre aucune des circonstances mémorables *quæque ipse vidi, et quorum pars magna fui*. Procédons par ordre.

Depuis dix jours que je suis à Blaye, je n'ai pu obtenir, dans l'intérêt de la mission qui m'a été confiée, que deux choses, assez importantes, il est vrai, savoir : l'appui bienveillant du docteur Gintrac auprès de Son Altesse Royale et la promesse d'être reçu par la princesse lors de la première visite que lui fera son médecin. Ce matin encore, je n'étais pas sans inquiétude sur l'accomplissement de cette promesse; mais dès les premiers mots échangés avec mon cher confrère, qui nous est arrivé de bonne heure par le bateau à vapeur, j'ai vu qu'il me tiendrait parole.

Le déjeuner terminé, le général nous a fait part de tous les rapports ayant trait à la santé de Madame, et, après un assez long entretien sur ce sujet, nous nous

sommes dirigés, M. Gintrac et moi, vers le pavillon de la princesse. J'ai franchi de nouveau les deux portes dont j'ai parlé; le même valet de chambre nous a introduits dans un grand salon carré. Nous avons été annoncés, mais M. Gintrac est entré seul dans l'appartement de Son Altesse Royale. Après quelques minutes d'attente, mon confrère est revenu vers moi et il m'a fait entrer dans la chambre à coucher de M^{me} la duchesse de Berry.

La royale malade était au lit, très simplement vêtue; je me suis approché d'elle en la saluant respectueusement. M. Gintrac m'a présenté officiellement en disant mon nom et en rappelant quelques modestes titres dont le cher confrère avait eu connaissance par d'autres que par moi, assurément, ce qui m'a fait penser plus tard qu'on lui avait fourni des renseignements sur mon compte.

Voici, autant que je puis me les rappeler, les propres paroles de la princesse :

«—Monsieur Ménière, je suis bien aise de vous voir. On m'a parlé de vous d'une façon avantageuse; vous avez en M. Gintrac un bon répondant. Vous êtes élève de Dupuytren, de Récamier, deux hommes que j'aime et que j'estime; j'aurai donc bien volontiers recours à vos soins si cela devient nécessaire. La Faculté de Paris est la première de l'Europe; me voilà très rassurée contre les maladies. Mais il y en a que vous ne guérissez pas, Messieurs : l'ennui, le chagrin, la prison ne sont point de votre ressort, et toute votre science ne vaut pas la liberté.

— Espérons que Madame ne restera pas longtemps ici, dit M. Gintrac, et qu'elle pourra bientôt revoir son pays qui conviendrait mieux à sa santé que les bords de la Gironde.

« — Je l'espère aussi, mais je crains bien que cette liberté si désirée ne me soit pas rendue promptement. Dites-moi, Monsieur Ménière, avez-vous vu le choléra de Paris ? Avez-vous soigné des cholériques ? En avez-vous guéri ? »

J'ai répondu que j'avais assisté à tout ce qui avait été fait à l'Hôtel-Dieu au début de l'épidémie ; que plus tard j'avais été chargé d'un service médical à l'hôpital de la Réserve, que j'avais soigné là et ailleurs un grand nombre de cholériques, et que j'avais eu le bonheur d'en arracher quelques-uns à la mort. J'ai ajouté que le traitement de cette affreuse maladie m'était familier, et que j'avais publié dans un journal de médecine (*les Archives*) le compte rendu de ce qui avait été fait dans tous les hôpitaux de Paris pendant la durée de ce terrible fléau.

Madame m'a demandé des détails que j'ai abrégés autant que possible. La conversation a pris dès son début une tournure aisée, et, après quelques causeries sans importance, j'ai cru devoir me retirer, afin de laisser M. Gintrac seul avec sa malade.

Le tête-à-tête n'a pas duré plus d'un quart d'heure ; bientôt nous nous sommes trouvés réunis dans le cabinet du général. Là, il a été question de la santé de la princesse. M. Gintrac a des inquiétudes que je partage volontiers, autant du moins que peut me le permettre la simple entrevue dont je viens de parler. Il est certain que M^{me} la duchesse de Berry est pâle, maigre, qu'elle tousse souvent ; le peu que j'ai vu ne me donne pas une haute opinion de sa santé actuelle. Donc, M. Gintrac craint que les divers accidents dont il a déjà été question n'amènent des incidents fâcheux ; aussi désire-t-il que quelques médecins de Bordeaux soient appelés en consultation. Le cher confrère n'a pas eu

de peine à faire adopter cet avis par le général. M. Bugeaud, s'il en était le maître, ouvrirait la citadelle à tout le monde, il ne saurait à son gré avoir assez de témoins de sa façon d'agir avec la princesse ; aussi saisit-il avec empressement l'occasion de la faire voir à des hommes très répandus, qui ne pourront manquer de dire ce qu'ils auront vu. Donc, la consultation a été arrêtée en principe, et pour arriver à l'exécution, M. Gintrac et moi, nous avons repris à trois heures, le chemin du pavillon de la princesse.

J'ai été reçu comme une ancienne connaissance. Les médecins forment si bien une classe à part dans la société, les malades savent si bien que nous leur appartenons corps et âme, que les préliminaires deviennent superflus et que l'on débute avec nous comme on finit avec les autres. Il y a presque aussitôt connaissance et intimité. La nature des rapports qui s'établissent entre le malade et le docteur exige en effet une confiance basée sur l'intérêt de celui-ci et le dévouement de celui-là. On franchit de prime-abord toutes les barrières que le monde, l'éducation, la pudeur, ont élevées entre le beau sexe et nous, et la plus complète liberté est admise entre personnes que tout devrait séparer. Les médecins ne sont pas des hommes, ce sont des individus, remplissant un ministère intime et sacré tout à la fois ; aussi les femmes, qui savent cela par instinct, nous traitent en conséquence. Je ne demande pas mieux.

M. Gintrac a exposé à la princesse, avec un tact parfait, les motifs qui lui faisaient désirer l'adjonction de quelques-uns de ses confrères. Il a dit qu'en appelant auprès d'elle trois des principaux médecins de Bordeaux, nous serions en mesure de rédiger un rapport circonstancié sur sa santé actuelle et d'appeler

l'attention du Gouvernement sur ce point qui intéresse tout le monde. M^{me} la duchesse de Berry m'a paru se prêter avec empressement à l'exécution de ce projet. Pour mon compte, je n'y vois aucun inconvénient. Les décisions à prendre dans une affaire de ce genre sont, en effet, assez sérieuses pour que l'on en distribue le fardeau sur le plus grand nombre possible d'épaules; j'ai donc appuyé la motion de mon cher confrère.

Cette seconde entrevue a duré près d'une heure. J'ai pu remarquer que la princesse a beaucoup de vivacité d'esprit, qu'elle parle rapidement et facilement, que ses expressions, sans être absolument choisies, sont claires et nettes, qu'il y a dans son ton général de la bonhomie, de la gaieté, quelquefois même un certain sans-gêne qui est communicatif, engageant. Sa voix est aiguë quoique douce, sa physionomie est pleine de bienveillance; en somme, je me sens tout naturellement porté à des préventions favorables. Est-ce le résultat de ce prestige du rang élevé de la dame? Est-ce toute autre influence dont je ne me rends pas compte? Peu importe. La suite éclaircira ces graves questions.

En quittant la princesse, nous avons trouvé dans le salon M^{me} d'Hautefort et M. de Brissac. Mon confrère m'a présenté officiellement à ces deux personnages. M^{me} la comtesse dit qu'elle m'avait entretenu hier, et qu'en ma qualité de médecin bien portant, je trouvais que le séjour de Blaye n'était pas malsain. La noble dame daigna me taquiner, ce qui ne me fit pas de peine. C'est un premier degré de familiarité qui mène à la confiance. M. le comte de Brissac dit tout simplement que la citadelle lui déplairait moins s'il n'avait eu le malheur d'y gagner des rhumatismes.

De retour chez le général, nous lui avons fait part

du succès de notre démarche auprès de la princesse. Il en paraît enchanté. Il recommande à M. Gintrac de choisir parmi ses confrères de Bordeaux les plus influents, les plus habiles, les plus répandus et en même temps, si cela est possible, les plus incrédules. J'ai découvert, sous les larges lunettes de M. Gintrac, un éclair de malice gasconne, un fin sourire piquant comme une aiguille ; je crois que la recommandation de M. Bugeaud est tout à fait superflue. Les noms de MM. les docteurs Canihac, Bourges et Grateloup sont à l'instant transmis par le télégraphe à M. le préfet de la Gironde, et nous allons voir arriver demain les gros bonnets de la Faculté bordelaise.

Le dîner a été fort gai ; tout le monde paraît content et moi je fais chorus. Quelques instants passés au salon ont été consacrés à une causerie pleine d'entrain, et qui doit tout son charme à deux hommes dont la présence dans le château est une bonne fortune pour nous. Le commandant Chardron, du 64^e, et le lieutenant de grenadiers M. de Saint-Arnaud ont l'heureux privilège de dérider les fronts les plus austères. Une grande différence d'âge et de grade n'a pu ralentir le mouvement sympathique qui les attirait l'un vers l'autre. Jamais deux esprits, deux caractères ne paraissent moins faits pour se comprendre et s'aimer, et cependant, peut-être même à cause de cette opposition totale, leurs atomes contraires se sont attachés de telle sorte que ces deux individus se complètent l'un par l'autre et sont inséparables. Il y a intimité absolue, ce sont deux têtes dans un bonnet, et Dieu sait ce qui sort à chaque instant des deux susdites têtes. La gravité du commandant, dès qu'elle est en contact avec la pétulance du jeune officier, se transforme en une gaieté silencieuse qui éclate par bouffées ; le vieux de la

vieille, grognard émérite, un peu rhumatisant, et qui geint habituellement, oublie ses douleurs ; il retrouve sans peine la plus étrange collection de lazzi soldatesques, sa verve ne tarit plus, et donne la plus vive réplique au lieutenant qui le provoque, et de là des scènes à faire rire un trépassé. M. Gintrac, qui a beaucoup de naturel, se laisse aller, sans arrière-pensée, à des éclats de gaieté du meilleur aloi ; il rit à perdre haleine des gaudrioles de ces Messieurs, et cette prison si lugubre semble devenir une succursale du théâtre des Variétés.

Nous nous sommes arrachés aux douceurs de ce salon où souvent les heures disparaissent sans que l'on songe à les compter, et nous avons encore une fois repris le chemin de la chambre à coucher de la princesse. Si l'attente de ce jour m'a paru longue, on voit que je n'ai rien perdu pour attendre. Je débute par une triple visite, et, si cela continue, j'aurai bientôt à jouer un rôle très actif dans cette citadelle où je craignais de ne remplir qu'une sinécure.

M^{me} la duchesse de Berry est toujours au lit ; elle s'y tient presque assise, tourmentant sans cesse un gros oreiller qui lui sert d'appui. Elle porte un petit bonnet fort simple, sans rubans, sans dentelles, et, comme elle s'agite beaucoup en parlant, le susdit bonnet se trouve souvent tout de travers. La princesse tient toujours à la main un objet quelconque : livre, brochure ou couteau à papier ; elle gesticule avec assez de grâce et donne beaucoup de mouvement à sa physionomie. Sa parole est vive, brusque, mais sans accent étranger ; rien de ce côté n'indique son origine napolitaine. Tout ce que j'ai vu et entendu aujourd'hui annonce une complète absence de prétention au beau langage ; le naturel se montre partout ; je ne crois pas

que jamais grande dame ait moins posé. Je m'attendais à voir de grands airs, à entendre quelques phrases à effet; à reconnaître dans une foule de petits riens la femme de sang royal, habituée à voir tout le monde à ses pieds; mon attente a été trompée: il est impossible de montrer plus de bonhomie, de franchise et de naturel.

Notre visite de ce soir était toute médicale; nous avions besoin d'examiner attentivement les moindres particularités de la santé de Madame; aussi avons-nous procédé à un interrogatoire en forme. La peau est chaude; il y a de la moiteur aux mains et au visage: le pouls est vif et trop fréquent, la toux revient sans cesse, tout indique une irritation de poitrine dont il s'agit de constater la nature et l'importance.

Comme renseignements, nous savons que la princesse Marie-Clémentine, archiduchesse d'Autriche, mère de M^{me} la duchesse de Berry, est morte phtisique en 1801. Nous savons que son père, le roi des Deux-Siciles, a succombé à une affection pulmonaire en 1831; ces circonstances, comme on le voit, ne manquent pas de gravité.

Madame déclare qu'elle a toujours été sujette à s'enrhumer très facilement. La toux qui la tourmente aujourd'hui dure déjà depuis longtemps; aussi avons-nous dû explorer avec soin la poitrine.

« Surtout, docteur, ne me frappez pas. Je ne veux pas être battue. J'en ai encore plein le dos des coups de poing de Laënnec, et j'ai sur le cœur ceux de Récamier. Écoutez tant que vous voudrez, mais pas de secousses. »

C'est ce que je fis avec autant de légèreté que possible. Et comme je plaçais le doigt sur un point situé à gauche, vers le haut du dos :

« Vous y êtes, c'est là le point ; Laënnec m'a répété souvent que c'était là mon côté faible. »

Cette exploration terminée et nos notes bien prises, il a été question tout naturellement d'un chapitre beaucoup plus important, celui de la grossesse. M^{me} la duchesse de Berry nous a donné à cet égard tous les renseignements utiles ; cette question si délicate a été traitée avec une entière franchise. Je ne puis entrer ici dans aucun détail sur nos faits et gestes en qualité de médecins consultants ; il me suffira de dire que la princesse nous a témoigné une confiance absolue.

Pendant cette séance, qui a été longue, M^{me} d'Hautefort se tenait dans le salon voisin, jouant au hasard, sur un assez bon piano, quelques fragments de partitions. La belle dame a un talent remarquable ; son jeu est plus gracieux que brillant, plus spirituel qu'énergique ; il indique un goût pur, un sentiment musical très vif. Je n'ai pas manqué d'en faire mon compliment à cette virtuose de haut lieu.

Pour clore cette journée si bien employée, j'ai longuement causé avec M. Gintrac. Le cher confrère augure bien de mon début ; il ne doute pas que mes services ne soient accueillis volontiers. Il m'a donné beaucoup de renseignements sur les honorables confrères que nous devons voir demain. Je ne me suis pas trompé : il est enchanté de se débarrasser sur eux d'une partie de la responsabilité qui pèse sur lui. Ce sont ses rivaux, ses émules, ses ennemis peut-être ; en les appelant à partager l'honneur et les inconvénients de ce qui se fera à Blaye, il leur joue un tour auquel j'applaudis de grand cœur. C'est de bonne guerre, et M. Gintrac sourit finement à l'idée de ce qui doit se passer demain. Ces Messieurs sont loin de se douter de ce qu'ils doivent trouver ici : cette cita-

delle, sur laquelle on débite tant de contes absurdes, va leur dévoiler des mystères dont toute leur perspicacité ne peut soupçonner l'existence.



Vendredi 1^{er} mars.

Encore une journée grosse d'événements. Si j'en ai souvent de semblables, je me coucherai tard, car il me faudra travailler chaque jour pendant plusieurs heures pour compléter mon journal. Qu'à cela ne tienne ! C'est un parti pris : je ne veux rien remettre au lendemain. Hâtons-nous donc d'inscrire sur mon registre une foule de particularités qui ont signalé le 1^{er} mars.

Ce matin, à neuf heures, M. Gintrac et moi, nous avons fait une visite à la princesse. Sa nuit n'a pas été bonne ; je lui trouve le visage plus pâle et plus fatigué qu'hier. Elle nous a reçus très gracieusement ; des fauteuils nous ont été donnés par M^{me} Hansler, la femme de chambre, et M. Gintrac est entré aussitôt en matière. Il a traité avec beaucoup de convenance un point fort délicat : il a déclaré à la princesse que la consultation qui aura lieu aujourd'hui aura pour but principal de faire sortir Madame de prison. Cette nécessité doit ressortir de deux choses : 1^o la santé de Madame ; 2^o son état de grossesse. Le premier point n'est pas douteux ; le plus simple examen suffit pour établir que cette irritation de poitrine, qui s'aggrave sous l'influence du climat de Blaye, sera heureusement modifiée par l'habitation d'un pays plus méridional. Le second point est nouveau et, jusqu'ici, le Gouvernement n'a reçu aucune communication officielle à ce sujet. Il y a lieu de croire qu'un rapport, rédigé

par un certain nombre de médecins experts, aura une grande importance aux yeux du ministère, et que cette pièce authentique contribuera très efficacement à produire le résultat si vivement désiré par Madame.

La princesse m'a paru adopter avec empressement les vues de M. Gintrac ; aussi celui-ci, profitant avec adresse de cette disposition d'esprit de la dame, lui fit entendre que cette constatation de grossesse était du ressort d'un accoucheur de profession. Il a ajouté que, pour son propre compte, il se récusait absolument, parce qu'il ne s'était jamais livré à l'exercice de cette partie de la science médicale, mais que j'offrais précisément les garanties désirables en pareille matière, que j'avais toujours pratiqué l'art des accouchements et que je pouvais fournir tous les éléments d'un rapport médico-légal sur cette question si intéressante. M. Gintrac m'avait à peine indiqué le but où tendait ce long discours ; aussi, pris au dépourvu, je me suis contenté de dire à la princesse que cette constatation de grossesse était une chose aussi simple que facile.

Je suis assez porté à croire que tout ceci était concerté d'avance entre la princesse et son médecin ; aussi n'a-t-il été élevé aucune objection contre ce rapport. Si M. Gintrac ne prend conseil que de lui-même, s'il dirige souverainement les affaires de sa royale cliente, si ces déterminations si graves lui appartiennent en propre, il faut convenir que son rôle est grand et beau, et que l'homme est à la hauteur de son rôle. Dans des circonstances comme celles où se trouve M^{me} la duchesse de Berry, un médecin a la haute main, tout dépend de lui, et l'on conviendra qu'il faut une tête bien organisée pour conduire à bon port une barque fragile sur cette mer orageuse. Je crois bien que M. Gintrac reçoit des avis, des conseils,

que le parti légimiste a les yeux sur lui, qu'il doit agir d'après les inspirations des grands meneurs, mais lui seul voit, apprécie, juge, lui seul sait ce que l'on peut faire et rien ne peut être fait sans lui. Il me semble avoir une très grande influence sur Madame ; sa parole est nette, ferme, brève, sa voix est douce et claire, ses expressions bien choisies, sa phrase est même élégante, les formes les plus polies sont employées sans recherche et sans prétention. M. Gintrac est du nombre de ceux qui savent se faire écouter et que l'on écoute volontiers.

La princesse, bien convaincue que la proposition de M. Gintrac est toute dans son intérêt, l'a acceptée aussitôt ; en conséquence, j'ai accompli, séance tenante, cet acte important de mon ministère, avec tout le soin dont je suis capable. Mon confrère, témoin de mes recherches, n'y a participé en rien. La princesse a paru satisfaite de ma manière d'agir et m'en a remercié.

Ainsi armés de toutes pièces, M. Gintrac et moi nous avons attendu l'arrivée de nos confrères de Bordeaux. Le bateau à vapeur ne les a pas amenés à l'heure ordinaire et nous ne savions trop que penser de ce retard, lorsque nous les avons vus descendre d'une chaise de poste à une heure après midi. Ces Messieurs nous ont dit que le préfet de la Gironde leur avait fait expédier hier soir une invitation personnelle, qu'ils avaient acceptée individuellement et sans avoir le temps de se concerter. Une lettre reçue par M. Gintrac lui annonce que le bruit de cette consultation solennelle s'est répandu hier soir à Bordeaux et que les légitimistes sont dans une grande perplexité ; on parle d'une aggravation considérable dans les souffrances de la princesse, les bulletins les plus sinis-

tres sont colportés par les zélés. Voilà, en effet, un beau texte à développer; on peut être certain que les habiles de la *Guyenne* vont nous expédier demain de nouvelles variations sur leur éternel *De profundis*.

MM. Bourges, Canihac et Grateloup, M. Gintrac et moi, nous nous sommes aussitôt réunis dans le cabinet du général Bugeaud. Le Gouverneur, après quelques politesses, nous a quittés, et ainsi formés en comité consultatif, M. Gintrac a pris la parole. Il a fait un exposé très détaillé et très méthodique de tout ce qu'il a observé chez M^{me} la duchesse de Berry depuis qu'il a été appelé à l'honneur de lui donner des soins; il a indiqué le résultat de l'exploration de la poitrine, il a décrit avec soin tous les phénomènes observés par nous hier soir, puis il a terminé son récit en ces termes :

— Il reste, Messieurs, à vous parler d'un autre ordre de phénomènes, mais, comme ce point de pratique a été l'objet particulier de notre honorable confrère, M. le docteur Ménière, je le prie de vouloir bien vous communiquer le résultat de ses recherches.

J'ai pris la parole et j'ai raconté ce qui a été fait par moi ce matin même.

Ceci terminé, les consultants n'ont pas dit un mot. Je leur ai trouvé l'air triste et embarrassé, la mine un peu longue.

Le docteur Canihac, grand, brun, nerveux, le Dupuytren de Bordeaux, dit-on, prend à peine le soin de dissimuler sa mauvaise humeur, et il me semble que M. Gintrac le regarde d'un air narquois qui le crispe. M. Bourges me paraît accablé. M. Grateloup est très pâle, et tous, précédés par M. Gintrac, nous nous acheminons vers le pavillon qu'habite Madame.

Arrivés dans le salon qui précède la chambre à coucher, M. Gintrac nous introduit dans cette chambre,

et nous présente à la princesse, qui, toujours couchée, nous fait un accueil gracieux. MM. Bourges et Grateloup adressent à Madame un certain nombre de questions fort simples, ne procédant à aucun examen direct de la poitrine, se bornant à faire de la médecine comme on la faisait il y a cinquante ans. De la grossesse pas un mot. Comme ce chapitre ne pouvait être omis, M. Gintrac a dû le rappeler aux consultants, et, en présence de Madame, il a raconté les dates, les époques qui nous avaient été indiquées la veille. Le docteur Canihac, en sa qualité de chirurgien, est resté seul pendant quelques minutes avec la princesse, et bientôt il est venu nous rejoindre dans le salon. Nous avons pris congé de Madame, puis, quelques instants plus tard, nous étions de nouveau réunis dans le cabinet du Gouverneur.

Les docteurs de Bordeaux ont pris successivement la parole et ont exposé leur opinion sur la nature du mal qui tourmente la princesse. M. Canihac a communiqué le résultat de son exploration, qui concorde tout à fait avec ce que j'ai observé moi-même, et, après une longue discussion, j'ai rédigé, sous la dictée de tout le monde, un rapport qui contient l'exposé précis de nos diverses observations tant sur la santé générale de M^{me} la duchesse de Berry que sur son état de grossesse. Ce travail se termine par des conclusions au nombre de cinq. Les quatre premières se rapportent aux divers moyens de traitement dont la malade devra faire usage, la cinquième est conçue en ces termes :

- « 5° — Il importera de procurer à M^{me} la duchesse
- « de Berry la faculté de se rapprocher le plus tôt
- « possible de son pays natal, dont la température
- « paraît devoir être plus favorable au rétablis-

« sement de sa santé ; et, si cette décision salutaire
« était prise, il serait à désirer qu'elle fût exé-
« cutée avant le terme de la grossesse présumée,
« dans la crainte qu'après l'accouchement les symp-
« tômes de l'affection pulmonaire ne fissent des pro-
« grès trop rapides pour permettre un voyage quel-
« conque. Ce conseil doit avoir d'autant plus de poids
« que l'état moral de Son Altesse Royale ne peut
« aujourd'hui que recevoir des impressions de plus en
« plus funestes par l'effet d'une détention prolongée. »

Nos cinq signatures ont été apposées au bas de cette pièce, dont j'ai gardé une copie. Notre consultation, remise au général, a été expédiée aussitôt par estafette ; avant deux jours elle sera à Paris, entre les mains des ministres.

Pour mon propre compte, je ne dissimule pas la gravité du fait, mais je n'ai pas agi à la légère. Bien que je ne pense pas que la princesse soit menacée d'une phtisie prochaine, je ne suis pas absolument rassuré sur les suites possibles de son état actuel, et, dans le doute, je n'ai pas cru pouvoir m'abstenir. Les conditions physiques et morales au milieu desquelles se trouve M^{me} la duchesse de Berry ne sont pas favorables, cela est certain. On peut donc craindre qu'il n'en résulte de plus graves inconvénients. Le mal que l'on redoute pour elle et que ses antécédents rendent assez probable est de ceux que l'on peut plutôt prévenir que guérir. Aussi n'ai-je pas hésité à partager l'avis de mes confrères sur les avantages qui résulteraient pour la malade de l'habitation d'un climat plus doux. Je n'ai pas d'autre but que de contribuer, autant qu'il est en moi, à la guérison de la princesse. Reste à savoir comment notre consultation sera reçue par le Gouvernement.

J'ai écrit à M. le comte d'Argout pour lui exposer les motifs de ma conduite. Le général Bugeaud, dans sa position auprès de M^{me} la duchesse de Berry, comprend parfaitement les conclusions de notre rapport. En sera-t-il de même du ministre, qui juge à distance et ne peut se figurer que très imparfaitement les raisons qui nous font agir ? J'ai essayé de lui indiquer les considérations sur lesquelles nous nous sommes appuyés pour arriver à nos conclusions. Jusqu'à quel point la médecine peut-elle avoir accès au conseil du Gouvernement ? C'est ce que j'ignore ; mais j'imagine que, dans la circonstance actuelle, la Faculté devait avoir le pas sur la politique.

MM. les consultants et M. Gintrac sont partis ce soir dans la même chaise de poste, et je voudrais bien savoir ce qui s'est dit pendant le voyage. Pour moi, après les avoir accompagnés jusqu'à la voiture, je suis rentré dans ma prison, et à huit heures j'ai été reçu par la princesse. Elle attendait avec impatience le moment de connaître cette consultation sur laquelle se fondent toutes ses espérances. Elle a lu avec une extrême avidité le long mémoire-dont j'avais conservé la copie. Certains passages de notre travail lui ont causé un vif mouvement de dépit :

« — On va imprimer tout cela ; ces choses se disent
« à des médecins, et non au public ! »

J'ai dit à Madame que je ne croyais pas que cette pièce dût être publiée, que c'était une chose privée, soumise à l'appréciation du Gouvernement, et qui n'intéressait que lui. Aucune raison valable n'autorise l'impression dans les journaux d'un acte médical dont les conclusions sont toutes dans l'intérêt de Madame. Le ministère ne peut songer à divulguer une opinion

qui, très probablement, est en opposition avec sa volonté.

« — Je vous dis, docteur, qu'il y a dans cette consultation des choses qui peuvent me nuire, et que vos ministres ne manqueront pas de les publier. »

— Permettez-moi, Madame, de penser différemment. La pièce ne peut être insérée au *Moniteur* que dans son entier, on n'oserait la donner par fragments, car M. Gintrac en a une copie et il ne manquerait pas, lui, de la donner complète. Mais on se gardera bien de l'envoyer aux journaux. Ce serait leur fournir une arme dont ils se serviraient avec empressement. Les ministres sentiront qu'une consultation motivée comme la nôtre a une certaine importance, et j'espère qu'elle aura un heureux résultat pour Madame.

Nous avons longuement traité ce chapitre. Madame est triste, abattue. La journée a été rude pour elle ; je l'ai quittée à neuf heures.



Samedi 2 mars.

A ces deux jours d'agitation a succédé un calme plat qui me donne un peu de répit et me permet de me reconnaître. On m'a donné un appartement très voisin de l'enceinte réservée à la princesse ; j'ai besoin de procéder à un emménagement complet, car les chambres d'officiers sont dans un état de nudité affligeante. Je cours la ville pour y trouver quelques objets dont j'ai besoin, et j'ai bien de la peine à recueillir les diverses pièces d'un ménage de garçon. Il a fallu recourir aux fournisseurs de Bordeaux pour obtenir une cuvette. Blaye sait se passer de ces vases superflus. On m'a donné pour valet de chambre un grand diable

de grenadier qui ignore jusqu'aux premiers éléments de l'art de servir. Et Dieu sait la façon dont il s'acquitte de ses nouvelles fonctions!

Je n'ai pas vu la princesse aujourd'hui. Elle ne s'est pas levée, non pas, dit-on, par suite de souffrances vives, mais à cause d'un état de langueur, d'affaissement physique et moral. Je lui ai composé et envoyé une petite potion calmante qui lui donnera le repos dont elle a besoin, car ses deux dernières nuits ont été sans sommeil. Cette agitation n'a rien qui puisse étonner, si l'on se rappelle ses paroles que j'ai notées il y a quelques jours : « *Je veux sortir d'ici, à quelque prix que ce soit.* » On comprendra que M^{me} la duchesse de Berry doit éprouver en ce moment des inquiétudes sérieuses, et que tout ce que nous avons fait dans les deux journées précédentes est une tentative pour arriver à son but. Elle a senti la nécessité de s'exécuter franchement. Son parti devrait bien l'imiter; je ne conçois pas la thèse absurde que soutiennent les journaux légitimistes. Il me semble que les vrais amis de la princesse (et après tout elle doit en avoir) pourraient empêcher les rédacteurs de ces journaux de se fourvoyer comme ils le font chaque matin. Un mot d'avis, partant de bonne source, mettrait un terme à cette polémique qui deviendra souverainement ridicule en présence du dénouement inévitable qui se prépare.

Faut-il en conclure que les plus chauds partisans de M^{me} la duchesse de Berry sont dans une ignorance absolue de tout ce qui la concerne; que son état actuel est un mystère, même pour les personnes qui l'approchent de plus près; enfin que cette grossesse est un secret pour tout le monde? Je serais bien tenté de le croire, en voyant les articles que publie la *Quotidienne*,

car ce journal, mieux instruit, n'oserait jamais tenir un pareil langage. Comment se hasarde-t-on à recevoir un pareil démenti ? Je trouve les légitimistes bien imprudents ; quelque âme charitable devrait les avertir de l'échec qui les attend.

Le général Bugeaud, qui fait une immense consommation de journaux de toutes couleurs, se livre avec une ardeur extrême à la discussion des articles dans lesquels on s'occupe de nos affaires de Blaye. Je ne comprends pas la chaleur qu'il y met, mon indifférence en politique s'étonne de ces violences ; reste à savoir si l'exemple et l'occasion feront de moi le champion déclaré de quelque nuance d'opinion représentée par nos journalistes quotidiens. A vrai dire, je me sens peu de propension à me ranger sous les drapeaux de ces Messieurs. Je crois peu aux convictions et beaucoup aux intérêts ; j'ai vu de trop près certains hommes pour croire à leurs vertus patriotiques ; enfin, il me semble beau de n'être que du parti de la France. Chacun ne peut agir utilement que dans la limite de ses facultés ; je ne me sens pas fait pour conduire les hommes. Le grand troupeau dont je fais partie ne manquera jamais de chefs ; tout le monde veut être berger, par le temps qui court ; mais, pour ma part, j'abdique toute prétention à la houlette.

Le général Bugeaud n'est pas mouton, tant s'en faut. Il est toujours en guerre, et son ardeur belliqueuse est inépuisable. Il s'irrite contre la mauvaise foi de l'esprit de parti, il est toujours tenté de répondre aux articles de ses ennemis politiques ; aussi son aide de camp, qui lui sert de secrétaire, écrit sans cesse sous sa dictée des rectifications, des dénégations, des explications qui ne me paraissent pas atteindre le but qu'il se propose. Il discute de bonne foi, à son point de

vue, mais les choses qui lui semblent évidentes ne le deviennent pas pour ceux qu'il combat. Il est persuadé que la raison suffit, que les légitimistes doivent se rendre à l'évidence et reconnaître leurs erreurs, mais je crois qu'il s'abuse complètement sur ce point. Ainsi ces Messieurs de la *Guyenne* parlent sans cesse des rigueurs de la captivité de Madame, des duretés de ses geôliers, de l'affreux cachot où languit une princesse de sang royal, etc., et M. Bugeaud, qui s'indigne de ces calomnies, croit pouvoir y mettre un terme en disant bien haut qu'il offre aux journalistes de leur ouvrir les portes de la citadelle, de les conduire auprès de M^{me} la duchesse de Berry ; enfin, de les mettre à même de recevoir de la propre bouche de la princesse le démenti que méritent de semblables allégations. Je dis que les légitimistes de la *Guyenne* se garderont bien d'accepter de semblables propositions, et j'ajoute que, les acceptassent-ils, il n'en continueraient pas moins d'attaquer le Gouverneur et le Gouvernement. L'esprit de parti ne se laisse pas convaincre d'erreur, parce que cette erreur elle-même lui est nécessaire. J'ai dit tout cela au général, qui n'en continue pas moins de batailler contre la presse hostile. Voici la lettre qu'il a envoyée ce soir aux journaux de Bordeaux :

« MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

« Je vous prie de vouloir bien annoncer dans votre journal que j'offre au parti légitimiste d'admettre dans les appartements de M^{me} la duchesse de Berry cinq personnes du choix de ce parti, M. Ravez en tête, afin qu'elles puissent s'assurer près de la captive elle-même si la violence ou la captation ont été employées près d'elle pour obtenir la déclaration qu'elle a écrite de sa main, le 22 février. Elles pourront aussi s'as-

surer si c'est bien M^{me} la duchesse de Berry qui est à Blaye, et si elle n'y est pas entourée de tous les soins nécessaires, de toutes les commodités, de tous les égards compatibles avec sa position.

« Recevez, etc.,

« Général BUGEAUD. »

C'est là, comme on le voit, un argument *ad hominem*. Je doute qu'il soit du goût de Messieurs les récalcitrants et qu'ils acceptent une proposition aussi nettement formulée. Pour moi, j'aime cette franchise du Gouverneur ; il y a dans son allure une honnêteté flagrante, et ses ennemis politiques comprendront facilement qu'un homme de cette trempe ne marchande pas avec sa conscience. Je suis curieux de savoir comment M. Ravez se tirera de là.



Dimanche 3 mars.

Notre citadelle est très bruyante. Tous les jours la garde montante avec accompagnement de tambours et de clairons, la diane le matin, la retraite le soir, puis la nuit les *qui vive* ! des sentinelles, les rondes-major ou autres, en somme, c'est un tapage auquel on finit par s'habituer. Le dimanche a le privilège d'un surcroît de tintamarre ; la revue du général, la parade, sont ornées de musique ; aussi la journée se passe au milieu d'un vacarme étourdissant.

A une heure, j'ai vu la princesse, que j'ai trouvée au lit. Elle est toujours souffrante, son appétit est nul, et son affaissement n'est pas moindre que les jours précédents. Mes petites observations me portent à penser que M^{me} la duchesse de Berry, comme la plupart des femmes d'une organisation nerveuse et délicate, subit

rapidement l'influence débilante des idées tristes. Je crois que son physique est sous la dépendance immédiate de son moral, et que l'état actuel doit être attribué aux inquiétudes d'esprit qu'elle a éprouvées tout récemment.

Je l'ai déjà dit, le médecin peut, sans indiscretion, sortir du cercle étroit des banalités de la conversation ordinaire; il a le privilège de parler aux malades de ce qui les intéresse le plus, et c'est peut-être à cela qu'il doit d'être toujours écouté favorablement. J'ai cru devoir user de mon droit. Bien que je n'aie vu Madame qu'un petit nombre de fois et seulement depuis quelques jours, j'ai abordé, avec tous les ménagements convenables, quelques questions intimes; enfin, j'ai entrepris de distraire Son Altesse Royale. Je suis un personnage nouveau pour ma royale malade. Nos rapports jusqu'ici ont été exclusivement médicaux; nous n'avions pas causé, et j'ai essayé de le faire.

Les femmes aiment qu'on leur parle d'espérance; aussi ai-je touché cette corde sensible. Le rôle de consolateur est dans ma nature, je m'impressionne très facilement aux maux d'autrui, je prends ma large part de toutes les infortunes dont je suis témoin, trouvant quelque charme à sécher des pleurs. Madame s'est prêtée de bonne grâce à mes efforts pour lui rendre les heures moins pesantes; elle a bien voulu causer, jaser même; aussi le temps ne m'a pas paru long.

Chaque individu a quelque chose de spécial, et, pour une pauvre captive, la présence d'un nouvel interlocuteur est presque une bonne fortune. Madame a évidemment cherché à me sonder; elle a varié les sujets de conversation; nous avons passé en revue la littérature, le théâtre, les arts, puis sont venues les ques-

tions personnelles. On a voulu savoir qui je suis, d'où je viens, quelles sont mes relations ordinaires, et je ne me suis pas fait prier pour traiter à fond ma modeste biographie. La princesse est curieuse et gaie, deux conditions qui rendent les entretiens faciles et intéressants. Je me suis prêté aux allures un peu vagabondes de sa pensée; j'ai couru à sa suite aux quatre points cardinaux de la conversation. Dieu sait le chemin que nous avons fait en peu de temps ! En somme, M^{me} la duchesse de Berry parle avec facilité, non pas très correctement (elle fuit toute recherche), mais avec une vivacité remarquable. Sa pensée va plus vite que la parole; l'expression manque à l'idée, et de là pour elle la nécessité de remplacer les mots qui ne viennent pas par des gestes, par des airs de visage et des mouvements de tête pleins de naturel et de gaieté.

J'espère que le temps me permettra d'étudier le caractère de l'infortunée princesse. Ce que j'en ai pu voir aujourd'hui m'en donne une bonne opinion; la bonté se montre à fleur de peau et je serais bien trompé si j'avais à modifier beaucoup cette première impression. Madame est très bienveillante pour sa femme de chambre, ce qui est, suivant moi, une bonne recommandation. Le caractère se peint dans les choses de la vie ordinaire; les femmes doivent être appréciées et jugées, non pas dans le salon, mais dans la chambre à coucher, non pas en grande toilette, mais en déshabillé. Cette épreuve est tout à fait favorable à M^{me} la duchesse de Berry.

Au milieu de notre entretien, M^{me} d'Hautefort et M. de Brissac sont entrés chez Madame, et bientôt il y a eu cercle au-devant du lit de la princesse. Nous avons remis sur le tapis une foule de sujets, la plupart assez gais, si bien que la séance a duré près de deux

heures. Plusieurs fois j'avais cru devoir, par discrétion, me lever et prendre congé de Madame, mais j'ai été retenu par des questions, des observations; en somme, j'ai trouvé fort agréable et très court le temps ainsi passé. M^{me} d'Hautefort et M. de Brissac, qui m'ont accompagné jusqu'au salon, m'ont engagé à user de toutes mes ressources pour distraire la princesse; il m'a été facile de promettre que je ne négligerais rien pour y parvenir.

A huit heures, M^{me} la duchesse de Berry m'a fait demander et j'ai constaté de nouveau que la fièvre revient à peu près tous les soirs. A l'agitation de la journée succède un abattement considérable; un malaise général et très pénible empêche Madame de lire, de s'occuper, et constitue un état fâcheux. J'ai préparé quelques médicaments indiqués en pareil cas; espérons que la nuit sera plus calme que les précédentes.

Le général, que j'ai retrouvé au salon, m'engage à multiplier mes visites et à procurer à ma royale cliente tout ce qui pourra lui être agréable. Je profite de cette bonne volonté du maître pour le prier, si cela est possible, de supprimer la diane, espèce de charivari matinal composé de tambours, clairons et trompettes, et qui me semble tout à fait incompatible avec le repos de la princesse. Les grandes dames aiment le sommeil du matin; c'est le moment où le lit leur plaît le mieux, et le canon de la *Capricieuse* me paraît bien suffisant pour arracher la garnison aux douceurs de son grabat.

« Comment n'ai-je pas pensé à cela! s'écrie le général. Dites à Madame que je vais donner des ordres pour qu'on la laisse dormir tranquille... »

M. Bugeaud est un homme excellent; ce farouche

géolier est plein de bonté, de faiblesse même, pour les femmes et les enfants.

Lundi 4 mars.

Ce matin, à huit heures et demie, j'entre dans la chambre de M^{me} la duchesse de Berry. Voici son début :

« — Pourquoi n'a-t-on pas battu le tambour comme de coutume? Que veut dire ce changement? »

— Cela veut dire, Madame, que, dans un pays civilisé comme celui-ci, les dames doivent dormir à leur aise, et que la garnison de la citadelle peut se réveiller comme il lui plaira sans troubler le sommeil de Votre Altesse Royale.

« — Oh! je vous remercie, docteur, et je vous prie de remercier pour moi le général de cette attention. Les nerfs de M^{me} d'Hautefort vous devront bien de la reconnaissance. Je vous dirai cependant que j'ai été fort inquiète ce matin quand je n'ai plus entendu ce vacarme auquel je suis habituée; je me suis imaginé une foule de choses. Malheureusement, je ne suis pas comme Joad, je crains tout, et le moindre changement dans ce qui m'entoure me cause un tourment d'esprit dont je ne suis pas maîtresse. »

— Rassurez-vous, Madame, rien n'a été fait que pour être utile à Votre Altesse Royale, et j'espère qu'elle se trouvera bien de ce nouveau régime. J'aurais peut-être dû prendre les ordres de Votre Altesse Royale avant d'agir comme je l'ai fait; mais j'espère qu'elle voudra bien me pardonner ce défaut de forme en faveur de l'intention.

La nuit a été un peu moins mauvaise que les deux ou trois dernières. J'ai prescrit un bain qui a procuré un soulagement très marqué. Néanmoins, M. Gintrac sera prié de venir mercredi prochain. Il s'agit de prendre des mesures contre le retour des accès fébriles et nous aviserons au moyen d'y remédier.

La princesse lit beaucoup. Le général lui envoie chaque jour un bon nombre de journaux qu'elle parcourt avec assez d'attention, et sous ce rapport son appétit de nouveautés est insatiable. Le colonel Chousserie s'est, dit-on, toujours montré fort sévère sur ce chapitre. Véritable censeur de ces feuilles quotidiennes, il ne les laissait arriver chez la princesse qu'après les avoir examinées avec soin; il supprimait invariablement toutes celles qui contenaient quelques articles capables de la froisser. Il en résultait que la dame ne pouvait compter sur rien; tel numéro lui était défendu aujourd'hui; tel autre demain; elle perdait à chaque instant le fil du discours, la suite des idées; aussi cette politique à bâtons rompus lui était on ne peut plus antipathique.

Le général Bugeaud a voulu suivre ces errements et ne donner à la princesse que les journaux à peu près légitimistes. Mais ceux-là mêmes contenaient souvent des articles absurdes, maladroits, qui la blessaient plus que les sévérités de ses ennemis, et, après quelques explications sur ce sujet, le général a levé l'interdit. Tous les journaux indistinctement, à quelque nuance politique qu'ils appartiennent, sont portés chez la princesse, et elle lit de préférence ceux qui lui sont le plus hostiles. Cela ne m'étonne pas. M. Bugeaud lit plus volontiers le *National* que les *Débats*; les gens qui font de la politique recherchent l'opposition, ils ne se donnent pas la peine d'écouter ceux qui parlent et

pensent comme eux. Singulière disposition d'esprit qui aime la contradiction, qui cherche les obstacles et ne vit qu'au milieu des combats perpétuels!

J'ai pensé que la lecture des nouveautés littéraires serait préférable, et qu'un roman de quelque valeur offrirait plus d'intérêt que les journaux politiques. J'ai fait venir de Bordeaux les dernières productions dramatiques de M. Victor Hugo, *Le Roi s'amuse*, et *Lucrèce Borgia*. Madame ne les connaissait pas; aussi les a-t-elle lues avec un vif intérêt. Les journaux contiennent à chaque instant des annonces de publications nouvelles, et la princesse exprime souvent le désir de les connaître. J'ai écrit à M. le comte d'Argout pour qu'il m'autorise à faire venir de Paris les choses les plus remarquables; espérons qu'il ne me refusera pas. J'aurai ainsi un moyen de remplir bien des heures dont on ne saurait que faire, et ce sera une ressource précieuse dans les moments d'ennui.

Depuis que je suis à Blaye, je n'ai pas encore rencontré un de ces moments-là. Le temps passe vite; je trouve les journées trop courtes; j'écris beaucoup; de nouveaux incidents qui se présentent sans cesse me tiennent constamment en éveil. M. le comte d'Argout m'a fait dire plusieurs fois par le Gouverneur qu'il était enchanté de moi, et qu'il espérait les plus heureux résultats de ma présence à Blaye. C'est charmant, mais j'attends des nouvelles officielles, directes, je voudrais que M. le ministre prit la peine de correspondre avec moi. Je désirerais bien savoir quel effet aura produit notre consultation dernière; déjà la princesse s'étonne que le télégraphe n'ait pas transmis quelque dépêche ayant trait à cette affaire.

Ce soir, Madame fait demander une potion semblable à celles que je lui ai préparées. Elle se trouve bien. Le

bain lui a été salutaire, et tout indique une amélioration prochaine. C'est bien nécessaire, car la fièvre et la toux qui durent depuis plusieurs jours pourraient donner lieu à des accidents fâcheux.

Mardi 5 mars.

Le rapport de nuit est plus satisfaisant. Madame a dormi; elle a moins toussé ce matin. Je lui en fais bien mon compliment, car toute la citadelle est enrhumée et je n'ai pu moi-même échapper à cette *influenza*, comme dit la princesse. Donc je tousse et je dors mal. Au point du jour, fatigué de mon insomnie, j'ai quitté le lit et la chambre, puis, bien enveloppé, j'ai fait, pour me distraire, une promenade sur le grand rempart de l'ouest. La Gironde est superbe. Vue de ces hauteurs, on se croirait presque au bord de l'Océan. Un fleuve est, comme on l'a dit, une grande route qui marche, et cette route qui va se perdre dans l'horizon brumeux est couverte de navires. Je serais resté longtemps en contemplation devant ce spectacle magnifique, sans les bruits qui s'élèvent de la citadelle. *Halte-là! Qui vive? Avancez à l'ordre! Caporal, venez reconnaître!* Et tout cela vigoureusement articulé par des gosiers adultes; il n'y a pas moyen d'oublier ce tapage martial. Les plus suaves rêveries s'envolent au bruit de ces exclamations de corps de garde.

Pendant le déjeuner, j'ai dit au général qu'il compléterait ses utiles réformes nocturnes en recommandant à ses sentinelles de crier moins fort. J'ai demandé que la garde de nuit se fit à la sourdine; que l'on respectât le sommeil des captifs; que l'on prit pour cela toutes les précautions compatibles avec la sûreté.

M. Bugeaud fait droit à ma requête ; mais quelques partisans de la routine font des objections sans nombre à ces changements, et s'efforcent de démontrer au général qu'il serait imprudent de modifier les consignes. Le commandant de place est un gardien vigilant des prisonniers et des vieilles coutumes ; il tient aux usages, et rondes et patrouilles ne peuvent être efficaces, selon lui, sans les cris conservés par la tradition. Mais le général est beaucoup moins à cheval sur ce principe ; il comprend les motifs que j'ai allégués pour obtenir un calme si nécessaire aux gens qui sont à la fois souffrants et tristes, et, nonobstant les réclamations du cerbère classique, il prescrit les mesures que j'ai réclamées.

Aujourd'hui à une heure, sous l'influence d'un rayon de soleil printanier, M^{me} la duchesse de Berry est descendue au jardin. Des fenêtres de l'appartement du commandant Chardron, j'ai vu Madame se promener, appuyée sur le bras de M. de Brissac. La princesse est largement drapée dans une mante de soie brune ; elle marche lentement ; les personnes qui peuvent la voir comme moi en ce moment doivent remarquer dans ses allures quelque chose qui indique son état de grossesse. J'ai pris soin de ne pas me montrer aux fenêtres ; la princesse braque son lorgnon sur toutes les parties de la citadelle qui dominent son jardin ; on sait qu'elle n'aime pas à être examinée quand elle se promène ainsi.

Le commandant de l'artillerie du château, à qui j'ai fait une visite, m'a conduit à la salle d'armes, collection nombreuse de fusils et de sabres. Les fenêtres de cet arsenal donnent également sur le jardin de la princesse, et nous avons continué d'assister incognito à sa promenade. Mais bientôt le soleil a disparu, et la

princesse a fait comme le soleil. J'ai passé en revue quelques vieilles rapières espagnoles, des épées à deux mains ayant près de cinq pieds de longueur, et qui, maniées par le bras puissant des anciens chevaliers, devaient tomber comme la foudre sur la tête des soldats combattant à pied. J'ai vu des arquebuses à rouets, des lances, tout l'attirail guerrier des héros de la chevalerie. Il y a bien encore, comme autrefois, des princesses captives, des demoiselles opprimées, mais les hommes d'armes ont disparu ; Roland lui-même, dont il est question dans les vieilles légendes de Blaye, ne pourrait rien contre ce qui se passe ici. Les paladins actuels ne manient que la plume, le champ clos est transformé en une feuille quotidienne où se débattent les plus chers intérêts des peuples et des rois.

J'ai reçu ce soir une longue lettre de M. le ministre de l'intérieur. Il s'applaudit de m'avoir envoyé à Blaye en temps utile. M. le comte d'Argout approuve tout ce que j'ai fait et m'engage à ne rien négliger pour bien remplir la mission délicate qui m'a été confiée. Cette dépêche est antérieure à notre consultation ; aussi ne me donne-t-elle aucun éclaircissement sur les points importants.

Dans la soirée, je me suis rendu au pavillon avec l'espoir de passer une heure auprès de M^{me} la duchesse de Berry. La princesse est fatiguée ; j'ai trouvé au salon M^{me} d'Hautefort et M. de Brissac, qui m'ont fait un gracieux accueil. Nous avons beaucoup parlé de l'Anjou, de l'ancien château des ducs de Cossé-Brissac, et de quelques autres localités historiques du département de Maine-et-Loire. Par un hasard singulier, les deux compagnons de captivité de la princesse sont Angevins, et moi leur compatriote. Ce rapprochement rend la conversation facile ; nous avons passé en revue

une foule de lieux, de noms et de choses qui nous sont également connus, si bien que notre entretien, assez animé, a tiré la princesse de sa langueur. La porte de sa chambre a été ouverte par M^{me} Hansler, et une voix douce s'est fait entendre :

« — Que dites-vous donc là ? De quoi s'agit-il ?
« Est-ce que le docteur nous apporte quelque bonne
« nouvelle ? Faites-m'en part, parlez un peu plus haut,
« si toutefois je ne suis pas de trop dans votre conver-
« sation. »

— Nous parlons de l'Anjou, dit M^{me} d'Hautefort, et Madame ne trouverait pas grand plaisir à nos histoires. M. le docteur n'a pas la moindre nouvelle à nous raconter. En sa qualité d'homme heureux, il prend le temps comme il vient et il s'inquiète peu de ce qui se passe. Où peut-on être mieux qu'à Blaye ? chante-t-il, du matin au soir ; je l'avertis qu'il ne fera pas de prosélytes parmi nous.

Je me suis défendu de mon mieux et cette petite guerre a paru égayer la princesse. M^{me} d'Hautefort est assez disposée à taquiner la Faculté, elle manie l'épigramme avec quelque succès, il faut bien le reconnaître, et cela l'encourage à en user souvent. La duchesse de Berry a mis fin au combat en disant à mon antagoniste :

« — Chantez-nous quelque chose ; ne vous égosillez
« pas à taquiner le docteur, qui paraît avoir bec et
« ongles ; tâchez plutôt de le charmer par quelques
« airs gracieux et touchants. Allons, comtesse, dites-
« nous la cavatine du *Barbier de Séville* ; elle vous
« convient à merveille. La Rosine est malheureuse,
« elle se plaint de son tuteur, elle le menace de se
« révolter s'il la persécute trop ; c'est à peu près notre

« situation, et vous dites cet air avec beaucoup de goût. »

M^{me} d'Hautefort ne s'est pas fait prier, et j'ai trouvé que les éloges de la princesse étaient mérités : la dame d'honneur s'accompagne avec finesse; elle chante avec intelligence, sa voix est douce et flexible; on voit qu'elle sait la ménager. Elle chante presque à demi-voix, encore ne chante-t-elle que très rarement. Le piano, sous ses doigts, s'anime et devient un orchestre complet. Son répertoire est immense. Madame lui désigne des airs qu'elle exécute aussitôt, et sa mémoire est prodigieuse. Au milieu de cette séance musicale, j'ai saisi un petit air plaintif qui ressemble à certains boléros que j'ai entendus autrefois; cette phrase langoureuse, qui exprime un tourment d'amour, une tristesse passionnée, est ramenée sans cesse, et de façon à me causer un sentiment de malaise indéfinissable. L'oreille est agacée par cet air qui ne finit pas. On suit la pensée de l'auteur, on s'attend à la voir arriver à terme, puis, au moment où elle paraît devoir se compléter, la phrase recommence, monte, décline, tombe presque et se relève pour suivre la même marche interminable. J'ai dit que cet air me crispait, me tourmentait; aussi M^{me} d'Hautefort n'a pas manqué de me le jouer un grand nombre de fois; elle est enchantée, dit-elle, de posséder un moyen de me rendre moins heureux.

La princesse s'est beaucoup amusée des taquineries de sa dame d'honneur. J'ai pris congé de ce petit cercle au moment où on apportait le thé et je suis venu m'asseoir devant la table où me voici, récapitulant les petits incidents de cette journée, jouant de la plume, grossissant ce registre, qui menace de prendre un accroissement considérable.

Mercredi 6 mars.

M. Gintrac est arrivé à midi; nous nous sommes rendus ensemble chez M^{me} la duchesse de Berry, et mon confrère a constaté l'amélioration survenue dans la santé générale de Son Altesse Royale. Nous avons rédigé une note détaillée contenant beaucoup d'observations sur les particularités qui ont signalé la grossesse actuelle. Ce travail, remis entre les mains de M. Bugeaud, a été envoyé aujourd'hui même à M. le ministre de l'intérieur. Je sais que nos rapports médicaux sont soumis à l'examen de quelques médecins de Paris; nous voulons leur fournir tous les renseignements que nous recueillons dans l'intérêt de notre royale malade. La princesse se prête volontiers à toutes nos recherches; elle va au-devant de nos questions, et cependant elle répète sans cesse que le Gouvernement veut la retenir à Blaye et l'y laisser mourir de désespoir et d'ennui. Le silence que garde le ministère à l'égard de notre grande consultation du 1^{er} mars lui paraît une preuve à l'appui de son opinion. Nous n'avons pas manqué de bonnes raisons pour combattre ces idées désolantes, mais il est aisé de voir que M^{me} la duchesse de Berry ne se fait pas d'illusions sur les inconvénients de sa position actuelle, et qu'elle conserve peu d'espérance de recouvrer sa liberté.

C'est assurément une fâcheuse disposition d'esprit; aussi nous n'avons pas épargné les arguments pour en atténuer les effets. M. Gintrac, qui a eu plus que moi le temps et l'occasion d'étudier le caractère de la princesse, me dit que les idées noires qui l'obsèdent en ce moment, disparaîtront bientôt sous l'influence d'une distraction quelconque; il a remarqué que son imagi-

nation est très vive, très mobile, et que cela doit nous rassurer sur les suites de cette mélancolie passagère. Je crois que le cher confrère a raison. M^{me} la duchesse de Berry a trop de vivacité pour avoir en même temps la persévérance.

M. Gintrac nous a dit que la lettre adressée par le général aux journalistes de Bordeaux avait causé une immense rumeur parmi les légitimistes. M. Ravez, si lestement désigné par M. Bugeaud comme le chef de ce parti politique, se révolte contre ce titre et voudrait bien trouver quelque moyen d'éluder la proposition du Gouverneur. On s'amuse beaucoup de l'espèce d'embarras que cause aux carlistes cette sorte de défi dont la forme insolite, dont le sans-façon les prend tout à fait au dépourvu. Ces Messieurs ne savent comment se tirer de là, et les rieurs ne sont pas de leur côté.

A quatre heures, le général Bugeaud m'a prié de l'accompagner dans la visite qu'il va faire au commandant Mollier, capitaine de la *Capricieuse*. Je suis enchanté d'avoir une occasion de monter à bord d'un bâtiment de la marine royale. Je n'ai jamais vu de vaisseau de guerre, et celui qui est à l'ancre sous les murs de Blaye, bien que très petit, n'en sera pas moins intéressant pour un novice comme moi. Donc, un canot de M. Mollier nous a transportés, M. Bugeaud et moi, jusqu'au pied de l'échelle qui conduit sur le pont de la *Capricieuse*, et cinq coups de canon ont salué l'arrivée d'un officier général à bord. Nous avons été parfaitement accueillis. L'équipage tout entier est rangé en bataille sur le pont. Le commandant nous fait les honneurs de son salon, puis il nous conduit dans l'intérieur de la corvette, que nous visitons dans ses moindres détails.

J'ai déjà dit que la *Capricieuse* avait amené M^{me} la

duchesse de Berry de Paimbœuf à Blaye, et que ce voyage avait été long et difficile en raison du grand vent d'ouest qui régnait alors sur la côte. M. Mollier et ses officiers nous ont raconté beaucoup de détails non seulement sur cette navigation périlleuse, mais encore sur les passagers, dont le courage et la patience avaient été mis à une rude épreuve.

Un jeune enseigne m'a montré la disposition des lieux occupés par la princesse, M^{lle} de Kersabieck, et M. le comte de Mesnard. J'ai su que M^{lle} de Kersabieck et M^{lle} Lebeschu, femme de chambre de la princesse, se sont trouvées incapables de donner à Madame les soins que réclamait son état de souffrance, et qu'il fallut recourir à la complaisance d'un matelot, non encore d'âge mûr, et qui s'acquitta à merveille de ces fonctions délicates de chambellan intime. On m'a fait voir ce loup de mer qui a répondu devant moi, d'une manière fort pittoresque, à des questions assez drôlatiques que lui adressait le jeune officier. M^{lle} Lebeschu, qui paraît, je crois, en ce moment, devant je ne sais quelle cour d'assises, est une petite précieuse dont ces Messieurs s'amusent, et pour laquelle ils ne se piquent pas trop d'indulgence. Quant à M^{lle} Stylite de Kersabieck, qui s'était réfugiée avec M^{me} la duchesse de Berry dans la cachette de Nantes, ces Messieurs de la *Capricieuse* prétendent qu'elle n'a pas le pied marin, et que jamais créature humaine n'a eu plus qu'elle à se plaindre de la mer. Ils racontent un peu trop gaie-ment, ce me semble, les mille et une tribulations qui l'ont assaillie pendant la rude traversée de la *Capricieuse*, et je m'étonne de leur trouver si peu de charité pour les femmes.

Le commandant Mollier ne s'est pas contenté de nous faire voir son bâtiment, il a voulu nous donner

la représentation de quelques-unes des principales manœuvres qui se font à bord. Ainsi, son équipage a figuré un branle-bas de combat, un appareillage et plusieurs autres exercices qui mettent en relief la discipline et l'habileté des matelots. Tout cela m'a fort intéressé ; je ne perdrai pas l'occasion, si elle se présente, d'en voir davantage.

En quittant la corvette, le général a été salué de cinq nouveaux coups de canon, et tous les honneurs militaires lui ont été rendus dans les formes accoutumées. Le canot du commandant nous a ramenés à terre, où un bon diner a mis en présence les officiers de la marine royale et ceux de la garnison. Tous les jours, le général reçoit à sa table quelques-uns de ces Messieurs, à tour de rôle, et le commandant supérieur de la citadelle se montre extrêmement hospitalier. C'est son devoir, je crois, mais c'est aussi son goût, et l'on voit qu'il est heureux d'exercer un semblable patronage.



Jeudi 7 mars.

Rien de nouveau dans la matinée. A une heure, j'ai fait une visite à la princesse. Je la trouve non plus au lit, comme les jours précédents, mais levée, enveloppée d'une longue robe de chambre en flanelle blanche, et dans un mouvement perpétuel. M^{me} Hansler la suit de son lit à la cheminée, du secrétaire à la fenêtre ; elle trotte assez lestement d'un coin à un autre de l'appartement, et la camériste, armée d'un bonnet, d'un fichu et de divers ustensiles de toilette, court après sa maîtresse en essayant d'ajuster quelques parties de son costume. Et comme je riais de cette

petite scène d'intérieur, la princesse m'a dit avec gaieté :

« — Je ne puis rester tranquille le matin, il me
« faut du mouvement ; jamais on n'a pu m'habiller
« qu'au vol. J'ai bien dormi, je vous remercie de
« m'avoir délivré des *qui vive* ? qui, souvent, me ré-
« veillent en sursaut. Mais je crains de dormir trop.
« Cela va m'engourdir et je deviendrai marmotte. Le
« canon d'hier m'a fait tressaillir. Pourquoi ne pas
« avertir les gens quand on doit faire un tel tapage ?
« Je suis sûre que, dans la ville, tout le monde a cru
« que la citadelle était attaquée. »

— Je ne sais trop ce que l'on a pensé en ville, mais j'ai dit, moi, en entendant ce salut de la *Capricieuse*, à l'officier général qui montait à bord, que l'on aurait dû prévenir Son Altesse Royale, et que ces explosions formidables pouvaient avoir de graves inconvénients. M. Bugeaud en est convenu et il a regretté de ne pas y avoir songé en temps utile. Puis, il a ajouté que Votre Altesse Royale n'avait pas peur du canon, qu'elle n'était pas une femme ordinaire, et qu'on lui ferait injure en doutant, à ce point, de sa fermeté.

« — Le fait est que le bruit du canon ne m'effraye
« pas. J'aime mieux un coup de canon qu'un coup de
« pistolet, un coup de sabre qu'un coup d'épingle.
« Mais, docteur, vous avez vu la *Capricieuse*, vous
« conviendrez, sans peine, que la marine royale aurait
« pu trouver quelque chose de mieux pour me con-
« duire ici. On aura pensé que c'était assez bon pour
« moi, et que, si nous devions faire naufrage, la perte
« serait encore assez grande. Nous avons failli périr.
« Pendant deux jours, la mer a été affreuse. Le capi-
« taine Mollier, qui est un brave marin, un vieux loup

« de mer, m'a avoué qu'il a eu de sérieuses inquiétudes. Dans quel état nous étions, bon Dieu ! Cette « pauvre Stylite a passé trente-six heures entre une « cuvette et quelque chose de pire ; M^{lle} Lebeschou était « morte ; moi-même je n'en valais guère mieux. Nous « avons été heureuses de trouver quelques matelots « bien complaisants. En pareil cas, on n'y regarde « pas de si près. A la mer comme à la mer ! »

Je rapporte ces fragments de conversation, qui donnent une idée exacte du ton qui règne dans mes rapports avec M^{me} la duchesse de Berry. La princesse me témoigne beaucoup de bienveillance ; il y a dans ses manières un laisser-aller, un sans-façon tout à fait remarquables. Jusqu'à ce jour, j'ai constamment observé ce naturel dans toutes les paroles de Madame ; sa conversation est simple et gracieuse, et, lors même que quelque pensée sérieuse la préoccupe, l'expression de ses sentiments conserve une aisance familière qui indique une complète absence de prétention à l'effet. Entre Son Altesse Royale et M^{me} Hautefort règne toujours un ton de familiarité réciproque qui m'a surpris lorsque j'en ai été témoin pour la première fois. M. le comte de Brissac est beaucoup plus cérémonieux ; la princesse lui témoigne de grands égards. Ce personnage est de haute taille, maigre ; son caractère est grave, ses manières fort distinguées, mais empreintes d'une certaine raideur mélancolique ; en somme, on aurait pu choisir pour compagnon de captivité un homme plus gai, plus actif, plus disposé à consoler et à distraire une femme comme M^{me} la duchesse de Berry. J'ajoute que, quelque choix que l'on eût fait, il eût été impossible de trouver un homme plus honorable et plus dévoué à la princesse. Il ne se plaint jamais, supporte les ennuis de sa position.

volontaire avec une résignation entière; tout le monde, dans la citadelle, ne parle de M. de Brissac qu'avec respect.

Pendant notre entretien en camp volant, M^{me} Hansler était parvenue à coiffer la princesse, à compléter sa toilette, et Dieu sait les immenses difficultés de cette double opération tout à fait passive pour Son Altesse Royale ! Elle ne s'y refuse pas, mais elle ne s'y prête pas; aussi la femme de chambre a besoin de beaucoup d'adresse et d'une patience à toute épreuve pour arriver au but. Madame s'arrête à peine pour lire quelque article d'un journal; elle écrit debout et au crayon des notes sur un album, des réflexions, des dates; puis elle ouvre tous les tiroirs de son bureau, bouleverse des papiers, poursuit de son lorgnon quelque objet rebelle à ses recherches, et s'inquiète peu des efforts de M^{me} Hansler pour placer convenablement un bonnet, un fiehu, pour serrer un cordon ou une ceinture. Cette petite scène d'intérieur m'a paru fort divertissante. Je suis enchanté de voir que Madame ne se gêne pas pour moi; au milieu de cette promenade à bâtons rompus, elle parle, jase, rit, plaisante; je lui trouve une humeur charmante. Nous avons beaucoup parlé de sa grossesse. Elle entre pleinement dans son rôle de femme enceinte; toutes ses actions sont en harmonie avec cette situation. Madame a remarqué que cette grossesse différerait notablement des précédentes, ce qui s'explique assez bien par les conditions physiques et morales au milieu desquelles elle s'est trouvée depuis six mois. On sait que ces sortes de conversations sont inépuisables entre les dames et les médecins; aussi avons-nous devisé sur ce sujet pendant plus d'une heure.

Je fais grâce à la postérité de cet entretien par trop

technique, mais il m'a fourni un certain nombre de données médicales sur lesquelles je serai bien aise d'avoir l'avis de nos maîtres de la science. J'ai rédigé une espèce de mémoire que j'ai envoyé ce soir à M. le ministre de l'intérieur, avec prière de le soumettre à l'appréciation de quelques-uns des professeurs de la Faculté.

Ainsi se passent mes journées. Ecouter, réfléchir, écrire, c'est une occupation perpétuelle ; j'applique à notre grande affaire toute l'attention dont je suis capable ; ce ne sera pas ma faute si les choses ne marchent pas régulièrement. Je n'ai jamais autant étudié un cas de médecine pratique ; il est vrai que je ne me suis jamais trouvé dans une position aussi délicate. Il s'agit d'intérêts majeurs. Donc je ne puis prendre trop de précautions pour mettre à l'abri de tout reproche la part de responsabilité qui me revient dans cette affaire.



Vendredi 8 mars.

Encore un jour fertile en incidents. Je pense que le Gouvernement, après avoir nommé un gouverneur de la citadelle de Blaye, un médecin sédentaire et je ne sais combien de fonctionnaires de toute espèce, aurait dû songer à instituer au milieu de nous un historiographe, et certes cette place n'eût pas été une sinécure. Chaque journée nous fournit son contingent de nouveautés. Les émotions renaissent tous les matins, les journaux et les courriers nous apportent à chaque instant les éléments de drames palpitants d'intérêt, comme on dit en ce temps-ci ; bienheureux encore quand le télégraphe ne s'en mêle pas.

J'ai reçu ce matin une dépêche ministérielle conte-

nant cette phrase : — « M. le professeur Dubois consent à se rendre à Blaye, malgré son âge et ses infirmités. Vous pourrez lui faire part de vos observations, dont le cours ne sera plus interrompu, puisque M^{me} la duchesse de Berry consent à recevoir vos soins. Elle ne pouvait mieux faire, mais elle doit d'ailleurs rester entièrement libre du choix de son accoucheur. L'honorable M. Dubois sera un témoin médical. Son témoignage donnera au vôtre et à celui des autres médecins qui seraient appelés à Blaye toute l'authenticité désirable. »

Cette nouvelle, qui nous arrive à brûle-pourpoint, m'a paru contrarier le général. Il s'inquiète d'avoir sur les bras (c'est son expression) un vieillard qui sera peut-être exigeant, difficile à vivre. Le cher M. Bugeaud redoute la gêne ; il a des habitudes militaires, il craint que M. Dubois ne puisse s'en accommoder. Un homme de cet âge et de cette réputation doit réagir sur tout ce qui l'entoure ; il nous faudra sans doute marcher à son pas, ce qui ralentira singulièrement les allures accélérées de notre état-major. Et puis, cette arrivée du célèbre accoucheur indique assez clairement les vues du ministère. On voit que la princesse devra rester à Blaye jusqu'après ses couches, et cela nous ouvre une large perspective. Bien des gens ici supposaient que la déclaration du 22 février et la consultation du 1^{er} mars pourraient modifier les projets du Gouvernement à l'égard de sa royale prisonnière, mais l'on reconnaît aujourd'hui que ces graves incidents n'ont rien changé à ses déterminations. Le général lui-même ne paraissait pas s'attendre à voir son séjour dans la citadelle se prolonger encore pendant plusieurs mois ; l'arrivée de M. Dubois semble renverser ses projets et ses espérances.

Quoi qu'il en soit, M. Bugeaud m'a chargé du soin d'annoncer cette nouvelle à la princesse.

« — Elle va se cabrer, car cette décision du ministère lui fera voir qu'elle ne doit pas compter sur sa mise en liberté. Tirez-vous de là, docteur, c'est votre affaire. Gare la bombe ! La première bordée sera pour vous. Tenez-vous bien ! Si vous avez besoin de secours, faites-moi prévenir et j'arriverai. »

Me voici transformé en ambassadeur. Je suis chargé de notifier un ultimatum à une puissance étrangère près de laquelle je suis tout récemment et à peine accrédité. Le rôle est périlleux, j'en ai peu l'habitude ; il importe, pour l'honneur de mon début, de m'en tirer de mon mieux. Voici comment j'ai agi.

Déjà hier, dans notre entretien privé sur la grossesse et ses suites, j'avais dit un mot de l'accoucheur que choisirait Madame pour l'assister, mais la princesse, rejetant l'idée d'attendre cette crise à Blaye, avait dit en riant :

« — Oh ! pour cela, il sera temps d'y aviser quand le moment sera venu et suivant le lieu où je me trouverai alors. »

On voit combien il entrait peu dans ses idées de terminer cette grande affaire dans la citadelle.

Donc, à une heure, quand j'ai revu Madame, il ne m'a pas été difficile de ramener sur le tapis une partie de la conversation de la veille, et bientôt la princesse, poursuivant son idée de constatation de grossesse, m'a demandé à quelle époque je pourrais acquérir le complément de certitude qui me manquait encore. Madame pense toujours que le Gouvernement attache une importance extrême à cette preuve définitive, elle suppose que sa liberté devra être la conséquence de cette con-

statation juridique. J'ai indiqué comme terme probable la seconde quinzaine de ce mois.

« — Mais, docteur, lorsque vous aurez acquis cette certitudo et que M. Gintrac la partagera, vous ferez votre rapport et vous l'enverrez au président du conseil. Je me suis demandé bien des fois si le Gouvernement voudra s'en rapporter à vous. Qu'en pensez-vous? »

J'ai saisi cette ouverture et j'ai répondu tout naturellement : Je pense, Madame, que l'on enverra de Paris quelque accoucheur officiel pour donner à ce fait essentiel toute l'authenticité nécessaire.

« — Oh! alors, je voudrais que l'on m'envoyât ou M. Evrat, ou M. Moreau, son gendre, ou tous les deux à la fois, si un ne suffit pas. Ce sont des hommes que j'estime et dont le témoignage ne peut être suspect aux ministres. »

La chose s'engageait d'elle-même. J'ajoutai, sans avoir l'air d'y prendre garde : Mais, Madame, il serait difficile, je pense, de déplacer ces Messieurs en même temps, car ils se suppléent mutuellement auprès de leurs clientes, qui sont nombreuses, vous le savez. D'ailleurs, le lien de parenté qui les unit invaliderait leur témoignage. Peut-être enverra-t-on près de vous le professeur Antoine Dubois ou son fils.

J'étais arrivé assez lestement au but, je me félicitais intérieurement de ma diplomatie, lorsque j'ai vu tout à coup gronder un orage. J'ai été fort surpris de l'effet de mes paroles. Voici textuellement ce qu'a dit M^{me} la duchesse de Berry ; je n'en ai pas perdu un mot :

« — Oh! ne me parlez pas de Dubois! Je l'ai en horreur depuis un jour bien malheureux pour moi ; je ne lui ai jamais pardonné sa froideur, son insou-

« ciance. Si je le voyais ici, à la place où vous êtes, je
« serais capable de faire une fausse couche ! »

Et voyant mon air stupéfait, ainsi que la question involontaire qui paraissait s'échapper moins encore de ma bouche que de mes yeux, la princesse ajouta :

« — Oui, cet homme, appelé auprès de Monseigneur
« en même temps que Dupuytren, regarda froidement
« sa blessure, sans même se découvrir, sans rien dire,
« et alla se chauffer tranquillement pendant que nous
« mourions tous de douleur. Cette tête si froide, si
« dure, ne me sortira jamais de la mémoire. J'ai cru
« voir un bourreau ; j'éprouverais un sentiment d'hor-
« reur invincible si je voyais près de moi un homme
« qui me rappelle un si funeste souvenir (1). Écrivez
« tout cela à M. d'Argout, je vous en prie. Au moins
« ce ministre-là est un gentilhomme, il comprendra
« les motifs de ma répugnance. »

La princesse était très émue en parlant ainsi. Je n'ai pas cru devoir prolonger un entretien qui lui causait une telle agitation et j'ai pris congé de Son Altesse Royale. Le général a fait une tentative qui n'a pas eu

(1) M. le duc Decazes, qui a été témoin oculaire de tout ce drame, m'a dit que ces reproches si vivement formulés par la princesse étaient empreints d'une exagération manifeste qu'en effet : M. Dubois avait conservé sur sa tête complètement chauve un bonnet de soie noire qu'il portait habituellement (il aurait bien pu, ajouta le duc, courir la chance d'un rhume de cerveau en pareil cas), mais qu'il n'était point allé se chauffer, attendu que la cheminée était fort loin du lit du prince ; le coup d'œil si sûr du maître avait saisi de prime abord le danger de la blessure ; il avait blâmé l'ouverture de la plaie par Dupuytren ; il s'opposait à une seconde application de sangsues (Loin d'enlever du sang, j'en donnerais, si je le pouvais, disait-il). En somme, il n'y eut aucun procédé blessant de la part de M. Dubois. Seulement sa gravité sévère contrastait avec la folie des personnes à démonstrations qui entouraient la famille royale en ce moment.

Le 13 novembre 1853.

plus de succès que la mienne. Il a dit à la princesse que le Gouvernement la laissait parfaitement libre de désigner le médecin accoucheur qui lui conviendrait le mieux, que le professeur Dubois ne figurerait à Blaye qu'en qualité de témoin honorable, et que sa présence devait être considérée comme une garantie scientifique des bonnes intentions du Gouvernement à l'égard de Son Altesse Royale. En envoyant auprès d'elle le plus célèbre accoucheur de Paris, le ministère veut prouver qu'il prend les mesures les plus efficaces pour la sécurité de la princesse.

M^{me} la duchesse de Berry a fort mal accueilli ces ouvertures. Elle dispense les ministres de ces attentions délicates, qui ne sont, après tout, qu'une aggravation de captivité; elle refuse absolument de désigner l'accoucheur qui devra l'assister au moment critique, ce moment ne devant arriver, dit-elle, que dans deux mois, et même plus tard; enfin, elle refuse l'intervention de M. Dubois et proteste contre cette tyrannie nouvelle. L'entrevue a été orageuse; le général, en me racontant ce qui s'est passé, s'est plaint de ce que, à force de ménagements pour la princesse, je n'obtiens rien d'elle, lui laissant toute la corvée. Je ne suis pas fâché que notre cher Gouverneur ait constaté par lui-même cette répugnance de Madame à accepter, comme accoucheur, ou comme témoin, le savant maître désigné par le ministre. Il pourra redire à M. d'Argout toute la vivacité de la répugnance de la princesse, et le gentilhomme comprendra qu'il y a quelques ménagements à garder de ce côté.

Ceux qui dirigent de loin une affaire sont fort exposés à se tromper sur beaucoup de points importants. Comment se faire une idée exacte de choses dont les éléments vous échappent? M. d'Argout ne peut apprécier

à leur juste valeur beaucoup d'incidents qui surviennent à l'improviste ; les décisions prises à Paris sont rarement applicables à Blaye. Je m'imagine que le général Bugeaud jouit d'un pouvoir discrétionnaire fort étendu, car déjà plusieurs fois je l'ai surpris s'exprimant avec énergie contre des prescriptions ministérielles qui lui semblaient impossibles à réaliser. Qu'advient-il de l'affaire Dubois ? Nous verrons bien. Pour mon propre compte, je ne serais pas fâché d'avoir l'appui d'un homme aussi compétent en accouchement. Il peut survenir telle circonstance où une autorité aussi grave que la sienne serait d'une immense utilité, et je m'applique le conseil d'Horace : *Qui valeant humeri*. C'est le moyen de ne pas succomber sous le faix.



Samedi 9 mars.

Les émotions d'hier ont valu à Madame une nuit agitée, fébrile ; ce matin, à neuf heures, j'ai trouvé la princesse faible, abattue et triste. Elle est revenue avec assez d'amertume sur les vexations dont elle se croit menacée, elle se reproche d'avoir agi loyalement avec le pouvoir qui la persécute et menace de s'opposer autant qu'elle le pourra à toutes les mesures que le ministère prendra à son égard. — « On veut « me tuer ici, mais je ne me laisserai pas faire. « Qu'on y prenne garde ! Si l'on me pousse à bout, je « lutterai, et nous verrons ce qu'il en adviendra au « Gouvernement. »

J'ai essayé d'adoucir cette colère, j'ai argumenté pour ramener la princesse à des résolutions moins belliqueuses. J'ai cru remarquer que Madame ne per-

sévère pas longtemps dans ses rancunes. Je n'essaye pas même de la contrecarrer, je laisse passer le torrent, et plus tard je tâche de rétablir les choses dans un ordre plus logique. Ce procédé m'a déjà réussi, et je me propose d'y recourir toutes les fois qu'il le faudra.

J'ai écrit une longue lettre à M. d'Argout pour lui exposer la situation des choses. J'ai cru devoir rapporter en substance les incidents de la veille à l'occasion de M. le professeur Dubois. J'ai indiqué les causes de l'antipathie de la princesse. Quelque injuste qu'elle soit, on ne peut passer outre sans courir quelques risques ; aussi je suis d'avis que l'autorité s'arrête sur le seuil de la chambre d'un malade. La liberté individuelle d'une prisonnière est d'autant plus respectable que c'est à peu près la seule qui lui reste. Les préventions des femmes me semblent exiger de grands ménagements, surtout pendant l'état de grossesse ; je me croirais donc coupable de laisser ignorer à M. le ministre de l'intérieur les circonstances qui motivent la répugnance de la princesse.

A trois heures, on m'a fait demander, et j'ai revu M^{me} la duchesse de Berry. Elle garde le lit, se plaint de frissons, d'étouffements, elle n'a pas mangé ; sa tristesse n'est pas moindre que ce matin. Le moral réagit avec force sur le physique ; j'ai donc eu recours à des moyens moraux pour rétablir le calme, et, saisissant le premier prétexte, j'ai entamé un chapitre inépuisable, celui des voyages, chapitre que les dames traitent toujours volontiers, car c'est un de ceux qui permettent le plus l'emploi du pronom personnel, je, moi. On aime à dire : J'ai vu, j'ai remarqué, on se plaît à raconter ses souvenirs,

ses observations, et j'ai trouvé Madame fort disposée à me parler de l'Italie.

Après s'être assurée que je n'avais pas visité ce beau pays, Madame m'a dit que Naples l'emportait sur toutes les autres villes de l'Italie, et que nulle part la vie ne s'accompagnait de plus de plaisir que dans la capitale des Deux-Siciles. La nature a tout fait pour ce séjour enchanté; on ne trouve nulle part ailleurs une mer aussi poétique, des rivages plus riches en souvenirs, des monuments plus merveilleux. Les récits de la princesse ne restent pas longtemps dans les généralités. Sa mémoire étonnante lui fournit à chaque instant des anecdotes qui jettent beaucoup de variété dans sa narration, et auprès d'elle les fonctions d'auditeur sont agréables et fructueuses. Je recueille au courant de la conversation des faits curieux, des histoires plus ou moins singulières sur des personnages marquants; je ne manquerai pas d'en tirer parti quand l'occasion s'en présentera.

La lecture attentive de plusieurs ouvrages sur l'Italie m'a permis d'adresser à la princesse diverses questions qui ravivent ses souvenirs, la mettent sur la voie de faits oubliés, d'anecdotes intéressantes; je me suis bien promis de revenir sur ce sujet de conversation si intéressant et si fertile. J'ai vu peu à peu la tristesse se dissiper dans cette causerie familière, les idées noires ont cédé la place aux riantes aventures de la jeunesse insoucieuse; M^{me} la duchesse de Berry, en parlant des joies de son enfance, a laissé de côté les ennuis qui l'accablent en ce moment. Son caractère léger, plein d'une vivacité naïve, s'est épanoui au souvenir du soleil napolitain; je me suis félicité, *in petto*, d'avoir produit cet heureux résultat.

J'ai obtenu de Madame qu'elle dînerait avec ses

convives accoutumés. M^{me} d'Hautefort et M. de Brissac, que j'ai vus un instant, ont été avertis par moi de la disposition d'esprit dans laquelle se trouvait la princesse ; ils m'ont promis de chercher à l'égayer par tous les moyens en leur pouvoir.

Le général Bugeaud a expédié ce soir un estafette pour Paris. J'en profite pour écrire une nouvelle lettre à M. le comte d'Argout. Je lui soumets quelques réflexions sur les inconvénients des émotions tristes éprouvées par la princesse dans ces derniers temps ; je supplie le ministre de lui en épargner de semblables. La santé de M^{me} la duchesse de Berry est vraiment faible ; il faut lui éviter des ébranlements qui pourraient avoir des suites fâcheuses ; mes bulletins quotidiens prouvent assez combien l'état actuel de la princesse exige de ménagements.

Le soir, à neuf heures, sur un mot d'invitation de M^{me} la comtesse d'Hautefort, j'ai fait à Madame une troisième visite, qui s'est prolongée jusqu'à dix heures trois quarts. J'ai pu reconnaître que mes recommandations n'avaient pas été suivies. La princesse est plus triste encore que ce matin, elle a un peu de fièvre, elle tousse très souvent, s'agite dans son lit et se plaint de toutes choses. Le ciel, le temps, les hommes, tout est ligué contre elle ; le Gouvernement cherche les moyens de se débarrasser d'elle, on veut que Blaye soit son tombeau, et elle ne peut manquer d'y périr, sinon de maladie, du moins de désespoir et d'ennui. A défaut de fièvre, le chagrin suffira pour la tuer. Elle a longtemps continué sur ce ton, et à peine ai-je pu placer çà et là quelques paroles de consolation. Je comptais sur ses compagnons de captivité pour m'aider à relever son moral abattu, mais vainement. M^{me} d'Hautefort, loin de donner du courage à la pauvre prison-

nière, renchérit sur ses plaintes, exagère tous ses maux et gémit non moins douloureusement sur ses propres misères. M. de Brissac parle de résignation, de patience avec une voix sépulchrale, avec une mine désespérée, enfin je me trouve fort mal soutenu dans mes efforts d'éloquence en faveur des heureux changements qui peuvent survenir dans les projets du ministère.

J'ai complètement échoué. Le nom de M. d'Argout a occasionné une tempête, il a servi de dernière goutte, le vase a débordé. Ces deux dames se sont répandues en duretés sur le compte de ce personnage, et Dieu sait (et moi aussi) tout ce que l'on a envoyé à l'adresse du ministre de l'intérieur. Le beau sexe n'est pas tenu à ne se servir que d'expressions parlementaires, et puis je n'avais par le droit de rappeler les orateurs à l'ordre et aux convenances.

Cependant, après quelques explications, on a bien voulu comprendre que je n'avais pas à jouer ici un rôle politique, que ma position médicale était absolument neutre sous ce rapport, et que, servant d'intermédiaire obligé entre la royale malade et le ministre, mon devoir était de chercher à concilier des intérêts opposés. J'ai dit que je n'avais accepté, en venant à Blaye, qu'une mission médicale et toute d'humanité, que je saurais rester dans les limites tracées tout à la fois par la nature de mes fonctions et par mon caractère. On a fini par me rendre raison, et bien m'en a pris de déterminer ainsi rigoureusement ma position entre les deux camps ennemis, car je ne me serais pas tiré sain et sauf de ces deux ardents adversaires. On finit par rire de quelques plaisanteries piquantes de M^{me} d'Hautefort, et je me suis retiré en

souhaitant vivement le terme prochain de cette exaspération malade.



Dimanche 10 mars.

M. le curé de Blaye est venu dire la messe dans l'appartement de la princesse ; mais elle a gardé le lit et n'a pas assisté à la cérémonie. Madame s'est fait excuser par M^{me} d'Hautefort ; elle a allégué une névralgie de la face, occasionnée par une dent malade dont elle n'a pas le courage de se débarrasser, ce qui donne lieu assez souvent à des accidents nerveux fort pénibles.

J'ai vu M^{me} d'Hautefort, qui ne se souvient plus des tempêtes politiques de la soirée précédente. Cette dame m'assure que la princesse a, dans ce moment, un véritable accès de spleen, qui dépend bien moins de son mal de dents que de ses ennuis extérieurs. J'ai essayé de découvrir la nature de ces ennuis, leur point de départ ; mais la dame d'honneur ne paraît pas disposée à me donner beaucoup d'éclaircissements à ce sujet. Cependant, comme elle n'a pas adressé de grands reproches au Gouvernement, comme elle n'a pas reproduit en cette occasion les accusations violentes qu'elle prodigue au ministère, j'en conclus que le mal vient d'une autre source et que la princesse n'a pas seulement à se plaindre de ses ennemis politiques. Déjà plusieurs fois j'ai pu remarquer que les légitimistes n'agissaient pas de manière à mériter les suffrages de M^{me} la duchesse de Berry. Les ardeurs de la polémique entraînent souvent les plus chauds partisans dans des voies dangereuses ; il s'en faut de beaucoup que Madame soit défendue comme elle voudrait

l'être. Les intérêts de sa position actuelle ne sont pas faciles à concilier avec ceux du parti en général, et de là des froissements continuels. Elle se sent blessée par les articles que contiennent chaque jour la *Gazette* et la *Quotidienne*; je ne comprends pas comment elle n'a pas le pouvoir de donner le mot d'ordre aux écrivains qui savent si mal plaider sa cause.

La princesse est restée au lit tout le jour. Elle n'a pas mangé et n'a voulu recevoir personne. Le temps est froid et noir, une pluie glaciale nous interdit toute promenade; en conséquence, je suis resté au coin de mon feu. J'ai écrit un long article dans lequel je donne une description exacte de la citadelle de Blaye, et plus particulièrement de la portion occupée par M^{me} la duchesse de Berry. Le général Bugeaud, à qui j'ai communiqué mon travail, appelle cela une indiscretion; mais je soutiens que c'est tout au plus une distraction, et que le *Cabinet de lecture*, journal littéraire à qui je destine mon œuvre, l'insérera comme un renseignement précis sur un lieu dont tout le monde parle aujourd'hui. En effet, la plupart des feuilles quotidiennes ou autres ont publié, sur le fort de Blaye, des notices pleines d'inexactitudes et même des choses fausses et absurdes; il est bon que l'on ait une idée précise de ce petit coin de la France sur lequel tant d'yeux sont fixés aujourd'hui.

M. Bugeaud est toujours excellent pour moi. Il m'arrive souvent de ne pas partager ses opinions sur beaucoup de choses; mais, en somme, il y a assez de points sur lesquels nous sympathisons pour rendre mes rapports avec lui extrêmement agréables. Plus je le vois et plus je l'apprécie. C'est un homme doué à un très haut degré du bon sens pratique; son esprit est net; il a le talent de s'expliquer très clairement sur

les sujets qui lui sont familiers. Il sait se faire comprendre et je lui reconnais un véritable talent de démonstration. Il saisit avec rapidité le côté utile des choses; il résume les discussions et les réduit en peu de mots aux principes véritablement essentiels.

Il a une prodigieuse activité. Il fait une guerre acharnée à certains journaux : le *National*, par exemple, et il gourmande souvent mon indifférence à l'égard des fauteurs du radicalisme. Mais la politique des feuilles périodiques ne suffit pas à son ardeur belliqueuse. Il dicte à son aide de camp des dissertations sur l'armée, sur l'agriculture, sur les élections; ces écrits sont envoyés presque chaque jour aux ministres de la guerre, du commerce et de l'intérieur. Aujourd'hui il a bien voulu me communiquer un long article sur les comices agricoles. Il y a dans son style beaucoup de clarté; mais je le trouve quelquefois un peu trop naïf. Le simple est voisin du trivial. Napoléon a dit que du sublime au ridicule il n'y avait qu'un pas, pensée juste, mais qui appartient à Tacite. Il a dit en effet : *Breve confinium artis et falsi*, et ces quatre mots de bronze valent mieux que la traduction de l'empereur. Quoi qu'il en soit, le général est loin de viser au sublime. Il s'attache à rendre clairement sa pensée; il y réussit très bien; mais quelquefois cette pensée gagnerait à être revêtue de formes plus élégantes. L'aide de camp, § qui est un puriste, cherche quelquefois à modifier des expressions échappées au courant de l'improvisation et dont la justesse ne peut excuser le défaut d'élégance. Il y a lutte entre ces Messieurs; souvent il est assez difficile de se tirer d'affaire sans froisser le général quand il vous interpelle à l'occasion de ces discussions grammaticales. Du reste, M. Bugeaud convient, avec une modestie

assez rare parmi les gens qui écrivent, qu'il n'est pas un rhétoricien, qu'il ne se pique pas de faire des phrases, et cependant j'ai lu plusieurs de ses productions dans lesquelles brille un vrai talent. Son style est ferme, rapide; sa concision n'exclut pas un certain éclat, qui tient surtout à la chaleur et à la vivacité de la pensée.

Mais en voilà assez sur ce chapitre. J'espère avoir plus tard l'occasion d'ajouter quelques coups de pinceau à ce portrait d'un homme que je crois digne de la plus haute estime. Je passe près de lui la plus grande partie de mon temps; j'aime à l'écouter quand il parle de guerre ou d'agriculture, deux sujets qu'il possède à merveille, et j'admire la variété de ses connaissances sur ces choses si difficiles. L'épée et la charrue, dans ses vaillantes mains, ont été également utiles à la France (1).

Après avoir défendu le sol de la patrie, il a fertilisé : c'est une double gloire qu'il a eu le bon esprit de confondre dans un même sentiment de patriotisme éclairé.

J'ai beaucoup écrit aujourd'hui. Je reçois de nombreuses lettres, auxquelles je me crois obligé de répondre. Bien des gens m'adressent des questions à mots couverts, et l'on paraît croire généralement que je ne suis pas libre. Je ne me suis jamais aperçu que

(1) Plus tard, quand, devenu duc d'Isly, il a repris publiquement des armoiries qui appartenaient à sa famille, il a adopté pour devise les mots : *Ense et aratro*, qui sont la traduction littérale de ma pensée. Je ne sais qui lui a donné ce latin ; peut-être est-ce M. Saint-Marc Girardin, l'illustre professeur de la faculté des lettres.

Plus tard encore, J. Janin a proposé d'écrire sur le socle de la statue du maréchal les mots de Cicéron : *Tellus gaudet vomere laureato*.

l'on ait touché au cachet des lettres que je reçois, et j'ai la certitude que les miennes sont arrivées à leur adresse parfaitement intactes. Je crois peu au cabinet noir. Je sors de la citadelle quand je veux, je me promène où bon me semble, personne n'a jamais essayé d'apporter la moindre restriction à la franchise de mes allures.



Lundi 11 mars.

Il a gelé cette nuit. Sur tous les points de la citadelle j'ai vu de la glace assez épaisse. Le vent est tranchant ; les plus lourds manteaux suffisent à peine pour amortir sa violence.

J'ai été reçu par M^{me} la duchesse de Berry ce matin à neuf heures. Elle avait encore de la fièvre et sa nuit a été très mauvaise. Mes boissons adoucissantes, mes potions calmantes restent sans effet. Le découragement est profond. Aujourd'hui encore j'ai pu remarquer combien l'entourage de la princesse contribuait efficacement à augmenter cette fâcheuse disposition d'esprit.

Les journaux qui couvrent le lit de la pauvre malade sont pleins de meurtres, de suicides, de récits de cours d'assises. Si l'on jugeait la société française sur ces pages qui regorgent de crimes et d'infamies, on en aurait une triste opinion. Madame aime assez la *Gazette des Tribunaux* ; il lui faut des drames un peu lugubres, et quelquefois elle me prie de lui raconter des histoires effrayantes. Moi, qui suis assez peu partisan de ces inventions horribles que nos romanciers modernes ont empruntées à Anne Radcliffe et à ses imitateurs, je me tire d'affaire en cherchant

dans quelque coin de ma mémoire des histoires de malades, des actes de folie, de monomanie, et nos ouvrages de médecine en contiennent assez pour défrayer les amateurs.

Ce matin, la princesse m'a parlé de quelques articles publiés par la *Revue Britannique*, sous le titre de : *Mémoires d'un Médecin*. Elle a lu avec un vif intérêt des récits qui sont très habilement faits, j'en conviens, mais qui ne me semblent pas empreints de ce cachet de vérité locale qu'un homme du métier peut seul y mettre. J'ai dit à la princesse que j'avais essayé, à diverses reprises, de décrire quelques événements remarquables dont j'avais été témoin et dans lesquels j'avais été appelé à jouer un rôle. Cette confiance un peu préméditée m'a valu une pressante invitation de la part de Madame : je dois, suivant elle, contribuer de tout mon pouvoir à lui rendre les journées supportables. Il faut que je fournisse mon contingent de distractions ; en conséquence, je suis sommé de faire acte de complaisance. Donc, ce soir, à neuf heures, j'ai lu à la princesse une œuvre médico-littéraire que je consigne ici.

UN NOUVEAU RENÉ (1).

.....

Cette histoire un peu lugubre a beaucoup intéressé M^{me} la duchesse de Berry. Nous avons longuement causé sur ce sujet, sur le René de M. de Chateaubriand, sur ces passions si malheureuses et si blâmables tout à la fois, et la princesse m'a cité plusieurs exemples de ces aberrations de sensibilité qui con-

(1) Ce passage, n'ayant aucun intérêt historique, est supprimé.

D^r E. M.

duisent à des résultats monstrueux. Elle a dit avec beaucoup de raison que ces accidents de l'ordre moral dépendaient presque toujours des grands parents, que les familles ne devaient pas s'isoler, et qu'il fallait, au contraire, chercher à y introduire des éléments nouveaux. Les enfants sont destinés à se séparer, à quitter la maison paternelle, à former des alliances étrangères; tout ce qui tend à empêcher ce résultat naturel est mauvais et blâmable. Madame a émis sur cette grave matière des opinions qui m'ont paru très judicieuses, et je lui en ai fait mon compliment.

La soirée n'a pas paru longue, du moins la princesse a eu la bonté de me dire que j'avais réussi à lui faire oublier les heures. Elle m'a demandé si j'avais quelques compositions analogues à celles dont je lui ai donné lecture aujourd'hui, et, sur ma réponse affirmative, elle m'a prié de les lui communiquer. Cela flatte grandement mon petit amour-propre d'auteur; je promets à Madame de mettre à ses ordres toute ma collection d'histoires médicales, et, à l'occasion, ce sera une ressource contre l'ennui. M^{me} d'Hautefort, qui n'a pas entendu ma lecture, ne paraît pas enchantée de savoir que je joue de la plume. Elle dit assez sèchement qu'après avoir décrit le fort de Blaye, je ne manquerai pas de décrire ses habitants, et que Madame doit s'attendre à figurer dans les mémoires de M. le Docteur. « Je suis sûre que vous écrivez un journal, Monsieur Ménière; convenez-en et dites-nous si cela ne doit pas nous inquiéter. »

J'ai répondu à la comtesse que j'avais en effet l'habitude, peut-être mauvaise, de récapituler le soir les événements de la journée; que j'aimais à me rendre compte de mes actions en étudiant leurs motifs, mais que je ne me croyais pas en droit de parler de mon

prochain comme de moi-même. Je ne juge pas, je raconte. Je ne dis pas tout ce que je fais, tout ce que je vois, tout ce que je sais, je n'écris pas une chronique, mais un simple mémorial. Me trouvant mêlé à des événements assez sérieux, j'ai besoin de conserver des notes exactes afin d'être prêt à expliquer ma conduite. Ma position ici est très exceptionnelle. Envoyé par le Gouvernement et dépendant de lui sous certains rapports, je conserve cependant la pleine liberté dont un médecin ne peut se dessaisir, et cela constitue une difficulté de fait qui pourrait avoir des conséquences graves.

Ces explications, données avec franchise, ont été accueillies très favorablement par la princesse. Elle a clos le débat entre M^{me} d'Hautefort et moi en disant :

« Écrivez, docteur, écrivez tout ce que vous voulez, ménagez-moi et n'oubliez pas que les médecins doivent toujours être du parti de leurs malades. Au surplus, vous êtes libre, et je compte sur votre loyauté. »

— Si jamais je publie mes mémoires, Madame, je ne manquerai pas de vous en envoyer un exemplaire, et vous pourrez vous convaincre que je ne respecte pas moins la vérité que les convenances.

Mardi 12 mars.

Suivant ma prière, M. le comte d'Argout a communiqué nos rapports médicaux et mes lettres à quelques professeurs de la Faculté. J'ai reçu aujourd'hui une dépêche ministérielle à laquelle est jointe une sorte de consultation signée de MM. Orfila et P. Auvity. Ces

très honorés confrères ouvrent un avis suffisamment motivé par les renseignements qu'ils ont reçus de M. Gintrac et de moi, mais que certaines particularités ne nous permettent pas de suivre. D'ailleurs, M. Dubois va bientôt arriver ; je lui soumettrai le cas. A ma visite de ce matin, Madame m'a prié de faire demander M. Gintrac ; l'un de ces jours, nous allons donc nous trouver tout à fait en mesure de décider ce qu'il conviendra de faire.

J'ai trouvé la princesse d'assez mauvaise humeur. Le grand vent qui règne sur les hauteurs de la citadelle ébranle la maison, disloque les fenêtres, fait fumer toutes les cheminées ; il faut laisser toutes les portes ouvertes pour ne pas étouffer, et il est impossible de chauffer les appartements. Ce sont là de petites misères que l'on supporte mal quand on a les nerfs agacés ; aussi la princesse et M^{me} d'Hautefort sont-elles aux abois. J'ai fait demander des ouvriers fumistes pour tâcher de remédier à ces inconvénients ; j'ai indiqué plusieurs moyens de les rendre moins graves en attendant la main plus experte des artistes spéciaux, puis j'ai fini par prêcher la patience. Je sens que la mienne se perd à force de répéter cette recommandation.

Si le pavillon se désespère, il n'en est pas de même de ceux qui sont préposés à sa garde. Quand le beau sexe gémit sur les rigueurs du fort et de la saison, le sexe fort supporte avec beaucoup plus de résignation ces malheurs qui lui sont communs. Cette philosophie est le résultat des talents culinaires de notre chef. Les intempéries du ciel d'Aquitaine passent inaperçues, grâce aux déjeuners, qui se prolongent et menacent d'aller rejoindre les dîners, lesquels n'en deviennent pas plus courts. J'admire les robustes

appétits de nos épaulettes. Il est vrai que rien ne nous manque. La cuisine bordelaise nous vient en aide : la Gironde fournit, vers son embouchure, une sorte de grande sardine, appelée royan, qui mérite une mention très honorable ; la mer nous prodigue une foule de poissons exquis ; les huîtres vertes de Marennes abondent sur notre table, les terrines truffées nous arrivent à la file ; bref, notre ordinaire suffirait à un cardinal.

En dépit du mauvais temps, la santé de la garnison est florissante, les insalubrités de la citadelle et des environs ne se montrent sous aucune forme appréciable. Une nourriture saine et abondante donne à tout le monde ici une physionomie luxuriante, et cependant Madame et ses deux compagnons de captivité n'en ressentent pas les mêmes effets. Les conditions dans lesquelles vivent nos pauvres captifs sont physiquement semblables ; le même cuisinier travaille pour les deux tables, les provisions sont toujours partagées entre Son Altesse Royale et le général, et cependant tout est mal pour elle, tandis que tout est bien pour nous. La disposition seule est différente, ce qui suffit pour empoisonner la vie des prisonniers. Le pain de la charité est toujours amer, dit-on ; celui de l'esclavage n'est certainement pas plus doux. Le meilleur assaisonnement de cette cuisine serait un peu de liberté.

J'ai écrit à M. le comte d'Argout afin de lui communiquer mes réflexions à ce sujet. Je pense en effet que l'ennui, la tristesse, agissent comme de puissants déhilatants, et que la princesse, sous la double influence de ces causes, peut devenir sérieusement malade. Cette éventualité forme le texte habituel de mes réflexions : Je m'effraye un peu de cette perspective, en songeant à la part de responsabilité qui m'en reviendrait néces-

sairement. Aussi je ne manque pas de soumettre à M. le ministre de l'intérieur tous les motifs qui légitiment mes craintes. Je ne lui fais grâce d'aucune des contrariétés qui m'arrivent, et mes lettres l'instruisent des suppositions les plus fâcheuses que fait naître l'oisiveté de la citadelle. Je veux qu'il sache mes inquiétudes, qu'il les partage, et qu'il ait sa part de coup de bec de notre vautour. Je chante la même antienne à ce brave général. Je lui montre les inconvénients qui pourraient résulter des petites scènes politiques ou autres qui se passent au pavillon de la princesse, les suites d'une fatigante couche dans ces mauvaises conditions, le développement d'une maladie de poitrine, une mort enfin, qui est, après tout, dans les choses possibles, et le Gouverneur redouble de dépêches à ceux de MM. les ministres qu'il affectionne davantage.

Ces entretiens avec le général Bugeaud se terminent toujours par cette phrase : « Docteur, allez voir la « princesse, causez avec elle, tâchez de la distraire. « Dites-lui que je lui accorderai tout ce qui pourra « lui être agréable. Qu'elle demande, je suis à ses « ordres. »

Ce soir, à ma visite accoutumée, j'ai fait part à Madame, pour la centième fois peut-être, des dispositions du général ; la princesse, qui m'a souvent dit qu'elle n'avait besoin de rien, a tiré de dessous son oreiller une liste de livres nouveaux qu'elle désire avoir. Cette liste sera envoyée demain à Paris, et, avant huit jours, la diligence nous apportera une cargaison de romans et de journaux. Il faut rendre justice à M. d'Argout et au général : ces Messieurs ont satisfait toutes les fantaisies de la princesse ; on lui donne ce qu'elle demande, même les publications les

plus hostiles au Gouvernement. Je fais venir de Bordeaux ou de Paris les caricatures les plus *subversives*, les livres les plus *verts*, les brochures les plus *blanches*; toutes ces sortes de choses lui sont prodiguées; on veut à tout prix la distraire, mais c'est chose difficile. Elle manque d'air.

Notre causerie de ce soir a été assez sérieuse. Nous avons parlé de tous les prisonniers connus, depuis le baron de Trenck jusqu'à Silvio Pellico, depuis Latude jusqu'à M. de Polignac. Puis sont venus les exilés de Sibérie, les prisonniers du Caucase, et autres héros chantés par quelques auteurs modernes. Cette littérature de verrous nous a refroidis, je grelottais en tisonnant, et M^{me} Hansler, qui soufflait dans ses doigts, avait un frisson glacial. J'ai dit adieu à la princesse en lui recommandant de prendre une tasse de thé bien chaud, et de n'oublier ni son moine ni son édedon.

~~~~~

Mercredi 13 mars.

Ce matin, à neuf heures, Martin, le valet de chambre, m'a offert une mine bouleversée, et, à l'instant où il m'annonçait chez Madame, la mine non moins effarouchée de M<sup>me</sup> Hansler m'a indiqué que le baromètre était à la tempête.

J'ai trouvé la princesse assise sur son lit, entourée de journaux, agitée, colère, furieuse même, et tout cela parce qu'elle venait de lire dans le *Constitutionnel* que le professeur Antoine Dubois était parti de Paris pour se rendre à Blaye.

La crise a été violente. J'ai exposé en deux mots ce que j'avais cru devoir faire et ce que le général avait fait

pour empêcher ce voyage, qui nous semblait inopportun. J'ai dit que je n'avais rien omis du long chapitre de répugnances témoignées par Son Altesse Royale, et que M. d'Argout avait été prévenu de l'impossibilité où se trouverait le célèbre chirurgien de remplir la mission qui lui était confiée; j'ai ajouté qu'en passant outre M. le ministre de l'intérieur semblait vouloir seulement que M. Dubois fût un *en cas* et qu'un homme aussi considérable dans la science se trouvât près de Madame, afin de constituer une garantie qui mit la responsabilité du ministre à couvert.

Ces raisons ont été fort mal accueillies. La princesse, exaspérée, s'est répandue en invectives contre le Gouvernement; elle n'a ménagé personne, et les plus haut placés sont ceux qu'elle attaque avec la plus de violence et d'amertume. *Le furans femina* du poète m'a paru bien vrai.

« — On veut me faire mourir ici, on se joue à mon  
« égard des devoirs les plus sacrés, mais qu'on y  
« prenne garde! je saurai me venger, je soulèverai  
« des scandales qui coûteront bien des regrets à mes  
« persécuteurs. On verra si je suis une femme qu'on  
« puisse vexer et tourmenter impunément! »

L'œil fixe, brillant, injecté, le visage enflammé par la colère, le col gonflé, les mains crispées, la bouche contractée, Madame parle avec une extrême volubilité, et, dans cet entraînement de la passion, la toilette en désordre est réparée à grand'peine par la femme de chambre qui pleure, prodigue les épingles et les consolations, ramène sous un bonnet de travers les cheveux qui voltigent, et conjure M<sup>me</sup> la duchesse de Berry de songer à son enfant.

Je n'avais qu'un seul parti à prendre dans cette

conjoncture, et je l'ai pris avec empressement. Il y a en moi une grande facilité d'émotion, je suis très accessible à la contagion de l'exemple. Cette pauvre femme qui paye si cher son équipée vendéenne, les tribulations de toutes sortes qui viennent l'assaillir, les chagrins amers dont elle est abreuvée depuis quelque temps, son avenir si gravement compromis, le spectacle de ces douleurs intimes que ses plus chauds partisans semblent se plaisir à envenimer, tout cela m'attriste et fait naître en moi le sentiment d'une douce pitié pour de si grandes infortunes.

En pareil cas, les paroles de consolation sont chez moi faciles et abondantes. J'ai plaint la princesse, je lui ai démontré que personne ne pouvait songer à lui contester le droit de n'admettre en sa présence que les personnes qui lui conviendraient; que le général était incapable d'abuser de son autorité, et de lui faire violence à cet égard; qu'une femme malade, à quelque classe de la société qu'elle appartienne, serait toujours, dans notre pays, à l'abri des obsessions du pouvoir, et que sa chambre à coucher resterait un asile inviolable. J'ai ajouté que le professeur Dubois ne consentirait jamais à se rendre l'instrument des volontés ministérielles, que son caractère était une garantie certaine contre toute mesure vexatoire.

La princesse, peu touchée des éloges que j'adressais à mon honoré maître, est revenue avec instance sur les griefs qu'elle a contre lui; elle a renchéri sur ses accusations premières; animée par la colère, elle a entassé de nouveaux reproches sur les anciens, et, pour péroraison de sa diatribe, elle s'est écriée :

« — Jamais je ne recevrai Dubois de plein gré,  
« jamais, je vous le jure, et, si on le fait entrer dans  
« ma chambre, je lui jeterai les flambeaux à la tête. »



La conversation montée sur ce ton laissait peu de place à la raison ; aussi ne me suis-je pas attaché à faire prévaloir son langage. J'ai laissé tomber cette mer furieuse, j'ai prodigué les douces paroles, et peu à peu nous sommes rentrés dans notre assiette. J'ai indiqué à M<sup>me</sup> Hansler quelques soins à administrer en pareil cas, puis j'ai quitté Madame en l'engageant à se calmer.

M. Gintrac est arrivé à une heure, et nous avons trouvé M<sup>me</sup> la duchesse de Berry encore sous l'impression des idées de ce matin. Elle n'a pas pu manger, son agitation fébrile persiste, la nuit prochaine sera sans doute très mauvaise. Ces scènes sont déplorables, et, si elles se multiplient, nous devons craindre quelques accidents fâcheux.

Cette conviction nous a dicté un rapport dans lequel nous faisons connaître à M. le ministre de l'intérieur nos idées à ce sujet. Nous avons également discuté la consultation médicale envoyée de Paris, et nous établissons les motifs du nouveau traitement qui convient à l'état actuel de la princesse. Cette pièce fort détaillée a été communiquée au général. Il est bon que M. Bugeaud agisse de son côté auprès du Gouvernement. Il connaît les faits, il sait ce qui se passe, il est en mesure d'apprécier, et les circonstances qui agissent sur la princesse, et les conséquences qui en résultent ; son témoignage devra corroborer le nôtre. M. Bugeaud usera de tout son crédit pour protéger notre malade ; il est bien décidé à lui éviter, autant que possible, les moindres secousses, il nous l'a promis et nous lui rendons pleine justice, il a le cœur généreux, il compatit aux chagrins de M<sup>me</sup> la duchesse de Berry ; en toute occasion, il montre le plus vif désir de lui en épargner de nouveaux. Cent fois je l'ai vu,

lisant un journal, déplorer certains articles hostiles à la princesse, et chercher à les lui soustraire pour ménager sa susceptibilité. Madame l'en a souvent remercié en ma présence, mais elle refuse ces sortes de ménagements ; elle aime mieux lire tous les journaux, au risque de rencontrer quelques passages qui la blessent ; elle demande instamment les feuilles qu'on lui dérobe ; aussi a-t-on fini par renoncer à ces précautions. On lui donne la collection complète, et chaque matin une vingtaine de feuilles périodiques lui sert de pâture et suffit à peine à rassasier sa curiosité.

Le général est un amateur passionné de politique ; souvent il met de côté certains articles importants pour les relire à loisir, les commenter, ou pour y répondre. Eh bien, quand vient le moment d'expédier au pavillon ces feuilles si impatiemment attendues, il oublie ses projets, donne au messenger ordinaire ces journaux qu'il s'était réservés, se privant avec empressement d'une satisfaction qui lui est chère pour ne rien retrancher du plaisir de Madame. C'est un vrai sacrifice qu'il accomplit, et ceux qui le connaissent savent que cet acte de bienveillance est très méritoire de sa part.

Il m'arrive assez souvent de porter moi-même cette cargaison de journaux au pavillon de la princesse, et j'admire l'ardeur avec laquelle elle commence ce grand travail de lecture. Madame est très myope ; elle se sert cependant assez rarement de lunettes ou de lorgnon ; elle lit très promptement, parcourt avec soin ces longues colonnes ; elle laisse rarement échapper quelque chose d'important ; elle prend des notes au crayon, recueille des dates, des noms ; souvent j'ai été tout surpris de la précision de ses souvenirs à propos de choses qui n'avaient pas beaucoup de valeur. Elle a

une certaine habitude de passer en revue les journaux et les livres, de saisir ce qui l'intéresse et de se former une opinion qu'elle motive habilement.



Jeudi 14 mars.

La nuit n'a pas été bonne, mais enfin elle a apporté un peu de calme, et ce matin, lorsque je suis entré chez M<sup>me</sup> la duchesse de Berry, j'ai remarqué avec plaisir que les idées d'hier avaient fait place à des sentiments plus doux. Il y a réaction, après une bourrasque; la princesse incline à une bienveillance générale. C'est une de ces natures impressionnables qui atteignent facilement les extrêmes et ne peuvent rester longtemps au même point. Les oscillations sont énormes; avec un peu de patience, on peut compter sur un prompt retour à l'état moyen et habituel.

Il n'a pas été question de M. Dubois. Nous avons parlé littérature étrangère, et Madame m'a dit avec une simplicité de bon goût qu'elle était ignorante comme une carpe, qu'elle avait été élevée au milieu des révolutions de son pays et que son éducation en avait beaucoup souffert.

« — Je parle français, vous savez comment; je ne  
« l'écris guère mieux. Quant à l'italien, je n'y suis  
« pas beaucoup plus habile. L'anglais, l'allemand,  
« je n'en comprends pas un mot, et cependant j'ai  
« le plus vif plaisir à lire les traductions françaises  
« des meilleurs ouvrages publiés dans ces diverses  
« langues. Les princesses de mon temps et de mon  
« pays n'ont pas reçu toute l'éducation qu'on leur  
« donne aujourd'hui. Que de fois j'ai regretté de  
« n'être pas plus savante! »

Cela nous a conduits à parler de langues encore

plus étrangères, telles que les langues slaves, dont le polonais fait partie, et que bien peu de personnes en France peuvent comprendre.

J'ai reçu ce matin même la visite d'un de mes amis qui habite ordinairement Paris, et, en ce moment, le département de la Charente. Il est venu passer quelques jours à Blaye; le général s'est montré fort hospitalier à son égard.

Ce jeune homme a beaucoup étudié les dialectes du Nord; il a même publié quelques traductions de poèmes qui ont une immense réputation dans la Pologne. Varsovie a aussi son lord Byron, Adam Mickiewicz est populaire dans l'antique patrie des Jagellons. Le poète dont les chants excitent l'enthousiasme parmi les populations slaves a eu les honneurs de la persécution; proscrit, exilé, il a eu le bonheur de fuir l'esclavage de la Russie, et aujourd'hui, réfugié en France, il a publié des ouvrages qui lui valent les sympathies universelles de ses compatriotes. Madame m'a prié de lui donner à lire quelques-uns de ces poèmes traduits par mon jeune ami; je ne manquerai pas de lui procurer ce plaisir.

Je lui ai porté ce soir *Konrad Wallenrod*, qui renferme, suivant moi, de grandes beautés et nous initie à la connaissance des mœurs et des coutumes de l'ancienne Lithuanie. Madame est, comme moi, fort étrangère à tout ce qui se fait et se dit dans ces régions éloignées qui séparent l'Autriche de la Russie. Il y a là des peuples qui ont joué un grand rôle dans l'histoire du moyen âge, et qui, par suite de la nature de leurs lois fondamentales, ont vu leur gloire s'éclipser peu à peu. La royauté élective et viagère qui les gouverne a occasionné un affaiblissement progressif de ces nations belliqueuses; les Etats voisins qu'elles inquié-

taient ont pris un jour la résolution de les envahir, de les détruire, et cette œuvre est à peu près accomplie. Mais les victimes ne sont pas résignées, il y a résistance énergique; la force a triomphé, cela est vrai, mais la racine vivace du patriotisme n'a pas abandonné le sol, et le peuple polonais travaille activement à relever ses foyers abattus.

Madame m'a prié de lui lire quelques chants du beau poème d'Adam Mickiewicz. Les sentiments qui règnent dans cet ouvrage ne sont pas de ceux qui excitent d'ardentes sympathies dans le cœur des princes, et M<sup>me</sup> la duchesse de Berry n'est pas suspecte de partialité envers les héros de Varsovie. Elle sent qu'il y a là un germe de rébellion contre les puissances établies. Ceux qui gouvernent en vertu du droit divin n'encouragent pas volontiers les mouvements populaires; Madame, en se taisant sur le fond, a beaucoup applaudi la forme.

Je lui ai lu également quelques fragments d'un poème du même auteur. Il est intitulé : *Dziady, ou la Fête des morts*. C'est une sorte d'épopée mystique, qui a eu en Pologne un immense succès, et dont les traductions ne peuvent nous donner qu'une idée très imparfaite. Le manuscrit que j'ai entre les mains, et qui comprend les deuxième et troisième parties, renferme quelques scènes d'un haut intérêt (1).

Nous avons assez longuement traité ce sujet affligeant. La princesse a déployé dans cette conversation des connaissances très variées. On voit qu'elle a lu avec attention les histoires contemporaines et qu'elle juge sainement les questions générales.

(1) Ce passage, sans intérêt historique, est supprimé.

Dr E. M.

Au milieu de ce grave entretien, Bewis, petit chien caniche d'espèce lilliputienne, est venu jeter une distraction inattendue, et Madame, échappant avec joie aux choses sérieuses, a fait quelques plaisanteries sur les moustaches de sa bête. Sa gaieté s'est communiquée, et bientôt nous avons oublié la Pologne, le czar, et M. Mickiewiez. La princesse aime assez, suivant le précepte de Boileau, passer du grave au doux, du plaisant au sévère ; beaucoup de dissertations philosophiques ou autres se terminent par une pasquinade qui nous fait rire aux éclats. Je l'ai laissée dans les meilleures dispositions morales. Le petit vésicatoire que je lui ai appliqué ce matin n'a pas troublé sa gaieté ; elle me prie de ne pas lui faire attendre trop longtemps ma visite de demain.

J'ai reçu aujourd'hui beaucoup de lettres de Paris. M. Orfila, qui a la bonté de m'écrire assez souvent, m'a fait part d'une nouvelle fort intéressante pour moi. Mes lettres au cher doyen sont fréquentes, longues et remplies de détails sur la plupart des incidents qui signalent nos journées de captivité. Plusieurs de ces missives ont été communiquées à M. le comte d'Argout, et ce personnage a jugé convenable d'en placer quelques-unes sous les yeux du roi. M. Orfila me dit que Sa Majesté en a paru satisfaite. J'étais loin de penser que ma correspondance serait honorée d'un tel suffrage. Je ne crois pas que cela me décide à rien changer dans mes habitudes épistolaires. J'écris beaucoup, souvent, très rapidement, sans préparation ; je laisse aller ma plume au courant de ma pensée. Je me contente de dire ce que je vois, ce que je sens. Le général prétend que j'écris beaucoup trop, que l'on abusera de mes lettres et que cela ne peut

manquer de me faire tort. A vrai dire, je m'en inquiète peu.

---

Vendredi 15 mars.

Exact au rendez-vous, j'ai donné à Madame tous les soins que réclamait sa position. Je l'ai trouvée très pâle, très faible; elle a beaucoup toussé pendant la nuit, et son amaigrissement fait de rapides progrès. Le général, son aide de camp et plusieurs autres personnes qui ont eu l'occasion récente de voir M<sup>me</sup> la duchesse de Berry, ont remarqué cette maigreur croissante. L'appétit est très faible; aussi Son Altesse Royale, fatiguée du moindre mouvement, garde souvent le lit et toujours la chambre. Le défaut d'exercice augmente sa faiblesse; mes prières les plus instantes ne peuvent la décider à descendre au jardin; le temps, il est vrai, n'est pas beau; le froid est moins vif, mais nous avons des coups de vent à renverser toutes les cheminées. La Gironde roule des vagues qui se couronnent d'une blanche écume; enfin les journaux nous apprennent que le golfe de Gascogne est un peu plus que de coutume fertile en naufrages.

Au milieu de ces tempêtes physiques et morales, je parviens quelquefois à ramener un peu de gaieté dans nos conversations. Ce matin, j'ai apporté à la princesse un paquet de lettres, dont plusieurs ont excité des éclats de rire du meilleur aloi. Ce sont, en général, des demandes de secours, des protestations de dévouement, des propositions de venir s'ensevelir avec Madame dans les lugubres cachots de notre Bastille; ces épîtres pleines de beaux sentiments non gra-

tuits ont des formes assez sérieuses pour que la princesse ne puisse garder son sérieux.

Ces écrits passent nécessairement entre les mains de la police ; ils sont examinés avec soin, essayés au moyen de réactifs chimiques afin de découvrir les écritures secrètes. Ces lettres ainsi bariolées de couleurs diverses, amusent beaucoup la princesse ; elle se moque des petites *bouteilles* de l'inspecteur, et avec assez de raison, car j'ai entendu dire que, jusqu'ici, ces précautions n'avaient rien fait découvrir.

Il m'arrive quelquefois de joindre à cette singulière correspondance celle qui s'adresse au général Bugeaud, et qui contient des injures, des menaces, des défis. Madame a pu se convaincre souvent que, si les captifs sont à plaindre, ceux qui les gardent ont aussi leur part de tribulations, mais je n'assurerais pas qu'il lui reste beaucoup de pitié pour les maux de son prochain. Les inconvénients de sa propre situation sont tels, qu'ils absorbent toute sa sensibilité disponible. Tout en rendant justice à la bienveillance du général, elle ne peut oublier qu'il la tient sous clefs ; elle le nomme son geôlier, son cerbère, et, pour peu que quelque contrariété nouvelle vienne irriter ses nerfs, elle n'épargne ni les épigrammes ni les invectives.

En ce moment, M. Bugeaud est tourmenté par une ophthalmie qui est due à l'action de ce vent froid dont je parlais tout à l'heure. Le général s'occupe beaucoup de la garnison ; il fait manœuvrer le bataillon du 64<sup>e</sup> régiment, il le passe en revue, et reste exposé sur la place d'armes à ces violentes rafales pendant des heures entières. La variole qui lui a labouré le visage, a détruit les cils de ses paupières et privé ses yeux d'une protection utile. Je soigne notre cher Gouverneur, et quand j'ai dit à la princesse, qui me deman-



dait de ses nouvelles, que je l'avais condamné à porter un bandeau pendant quelques jours, elle a ri de bon cœur en songeant à la figure que devait faire mon malade ainsi affublé, et elle a ajouté :

« — Vous aurez beau faire, docteur, et malgré  
« votre bandeau, le général ne pourra jamais passer  
« pour un Amour. »

— Prenez garde, Madame, ne maltraitez pas mon pauvre malade. Vous le savez, je me constitue le défenseur de ceux que je soigne, et, si vous vous moquez de mon guerrier, je le lui dirai.

« — Dites, dites, j'y consens, mais vous ne m'em-  
« pêcherez pas de rire aux dépens de ce Cupidon  
« manqué. Au surplus, il pourra se venger facilement,  
« car je reconnais volontiers que, s'il n'est pas un  
« Amour, je suis loin d'être une Vénus. Nous n'avons  
« rien à nous reprocher. »

Le général, à qui j'ai rapporté cette petite scène, s'en est fort amusé.— Laissez-la dire, s'est-il écrié en riant, j'aime mieux ses plaisanteries que ses plaintes et ses colères.

Ce soir, à cinq heures et demie, M. Dubois est arrivé à Blaye. Il a pris un appartement dans un des hôtels de la ville. Le général, qui a été averti aussitôt, nous a dépêchés, son aide de camp et moi, vers le célèbre maître, en nous chargeant de l'excuser auprès de lui. M. Dubois se porte à merveille. Il a mis cinq à six jours pour franchir la distance qui nous sépare de Paris, et ce long voyage, dans une saison rigoureuse, a été supporté très gaillardement. Le cher maître, dont la verte vieillesse est un objet d'admiration et d'envie, s'est informé des nouvelles médicales de la citadelle; je lui ai donné, sur ce point, les détails les plus circonstanciés. Nous avons longuement exa-

miné les diverses questions qui se rattachent à l'état particulier dans lequel se trouve M<sup>me</sup> la duchesse de Berry, et nous avons remis à demain un examen plus approfondi de ce sujet si digne d'intérêt.

A neuf heures, en abordant la princesse, je l'ai trouvée instruite de l'arrivée de M. Dubois. Elle ne m'a pas paru s'en préoccuper beaucoup, et même elle a affecté un petit air dégagé en parlant de l'imprudence qu'il y a pour un vieillard à voyager en cette saison.

« — Au surplus, je lui souhaite bien du plaisir à Blaye; qu'il y reste autant qu'il voudra, pourvu que je ne sois pas forcée de le voir. »

M<sup>me</sup> d'Hautefort, qu'un gros rhume avait éloignée du salon pendant quelques jours, est revenue ce soir, signalant sa présence par une musique charmante. Assis sur une causeuse entre le lit de la princesse et la cheminée, bien placé pour donner la réplique à Madame, pour avoir les pieds chauds, et pour entendre le piano de la comtesse, je me laisse aller au charme de cette situation singulière, et le temps me paraît facile à supporter. Cette harmonie savante qui s'adoucit encore par la distance qu'elle parcourt pour arriver jusqu'à moi, les réflexions de la princesse sur les divers morceaux qu'exécute sa dame d'honneur, tout m'amuse, m'intéresse, et je me demande souvent par quel singulier enchaînement de circonstances je me trouve appelé à prendre ma part de ces plaisirs qui n'étaient pas faits pour moi. Hasard, je te salue, dit Figaro, et, comme lui, je m'incline devant ce *fatum* aveugle qui m'a conduit ici.

---

Samedi 16 mars.

Rien de nouveau chez la princesse. Je n'ai pas été surpris de l'entendre parler de M. Dubois sans aigreur, sans amertume. J'ai dit à Madame que j'avais consulté mon très honoré maître sur les divers points qui nous occupaient toujours, M. Gintrac et moi, que j'avais fait un historique complet de tout ce que j'avais observé chez Madame depuis que j'avais l'honneur d'être admis auprès d'elle, et que M. Dubois avait paru partager notre avis sur le traitement à suivre en pareil cas.

La princesse a écouté tout cela sans impatience, et nous avons continué cette conversation sans que rien indiquât qu'elle lui était désagréable. Les impressions de M<sup>me</sup> la duchesse de Berry sont très vives, mais très passagères, et cette grandissime rancune dont elle a fait tant de bruit pourrait bien ne pas résister si on l'attaquait d'une manière adroite. Je vois Madame passer si souvent de la colère à l'insouciance, du désespoir à la gaieté, que je ne renonce pas à trouver un jour notre vieux maître en faveur auprès de cette mortelle ennemie.

En attendant, M. Dubois a déjeuné et diné avec nous. On se propose de lui faire une joyeuse vie. M<sup>me</sup> Bugeaud fait très bien les honneurs de la maison; ses deux jeunes filles sont charmantes, leur présence est pour nous une vraie bénédiction. Les enfants, par leur vivacité et leur esprit naïf, exercent sur les hommes une douce influence. Nous avons tous pour ces deux jeunes têtes blondes un respect instinctif, un sentiment de déférence spontanée; nos habitudes un peu trop militaires se polissent au contact de cette faiblesse innocente. Pour moi, je suis heureux de cette

gracieuse intervention du beau sexe. Les femmes nous rendent meilleurs. Les aspérités de notre nature masculine s'usent au contact de ces êtres délicats ; plus d'une vieille moustache renfrognée remplace un juron par un sourire, se déride à l'aspect de ces enfants et finit par s'accommoder de cette douce contrainte.

La présence des dames au milieu de nous a encore un grand avantage. Les séances gastronomiques deviennent moins longues, la stratégie et la politique nous envahissent un peu moins, et les narrations de faits d'armes prennent des proportions plus supportables.

Ces avantages et bien d'autres ont à mes yeux beaucoup moins d'importance que celui-ci : on discute moins. L'écriture a dit vrai : *Tradidit mundum disputationibus eorum*. Les officiers sont bien plus ergoteurs que je ne le croyais. Il me semblait que l'armée, réglée par ordonnance, marchant au pas, obéissant comme un seul homme, devait échapper à ce génie de la discussion, cousin germain de la dispute, et présenter un beau modèle de concorde et d'harmonie. Je m'étais trompé. Toute opinion soulève un contradicteur, on argumente toujours et sur toute chose. Le mérite respectif des différentes armes est un éternel sujet de controverse ; les manœuvres sont critiquées par celui-ci, adoptées par celui-là, et, quand on abandonne les choses pour parler des personnes, il y a encore de bien plus grandes divergences d'opinion. Parmi ces Messieurs, j'accorde la palme de l'esprit de contradiction aux officiers du génie et de l'artillerie. Je supposais que des hommes habitués aux études abstraites, aux calculs rigoureux des mathématiques, se signaleraient par une logique irréprochable, et ne nous exposeraient que des idées justes. Combien je me trompais ! Il semble que les formules algébriques auxquelles ils

sont habitués leur enlèvent la faculté de saisir le côté positif et pratique de toutes les questions politiques, philosophiques ou littéraires. Leurs excentricités sont si remarquables, qu'il m'a fallu bien du temps et de l'expérience pour reconnaître que ce n'était pas de leur part un parti pris, et que ces bizarreries d'opinion et de goût étaient en quelque sorte inhérentes à leur constitution intellectuelle.

Les dames nous ont à peu près débarrassés de ces argumentations perpétuelles qui rendaient quelquefois nos diners si longs et si fatigants. La conversation prend une tournure plus légère, plus agréable, et ce soir, après le dessert, pendant que nos amateurs dégustaient le moka et les liqueurs, le général, je ne sais à propos de quoi, a invité le commandant Char-dron à nous chanter quelque chose. Le virtuose s'est fait prier, M. Bugeaud a insisté, les dames ont appuyé la motion, et le concert a commencé.

Figurez-vous que le susdit commandant, vieux grognard s'il en fût, à figure mâle et balafrée de coups de sabre, ne soulève ordinairement sa redoutable moustache que pour livrer passage à une voix de stentor qui brave sur la place d'armes le vent et la tempête. C'est une belle basse qui retentit au loin et suffirait aux manœuvres d'un régiment. Je m'attendais à quelque explosion musicale en harmonie avec le personnage chantant; aussi n'ai-je pas été peu surpris d'entendre un véritable ténor aigu soupirer une romance plaintive à la façon d'un jeune premier du Gymnase. Jamais je n'ai rencontré un contraste plus frappant; l'on aurait pu supposer qu'un chanteur adjoint se tenait caché derrière le commandant. Quelques officiers ont suivi l'exemple de leur chef, et nos

jeunes personnes ont pu applaudir des couplets on ne peut plus anacréontiques.

« — Qu'avez-vous fait aujourd'hui, me demande chaque soir M<sup>me</sup> la duchesse de Berry ; qui aviez-vous à dîner, quelles visites avez-vous reçues ? etc. »

J'ai raconté à la princesse comme quoi le commandant Chardron soupirait des romances plaintives, et sa gaieté n'a pas été moindre que sa surprise :

« — Quel agneau, quelle colombe ! s'écrie Madame en riant aux éclats ; mais je ne crois pas beaucoup à ces bergeries. Si vous n'aviez pas à votre table quelques robes blanches, quelques oreilles chastes, vos chants seraient moins langoureux, et le ténor tournerait à la basse taille. »

Je me suis défendu contre ces accusations injustes, mais la princesse, de fort bonne humeur, nous a poursuivis de ses épigrammes. M<sup>me</sup> d'Hautefort, qui est survenue en ce moment, a renchéri sur les plaisanteries de Madame ; enfin le sexe fort a été battu à plate couture.

J'ai déjà dit que l'arrivée du courrier était toujours impatiemment attendue. Ce soir la boîte aux lettres était bien remplie ; chacun de nous, s'emparant de ce qui lui appartient, se livre aux douceurs de ce commerce intime qui rapproche les distances et rend les amis presque présents. Pour ma part, j'étais heureux de recevoir un bon nombre de ces chères preuves de souvenir ; aujourd'hui je ne m'appliquais plus le proverbe espagnol : *Loïn des yeux, loin du cœur*.

Parmi les lettres qui m'arrivent ainsi, il en est de fort singulières. Bien des gens dont la curiosité est vivement stimulée par nos affaires d'intérieur, s'adressent à moi pour obtenir des renseignements sur ce que l'on nomme le drame mystérieux de Blaye. J'ai ainsi

pour correspondants des personnes que je connais à peine, et il est plus ennuyeux qu'on ne le pense de répondre à ces questionneurs niais ou impertinents. A ceux-là, je réponds rarement, mais il en est d'autres qui se recommandent par des sentiments honorables, qui gardent religieusement au fond du cœur un culte à la grandeur déchue, aux infortunes des rois ; ceux-là reçoivent de moi tout ce qu'ils demandent.

Voici, entre autres, une lettre qui m'arrive aujourd'hui. Elle donnera une idée exacte de cette correspondance si active et quelquefois si intéressante :

« MON CHER DOCTEUR,

« Si vous voulez me consacrer un instant et une pensée au milieu de vos graves et je puis dire solennelles occupations, vous m'aurez donné une preuve d'amitié que je n'oublierai jamais. Vous êtes, certes, la personne de France dont je m'occupe le plus. Je conviendrais tout bas avec vous que cela dépend un peu de votre voisinage. Et puis, vous êtes si souvent en scène, on me fait tant de questions sur votre compte ! Est-il ceci ? Est-il cela ? Je réponds que vous êtes un beau garçon, que vous causez bien quand vous êtes de bonne humeur ; que vous avez un esprit de contradiction qui m'amuse quand il ne me met pas en colère, au demeurant, le meilleur fils du monde, et que j'aime de tout mon cœur, avec qu'on fait à mon âge, sans craindre de compromettre ni vous ni moi.

« Il faut que je vous fasse une demande, mais sérieusement, et je vous préviens que je ne pardonnerais ni une tromperie ni une moquerie sur le sentiment qui me fait agir. Je voudrais une relique, n'importe quoi, quelque chose qui ait bien et dûment appartenu à votre auguste malade. Je n'oserais espérer des cheveux, mais tout objet sera reçu avec vénération et conservé

religieusement. Ceci est absolument entre nous, les indifférents n'ont rien à y voir, etc., etc.

« Votre malade,

\*\*\*

« Paris, 13 mars 1833. »

Ainsi que je l'ai dit, je ne discute pas ces choses de sentiment ; j'ai pris le parti de donner lecture de cette lettre à M<sup>me</sup> la duchesse de Berry. La pétition a été accueillie avec une bienveillance parfaite ; M<sup>me</sup> Hansler a reçu l'ordre de prendre, dans la toilette de la princesse, quelques longs cheveux d'un blond doré que la camériste conserve sans doute pour satisfaire les nombreuses demandes des fidèles. Ces cheveux, roulés avec soin et retenus par un petit ruban vert, m'ont été confiés, et dès demain ils partiront pour Paris.



Dimanche 17 mars.

M. le comte d'Argout n'abandonne pas l'affaire Dubois ; il insiste auprès du général pour que l'on détermine M<sup>me</sup> la duchesse de Berry à recevoir le célèbre chirurgien, et toutes les dépêches que je reçois contiennent la même recommandation. L'insuccès de nos premières démarches retient le général, qui me charge toujours de cette négociation difficile.

« — Cela est tout à fait de votre ressort, docteur ; obtenez une entrevue, faites la paix entre ces ennemis et vous aurez bien mérité de la patrie. »

Donc, ce matin même, j'ai remis l'affaire sur le tapis et la princesse, qui m'a écouté sans impatience, m'a dit très simplement :

« — Que voulez-vous que je fasse d'un nouveau médecin ? Ne suffisez-vous pas pour le courant ? M. Gin-



« trac n'est-il pas là pour les cas un peu plus graves ?  
« N'y a-t-il pas à Bordeaux un accoucheur en titre  
« pour remédier à un accident imprévu ? Et enfin, en  
« cas d'événement sérieux, n'aurez-vous pas là, sous  
« la main, l'accoucheur par excellence, Dubois, le  
« favori de M. d'Argout, qui pourra toujours nous gra-  
« tifier de ses conseils ? Jusque-là, qu'ai-je besoin de  
« ce supplément à ma faculté ? Je suis bien soignée,  
« je me déclare parfaitement rassurée contre tout évé-  
« nement ; je trouve donc fort inutile d'augmenter mon  
« état-major médical. »

Comme on le voit, nous sommes loin des agitations précédentes. Notre entretien d'aujourd'hui a pris un caractère de plaisanterie qui fait un singulier contraste avec la grande colère de mercredi et je dis avec Salomon : *Varium et mutabile semper femina*. J'aime mieux l'état actuel. Il y a des dispositions d'esprit dans lesquelles on peut tout entendre ; la princesse est précisément dans cette disposition-là ; en conséquence, j'ai poursuivi ma requête, j'ai exposé les motifs qui devraient, selon moi, engager Madame à recevoir la visite du professeur Dubois, mais je n'ai rien pu obtenir.

La duchesse de Berry ne peut renoncer à l'idée de quitter Blaye avant l'époque présumée de ses couches. Elle a un tel besoin de liberté, qu'elle trouve à chaque instant des arguments nouveaux en faveur de son opinion, ou plutôt de son désir, et les incidents qui surviennent presque chaque jour ne lui ouvrent pas les yeux. Elle fait des plans de voyage, et la plupart de ses beaux rêves se rapportent à l'Espagne.

« — Bayonne et les provinces basques sont à deux  
« pas d'ici. En quelques jours, je pourrais atteindre  
« Burgos ou Valladolid. Si l'on me laisse partir, ne

« consentirez-vous pas à m'accompagner, docteur, et  
« ne serez-vous pas bien aise de voir Saragosse ou  
« Barcelone ? Ne m'abandonnez pas. Après toutes  
« ces secousses, je puis avoir besoin de soins éclairés.  
« Je sais ce que valent les médecins de Paris ; nulle  
« part je n'en trouverai de semblables. En Espagne,  
« la reine Christine, ma sœur, ne m'enverra pas son  
« accoucheur, et je vous préférerais à tout autre.  
« Vous me connaissez, vous savez ce qu'il me faut, vous  
« êtes au courant de ma santé, de mes habitudes, et  
« je serais bien heureuse de vous voir près de moi dans  
« le moment critique. »

J'ai répondu comme je le devais à ces paroles si bienveillantes. La princesse est parfaite pour moi ; chaque jour je m'aperçois qu'elle me témoigne plus de confiance. On dit dans la citadelle que je suis en faveur ; il y a des personnes qui me font l'honneur d'en être jalouses. Le cœur humain est ainsi fait. La rivalité s'établit facilement entre plusieurs hommes placés autour de la même femme, et de là quelques mines rembrunies que je reconnais sans avoir l'air d'y prendre garde. Tel personnage qui servait habituellement d'intermédiaire entre la princesse et le général s'est vu avec peine remplacé par moi dans ces fonctions intimes. La plupart des affaires à traiter avec M<sup>me</sup> la duchesse de Berry se rapportent de près ou de loin à sa santé, et son état particulier doit toujours entrer en considération dans les décisions à prendre. Il est évident que ma qualité de médecin me donne beaucoup de droits au titre d'ambassadeur près d'une femme malade ; aussi M. Bugeaud me confie tout naturellement les messages dont il chargeait une autre personne. J'ai eu le bonheur de réussir dans plusieurs négociations délicates, et le général, qui, lui aussi, s'exagère mon

crédit auprès de Son Altesse Royale, a recours à mon intervention dans beaucoup de circonstances ; ainsi l'affaire de ce matin est une de celles qu'il regarde comme étant tout à fait de mon ressort.

J'ai rapporté à M. Bugeaud notre conversation sur ce grave sujet ; il est d'avis d'attendre. Rien ne presse en effet ; l'on ne conçoit pas trop quelle importance attache le ministre à cette entrevue, qui ne peut avoir aucun résultat en ce moment.

Nous avons reçu la visite de M. La Coste, préfet de la Gironde, homme d'esprit, de belles manières, et qui nous a dit bien des choses sur les légitimistes de Bordeaux. La lettre écrite au rédacteur de la *Guyenne* par le général Bugeaud, le 3 de ce mois, et dans laquelle il invite M. Ravez et quatre de ses amis à venir visiter M<sup>me</sup> la duchesse de Berry, a causé un grand bouleversement dans la politique de ces Messieurs. Une proposition aussi nette, arrivant ainsi, comme une bombe, au milieu de l'assemblée de ces illustres, leur a porté un coup dont ils ne sont pas encore remis. Cette manière de procéder, si franche, si loyale, n'est pas du goût de ces Messieurs ; il faut dire que M. le comte d'Argout est loin d'approuver ces généreuses boutades de M. Bugeaud, mais l'effet produit n'en a pas moins été excellent. Le public a fortement loué l'action du général et applaudi son mouvement spontané. Tout le monde y a vu ce qui s'y trouve réellement, un défi jeté à l'esprit de parti par un homme dont la probité n'est pas suspecte et qui s'indigne des accusations calomnieuses que l'on cherchait à répandre contre le Gouvernement et contre lui-même.

La table et le salon voient affluer les visiteurs. Deux dames, les propres sœurs de M. Bugeaud, sont venues

agrandir notre cercle, et ajouter par leur amabilité aux charmes des causeries de la famille. Le général, entouré de tant de personnes qui lui sont chères, voit sa santé reflleurir ; il est gai, heureux, cela réagit sur nous tous. Nos soirées sont fort agréables ; on se connaît mieux, on s'apprécie davantage, des liaisons d'amitié se forment entre nous, on choisit son monde, on se rapproche et la vie en devient plus facile.

Je quitte ordinairement le salon à huit heures pour monter au pavillon de la princesse, et souvent, quand je prends congé de Madame, chacun est rentré chez soi. C'est le moment que je choisis pour me livrer à mes récapitulations journalières. Je puis en toute sécurité poursuivre mon œuvre laborieuse. Je réfléchis aux causes et aux effets, je me sermonne, je me donne des conseils, et ces instants de solitude au milieu du silence de la nuit me permettent d'apprécier à leur juste valeur les circonstances délicates au milieu desquelles je dois agir.

Je sens qu'il est impossible de rester neutre entre les partis opposés. Placé ici par le Gouvernement, je lui dois le concours de mes efforts pour accomplir son œuvre dans la limite de mes devoirs de médecin et de citoyen. D'un autre côté, les intérêts de la malade qui se confie à mes soins sont sacrés pour moi ; la difficulté se trouve précisément dans cette sorte d'équilibre à établir entre deux choses absolument contraires. Il faut se bien tenir sur ce terrain glissant ; M. Ancillon, qui a fait un si gros et si savant livre sur l'équilibre européen, devrait bien me venir en aide. Très novice en diplomatie, je me sens tout naturellement porté à suivre les inspirations de ma conscience ; je marcherai droit dans ces sentiers tortueux où l'honnêteté me tiendra lieu d'habileté. C'est plus sûr et plus commode.

Il y a des alarmistes qui travaillent sans cesse à ébranler ma sécurité. « Prenez garde, m'écrit-on souvent, vous êtes entouré de dangers. Vous naviguez au milieu des écueils, vous ne sauriez apporter trop de circonspection dans vos rapports avec tout ce qui vous entoure. Le Gouvernement a droit de compter sur votre dévouement ; la princesse ne peut manquer de chercher à vous mettre dans ses intérêts.

« Inter utrumque tene : medio tutissimus ibis !...

« Mais là est la difficulté, et, en voulant contenter tout le monde, vous êtes certain de ne satisfaire personne. La police a les yeux sur vous ; on épie vos moindres démarches, on sait quelles sont vos relations habituelles dans le monde, et l'on cherche activement à connaître l'expression de vos sentiments politiques. Vous pouvez perdre votre avenir par une conduite irréfléchie, et vos chers confrères, envieux de la position singulière qui vous met en évidence, et jaloux des avantages qui peuvent en résulter pour vous, ne vous font pas grâce de leurs insinuations perfides. Encore une fois, prenez garde à vous. »

M. Orfila, qui est beaucoup moins pessimiste, m'a donné à diverses reprises d'excellents conseils dont mon cœur sent tout le prix. Ainsi que je l'ai déjà dit, j'espère me tirer d'affaire en agissant loyalement. Bien pénétré de la sainteté de mon ministère, plein de respect pour ma noble profession et de reconnaissance pour ceux qui ont confiance en moi, je ne ferai rien qui puisse blesser ma conscience et m'aliéner l'estime des honnêtes gens. Il y a longtemps que j'ai pris pour règle de conduite cette belle devise : *Fais ce que dois, advienne que pourra.*

Lundi 18 mars.

La santé de la princesse ne s'améliore pas. Son Altesse Royale se lève à peine quelques heures dans la journée; elle fait cent tours dans sa chambre, range des papiers, écrit des notes, lit beaucoup et le plus souvent n'admet personne auprès d'elle. M<sup>me</sup> d'Hautefort bâille du matin au soir; M. de Brissac se promène comme un fantôme dans le salon, dans le corridor ou dans le petit jardin réservé; et moi, je vais de l'un à l'autre, écoutant les plaintes de celle-ci, les doléances de celui-là, et ne sachant souvent auquel entendre. Le valet de chambre, Martin, qui fait le service de la table, m'assure que les illustres convives mangent comme des roturiers. Ceux-ci trouvent tout mauvais, et la dame d'honneur prétend que Bewis, le caniche de la princesse, n'aime pas les poulets du Gouvernement. C'est une calomnie, car le susdit animal nous honore souvent de sa société à la table du général, et il daigne manger toutes les friandises dont on le bourre. Ce charmant quadrupède, gros comme le poing, est blanc et frisé comme un agneau, il est rageur comme un roquet et aboie à nous rendre sourds quand le général se présente chez la princesse. Il est probable qu'on l'a dressé à cet exercice, et il faut convenir qu'il s'en acquitte à merveille.

Outre ce hargneux animal, il y a encore une peruche dont la voix criarde écorche les oreilles des sous-officiers qui font la garde intérieure du pavillon. Cette charmante bête, du vert le plus légitime, fait le tourment du brave Fayoux et de M. Salabelle, deux vieux de la vieille, dévoués corps et âme au général Bugeaud, et qui sont réveillés chaque matin par les

cris *inhumains* (expression de la princesse) de l'oiseau favori. Ajoutez à cela les gémissements continuels de la femme de chambre de M<sup>me</sup> d'Hautefort, pauvre vieille fille affectée d'un squire de l'estomac, et vous aurez une idée complète de ce que Son Altesse Royale appelle sa ménagerie.

La journée a été assez calme. Il nous est arrivé, je ne sais par quelle voie, une nouvelle qui m'a paru intéressante. On dit que M. Deneux, accoucheur de M<sup>me</sup> la duchesse de Berry, doit venir à Blaye. Le professeur Dubois et moi, nous sommes envoyés par le Gouvernement ; mais, aux yeux des légitimistes, notre témoignage est entaché d'un vice radical. La présence de M. Deneux à Blaye aurait une tout autre importance, les gens de son parti ne pouvant le tenir pour suspect. Mais il est peu probable que le ministère puisse décider ce médecin à prendre une semblable résolution, et il n'oserait venir ici sans en avoir reçu l'autorisation de la princesse.

Ce soir, après le petit pansement que je fais régulièrement deux fois par jour, j'ai encore parlé du choix d'un accoucheur et, chose singulière, M<sup>me</sup> d'Hautefort m'est venue en aide. J'ai dit que nous savions que M. Deneux était prêt à venir à Blaye au premier appel de Son Altesse Royale et que, pour mon propre compte, je désirais vivement voir auprès de Madame un homme possédant toute sa confiance.

« — Mais, docteur, vous devenez d'une monotonie  
« désolante. Je vous ai dit hier, et je vous répète  
« aujourd'hui, que je ne veux pas user de mon droit  
« d'élection. Attendons le mois de mai, et, s'il faut  
« l'attendre ici, je tâcherai de n'être pas prise au  
« dépourvu. Pour moi, le moment critique s'annonce  
« par des signes qui ne me trompent jamais ; j'aurai

« tout le temps de réclamer la présence d'un accoucheur. N'êtes-vous pas là ? N'y a-t-il pas dans la ville de Blaye une matrone quelconque que je préférerais, je vous le jure, à votre cher maître Dubois ? Laissez-moi donc tranquille avec vos craintes, que vous souffle M. d'Argout, et, pour Dieu, ne me parlez plus de cela. »

Cette tirade, commencée assez gaiement, a passé peu à peu au tragique et, en prononçant ces derniers mots, une impatience réelle donnait à la voix de la princesse un accent aigu dont mon oreille n'avait pas perdu le souvenir. Elle a poursuivi en ces termes :

« — Songez donc que je suis clouée ici depuis cinq mois ; que ce supplice, dans la position où je me trouve, est au-dessus de mes forces, au-dessus de mon courage. Ma santé s'altère de jour en jour ; l'ennui et la maladie me dévorent ; ne dois-je pas redouter que l'on ne me contraigne d'accoucher dans cette prison, qui sera mon tombeau ? Le Gouvernement fait à mon égard un acte de barbarie dont il rendra compte et dont il se repentira sans doute, mais alors il sera trop tard. »

Tout cela a été dit avec émotion ; la voix était tremblante, les yeux humides, et nous étions tous assez vivement impressionnés. J'ai senti la nécessité de faire une diversion, et j'ai parlé de mon confrère, M. Deneux. Madame a saisi rapidement ce nouveau sujet de conversation, et elle nous a fait un bel éloge de son accoucheur : « — Je sais combien il m'est dévoué. Il quitterait certainement tout pour venir près de moi, mais ce serait folie d'exiger un tel sacrifice. Je n'ai pas besoin de lui en ce moment. Plus tard, nous verrons. »

On voit que la princesse garde l'espoir de quitter la



citadelle. Tout ce qui contrarie cette idée lui cause une agitation violente, c'est là son point vulnérable, et elle ne peut se décider à traiter des conditions de son accouchement à Blaye. M<sup>me</sup> d'Hautefort dit à qui veut l'entendre que la princesse est gravement malade, que sa poitrine est attaquée et qu'un plus long séjour dans cet affreux donjon causera inévitablement sa mort. M<sup>me</sup> Hansler affirme que sa maîtresse tousse toute la nuit. Il est certain que les moyens mis en usage jusqu'à ce jour par M. Gintrac et par moi n'ont exercé aucune influence marquée sur la santé de Madame, et que son état actuel est assez peu rassurant. Le général, qui constate comme moi cette débililité croissante, écrit de longues lettres au président du conseil, à M. Thiers, au roi lui-même; enfin, je commence à croire que tout ceci pourra bien avoir quelque importance aux yeux de ceux qui conduisent cette affaire.

Il n'est pas question d'appeler M. Gintrac. La princesse se laisse abattre par ses idées tristes, le découragement qui s'empare de son esprit m'étonne et m'inquiète; cela ne me semble pas en harmonie avec son caractère habituel. Je cherche, j'étudie, je ne vois rien. Espérons qu'un prochain avenir nous expliquera ce mystère. Madame ne reste pas longtemps sous l'impression des mêmes idées; très probablement il va survenir quelque changement favorable.



Mardi 19 mars.

M. le comte d'Argout m'a témoigné le désir de recevoir chaque jour un bulletin détaillé de la santé de M<sup>me</sup> la duchesse de Berry. Le courrier

emporte donc tous les jours un pli de moi, contenant mes observations médicales sur la fièvre, la toux, le sommeil, l'appétit, etc.

Dieu sait si les variations sur ce thème sont une chose agréable! Ces rapports faits à un homme qui n'est pas médecin me causent un singulier embarras. Je me sens invinciblement porté à user de beaucoup de réserve avec ce personnage. Mes lettres à M. Orfila sont beaucoup plus explicites. Avec mon cher doyen, je traite à fond la question de grossesse, tandis qu'avec M. le ministre de l'intérieur j'emploie sur cette affaire des formules dubitatives qui me sont commandées par la prudence. En semblable matière, le *reum confidentem* n'a aucune valeur. On a vu si souvent des femmes se tromper sur leur état, se croire enceintes quand elles ne l'étaient pas, et réciproquement, que je crois devoir me tenir sur la réserve.

Or, M. d'Argout, qui voit la plupart des lettres que j'écris à M. Orfila, ne comprend pas la différence du langage que je tiens avec mes deux correspondants. Cela l'inquiète, et le cher doyen m'a écrit longuement pour m'expliquer cette situation singulière. Je lui ai répondu aussitôt et j'espère que M. le ministre saisira désormais les motifs qui me font agir. Dans un acte privé, dans une conversation (et mes lettres au doyen ne sont pas autre chose), je puis émettre une opinion basée sur des probabilités suffisantes; mais dans un rapport médico-légal, dans une déclaration en justice, le médecin qui parle devant un tribunal ne peut plus s'appuyer sur des à-peu-près, il lui faut un complément de preuves, une certitude absolue pour affirmer que telle chose est ou n'est pas: c'est cette nuance délicate qui constitue la différence dont se plaint M. d'Argout.

Au reste, cela ne l'empêche pas de poursuivre son projet. Tous les gens bien informés à Paris pensent que Madame accouchera à Blaye, et voici un fragment d'une lettre que j'ai reçue aujourd'hui :

« Attendez-vous à rester à Blaye jusqu'à ce que  
« M<sup>me</sup> la duchesse de Berry soit accouchée. Il faudrait  
« que le ministère eût perdu la tête pour ne pas pro-  
« fiter des énormes avantages que lui offre cette  
« affaire. L'important pour vous, c'est d'être prudent.

« Le parti légitimiste est furieux contre la prin-  
« cesse, et sa mort serait un bonheur pour lui, car il  
« y trouverait le double avantage de la reprocher au  
« Gouvernement et d'être débarrassé de la chose du  
« monde qui le gêne le plus. On accuse Madame de  
« lâcheté, de trahison. Elle aurait dû, dit-on, tout  
« nier, même un accouchement sur la place publique.  
« Ils se chargeraient, eux, de crier à la calomnie, à  
« la persécution, aux violences contre une faible  
« femme. Les bruits de grossesse et un procès-verbal  
« d'accouchement auraient fourni ample matière à des  
« diatribes envenimées, à des pamphlets outrageants.  
« L'aveu de la princesse les prive de ces ressources,  
« dont ils se proposaient de tirer un si grand parti.  
« Ajoutez à ce désappointement le ridicule ineffa-  
« çable dont cette maternité malencontreuse couvre ce  
« parti politique, la chute grotesque de ce général en  
« jupons, cet enfant trouvé qui devient le frère de  
« Henri V, et vous aurez une idée des clameurs qui  
« s'élèvent de tous les conciliabules du faubourg  
« Saint-Germain.

« On attaque violemment M<sup>me</sup> d'Hautefort et M. de  
« Brissac, qui n'ont pas su lever les scrupules de la  
« princesse et qui ne lui ont pas fait comprendre la  
« nécessité de se sacrifier aux intérêts de son parti.

« Ils auraient dû la contraindre à soutenir une lutte  
« désespérée contre le Gouvernement, etc., etc. Encore  
« une fois, prenez garde à vous ! Que tous vos actes  
« soient clairs, appelez des témoins aussitôt que  
« quelque fait nouveau viendra à se manifester ;  
« souvenez-vous qu'on a grand intérêt à vous tromper,  
« à vous engager dans quelque fausse route, etc. »

Des lettres comme celle-ci sont peu rassurantes, et j'en reçois assez souvent pour ne pas m'endormir dans une sécurité trompeuse. Cependant, toute mon attention ne suffit pas pour découvrir les *trames ténébreuses* de la princesse et de ses compagnons de captivité. J'avoue que j'incline à penser qu'il n'y a rien à découvrir, que la princesse va droit à son but, et qu'elle ne se livre à aucune de ces machinations profondes qu'on lui suppose très gratuitement.

Mes deux visites d'aujourd'hui ont été longues, la causerie a été assez animée, et un peu de gaieté est venue se mêler à nos entretiens à bâtons rompus. M<sup>me</sup> la duchesse de Berry a l'esprit *capricant*, comme le poulx du malade imaginaire ; elle change souvent de sujet, passe sans transition de l'histoire à sa per-ruche, du théâtre aux plaisirs champêtres de son cher Rosny ; les hommes, les choses l'occupent tour à tour ; aussi faut-il avoir l'esprit alerte pour lui donner la réplique. Un peu dérouté dans les premiers temps, je suis habitué aujourd'hui à ces excursions vagabondes et je galope à la suite de la princesse ; je me considère comme une sorte d'écuyer cavalcadour, errant à l'aventure, par monts et par vaux, au gré du caprice d'une illustre châtelaine, et j'ajoute que cet exercice, toujours nouveau, n'est pas sans charme.

Ce soir encore, M<sup>me</sup> la duchesse de Berry, préoccupée de sa sortie de prison, m'a engagé à établir sur de

nouvelles bases un rapport officiel sur sa situation présente, et à expédier cette nouvelle pièce à M. le président du conseil. J'ai dû céder à son désir, et rechercher avec un soin extrême les preuves les plus solides à l'appui de mes constatations précédentes. Mais je n'ai rien pu ajouter aux faits qui ont motivé mes premiers travaux ; ma conviction n'a rien rencontré qui puisse l'élever au rang de certitude. Les fastes de la science nous montrent çà et là quelques grosses erreurs auxquelles je ne veux pas ajouter une erreur nouvelle. Mon doute philosophique peut fort bien contrarier les puissances de là-bas, mais il est le fondement de mon repos, et j'y tiens. Attendons encore un peu, et l'horizon, politique ou non, s'éclaircira, comme dit le *Constitutionnel*.

---

Mercredi 20 mars.

M. Dubois vient peu à la citadelle. Il est bien installé dans un appartement assez commode, il mange quelquefois avec nous, mais le plus souvent à table d'hôte ; il est pour les habitants de Blaye un objet de curiosité respectueuse qui le flatte. Beaucoup d'anciens praticiens, ses élèves, viennent le saluer et se rappeler à son souvenir ; on le consulte du matin au soir ; on veut même avoir recours à sa main si expérimentée pour quelques opérations. En somme, il passe son temps de la manière la plus agréable. Je vais le voir presque tous les jours, je fais sa partie de piquet, il me parle à peine de la princesse et reçoit, presque sans mot dire, les divers renseignements que je lui donne sur ce qui se passe au pavillon ; il paraît atten-

dre patiemment la solution de cette grande affaire, et on dirait qu'il s'y intéresse peu.

Le général Bugeaud s'est pris d'un goût très vif pour notre vénérable maître. Cette bonhomie si naïve et si franche, ce bon sens pratique dont on ne saisit pas d'abord toute la portée et la finesse, ce langage si sobre de mots et qui va droit au but, tout cela a séduit le gouverneur, et il s'efforce d'enlever M. Dubois à la solitude de son hôtel. Et puis, cette science si lucide, appuyée sur un demi-siècle d'observations, se répand tout naturellement en préceptes dont chacun profite; le père et la mère recueillent précieusement ces aphorismes de la sagesse à l'usage des enfants, et le maître me représente assez bien Hippocrate guérissant tous ceux qui l'approchent.

Je suis loin d'exercer la même influence sur M<sup>me</sup> la duchesse de Berry. Ce matin je l'ai trouvée dans une grande agitation. Elle tenait en main un journal qui passe pour ministériel, et elle m'a lu un petit article dans lequel il est dit que le Gouvernement est décidé à laisser la princesse à Blaye jusqu'à ses couches. On ajoute que ce fait accompli servira de réfutation aux calomnies des légitimistes, et qu'il importe d'avoir un argument de ce genre à leur opposer. Cet article, qui est peut-être un simple ballon d'essai, a fortement irrité la princesse. Elle s'est écriée : « — Je ne con-  
« çois pas que l'on se serve de ce misérable prétexte  
« pour me retenir ici au mépris de tous les droits.  
« Ma déclaration de mariage clôt mon rôle politique.  
« Que puis-je faire maintenant ? Qu'importe l'opinion  
« des fous ou des imbéciles, comme Messieurs tels  
« et tels ? Puis-je les empêcher de parler et d'écrire ?  
« Je demande seulement la faveur de vivre en repos  
« à Palerme ou dans tout autre point du royaume des

« Deux-Siciles, sous la protection et la responsabilité  
« de mon frère le roi de Naples. Refuserait-on cette  
« garantie ? Mais je suis en puissance de mari, mon  
« fils sera majeur au mois de septembre prochain. Je  
« n'ai plus rien à faire, et d'ailleurs, quand je pour-  
« rais agir, je ne le voudrais pas. Je suis lasse de cette  
« vie agitée ; il me faut du repos, du soleil et de  
« l'oubli. »

Cette plaidoirie m'était adressée directement. Madame, en s'exprimant ainsi, me regardait, m'interpellait en quelque sorte, et semblait en appeler à mon jugement. Je ne crus pas devoir m'abstenir, comme cela m'arrive quelquefois, et surtout quand son discours, mêlé d'interjections passionnées, doit rester à l'état de monologue. Entrant donc dans la discussion, je me suis exprimé à peu près en ces termes :

— Mais, Madame, le Gouvernement a sans doute des raisons majeures pour désirer avoir en sa possession un acte authentique prouvant l'accouchement de Votre Altesse Royale. Les registres de l'état civil en France sont tenus de façon à ne pas laisser de doutes dans les esprits les plus récalcitrants, car, à moins d'être fou, on ne peut arguer de faux contre une déclaration de naissance faite suivant les formes légales et reçue publiquement par les autorités compétentes.

« — Croit-on que tout cela me fera dire ce que je  
« veux taire ? On se trompe, je vous le jure, je ne  
« dirai rien. Que m'importe à moi l'état civil de  
« France ? Mon enfant n'est pas Français, il n'est pas  
« destiné à exercer des droits civils ou politiques à  
« Paris ; aussi n'ai-je pas à m'occuper de ce que l'on  
« inscrira sur votre registre. »

— Cependant, Madame, il faudra bien qu'il soit fait une déclaration quelconque, par vous ou par l'ac-

coucheur qui vous donnera ses soins. Le silence, en pareil cas, est impossible; il constituerait une suppression d'enfant qui pourrait avoir, plus tard, de graves conséquences.

« — Docteur, je suis mariée; un autre que moi  
« aura à réparer ces torts, s'il y en a. Je n'entends  
« rien à vos lois; je ne suis plus Française, je veux  
« vivre obscure et tranquille. Mais il me semble que  
« je pourrais essayer une chose. Pourquoi le Gouver-  
« nement ne m'a-t-il pas demandé une déclaration  
« par laquelle je m'engagerais à me retirer dans un  
« lieu déterminé, sans plus me mêler en rien aux  
« affaires et à la politique? On pourrait, je pense,  
« s'en rapporter à moi. Je ne suis pas femme à  
« manquer à ma parole. »

— Madame veut-elle m'autoriser à transmettre cette proposition à qui de droit? Veut-elle que je l'envoie directement à M. d'Argout, ou que je charge le général de ce soin?

« — Non pas, s'il vous plaît : avant huit jours ,  
« je la lirais dans le *Moniteur*, et je n'en serais  
« pas plus avancée. Et puis, le Gouvernement aime  
« bien mieux me voir mourir ici; c'est son désir et son  
« espoir. A la suite d'un acte de naissance, on inscrira  
« un acte de décès, et tout sera fini pour moi. On  
« s'obstine à me prêter une importance politique que  
« je n'ai réellement pas ; mais cela convient aux mi-  
« nistres; cela légitime ce qui a été fait contre moi et  
« ce que l'on prépare encore. Et pourtant, faible  
« femme que je suis, brisée de fatigue, accablée de  
« douleurs et de chagrins, si on me donnait la liberté  
« aujourd'hui, à cet instant même, je partirais, dussè-  
« je aller seule et à pied jusqu'en Espagne, et mourir  
« en y arrivant. Je suis bien mal ici, certes, mais



« quand bien même on me donnerait un palais pour  
« prison, quand on m'y entourerait d'égards et de  
« soins, je n'en sentirais pas moins la privation de la  
« liberté. Une cage dorée n'en est pas moins une cage,  
« et il n'y a si chétifoiseau qui ne la quitte pour aller  
« au désert. »

Dans les circonstances de ce genre, M<sup>me</sup> la duchesse de Berry s'anime et parle avec une vivacité remarquable. Son langage est coloré, accentué; souvent l'expression est heureuse; il y a dans cette abondance d'images, d'interrogations, d'invectives, une certaine éloquence qui vient du cœur. Elle gesticule beaucoup, comme je l'ai déjà dit, et cela ajoute singulièrement à l'énergie de son débit méridional. Dans des cas de ce genre, j'applaudis très franchement l'orateur; je loue la forme pour me dispenser d'apprécier le fond; mes compliments s'adressent à l'artiste, et j'évite ainsi de me prononcer sur la cause en litige. Ma position m'interdit de prendre un parti. Je me contente de recueillir ces conversations, d'en bien saisir le sens, et j'en envoie la substance soit à M. le comte d'Argout, soit à M. Orfila. Je crois que la connaissance de ces petites scènes peut être fort utile à la princesse, en modifiant les jugements du ministère, et je m'estimerais heureux si, par ce moyen, je parvenais à déterminer le Gouvernement à lui appliquer quelque mesure favorable. En agissant ainsi, je ne crois pas outrepasser mes devoirs. Je ne donne à ces communications aucune forme officielle; ce sont des causeries confidentielles, tout à fait en dehors de mes attributions spéciales. Mon but est de bien faire connaître la princesse, de la montrer sous son vrai jour et de lui gagner la bienveillance des personnes de qui dépend son sort actuel.

Tous ces entretiens se terminent d'ordinaire par

un mouvement fébrile, que je combats par des bains, des boissons calmantes et divers médicaments antispasmodiques. Je recommande à la princesse de ne recevoir personne, de tâcher de dormir, ce qui lui arrive quelquefois dans l'après-midi, puis le soir je fais en sorte de lui parler de choses qui lui plaisent. M<sup>me</sup> d'Hautefort est alors notre providence; son piano savant, sa mémoire musicale inépuisable, nous viennent en aide, et la distraction est complète. C'est ce qui nous est arrivé aujourd'hui. M<sup>me</sup> la comtesse a joué presque toute la partition de *Cenerentola*, puis les airs principaux de la *Gazza ladra*, et cette musique charmante nous a fait passer deux heures très agréablement.



Jeudi 21 mars.

J'ai eu ce matin un petit entretien avec M<sup>me</sup> la comtesse d'Hautefort. Cette dame m'a engagé à user de mon influence sur la princesse pour l'empêcher de se fatiguer comme elle le fait en parlant avec tant de chaleur sur les choses qui la touchent.— Mais, Madame, ai-je dit, ce serait une tyrannie, et d'ailleurs, je vous l'avoue, j'ai le plus grand plaisir à écouter Son Altesse Royale. — « Voilà justement le mal. Il ne faudrait pas  
« tant écouter. Madame met trop de vivacité dans ses  
« discours pour ne pas dire bien des choses qu'il serait  
« mieux de garder pour soi. Vous écoutez beaucoup,  
« docteur, vous avez très probablement une mémoire  
« excellente, et, avec tout cela, vous pourriez aisément  
« compromettre la princesse non seulement aux yeux  
« du Gouvernement actuel, ce qui serait fâcheux dans  
« la position où nous nous trouvons, mais encore

« auprès de notre parti, ce qui serait beaucoup plus  
« grave. »

L'affaire se présentant sous cet aspect, j'ai dû la discuter sérieusement. J'ai dit à M<sup>me</sup> d'Hautefort que ma position de médecin m'imposait une discrétion qui n'était pas moins dans mes goûts que dans mes habitudes, que jamais je ne pourrais abuser d'une confiance, et que tout ce qui se disait dans le pavillon de la princesse ne pouvait devenir de ma part l'objet d'un rapport officiel. Mes attributions ici sont très tranchées, je ne m'occupe que de ce qui me regarde. La santé de la princesse est la seule chose qui me touche personnellement ; je considère comme un devoir pour moi de contribuer, par tous les moyens possibles, à l'amélioration de cette santé. Je n'agis que dans ce but ; je laisse de côté toute considération de parti, d'intérêt politique ; cela me touche peu, je l'avoue, et vous me permettrez, Madame, de me borner à bien remplir mon rôle médical.

« — D'accord, monsieur le docteur, d'accord, mais ce  
« n'est pas là précisément le point qui m'occupe. Je vous  
« l'ai déjà dit, j'ai peur de ceux qui écrivent. Par le  
« temps qui court, il pleut des mémoires sur toutes  
« sortes de choses, chacun se met à raconter ce qu'il  
« a fait, ce qu'il a vu ; je crains que l'envie ne vous  
« vienne d'en faire autant. J'avoue que l'occasion est  
« tentante, car tout ce qui se passe ici est de nature à  
« intéresser bien du monde. »

— J'ai eu l'honneur de dire à Madame la comtesse que j'avais en effet l'habitude de récapituler chaque soir les événements de la journée, mais ces notes sont destinées à établir bien exactement les dates de nos principaux faits et gestes dans cette citadelle. Je peux avoir besoin de retrouver ces renseignements précis et

circonstanciés, et la plus simple prudence me fait une loi de prendre ces précautions. J'avoue que la vie oisive que nous menons ici, non moins que la nature singulière des incidents qui surviennent presque chaque jour, m'a conduit à donner un peu d'extension à ce mémorial et qu'il renferme en effet bon nombre de circonstances fort intéressantes. Je sais toute la réserve qui m'est imposée par le nom de M<sup>me</sup> la duchesse de Berry et par ma position officielle auprès de sa personne ; jamais je ne pourrai rien dire ou faire qui lui soit préjudiciable.

« — Tout cela est bien et je vous en sais gré, mais « cela ne me rassure que médiocrement. Ainsi que je « vous le disais en commençant, Madame se tour-  
« mente beaucoup, la patience lui échappe, et, dans « ces moments-là, elle dit bien des choses qu'il serait « mieux de taire. Ce sont ces choses-là que je vou-  
« drais être seule à entendre. Vos oreilles ne sont pas « façonnées comme il le faudrait pour recevoir ces « sortes de confidences qui sont dues à la colère, et « les nôtres savent quand elles doivent se fermer « discrètement. Aussi vous devriez engager Madame « à se calmer, à parler peu, ce qui serait grandement « dans ses intérêts. »

— Permettez-moi de vous dire, Madame, que Son Altesse Royale n'a rien à perdre en donnant ainsi, devant moi, un libre cours à ses pensées intimes. Je suis bien convaincu, d'ailleurs, que Madame s'arrêtera toujours à temps. Il y a chez les femmes un instinct qui domine les plus aveugles emportements, et je crois que je ne devrai pas à ces hasards la connaissance des secrets de votre parti.

Nous avons assez longtemps argumenté sur ce sujet délicat. L'insistance de M<sup>me</sup> d'Hautefort prouve com-

bien elle redoute que l'on pénètre dans le sanctuaire réservé aux fidèles. S'il n'y a pas de héros pour un valet de chambre, il pourrait bien ne pas y avoir d'héroïne pour un médecin ; les personnes qui ont un intérêt quelconque à conserver le prestige dont elles entourent leurs idoles voudraient éloigner à tout prix ces témoins incommodes qui voient, apprécient et jugent sans céder aux entraînements de l'esprit de parti.

Au reste, la dame d'honneur a raison. Mon rôle de tous les jours commence à devenir fort intéressant. Chaque soir, en rentrant dans ma chambre, alors que la cantine est silencieuse, que les bruits de cette garnison grouillante se sont éteints par ordre, et que tout le monde dort ou du moins doit dormir, je saisis presque malgré moi une plume et j'écris, j'écris avec ardeur ; ma mémoire fidèle reproduit les plus longues conversations, je me rappelle les mots eux-mêmes, surtout quand ils sont, comme hier soir, l'expression vive et pittoresque d'une pensée dominante, élevée à la puissance d'une passion qui s'empare de l'esprit de la princesse. Alors, en effet, la parole devient abondante, facile et je la retiens d'autant plus aisément qu'elle me frappe davantage. Il faut dire, pour l'exactitude historique, que, dans l'état ordinaire, la princesse appartient tout à fait à la catégorie des causeurs vulgaires, et qu'avec la meilleure envie d'admirer son esprit elle n'en met pas partout et toujours dans ses moindres phrases.

Les princes ne diffèrent pas absolument des autres hommes ; ils n'ont pas nécessairement plus de mérite que vous, que moi, que tout le monde ; tout au plus pourraient-ils se parer des avantages d'une éducation plus soignée, plus complète, mais trop souvent

c'est par là qu'ils pèchent ; les qualités qui brillent en eux ne sont souvent que l'imitation de celles des personnes qui les entourent. Mais assez de critique comme cela. Je confesse volontiers que je n'ai pas la bassesse de la vénération et qu'il aurait fallu que je fusse un éléphant pour que je m'agenouillasse spontanément devant le soleil ou tout autre astre souverain.

Cela ne m'empêche pas de prodiguer mes soins à ma royale malade. Je l'ai trouvée ce matin toujours aussi souffrante ; la nuit n'est pas pour elle un vrai temps de repos. Son sommeil est toujours agité, et le matin, quand vient le moment du lever, elle est accablée de fatigue. Ma pharmacie est impuissante à modérer la fièvre nocturne, la toux matinale, à arrêter la maigreur croissante.

Le général, à qui je fais part de mes inquiétudes, et qui tout récemment les partageait et même les exagérait, semble croire aujourd'hui qu'elles sont moins fondées que nous ne le pensions. Il attribue le mal actuel à la contrariété très vive que causent à la princesse les articles de journaux qui traitent la grande question de la nécessité de l'accouchement à Blaye. Il est certain que, sur ce chapitre, Madame n'entend pas raison. Elle s'emporte avec violence contre cette démonstration qui lui enlève tout espoir de liberté, et les scènes qui en résultent la fatiguent énormément.

Dans plusieurs entrevues du général et de la princesse, cette question a été agitée et elle a soulevé des tempêtes. M. Bugeaud, qui est avant tout un homme politique, embrasse chaudement les intérêts de l'État ; il soutient le ministère avec une conviction parfois intolérante, et de là des scènes orageuses contre lesquelles je m'élève en vain. Le général, qui est plein de bonté pour Madame, ne lui fait jamais de conces-

sion sur les principes politiques ; il traite tout à fait en ennemi le parti de la princesse, et sa franchise un peu rude froisse violemment les nerfs agacés de ma pauvre malade. Il croit que l'on doit amener peu à peu la princesse à l'idée de faire ses couches à Blaye ; il se refuse à lui laisser des illusions à cet égard, parce que, selon lui, quand la vérité se découvrira, son désappointement sera plus cruel. En homme plein de fermeté, il aime mieux aller droit au but, frapper le grand coup, puisque cela est nécessaire, et il lui répugne de nourrir un espoir qui sera infailliblement détruit.

Il me reproche de ne pas agir comme lui. Je dois me défier de ce qu'il appelle mon bon cœur, et ne pas me rendre, par faiblesse, complice des partisans de la princesse, qui la trompent sciemment et l'endorment dans une fausse sécurité. Il est revenu plusieurs fois sur ce chapitre, et, comme je trouve que cette manière de penser est assez étrangère à ses sentiments habituels, je suis tenté de croire que mon cher général n'est, en ceci, que l'écho de quelque personnage placé à côté de lui ou plus haut que lui. Cela me semble venir de Paris. M. le comte d'Argout, du moins, ne me reprochera pas de lui laisser ignorer les motifs qui servent de base à mes inquiétudes. Je sais que M. Orfila lui communique mes lettres, qui sont beaucoup plus explicites, et, s'il arrive quelque événement fâcheux, personne ne pourra se plaindre d'avoir manqué d'avertissements.

Le général a reçu aujourd'hui l'annonce de l'arrivée prochaine de M. Deneux. Il a quitté Paris et ne peut tarder d'arriver bientôt à Blaye. Décidément la Faculté de médecine de Paris émigre vers les bords de la Gironde. M. Dubois, M. Deneux et moi, tous les trois

*La Duchesse de Berry*

LA CAPTIVITÉ  
DE MADAME  
LA DUCHESSE DE BERRY  
A BLAYE  
— 1833 —

JOURNAL  
DU DOCTEUR P. MÉNIÈRE  
MÉDECIN ENVOYÉ PAR LE GOUVERNEMENT AUPRÈS DE LA PRINCESSE

PUBLIÉ PAR SON FILS  
LE DOCTEUR E. MÉNIÈRE

AVEC DEUX LETTRES INÉDITES DE BALZAC ET DU MARÉCHAL BUGEAUD

I

PARIS  
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR  
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES  
3, RUE AUBER, 3

—  
1882





dans la citadelle, cela me parait presque impossible, et cela cependant est. Que va dire Madame ? Il est convenu entre le général et moi que nous ne parlerons pas de ce nouvel hôte, et que la princesse ne sera avertie qu'un peu plus tard.

Après une heure de causerie insignifiante au pavillon, je suis rentré ce soir au salon, où j'ai trouvé le général un peu soucieux. Il m'a dit, en plaisantant, que la princesse m'accaparerait, et que je passais à l'ennemi avec armes et bagages. Il m'a été facile de lui démontrer l'exagération de ces reproches. Deux motifs m'ont engagé à multiplier mes visites à Madame : d'abord son indisposition, l'espèce de pansement que je lui fais matin et soir, puis les événements survenus et l'état moral qui en a été la conséquence. « Vous-même, général, vous m'avez invité cent fois à prodiguer mes soins et mes consolations à la captive ; j'ai suivi votre conseil, et aujourd'hui vous vous en plaignez ! »

Cette petite discussion n'a pas eu d'autres suites. Je suis à peu près certain que le général, en me parlant ainsi, a cédé, peut-être à son insu, à des insinuations étrangères. Sa bienveillance habituelle et l'élévation de son caractère ne lui permettent guère d'entrer dans des détails de ce genre.

~~~~~  
Vendredi 22 mars.

Ce matin, Madame se trouve mieux, la nuit a été bonne, et j'ai saisi un moment favorable pour dire qu'on attendait M. Deneux d'un instant à l'autre. Cette nouvelle a causé une certaine émotion, et la princesse a dit assez vivement :

« — Faire voyager de ce temps-ci un homme de
« cet âge ! et dans quel but ? sans que je l'aie demandé,
« sans qu'il puisse m'être utile à rien ! c'est affreux !
« Je le renverrai à Paris, soyez-en sûr, je ne le recevrai
« pas. Il ne sera pas dit que l'on m'imposera un
« accoucheur, lors même que cet accoucheur m'est
« dévoué. »

Quelques renseignements sur cette affaire m'avaient été donnés par le général ; aussi je pus dire à la princesse : Permettez-moi, Madame, de vous faire observer que M. Deneux n'a pas reçu d'ordre de départ, mais que la proposition de se rendre auprès de Votre Altesse Royale a été faite par lui-même. Vous conviendrez que, dès qu'il prenait une semblable initiative, le Gouvernement ne pouvait pas lui refuser la permission de venir à Blaye.

« — Qui vous a dit cela ? Comment le savez-vous ?
« Je ne croirai jamais que ce brave homme a pris
« cela sous son bonnet. Le père Deneux ne se décide
« jamais tout seul, et il faut qu'on l'ait poussé. Je le
« connais ; une telle démarche ne peut pas lui appar-
« tenir en propre. »

J'ai dit à Madame qu'elle ne tarderait pas sans doute à éclaircir ce mystère, et que son accoucheur ordinaire lui exposerait les motifs qui l'ont porté à prendre ce parti :

« — Mais vous-même, docteur, que savez-vous
« là-dessus ? Vous me paraissez fort au courant de
« cette histoire. Contéz-moi donc cela. Pourvu que
« M. Deneux n'ait pas fait quelque folie ! Avec sa
« tête picarde, il ne calcule pas toujours les justes
« conséquences de ses actions. Tenez, je suis on ne
« peut plus contrariée de cela. Je ne le recevrai pas,

« je ne le verrai pas, et il retournera à Paris soigner ses
« malades. »

Le fait est que je ne sais rien. Le général m'a dit tout simplement que M. Deneux avait demandé à venir à Blaye, et que le ministère s'était empressé de lui *accorder cette faveur*. Je crois parbleu bien ! Il me semble que rien ne pouvait lui être plus agréable. La présence de M. Deneux auprès de M^{me} la duchesse de Berry devient la chose du monde la plus significative, et aucun fait plus concluant ne s'est passé ici depuis la fameuse déclaration du 22 février.

Nous avons longuement causé sur ce chapitre. J'ai exprimé à Madame toute ma satisfaction de voir auprès d'elle deux hommes de l'importance de MM. Dubois et Deneux. Il y a là les plus fortes garanties contre tout accident futur, et la sécurité qui résulte pour moi de la présence de ces deux maîtres en accouchement, va me rendre le séjour de la citadelle aussi agréable que possible.

« — Pour vous, peut-être, docteur, mais pas pour
« moi, je vous le jure. Ce sera toujours un lieu mau-
« dit, un enfer où je souffre comme une âme damnée,
« et d'où je voudrais sortir à tout prix. »

— Il me semble possible, Madame, que l'époque avancée de votre grossesse devienne un obstacle à tout voyage un peu long. Il serait imprudent de vous exposer aux hasards des grandes routes, et le Gouvernement ne doit rien négliger dans l'intérêt de votre conservation.

« — Je l'en dispense bien volontiers, et d'ailleurs
« je ne crois pas à tant d'humanité de sa part. Je
« vous l'ai dit et je vous le répète, on veut me faire
« mourir d'ennui et de désespoir. Avec un caractère
« comme le mien, on ne supporte pas la prison. Vos

« ministres savent bien que je n'y resterai pas long-
« temps. »

Ce thème n'est pas neuf, ni les variations non plus, mais on ne s'étonnera pas que la princesse y revienne souvent. La liberté est son idée fixe, son dada, car c'est sans doute celui de tous les captifs. Cependant, je trouve qu'elle en parle avec moins d'ardeur. Il n'y a pas quinze jours, cette conversation eût amené un orage et des larmes ; aujourd'hui Madame a conservé son sang-froid ; je vois avec plaisir qu'elle accepte plus volontiers les événements, lors même qu'ils lui sont contraires.

Ce soir, je ne suis resté que quelques minutes auprès de la princesse, et je suis rentré au salon. Une certaine dose de bonne humeur règne dans l'assemblée. On paraît fort disposé à rire, et voici le régal qu'on nous a servi :

Nos officiers, si souvent désœuvrés, doivent à cette circonstance un esprit inventif dont nous profitons. Obligés de lutter contre l'ennui de certaines garnisons, ces Messieurs savent se créer des ressources qui nous sont bien précieuses en ce moment. Nous ne pouvons pas, il est vrai, jouer la comédie, ce serait trop de besogne, et, d'ailleurs, nous sommes forcés de mettre beaucoup de discrétion dans nos amusements. Le salon est devenu peu à peu le lieu consacré aux ébats de ces joyeux militaires ; donc, voici un petit échantillon des divertissements qu'ils nous donnent de temps en temps :

Un grave personnage, à figure habituellement renfrognée, est doué, à un très haut point, de cette force comique que les Anglais appellent *humour*. Son sérieux imperturbable ajoute un charme singulier aux parades,

dignes de la foire, qu'il débite avec une verve entraînante.

Ce soir, on a disposé le salon de manière à nous donner une sorte de représentation burlesque qui était sur le point de commencer lors de mon arrivée. Un jeune officier, affublé d'un extravagant costume d'astrologue, ouvre la porte qui fait communiquer le salon avec le cabinet du général, et nous voyons dans cette ouverture un spectacle qui nous a tous mis en gaieté. Une table convenablement drapée remplit la porte, et sur cette table se tient gravement assis une espèce de mandarin chinois de la forme la plus bizarre. Sa grosse tête paraît reposer sur un corps exigu, et ses jambes fort courtes sont celles d'un nain monstrueux.

La chose ainsi établie, d'après des procédés qu'on peut deviner sans que je les décrive, notre astrologue procède à la démonstration de ce prodige vivant, qui a des dents et n'est point empaillé. Les lazzis pleuvent, les calembours tombent comme grêle, le démonstrateur s'abandonne aux hasards d'une improvisation très prolongée et pleine de hardiesses au gros sel. Toutes les actualités sont passées en revue, et il y a peu de personnes qui aient le privilège d'échapper à ce feu roulant de plaisanteries. Une bonne dose d'esprit soutenue par une audace imperturbable, la langue la mieux pendue, la malice d'un singe, l'espièglerie d'un écolier, tels sont les éléments d'un plaisir de haut goût, que l'on mitige quand il y a des femmes, et qui nous a parfaitement désopilé la rate.

Le général partage nos bruyantes hilarités. Il oublie pour un moment l'article du *National* qui le met en colère depuis ce matin, il abandonne la politique pour écouter les dissertations gouvernementales de Polichinelle, et l'orateur, qui s'anime, trouve facilement le

moyen de glisser de bonnes vérités à l'adresse de Messieurs tels et tels. Les questions les plus scabreuses adressées à l'homme à la grosse tête sont résolues avec un aplomb effrayant. On scrute le passé, on s'attaque à l'avenir, et pour nos habiles comédiens il n'y a plus de mystères. Dieu sait les éclats de rire qui accueillent les grands secrets que nous confie l'oracle nain ! Dieu sait les demandes indiscrètes que chacun s'empresse de lui adresser, et les réponses que cela provoque !

Le temps passe vite au milieu de ces joyeusetés, et la pendule du salon, en sonnant minuit, nous a rappelés aux affaires. Chacun prit le chemin de son lit. Les sentinellés, étonnées de voir tout l'état-major sur pied à une heure aussi indue, nous accueillent par des *qui vive* ? multipliés, auxquels nous répondons par des drôleries, et moi, retenu longtemps par ma tâche de chaque jour, je ne prends congé de mon journal qu'après avoir épuisé tous les incidents de la journée.



Samedi 23 mars.

Nous apprenons que M. Deneux est arrivé à Blaye hier soir, mais trop tard pour être reçu à la citadelle. Il est descendu dans le même hôtel que M. Dubois. Le général lui a envoyé son aide de camp pour l'inviter à venir déjeuner avec nous.

A huit heures et demie, j'étais auprès de M^{me} la duchesse de Berry. Sa nuit n'a pas été mauvaise, elle est assez bien disposée, et je lui ai annoncé l'arrivée de son accoucheur. Cette nouvelle a été reçue sans trouble et très probablement la princesse, après mûre réflexion, a jugé convenable de voir M. Deneux. Cette visite qui

lui arrive de Paris doit vivement piquer sa curiosité. Ce médecin si répandu dans la haute clientèle du faubourg Saint-Germain doit être en mesure de répondre à bien des questions intéressantes pour Madame, très probablement aussi, il apporte des lettres, des paroles, et, à tous ces titres, il doit être le bienvenu.

Je trouve la princesse fort préoccupée; aussi j'abrège ma visite. M^{me} d'Hautefort, que j'ai vue un instant, paraît très contrariée de l'arrivée de M. Deneux. Elle voit clairement que tout cela tend à rendre impossible la mise en liberté de la princesse, et la perspective d'une si longue clôture la rend très malheureuse.

M. Deneux, que je n'ai pas l'honneur de connaître particulièrement, est un homme de grande taille, très chauve, un peu courbé par l'âge, et dont le visage respire la bienveillance. Il m'a paru fort ému en entrant dans le salon où nous étions tous réunis avant le déjeuner. Le général lui a fait un excellent accueil, il nous a tous présentés à ce médecin qui se confond en salutations et en politesses un peu surannées.

L'accoucheur de Madame a déjeuné avec nous, ou mieux a assisté à notre repas. Il a la voix tremblante, ses yeux sont injectés, humides; on aperçoit en lui tous les signes d'une émotion intérieure qu'il se donne à peine le soin de dissimuler. En sortant de table, M. Bugeaud est monté au pavillon pour prendre les ordres de M^{me} la duchesse de Berry relativement à M. Deneux. Après quelques mots un peu vifs, dernières récriminations contre le Gouvernement qui dispose arbitrairement de son sort, Madame a consenti à recevoir son accoucheur, non sans protester qu'elle le renverrait à Paris.

Le général est revenu au salon, et, quand il a proposé à M. Deneux de le conduire auprès de la princesse,

mon très honoré confrère s'est levé aussitôt, mais sa démarche chancelante nous a surpris. Tous les convives ont paru étonnés des manières de ce médecin; son langage singulier a été l'objet de remarques plutôt plaisantes que critiques, et j'ai eu à répondre à une multitude de questions sur cet honorable membre de la Faculté.

Le général ayant bien voulu me donner quelques détails sur l'entrevue de M^{me} la duchesse de Berry et son accoucheur, voici ce qui c'est passé :

En entrant dans la chambre à coucher de la princesse, M. Deneux s'est précipité aux pieds de Son Altesse Royale, qui l'a relevé avec bonté. Il pleurait, sanglotait, disait des mots confus, des phrases inintelligibles, et bientôt, ayant un peu repris ses sens, il s'est répandu en protestations de dévouement. Madame lui a dit qu'elle était bien aise de le voir, qu'elle connaissait tout son zèle pour ses intérêts, tout son attachement à sa personne, mais qu'elle n'avait pas besoin de lui en ce moment, qu'il devait retourner à Paris pour soigner ses clientes, et qu'elle le ferait demander dès qu'il en serait temps.

M. Deneux a répondu que, puisqu'il était venu, il désirait rester auprès de Son Altesse Royale, qu'il avait fait très volontiers le sacrifice de sa clientèle, et qu'il espérait que Madame voudrait bien l'accepter comme une preuve de son dévouement.

Ce débat s'est un peu prolongé, et le général, ne voulant pas gêner cette entrevue en restant en tiers avec ces deux personnages, les a laissés en tête à tête. Je suis bien aise de le dire ici : personne ne pourrait mettre plus de bienveillance et de loyauté dans les rapports que les circonstances ont rendus nécessaires entre le général et Son Altesse Royale. M. Bugeaud agit

toujours avec une franchise parfaite, et rien ne serait plus facile que de la tromper. Il ne soupçonne jamais la ruse, et, si quelquefois il ordonne des mesures de surveillance, c'est à l'instigation d'un certain nombre de subalternes qui essayent de se faire valoir en lui inspirant des craintes qu'il n'a pas. La garde de la citadelle est facile, et le général ne s'occupe que de cela. Il admettrait volontiers auprès de la princesse tous les curieux qui se présentent pour la voir, les récalcitrants qui ne croient pas à la grossesse, les légitimistes qui crient aux rigueurs tyranniques, à la contrainte morale, en un mot tous ceux qui, pour une raison quelconque, ne sont pas convaincus de la loyauté du Gouvernement. Cette façon d'agir prouve plus de bonne foi que de connaissance du cœur humain. L'esprit de parti ne raisonne pas ainsi, et ceux qui nient ont d'excellents motifs pour ne pas vouloir être convaincus. Il n'y a si bon aveugle que celui qui ne veut pas voir.

Il y avait au moins une heure que la princesse et son accoucheur s'entretenaient librement de leurs affaires, lorsque M. Gintrac est arrivé à la citadelle. Nous nous sommes rendus au pavillon et nous avons été admis aussitôt. Ainsi réunis, nous avons fait connaître à M. Deneux les particularités qu'offre en ce moment la santé de M^{me} la duchesse de Berry, et nous avons reçu de notre confrère des renseignements utiles sur divers points qui sont de sa compétence.

Cette sorte de consultation, qui nous a tenus réunis pendant plus d'une heure, a eu pour résultat une pièce signée de nous trois, et dans laquelle nous exposons nos idées sur l'état actuel de la santé de Son Altesse Royale. Elle a été remise au général et partira par le courrier de ce soir. Il avait été question de prier

M. Dubois de s'adjoindre à nous, mais il paraît qu'il a refusé de se mêler de ce qui regarde M^{me} la duchesse de Berry jusqu'à ce qu'il ait été admis auprès d'elle.

M. Gintrac est très contrarié de l'arrivée de M. Deneux. Il m'a dit que beaucoup de personnes de Bordeaux regardent sa présence à Blaye comme une chose déplorable. Il paraît même qu'on a tenté divers moyens pour s'opposer à ce voyage, mais que, cela s'étant fait assez précipitamment, on n'a pas eu le temps de prendre les mesures nécessaires ; M. Gintrac, dans un moment opportun, s'est même exprimé en termes très clairs sur ce fait qui lui paraît si grave ; Madame, après un mouvement des épaules assez significatif, a dit :

« — Que voulez-vous que j'y fasse ? Je ne l'ai pas demandé, au contraire ; mais le voilà, je ne puis pas le renvoyer. Il pleure, il se désole ; le faire partir, ce serait le tuer ! »

M. Gintrac m'a paru médiocrement touché de ces considérations. Il a dit que les affaires sérieuses s'accommodaient mal de ces sentiments, fort honorables sans doute, mais peu compatibles avec des intérêts majeurs, et qu'en pareil cas l'on ne devait pas agir sans prendre conseil.

Ce soir, à l'heure de ma visite ordinaire, M^{me} d'Hautefort et M. de Brissac se sont joints à M. Deneux et à moi pour faire cercle autour du lit de la princesse. La conversation a été assez vive. On a parlé surtout de Paris et de ce qui s'y passe. Chacun accablait de questions mon honorable confrère, dont les réponses, il faut le dire, étaient loin de satisfaire l'ardente curiosité de ces dames. M. Deneux est peu au courant de ce qui se passe dans le monde politique. Il nous a raconté beaucoup de choses qui lui sont exclusive-

ment personnelles et qui, par cela même, ne nous intéressent pas beaucoup.

L'accouchement de la princesse de ***, la grossesse de la duchesse de ***, la mort de la marquise de *** et autres événements du même genre sont la base de ses récits. M^{me} d'Hautefort, qui me semble avoir peu de goût pour cette chronique d'alcôve, a vingt fois coupé la parole à cet excellent accoucheur.

La princesse m'a paru embarrassée de sa nouvelle acquisition. Elle a, je crois, une assez faible opinion du génie de notre cher confrère, elle le ménage; on voit qu'elle fait cas de son dévouement, mais elle paraît en craindre les excès ou les écarts. On voit qu'elle le surveille : elle l'écoute avec une sorte d'inquiétude et elle est toujours prête à l'interrompre, comme si ses discours pouvaient la compromettre. Si je ne me trompe, il y aura là matière à de curieuses observations; je me promets bien d'en faire mon profit.

J'ai reçu, ce soir, une lettre de M. d'Argout, dans laquelle il m'invite à lui écrire tous les jours et à redoubler de soins pour mettre la princesse à l'abri des inconvénients de la saison. La dépêche de M. le ministre de l'intérieur est assez sèche; on dirait que Son Excellence est mécontente de quelque chose. Nous verrons bien. J'ai la conscience tranquille, je ne néglige aucun des devoirs que la situation m'impose, et, si ce que je fais ne convient pas, on me le dira. Le général est toujours un peu froid; il me plaisante sur mes succès au pavillon : suivant lui, je fais là-haut la pluie ou le beau temps; mais je le laisse dire et je marche tout droit devant moi.

Dimanche 24 mars.

Il y a du mieux dans la situation de M^{me} la duchesse de Berry. Je l'ai vue ce matin avec M. Deneux, et lui-même m'a dit que la princesse ne paraissait pas sérieusement affectée. Suivant lui, l'état moral est plus inquiétant que la situation physique. Sa toux a beaucoup diminué et, cette nuit, il y a eu plus de quatre heures d'un bon sommeil. L'appétit augmente, mais Madame se lève à peine pour dîner ; elle ne sort pas de son appartement, le défaut d'exercice contribue à l'affaiblir.

J'ai beaucoup causé avec M. Deneux. Les excellents procédés de la princesse à mon égard m'ont valu tout à coup les bonnes grâces de mon cher confrère. Je lui ai fait les honneurs de la citadelle et, pendant une promenade qui a duré deux heures, j'ai été surpris de l'intimité de ses confidences. Cette première entrevue m'a fourni assez de renseignements précis pour pouvoir, dès aujourd'hui, rédiger la biographie de l'illustre accoucheur de M^{me} la duchesse de Berry. Le pronom personnel lui est familier, la princesse et lui composant le fond de toutes ses pensées, et je dois lui rendre cette justice qu'il ne dit pas de mal de son prochain. Peut-être cela tient-il à ce qu'il n'a pas le temps d'en parler.

M. Deneux, ainsi que me l'avait dit Son Altesse Royale, est Picard, d'Amiens même, et, suivant moi, on ne peut plus Picard. Vingt fois par heure, l'accoucheur de Madame trouve moyen de rappeler sa chère Picardie. Il parle toujours des fortes têtes de son pays, de leur vivacité proverbiale, de leur susceptibilité. Il ne dit rien de leur esprit. Il m'a raconté ses relations de

parenté avec le célèbre Baudelocque, et, à l'entendre parler de sa vocation, il semble que l'on naisse accoucheur dans cette famille obstétricale. M. Deneux a un autre dada : c'est sa chaire de clinique d'accouchement à la Faculté de médecine de Paris. La révolution de Juillet l'a dépossédé, et, suivant lui, c'est une iniquité monstrueuse. La chaire a été créée pour lui. La spoliation dont il est la victime a été de sa part l'objet des réclamations les plus énergiques au ministre de l'instruction publique, au conseil royal de l'Université, et mon cher confrère s'agite outre mesure quand il entame ce chapitre de ses griefs contre le Gouvernement actuel.

M. Deneux parle trop pour ne pas laisser deviner sa pensée, et, d'ailleurs, il prend à peine le soin de la dissimuler. Le nom du professeur Dubois revient souvent dans ses récits ; il est aisé de voir qu'il existe une grande rivalité entre ces Messieurs ; il y a, ce me semble, entre eux, d'anciens griefs, vieilles rancunes qui tiennent à des intérêts d'argent ou d'amour-propre, peut-être même des deux. Je crois aussi qu'il y a opposition radicale entre ces deux têtes. L'une est probablement *républicaine*, l'autre *absolutiste*. M. Dubois, esprit froid, sceptique, jugement ferme et droit, le bon sens incarné ; M. Deneux, caractère expansif, procédant par élans d'enthousiasme, cœur tendre, admirant et adorant, croyant, fanatique de fidélité.... Ces deux personnages, que je vais avoir chaque jour sous les yeux, me paraissent être antipathiques ; voyons ce qui résultera de leur contact mutuel.

Je me suis abstenu avec soin de toute question sur les motifs qui ont décidé M. Deneux à venir ici. Je suis cependant fort curieux de les connaître, de saisir le fil des idées qui l'ont poussé à une semblable démarche.

J'espère qu'il ne tardera pas à m'en faire part. Il a eu la bonté de me dire tant de choses sur sa vie privée, que, suivant toute apparence, il ne pourra me dérober le secret de cette détermination si singulière. C'est une confiance que je recevrai avec empressement, dans l'intérêt de la postérité, qui ne peut manquer de s'enquérir un jour des causes qui ont porté M. Deneux à prendre un parti si agréable au Gouvernement, blâmé avec tant d'amertume par les légitimistes.

M. Dubois loge toujours en ville. Je vais le voir presque tous les matins. Il dine avec nous de temps en temps, s'assied au salon et fait quelques parties de piquet ou d'impériale. Il est bien portant et gai. La présence de M. Deneux lui paraît indifférente. Le général Bugeaud est plein d'attention pour ces illustres maîtres, mais je lui trouve toujours l'air un peu embarrassé avec moi. Je suis, au contraire, dans des rapports très amicaux avec plusieurs de nos officiers et je prends ma part des distractions qu'engendre la bonne humeur de ces Messieurs.

La citadelle est en ce moment une petite ville de province où s'agite un monde presque exclusivement masculin, ce qui n'empêche pas les caquets d'aller leur train. Il y a ici une telle disette de femmes, que nos galants officiers sont aux abois. Le concierge de la porte royale a une jeune fille assez jolie, mais gardée à vue par un père prudentissime, et qui, nonobstant, est le point de mire de toutes les œillades des jeunes lieutenants. La femme de chambre de M^{me} ***, jolie Béarnaise, à l'œil éveillé, allume d'étranges incendies dans le cœur des sergents-majors, fourriers et autres troubadours du 64^e. Souvent je raconte à la princesse les petits drames de notre garnison, les

désespoirs de tant d'amoureux retenus dans cette citadelle uniquement à cause de Son Altesse Royale ; je lui peins les rigueurs d'une consigne qui défend les promenades dans les campagnes voisines ; je la fais rire aux éclats en lui disant ce que souffrent ces martyrs d'une continence par ordre. Ce soir même, à propos de Bewis, qui se conduit fort mal, j'ai vu Madame s'abandonner à la plus franche gaieté, en m'entendant gémir sur le sort des malheureux qu'embrase cette canicule anticipée.

« — Que je les plains ! Vous devriez, monsieur le docteur, leur prescrire à tous un grand bain dans la Gironde : cela leur rafraîchirait le sang et la peau, et le nez de M. Deneux serait moins désagréablement affecté. Il paraît que cela ne sent pas bon dans sa chambre, où logeaient tout récemment quelques uns de mes charmants gardiens. »

— Je crains, Madame, qu'ils ne sentent le roussi. Tous ces cœurs brûlants me font craindre pour notre sûreté. La citadelle a des poudrières bien remplies, une explosion ne serait pas impossible. Cette jeunesse ardente nous menace de quelque catastrophe ; aussi je vais prier le général de nous faire assurer.

« — Dites-lui d'organiser une compagnie de pompiers, et de veiller à ce que tous ces volcans ne m'approchent pas de trop près. Et vous, docteur, vous ne nous parlez pas de votre douloureux martyre ? Comment supportez-vous les ennuis de ce grand couvent dont le général est le père gardien ? Mais vous avez peut-être fait des vœux en quittant Paris. »

Je me suis prêté de mon mieux à ces plaisanteries, qui ont beaucoup amusé la princesse. Le fait est que ma réclusion, qui est, jusqu'à un certain point, volon-

taire, car j'ai toute liberté de sortir de la citadelle quand il me plaît, ne m'a causé jusqu'alors aucun souci. Mes journées sont tellement remplies, que j'ai à peine le temps d'achever les diverses affaires qui font ma tâche quotidienne. Les visites au pavillon, les repas toujours un peu longs, puis la correspondance officielle ou amicale, et enfin ce mémorial qui me prend quelques heures que chacun ici consacre au sommeil, tout cela m'occupe entièrement et le monde disparaît à mes yeux. Si quelques souvenirs viennent voltiger autour de moi, sous la forme d'un gracieux rêve, je suis heureux de ces visions charmantes qui me ramènent vers les meilleurs temps de ma jeunesse, et je les appelle de tous mes vœux. Mais je reconnais la justesse de cette sentence poétique : *Otia si tollas, periere Cupidinis arcus.*



Lundi 25 mars.

A la suite d'une conversation dans laquelle M^{me} la duchesse de Berry est revenue avec assez d'instance sur le désir qu'elle avait de recevoir du Gouvernement des propositions au sujet des conditions que l'on mettrait à son départ, j'ai cru devoir écrire à M. d'Argout une lettre dans laquelle je lui dis que la princesse paraît décidée à souscrire aux conditions raisonnables que lui seraient faites à cet égard. Ainsi Madame consentirait à se retirer dans un lieu déterminé, sous la garantie d'une des puissances limitrophes de la France, et à y rester pendant un temps dont on réglerait la durée.

Ce projet, sur lequel elle revient avec complaisance, serait peut-être acceptable ; le général lui-même, qui

considère comme clos le rôle politique de la princesse, serait assez d'avis que le ministère prit des mesures à cet effet. Nous en avons parlé plusieurs fois et M. Bugeaud ne voit pas d'objections sérieuses à l'accomplissement de cette convention mutuelle. Pour moi, j'ai peine à croire que le ministère se dessaisisse ainsi des avantages qu'il trouve à retenir la princesse jusqu'après l'époque de ses couches ; mais ces hautes questions politiques ne sont pas de mon ressort et je passe outre.

J'ai déjà indiqué, à plusieurs reprises, certains petits symptômes d'un changement dans ma situation à l'égard de quelques personnes influentes de la capitale. Cet état, qui m'inquiète jusqu'à un certain point, constitue, pour moi, une cause de malaise, j'ai cru devoir m'en expliquer avec M. Orfila. Voici un extrait de la lettre que je lui ai écrite aujourd'hui :

« MON CHER MAÎTRE,

« Les rapports officiels m'effarouchent toujours beaucoup. Je crains de ne pas les rendre suffisamment intéressants pour M. le comte d'Argout, mais je crains encore plus de leur donner un genre d'intérêt que ne comporte pas la grave conjoncture où nous nous trouvons. Si le ministre avait daigné me dire son avis sur la manière dont je dois remplir la mission qu'il m'a confiée, s'il ne m'avait abandonné à moi-même de la manière la plus complète, nul doute que je n'eusse puisé dans ses avis, dans ses réflexions, dans sa critique ou dans ses éloges des moyens de faire ou plus, ou moins, ou mieux, ou différemment.

« Une chose me gêne encore. J'aime beaucoup les malades ; il m'est impossible d'être médecin à froid, il faut que je m'intéresse aux gens que je traite, qu'il

s'agisse d'une duchesse ou d'une portière. Je crois que si l'étude ne m'avait pas fait docteur, la nature m'eût conduit à être infirmier. Avec cette manière de sentir, ceux qui souffrent sont certains de captiver ma bienveillance innée.

« J'ai dû me défier de ce mouvement affectif quand je me suis vu admis chez M^{me} la duchesse de Berry. J'avais un devoir à remplir auprès d'elle, il devait passer en première ligne. Cependant, cela n'a pas dû aller jusqu'au point de négliger les intérêts de ma malade ; aussi n'ai-je rien omis de ce qui pouvait lui être agréable. Le général, qui veut quelquefois paraître plus dur qu'il ne l'est réellement, dit que ma sensibilité a le grand inconvénient de m'empêcher de juger sainement la situation actuelle de la princesse et de susciter dans tous les esprits des craintes imaginaires.

« Croyez bien, mon cher maître, qu'il n'en est rien. Je me pique d'exactitude en tout ; jamais ma sensibilité ne me fera compter cent dix pulsations là où il n'y en a que soixante-quinze. Jamais je ne trouverai de râle muqueux au sommet d'un poumon quand la respiration sera pure. J'ai vu, très positivement vu, que la princesse a de la fièvre le soir, je trouve qu'elle maigrit et tout le monde le voit comme moi ; aussi ai-je cru devoir signaler ces deux phénomènes, parce que, dans les circonstances où nous sommes, ils peuvent indiquer un état sérieux.

« Me reproche-t-on cette sollicitude si naturelle dans ma position ? J'en serais désolé, car alors j'aurais mal compris ma mission, ou bien on se serait mépris sur mon compte. Je ne suivrai en tout ceci d'autre règle que celle qui m'est tracée par ma conscience. Il me semble très facile de concilier mes devoirs de médecin avec ceux d'envoyé du Gouvernement. L'humanité et

la politique peuvent marcher d'accord; ce ne sera pas moi qui sacrifierai jamais l'une à l'autre.

« Mes relations avec la princesse deviennent de plus en plus agréables; elle a pris l'habitude de *jaser* avec moi une heure le matin et souvent plus encore le soir. Ces conversations, pendant lesquelles je joue souvent le rôle d'auditeur, me mettent au courant d'une foule de petites anecdotes fort intéressantes. M^{me} d'Hautefort et M. de Brissac, qui n'ont pas comme moi l'avantage d'entendre ces choses pour la première fois, nous laissent souvent en tête à tête, et M^{me} la duchesse de Berry, qui aime qu'on l'écoute, se dédommage des heures silencieuses de la journée. Ma mémoire heureuse enregistre ces caquets si amusants, et quelque jour je vous en régalerai à mon tour.

« Je crois que l'ennui de la captivité portera Son Altesse Royale à tout tenter pour y mettre un terme. Il faut convenir aussi que l'entourage habituel de la princesse ne se met pas en frais de distractions. Ce personnel, grossi tout récemment par l'arrivée de M. Deneux, se laisse abattre par le chagrin, et une tristesse générale semble présider aux réunions de l'intérieur. Tout cela est aussi peu amusant que possible. Chacun bâille à qui mieux mieux, et si bien que je suis étonné de n'avoir pas eu encore de mâchoire luxée à réduire. Il est vrai de dire que, parmi les susdites, il y en a de très solides, etc. »

J'espère que cette lettre sera communiquée à M. le comte d'Argout, et peut-être au Roi lui-même. Qui sait si ces lignes obscures n'entreront pas pour quelque chose dans les déterminations que prendront les puissances? Il y a ici et à Bordeaux assez de personnages considérables pour négocier la grande affaire de la mise en liberté conditionnelle. On pourrait d'ailleurs expé-

dier une sorte de plénipotentiaire qui viendrait signifier à la princesse les volontés du Gouvernement, et qui stipulerait les bases de cette sorte de traité. J'ai dit à M. d'Argout que je croyais M^{me} la duchesse de Berry capable de supporter les fatigues du voyage par terre ou par mer, pourvu toutefois que cela n'attendît pas au delà du commencement d'avril.

Tout cela a été dit à la princesse, et son esprit actif a aussitôt embrassé cette espérance avec une vivacité extrême. La journée a été excellente; elle a mangé avec appétit, elle s'est proménée dans sa chambre et dans le salon, elle a même fait une petite visite à M^{me} d'Hautefort; enfin le pavillon tout entier a paru se ranimer sous l'influence des idées riantes qui passent par la tête de Son Altesse Royale. Je crains bien que ce ne soit qu'un rêve, qu'une illusion, mais il faut prendre le temps comme il vient et sourire à ce rayon de soleil.

Ce soir, nous ne sommes déjà plus au beau fixe. Le baromètre descend, descend, et peu s'en est fallu qu'il ne tournât à la tempête. Voici pourquoi : Les journaux de Paris qui ont su le départ de M. Deneux pour Blaye font grand bruit de cet événement. Les uns triomphent, les autres sont furieux ; la *Guyenne* pousse des cris de l'autre monde, et ces clameurs qui pénètrent, comme on sait, jusque dans l'asile impénétrable de la princesse, lui causent de grands ennuis. Chaque jour depuis l'arrivée de son accoucheur, Madame parle de le renvoyer à Paris, elle revient sans cesse sur l'inutilité de sa présence dans la citadelle, et les supplications de M. Deneux n'ont pu lui arracher un consentement formel. Le cher maître s'en afflige et toujours il renouvelle ses instances. M^{me} d'Hautefort

lui est tout à fait contraire. Elle lui fait une rude guerre, et M. Deneux ne sait à quel saint se vouer.

Une nouvelle discussion sur ce point est revenue sur le tapis et nous a fort agités. Madame, qui comprend très bien les inconvénients de ce malencontreux voyage de son accoucheur, a clos le débat en remettant à demain le prononcé du jugement définitif qu'elle doit porter dans cette cause. Elle ne veut pas affliger M. Deneux, et sa bonté d'âme ne peut se décider à prendre un parti qui le rende malheureux. Les observations de M^{me} d'Hautefort sont très judicieuses, mais elles auraient encore plus d'influence sur l'esprit de la princesse, si la dame d'honneur y mettait moins d'aigreur. Il y a certainement entre ces deux personnages quelque sujet de dispute ; M^{me} d'Hautefort contrecarre sans cesse mon cher confrère, elle le taquine, et cette opposition perpétuelle pousse Madame à prendre le parti de son accoucheur.

M. Deneux, qui sort souvent en même temps que moi, est venu me reconduire et il a cru devoir réclamer mon intervention auprès de M^{me} la duchesse de Berry. pour la décider à le garder auprès d'elle. Je ne sais trop quel moyen je pourrai employer pour lui rendre ce service, mais sa démarche auprès de moi prouve très clairement l'extrême importance qu'il attache à conserver sa position d'accoucheur en titre de la princesse.

Mardi 26 mars.

Ce matin, après mes soins habituels, j'ai eu l'occasion d'acquérir un complément de preuves au sujet de M^{me} la duchesse de Berry. Je suis maintenant en

mesure de rédiger un rapport aussi affirmatif que possible. Il n'y a plus de place pour un doute quelconque, et, après avoir signalé cet événement à MM. De-neux et Dubois, j'ai écrit au ministre de l'intérieur pour lui annoncer que, dès ce moment, mon langage sur ce grave sujet prenait un caractère de certitude absolue. Mais qu'importe au Gouvernement l'espèce de doute philosophique qu'un médecin consciencieux et prudent croit devoir garder en pareille occurrence? Beaucoup de femmes enceintes nient leur grossesse jusqu'au dernier moment et parviennent à tromper tous ceux qui les entourent. D'autres, intéressées à figurer une grossesse fictive, simulent tous les symptômes de cet état et font de nombreuses dupes. Le médecin ne saurait se montrer trop circonspect au milieu de ces causes d'erreur, c'est ce qui m'a engagé à ne négliger aucune précaution pour arriver à la vérité.

Madame paraît enchantée de ma découverte. Elle semble croire que le ministère attendait ce complément d'instruction pour s'occuper de sa mise en liberté, et je ne me sens pas le courage de lui enlever cette persuasion. Le désir de quitter sa prison est tellement vif, qu'elle rattache tout à ce point capital pour elle. Ses amis se laissent aller moins facilement à une espérance qui ne s'appuie sur rien de solide. Tous les gens clairvoyants sont convaincus que le Gouvernement gardera la princesse le plus longtemps possible, et qu'un danger sérieux pour sa vie pourrait seul le déterminer à se dessaisir d'un otage aussi précieux. La guerre civile, en perdant son chef nominal, s'est éteinte sans coup férir, et la captivité de la princesse est une *garantie contre* le retour des hostilités.

Voici un incident inattendu, mais qui ne me surprend que médiocrement.

Vers la fin du dîner et lorsque la conversation commençait à s'animer, le planton du télégraphe a apporté un pli pour le général. Chacun de nous, suivant l'habitude en pareille circonstance, regardait attentivement le visage de M. Bugeaud pour chercher à deviner, par l'impression produite, la nature du message aérien, lorsque le gouverneur, se levant de table, me prie de passer avec lui dans une pièce voisine.

« — Voici quelque chose qui vous concerne, docteur. Le Gouvernement a besoin de vous à Paris. L'ordre de départ est pressant, il ne souffre pas de retard. Vous n'êtes pas malade que je sache, vous venez de dîner comme un homme qui se porte bien, je vais envoyer demander des chevaux de poste. La voiture qui a amené M. Deneux à Blaye est disponible, on va vous donner l'argent dont vous aurez besoin ; en avant donc, et surtout *motus*. Je désire que l'on ignore dans la citadelle cet enlèvement mystérieux. »

Le général m'a paru peu surpris de ceci, et je croirais volontiers que, dans ce voyage l'improvisation n'est que de mon côté. Beaucoup de petits symptômes que j'avais notés sans en bien comprendre la valeur me reviennent à l'esprit et me font penser qu'il s'est élevé ici, d'abord, et là-bas, ensuite, un nuage que j'aurai peut-être bien de la peine à éclaircir ou à dissiper.

Le général m'a exprimé en termes presque affectueux son regret de cette séparation subite. Il m'a dit qu'il craignait beaucoup que cette mesure ne cachât une disgrâce, conséquence naturelle de ce qu'il nomme mes *indiscrétions*. Ma correspondance très active est la cause de ce qui m'arrive aujourd'hui ; j'écris trop, à trop de personnes pour ne pas avoir à me reprocher

quelque faute capitale, et M. d'Argout aura voulu me réduire au silence par un moyen efficace.

J'ai fait une malle à la hâte, j'ai pris congé de M^{me} Bugeaud, et, après avoir mis en ordre mes petites affaires, et en sûreté mes papiers, je me suis bientôt trouvé prêt à partir. A l'instant où je quittais le cabinet du général, j'ai été surpris de voir son aide de camp se décider tout à coup à profiter de cette occasion pour revenir à Paris. Il y a là quelque chose qui ne me paraît pas clair. Le général approuve avec une extrême facilité cette séparation subite que rien ne motive, du moins en apparence. On dirait que M. Bugeaud est tout à la fois bien aise de changer d'aide de camp et de me donner une sorte de garde du corps qui réponde de ma personne. Il me semble que je suis devenu une sorte de prisonnier d'Etat, et que l'on me conduit, comme autrefois, à la Bastille.

Si ce jour clôt ma carrière médicale à Blaye, j'emporte du moins la certitude d'avoir rempli consciencieusement la mission qui m'avait été confiée. J'ai fait mon devoir, je suis prêt à rendre compte de chacun de mes actes pendant les trente-six journées que je viens de passer dans la citadelle. J'espère que M. Orfila ne trouvera rien à reprendre dans la conduite du médecin qu'il a désigné au choix des ministres.

A neuf heures, le général, accompagné de quelques-uns des chefs de la garnison, se fait ouvrir la porte Dauphine; on baisse le pont-levis, les gardiens nous regardent passer comme un événement, et nous montons M. Lombard et moi dans une chaise de poste qui part au galop sur la route de Paris.

Le mercredi 27 et le jeudi 28 mars, nous avons traversé successivement Angoulême, Poitiers, Tours, Blois et Orléans, et le vendredi 29, à neuf heures du

matin, nous changions de chevaux pour la dernière fois à la Croix-de-Berny, lorsqu'un monsieur, se présentant à la portière me demanda poliment si l'un de nous n'était pas le docteur Ménière, arrivant de Blaye. Sur la réponse affirmative, le susdit personnage nous dit qu'il a l'honneur de nous attendre depuis vingt-quatre heures et qu'il a ordre de m'accompagner jusque chez M. le président du conseil.

Flatté de cette attention délicate, j'autorise le monsieur à occuper le siège de la voiture ; le postillon qui nous prend pour quelque ambassadeur, pique des deux, et nous dépose à dix heures précises dans la cour de l'hôtel du ministre de la guerre.

Voici le récit exact et circonstancié de ce qui s'est passé dans cette journée intéressante.

Un officier supérieur placé dans un salon d'attente prend par écrit nos noms et qualités et envoie cette note à M. le maréchal Soult. L'huissier chargé de ce message revient au bout de quelques minutes et appelle M. le capitaine Lombard qui disparaît et que je n'ai plus revu. Mon compagnon de voyage portait sous son bras un gros registre dont je n'ai pas vu le contenu, mais qui renfermait, m'a dit M. Lombard, tout ce qu'il a recueilli de renseignements concernant M^{me} la duchesse de Berry pendant son séjour à Blaye.

Environ dix minutes après la disparition de l'aide de camp du général Bugeaud, on m'a appelé à mon tour, et bientôt je suis introduit dans le cabinet de M. le président du conseil des ministres. Le maréchal vient à moi et s'exprime en ces termes : « — Eh bien, docteur, on dit que vous êtes au mieux avec la princesse ! Vous m'en avez l'air très capable et je vous en fais bien mon compliment. »

J'ai répondu comme je le devais à cette ouverture un peu drôlatique ; j'ai assuré M. le maréchal que la nature des fonctions que j'avais à remplir dans la citadelle était peu compatible avec des pensées de ce genre, et que mon respect pour M^{me} la duchesse de Berry, non moins que son état de maladie, tenaient à une distance convenable toutes les personnes qui avaient l'honneur de la voir.

« — Très bien, très bien, docteur ne vous défendez pas trop, car on pourrait croire que j'ai raison. Au surplus, c'est votre affaire, je n'ai rien à y voir. En attendant mon collègue d'Argout, dites-moi au juste ce que vous pensez de la santé de la princesse. Croyez-vous sérieusement que la poitrine soit bien malade, et que l'on ait à craindre que cette maladie devienne mortelle si on laisse la dame accoucher à Blaye? »

J'étais en train de raconter à M. le maréchal Soult tout ce que je sais de plus précis sur les divers accidents éprouvés par M^{me} la duchesse de Berry, lorsqu'on a annoncé M. le ministre de l'intérieur ; ma narration s'est trouvée interrompue.

M. le comte d'Argout est beaucoup moins gai que M. le président du conseil. Il m'a demandé des nouvelles, je lui en ai donné. Ses questions, assez pressantes, ont porté sur deux points principaux, la constatation de la grossesse ; et la santé générale de la princesse.

J'avais eu le temps de réfléchir à cette entrevue et de préparer une réponse satisfaisante. J'ai donc établi avec netteté et précision que mes rapports antécédents avaient dû conserver une forme dubitative, tant que je ne possédais pas de preuve en quelque sorte irréfragable de cette grossesse. J'ai dit à ces messieurs que le cour-

rier de ce matin avait dû leur apporter une lettre de moi contenant cette preuve sur laquelle je me fonde désormais pour parler avec une certitude absolue. Cette découverte, qui a été faite le jour de mon départ de Blaye, me met complètement à l'aise sous ce rapport, je n'ai plus à craindre de grossir, par une erreur nouvelle, la liste assez nombreuse des erreurs qu'ont enregistrées les fastes de la science.

Relativement à la santé générale de M^{me} la duchesse de Berry, j'ai relaté les circonstances principales de mes précédents rapports, et j'ai dit que j'étais prêt à donner sur ce point tous les renseignements que l'on pourrait désirer.

M. d'Argout n'abandonne pas facilement ses idées. Il est revenu à plusieurs reprises sur certaines phrases de mes rapports quotidiens ; il a signalé les différences qu'il voit entre ceux-ci et les lettres que j'écris à M. Orfila. Il m'a fallu argumenter longuement sur cette thèse pour établir une distinction que je crois juste et nécessaire entre les divers degrés de certitude en médecine légale. On ne peut exprimer de la même manière une conviction ordinaire basée sur un ensemble, même satisfaisant, de probabilités, et une certitude complète résultant de preuves rigoureuses, ne laissant aucune place à l'erreur. Cette distinction, ai-je dit, n'est point une subtilité, une argutie : elle est de règle en médecine légale, et tout médecin prudent ne s'en écartera jamais.

M. d'Argout ne m'a paru que médiocrement touché de ces raisons. Cet entretien a duré plus d'une heure, et le ministre de l'intérieur l'a terminé en me disant avec assez de bienveillance :

« — Vous devez être fatigué. Allez vous reposer et tenez-vous prêt à recevoir les communications du

« Gouvernement. Ne voyez personne, c'est-à-dire
« n'ébruitez pas votre arrivée à Paris. Il est inutile
« que les journaux s'en entretiennent. »

J'ai pris congé de Leurs Excellences, et, après quelques moments de repos, j'ai couru chez M. le doyen de la Faculté de médecine de Paris.

J'ai appris de M. Orfila que mon retour si précipité tenait à un sentiment de défiance conçu par les ministres. On a dit très positivement que M^{me} la duchesse de Berry m'avait séduit, que j'étais tout à fait dans ses intérêts et que j'agissais en conséquence. Mes rapports, de plus en plus alarmants, sur sa santé compromise par un plus long séjour à Blaye, ont été considérés comme une preuve de ma défection. On a supposé que je voulais semer l'inquiétude dans le conseil des ministres pour le décider à renvoyer la princesse, et certains rapports de la police de Blaye ont donné beaucoup de consistance à ces bruits.

Il ne m'a pas été difficile de démontrer à M. Orfila que toutes ces idées étaient fausses et absurdes. Je lui ai dit que ma conscience était tranquille et que j'étais prêt à rendre compte de tout ce que j'avais fait, dit ou écrit pendant mon séjour à Blaye.

J'ai employé une partie de ma soirée à relire mes notes, à récapituler les principaux incidents de ma mission et à mettre mon mémorial à jour. La nuit était déjà fort avancée ; j'allais prendre enfin un peu de repos, rendu nécessaire par la fatigue de la route moins encore que par les préoccupations d'esprit qui m'agitent depuis mon départ de Blaye, lorsque j'entendis un cavalier s'arrêter sous mes fenêtres et heurter violemment ma porte. Bientôt on sonne chez moi, et un domestique à l'air effaré m'apporte un large pli ministériel apporté par ordonnance. C'est une invita-

tion, de la part de M. d'Argout, pour me rendre demain, à midi, dans son cabinet. *Ainsi soit-il!* Ma maison, si tranquille ordinairement, a été tout émue de ce message si bruyant et si solennel à une heure aussi indue.

Samedi 30 mars.

Exact au rendez-vous, j'ai vu arriver presque aussitôt que moi MM. Orfila et P. Auvity, et nous avons été introduits chez M. le ministre de l'intérieur. La conférence a été longue et vive. M. d'Argout a passé en revue la plupart de mes rapports, qu'il tenait en main ; il les a analysés et comparés à ceux du général Bugeaud, et il a conclu en disant qu'il y avait une notable différence entre eux. Il m'a prié de donner à ces messieurs, ainsi qu'à lui-même, les renseignements les plus précis sur l'état de la poitrine de M^{me} la duchesse de Berry. Il a terminé en exprimant le désir que cette réunion eût pour résultat une explication catégorique sur ce point important.

J'ai dit au ministre que les symptômes de la phtisie n'étaient pas évidents, mais que, dans les circonstances présentes, on pouvait concevoir des craintes, lesquelles étaient suffisamment appuyées sur les antécédents de la princesse. Il ne faut pas oublier que la mère de M^{me} la duchesse de Berry est morte tuberculeuse, que la princesse elle-même a éprouvé souvent des affections catarrhales de la poitrine, et que les fatigues auxquelles elle a été exposée l'an dernier dans la Vendée ont dû altérer sa constitution débile. J'ai ajouté que ma mission auprès de Son Altesse Royale m'imposait rigoureusement le devoir d'étudier et de décrire tous les signes annonçant une maladie dont les

conséquences pouvaient être si graves, et que je comprenais parfaitement l'immense responsabilité qui pesait sur moi. Si l'on me taxe d'exagération dans cette circonstance, j'ose dire qu'elle est toute naturelle dans ma position. Je sais la fâcheuse influence qu'exercent en pareil cas les passions tristes, la captivité, le défaut d'exercice, l'insomnie; je sais ce que peut le désespoir; par conséquent je n'ai pas dû balancer à avertir le Gouvernement du danger qui menaçait la princesse.

M. d'Argout, revenant avec opiniâtreté sur l'absence de signes de la maladie de poitrine et sur l'in vraisemblance des suites déplorables que je fais pressentir, s'appuie sur les premiers rapports de MM. Orfila et P. Auvity pour combattre mon opinion, ou plutôt, dit-il, ma supposition.

Cette attaque m'a piqué un peu, je l'avoue, et voulant faire sentir à M. le ministre que je ne lui reconnais pas le droit d'avoir une opinion, ni même de faire une supposition en pareille matière, je me tourne du côté de MM. Orfila et P. Auvity, et je m'exprime en ces termes, que je retrouve mot à mot :

— Considérez, mes chers maîtres, qu'aujourd'hui la grossesse de Son Altesse Royale est authentique, que j'ai entendu clairement les battements du cœur de son enfant, que, par conséquent, nous avons à redouter des couches et leurs suites inévitables; considérez que c'est précisément dans ces conditions que les maladies tuberculeuses se développent avec le plus de rapidité et acquièrent plus promptement un caractère grave chez les personnes prédisposées, et vous conviendrez que je n'ai pas sujet d'être fort tranquille sur l'issue de cette affaire. N'oubliez pas que la princesse s'obstine à compter sur sa prochaine mise en liberté et qu'elle ne peut manquer de recevoir une

secousse affreuse quand elle verra toutes ses espérances renversées. Le chagrin ne peut-il pas hâter la marche d'une maladie de ce genre ? Ne voit-on pas tous les jours la phtisie se développer au milieu de ces conditions si défavorables ? Dites-moi si un médecin placé dans les conditions où je me suis trouvé n'a pas de trop bonnes raisons pour craindre les suites de cette grossesse ? Suis-je donc trop prudent en agissant comme je l'ai fait ? La fièvre qui revient chaque soir a-t-elle été constatée par moi seul ? Tout le monde s'est-il trompé comme moi en entendant la toux nocturne, en voyant la maigreur croissante de la malade ? Ces faits palpables, évidents, sont-ils une simple affaire d'imagination ou de complaisance ? Les gardiens de nuit, qui sont témoins des accidents que je signale, sont-ils également coupables d'erreur ? Et le général lui même, qui ne se pique pas de médecine, a-t-il donc été le jouet d'une illusion quand il a vu comme moi la profonde altération du visage de M^{me} la duchesse de Berry ?

J'ai mis tout naturellement dans cette plaidoirie une certaine chaleur qui n'a pas nui à son effet, et MM. Orfila et P. Auvity ont abondé dans mon sens. Il a été parfaitement établi que dans des circonstances ordinaires, je n'aurais pas poussé les choses aussi loin, mais qu'à Blaye et quand il s'agissait de M^{me} la duchesse de Berry, j'avais été suffisamment autorisé à sonner l'alarme et à montrer le danger possible d'une telle situation.

M. le comte d'Argout a paru se rendre à nos raisons, il a compris la valeur des motifs qui me faisaient agir, et lorsque nous avons été sur le point de nous retirer, il m'a dit qu'il désirait avoir un nouvel entretien sur

ce sujet, ce soir même, à neuf heures, chez M. le président du conseil des ministres.

M. Orfila m'a dit qu'il croyait que mon procès était gagné et que l'on me rendrait pleine justice. En attendant ce dernier acte d'un petit drame où il n'y a pas le moindre traitre, et où je ferai en sorte qu'il n'y ait pas de niais, je rentre chez moi, et me voici, plume en main, travaillant avec ardeur à mon procès-verbal perpétuel, recueillant mes souvenirs, avec la ferme volonté de ne laisser perdre aucune des particularités de ces petites scènes d'intérieur qui, peut-être un jour auront une grande valeur pour moi.

— Diable ! diable ! la fin de la journée a été encore plus chaude que le commencement, et bien m'en a pris d'être sans arrière-pensée. Ma victoire est complète, je triomphe sur toute la ligne, comme disent les guerriers de Blaye, et je me sens plein de joie en écrivant ceci :

A neuf heures, je suis arrivé chez M. le maréchal Soult et j'ai vu descendre de voiture M. Orfila qui avait été convoqué pour cette séance extraordinaire. Un instant après, un huissier nous a introduits dans le cabinet du ministre, et j'ai trouvé réunis sept ou huit personnages d'une mine assez peu rassurante.

M. le comte d'Argout nous pria de nous asseoir et je vis le doyen échanger des saluts avec la plupart de ces messieurs. M. le ministre de l'intérieur, s'adressant à moi, me dit :

« — Monsieur Ménière, le Conseil désire recevoir
« de vous les renseignements les plus circonstanciés
« sur l'état de santé de M^{me} la duchesse de Berry. Je
« vous invite donc à nous raconter ce que vous savez
« à cet égard. »

— Je ne sais Monsieur le comte, comment répon-

dre à votre invitation. Je crains de dire trop ou trop peu. Si vous voulez avoir la bonté de m'adresser des questions, je m'efforcerai d'y répondre de mon mieux, et de cette manière, je ne craindrai pas d'abuser de la patience du Conseil.

« — Je crois vous mettre très à l'aise en vous priant de nous raconter l'histoire de votre séjour à Blaye, vos relations avec M^{me} la duchesse de Berry, vos observations sur sa santé, en un mot tout ce qui vous a paru digne d'être remarqué dans l'intérêt de la mission qui vous a été confiée. »

Une telle latitude laissée à mon récit, m'a causé un grand embarras, je l'avoue, et en me levant pour prendre la parole (je ne sais pas parler assis) j'ai éprouvé un léger battement de cœur avec un certain resserrement de gosier d'un assez mauvais augure pour mon début oratoire. Je voyais rangés en cercle, des figures graves, des airs sévères, je me répétais tous bas que M. Thiers m'écoutait, que M. Guizot et M. le duc de Broglie avaient l'oreille ouverte à mon intention, enfin qu'il fallait, bon gré mal gré, faire mon petit discours en présence de ce très redoutable auditoire. Un regard de détresse jeté sur M. Orfila me prouva du moins que j'avais là, près de moi, un auditeur bienveillant ; je me dis qu'il ne fallait pas me conduire comme un enfant et qu'après tout, ces maîtres de la parole auraient sans doute égard à mon inexpérience et aux difficultés de ma position.

Je ne puis pas rapporter ici tout ce que j'ai dit dans cette circonstance importante. J'ai fait une récapitulation exacte, mais rapide, des faits mentionnés dans ce journal. Le soin que j'ai pris si heureusement de les écrire les ayant gravés dans ma mémoire, il m'a été facile de mettre de l'ordre dans ma narration. J'ai fait

ressortir les deux points saillants de cette histoire, c'est-à-dire la grossesse et la santé de M^{me} la duchesse de Berry. J'ai appuyé sur les derniers phénomènes constatés par moi le jour même de mon départ de Blaye, en insistant sur leur valeur absolue. J'ai établi avec netteté le diagnostic de l'affection catarrhale qui fatigue la princesse, puis j'ai indiqué tous les motifs qui pouvaient faire craindre que cette maladie, dans les conditions actuelles, ne prît un caractère plus grave. J'ai terminé en disant que M^{me} la duchesse de Berry me paraissait disposée à accepter toutes les conditions que l'on voudrait mettre à sa liberté.

Mon petit discours a duré une demi-heure, et lorsque j'ai cessé de parler, j'ai compris à un certain mouvement de tête de mon cher doyen qu'il n'était pas mécontent de moi. Je n'en ai pas moins eu une fière émotion, et l'on voudra bien m'accorder qu'il y avait de quoi.

M. le président du Conseil nous a invités à passer dans une pièce voisine; M. Orfila m'a dit que je m'étais bien tiré d'affaire, et que très probablement, cela tournerait bien.

Cinq minutes au plus se sont écoulées, et j'ai vu tous les membres du Conseil sortir du cabinet du président. M. d'Argout s'est approché de M. Orfila et de moi et nous a dit ces mots :

« M^{me} la duchesse de Berry accouchera à Blaye. »
Puis il a ajouté : « Nous avons encore le temps d'en-
« tendre le grand air de M^{lle} Sontag dans le second acte
« de la *Donna del lago*; si le cœur vous en dit,
« Monsieur le doyen, ma voiture est à vos ordres.
« Monsieur Ménière ne sera peut-être pas fâché de
« profiter de la même occasion. Dépêchons-nous
« Messieurs! »

Je ne me suis pas fait prier, comme bien l'on pense, et, dix minutes après, je me trouvais assis aux Italiens, dans une loge de face, et en assez bonne compagnie.

A la fin du spectacle, M. le Ministre de l'Intérieur m'a dit assez gaiement : « J'espère, docteur, que vous pouvez nous faire le plaisir de partir demain pour Bordeaux. » Je me suis un peu récrié sur cette promptitude, alléguant que j'avais besoin de vingt-quatre heures au moins pour régler quelques affaires. « Vingt-quatre heures, soit ; mais hâtez-vous, Blaye vous réclame ; vous savez bien que l'on a besoin de vous là-bas. »

Sur ce, j'ai pris congé de l'Excellence, et je suis rentré chez moi, où je me suis empressé de rédiger ce compte rendu de la séance, toujours dans l'intérêt de la postérité.



Dimanche 31 mars.

Voici une journée qui fera époque dans ma vie. J'ai hâte de recueillir tout ce qui m'est arrivé aujourd'hui de remarquable. Je me souviendrai longtemps du 31 mars.

Ce matin, de très bonne heure, plongé dans les délices d'un bain Vigier, je réfléchissais aux incidents de la veille, je me rappelais les figures des ministres qui m'écoutaient chez le maréchal Soult, lorsque j'entendis une voix s'écrier : *On demande M. Ménière!* Je tire ma sonnette, et bientôt je vois entrer dans mon cabinet un monsieur de noir tout habillé, qui me salue très poliment, ferme la porte, s'approche et me dit presque à l'oreille : « Est-ce bien à M. le docteur Ménière que j'ai l'honneur de parler? — Oui, Monsieur.

— A M. le docteur Ménière arrivé de Blaye tout récemment ? — Oui, Monsieur. — Je suis chargé, Monsieur, de vous inviter à venir au palais des Tuileries aujourd'hui même, à dix heures. Sa Majesté désirant vous entretenir, vous vous présenterez, s'il vous plaît, au cabinet du roi. »

Le même personnage m'a remis un pli contenant une invitation signée par l'aide de camp de service. J'ai répondu que je m'empresserais de me rendre aux ordres de Sa Majesté, et le monsieur a disparu tout aussi discrètement qu'il était entré.

Je n'avais pas de temps à perdre. Je me hâtai de me préparer pour cette entrevue solennelle, et, à dix heures précises, un huissier m'annonçait chez le roi en même temps que M. le docteur P. Auvity, qui me servait en quelque sorte de parrain chez Sa Majesté, comme M. Orfila m'avait servi de patron chez M. le Président du Conseil des ministres.

Ce serait le cas de dire ici, comme au début des poèmes épiques :

« Muse, rappelle-moi, etc. »

Je n'ai pas la moindre muse à mon service, je ne puis compter que sur ma mémoire ; c'est aujourd'hui ou jamais le moment de la mettre à l'épreuve, et j'es-père qu'elle ne me fera pas défaut.

Le roi, en frac noir, était assis près d'une table au fond de son cabinet. Je le vis se lever et venir à nous avec une sorte d'empressement. Il dit : « Bonjour, « docteur (à M. Auvity), et à moi : Bonjour, Monsieur « Ménière. Je suis bien aise de vous voir. J'ai à vous « parler de bien des choses. Asseyons-nous, Mes- « sieurs. »

En disant cela, le roi s'est assis sur un grand canapé,

près de la fenêtre qui donne sur le jardin des Tuileries. Il m'a fait signe avec la main de m'asseoir près de lui, et, comme j'hésitais par respect, Sa Majesté m'a dit de nouveau :

« Asseyez-vous, je vous prie, nous causerons plus facilement. »

M. Auvity s'est emparé d'une chaise, et, ainsi placés tous trois en triangle, le roi s'est exprimé ainsi :

« Je vous remercie, Monsieur le Docteur, de la manière dont vous avez rempli la mission délicate qui vous avait été confiée auprès de M^{me} la duchesse de Berry. Je sais que ma nièce a eu beaucoup à se louer de vos soins, que vous avez contribué très activement à lui rendre une partie du calme dont elle a tant besoin dans sa position. Continuez d'agir comme vous l'avez fait, la reine et moi nous vous en serons bien reconnaissants.

« Vous voyez la princesse tous les jours, souvent même plusieurs fois par jour, et, dans ces longues entrevues, vous avez de fréquentes occasions de l'entendre se plaindre de moi. »

Je ne pus retenir un geste qui semblait une protestation contre ces paroles, et le roi poursuivit :

« Oh ! cela est tout simple : elle attribue au Gouvernement et surtout à moi son séjour à Blaye et toutes les fâcheuses conséquences qui en résultent pour elle. C'est précisément à cause de cela que j'ai désiré vous voir et vous entretenir. J'ai à cœur de vous fournir des éléments de conversation avec M^{me} la duchesse de Berry, de vous mettre à même de répondre convenablement aux principaux reproches qu'elle pourra articuler contre moi. »

Il y eut ici un petit moment de repos, et j'en profitai pour dire : « Que Votre Majesté me permette de lui

faire observer que ma mission auprès de M^{me} la duchesse de Berry est absolument médicale, qu'il ne m'en pas été proposé, et que je me sentais bien incapable d'en remplir une autre.

« — Sans doute, docteur, sans doute, et vous n'aurez
« point à sortir de vos attributions. Les ressources
« de la médecine ne se bornent pas à la pharmacie;
« je veux vous fournir des moyens de porter un calme
« salutaire dans l'esprit de votre malade. Il est très
« nécessaire que vous possédiez des agents moraux
« capables d'apaiser une irritation trop vive, et votre
« science, qui doit toujours consoler quand elle ne
« guérit pas, sait employer avec un grand succès le
« langage de la raison, de la persuasion, pour remé-
« dier aux troubles des intelligences passionnées. Je
« connais le caractère de M^{me} la duchesse de Berry;
« il est vif, impétueux, son jugement est trop prompt
« pour qu'il ne soit pas souvent erroné. Sa triste
« position doit l'aigrir. Elle ne voit que ce qui la
« touche; elle accuse de ses maux actuels ceux qui
« n'y peuvent rien, et, dans ses agitations, dans ses
« colères, elle accepte comme vraies des idées entière-
« ment fausses. Je pense qu'il importe beaucoup de
« combattre cette disposition d'esprit et de lui faire
« connaître la vérité. Personne plus que vous n'est à
« même de la tranquilliser, de détruire des préventions
« injustes et de lui faire comprendre la véritable
« situation des choses. Écoutez-moi donc; votre saga-
« cité médicale comprendra facilement le parti que
« vous pouvez tirer de mes paroles pour le soulage-
« ment physique et moral de M^{me} la duchesse de
« Berry. »

(Il m'a semblé qu'en s'exprimant ainsi le roi prenait un air soucieux. Son front s'est plissé, ses lèvres m'ont

paru serrées et sa voix est devenue un peu plus sourde que précédemment.)

« Ma nièce, qui n'est pas bête, sait beaucoup de choses, mais elle ne se fait pas encore une idée de ce qu'est un roi constitutionnel. Elle n'a jamais eu l'occasion de l'apprendre ; il sera donc très utile de lui expliquer les nécessités qui dominent cette royauté nouvelle. Ce qu'on appelait autrefois la *raison d'État*, ce qui a occasionné des actes si amèrement reprochés aux puissances d'alors, est devenu de nos jours bien plus impérieux, bien plus irrésistible ; aussi un ministère qui veut conserver à la fois et sa majorité et sa popularité, et qui, de plus, se sent très responsable, dicte des lois au chef de l'État, arrache son consentement à des mesures qu'il réprouve et fait prévaloir, sous prétexte d'intérêt général, des décisions que le public appelle tyranniques.

« M^{me} la duchesse de Berry vous dira qu'il est affreux à un oncle de laisser arrêter sa nièce, de la retenir en prison, de permettre qu'on publie des faits qui la flétrissent dans l'opinion, en un mot, que j'aurais dû, par respect pour le lien de famille, la soustraire à l'action des autorités nantaises.

« Répondez-lui, Monsieur, et ce sera la vérité, que le roi a complètement ignoré l'infamie de Deutz, que l'arrestation de Nantes qui en était la conséquence, n'a été soumise au cabinet que quand elle a été consommée, et qu'alors le Conseil des ministres a décidé à l'unanimité, qu'il fallait laisser son cours à la justice. J'ai eu la main forcée, j'ai dû céder à des résolutions mûrement arrêtées, il a fallu résister aux prières de la reine, faire taire la voix du sang,

« l'intérêt de la parenté et tout cela, parce qu'un ministre l'a voulu.

« Aucune considération personnelle n'a pu entrer en balance contre cette impérieuse nécessité de ruiner un grand parti politique, de rendre la duchesse de Berry désormais impossible, et j'ai dû laisser faire ce que je ne pouvais empêcher. Dites-lui bien que la reine a prié, supplié, que la tante s'est montrée une véritable mère dans cette triste circonstance. Si le malheur n'a pas enlevé à ma nièce tout sentiment de justice, si elle ne veut pas méconnaître complètement le caractère de la reine, elle devra comprendre tout ce qu'il y a de douloureux pour son cœur maternel dans cette triste circonstance. »

La vérité m'oblige à noter ici que le roi, en prononçant ces dernières phrases, m'a paru très ému. Sa voix altérée indiquait la profondeur du sentiment qui l'agitait; je me suis senti vivement impressionné par cette révélation intime des douleurs de cette royale famille.

Etre heureux comme un roi, dit le peuple hébété. Il y a longtemps que je ne suis plus peuple, du moins sous ce rapport, et je n'ai pas oublié ce qu'a dit M. de Chateaubriand sur toutes les larmes que contiennent les yeux des puissants de la terre.

Mon émotion ne m'a pas empêché de remarquer la merveilleuse facilité de débit de Sa Majesté; sa parole est à la fois simple et ferme, nette et distinguée. Le mot propre ne se fait jamais attendre et peu d'hommes s'expriment aussi bien. Le roi a continué en ces termes :

« — Si M^{me} la duchesse de Berry m'accusait personnellement de n'avoir suivi à son égard que les seules inspirations de mon intérêt, vous pourriez

« lui rappeler que des personnes qui possèdent sa
 « confiance lui ont dit, de ma part, quels dangers
 « elle courait en restant dans la Vendée, et combien
 « il lui importait de ne pas s'exposer à être prise
 « en flagrant délit de guerre civile: Je l'ai fait pré-
 « venir, à diverses reprises, des périls de sa situation,
 « je l'ai avertie de la possibilité d'une arrestation et
 « des fâcheuses conséquences qui pouvaient en résul-
 « ter pour elle. Elle ne doit pas avoir oublié
 « les démarches faites dans ce but à la sollicitation
 « de la reine, et certes, il ne lui est rien arrivé qui
 « n'ait été prévu (1).

« Par quelle fatalité s'est-elle obtenue à rester en
 « France lorsqu'il lui était si facile de partir et de
 « déjouer les efforts de la police qui la poursuivait ?
 « Les événements ont trop prouvé qu'elle était retenue
 « à Nantes ou aux environs de cette ville par un motif
 « tout-puissant sur son esprit, et c'est là un malheur

(1) Aujourd'hui, 8 avril 1851, M. le duc Pasquier, ancien chancelier de France et président de la chambre des Pairs, m'a dit que lui-même, d'après les ordres du roi Louis-Philippe, avait fait écrire à M^{me} la duchesse de Berry pour l'avertir de la possibilité d'une arrestation prochaine et pour l'engager à quitter la France le plus tôt possible.

P. M.

Le 5 novembre 1855. — Dinant chez M. Pasquier, j'étais seul avec ce personnage dans son salon. M. Portalis étant survenu, le chancelier m'a présenté à cet ancien magistrat et lui a dit : « Vous souvenez-vous de cette époque ? Je savais que Mounier avait des relations avec un homme très avant dans la confiance de M^{me} la duchesse de Berry. Je montai à cheval, j'allai à Saint-Cloud, où demeurait Mounier, je lui parlai de la nécessité de faire avertir la princesse cachée à Nantes, afin qu'elle pût s'évader, j'écrivis une lettre dans ce sens, Mounier fit atteler, revint à Paris, confia ma lettre à XX qui la remit à M. X banquier, rue de la Chaussée-d'Antin, et j'ai la certitude qu'elle est parvenue à la princesse. — M. Pasquier m'a dit beaucoup de choses sur Deutz, et entre autres que ce juif avait des motifs particuliers de haine contre la princesse.

« irréparable. Mais ici encore ai-je pu atténuer en rien
« les inconvénients de cette particularité mystérieuse ?
« L'arrestation faite sans que j'en sois prévenu, la
« captivité décidée en Conseil et la citadelle de Blaye
« choisie, nonobstant tout ce que j'ai pu dire ou
« faire, le reste n'a été qu'une conséquence rigou-
« reuse, inévitable des premiers faits accomplis. Le
« ministère n'a voulu perdre aucun des avantages
« que lui accordait la déclaration du 22 février, et
« une pièce de cette importance a été nécessairement
« déposée aux archives de la Chambre des Pairs.
« Ai-je pu l'empêcher? Ma volonté suffisait-elle pour
« effacer un pareil écrit, pour empêcher sa publi-
« cation, dès lors qu'il s'agissait d'un changement
« aussi grave dans la position de la mère du duc de
« Bordeaux? Des faits de ce genre ont une telle
« valeur que leur insertion au *Moniteur* est indispen-
« sable; c'est de l'histoire, c'est un acte civil qui ap-
« partient à la société tout entière; dans le temps
« où nous vivons, ces sortes de choses ne peuvent
« rester secrètes.

« Certes, nous avons été profondément affligés de
« voir divulger un mystère qui compromettait si gra-
« vement notre nièce. Les intérêts politiques, si im-
« périeux qu'on les suppose, n'effacent pas en nous
« tout sentiment humain, et il y aurait une criante
« injustice à accuser la reine d'oublier ses devoirs de
« famille. Mais le Gouvernement est là qui ne ressent
« aucune de ces émotions intimes qualifiées de vaines
« faiblesses. Les hommes qui le composent ont tous
« individuellement de la piété, de l'indulgence pour
« la fragilité humaine, mais réunis en conseil, déli-
« bérant sur les affaires publiques, ils subordonnent
« tout aux exigences de l'Etat, les mesures les plus

« rigoureuses sont adoptées sans peine, sans scrupule,
« dès qu'il s'agit de l'intérêt général. Ma nièce s'est
« trouvée soumise à cette fatalité, rien n'a pu la sous-
« traire à cette volonté inexorable. Enfin vous savez
« ce que le Conseil des ministres a décidé hier au soir
« à son égard.

« Ainsi, Monsieur, vous pourrez dire à M^{me} la du-
« chesse de Berry que sa destinée actuelle n'a pas
« dépendu de moi, que je gémis, comme parent, sur
« les ennuis qu'on lui impose, mais que je n'ai pu
« lui éviter. Vous lui direz que le roi n'est pas libre
« de faire ce qui lui conviendrait le mieux, que la
« raison d'Etat, invoquée par des ministres respec-
« tables est une loi à laquelle je me sou mets, quoiqu'à
« regret, et que les liens de famille doivent céder à
« des considérations d'ordre supérieur. Vous lui direz
« encore que par le temps qui court, quand l'émeute
« est dans la rue, quand des assassins à gages se re-
« layent pour me tuer, quand la guerre civile est à
« peine assoupie dans la Vendée et que la presse la
« plus ardente enflamme toutes les passions populaires,
« la position d'un roi constitutionnel est à peine
« tenable, et qu'en vérité, je serais parfois tenté de
« quitter la partie et de *mettre la clef sous la porte*. »

La phrase est textuelle, je la rapporte comme je l'ai entendue, dans toute son énergique crudité.

Le roi s'est tu. Il m'a paru douloureusement affecté, et après un instant de silence, il a poursuivi en ces termes :

« — A chacun son lot. Ma nièce supporte diffici-
« lement le malheur qui l'accable; je la plains de tout
« mon cœur et je désire que vous lui veniez en aide.
« J'espère que sa santé s'améliorera par vos bons
« soins et que vous contribuerez à tranquilliser son

« esprit malade. La reine aurait voulu vous voir,
 « Monsieur le Docteur, pour vous recommander M^{me} la
 « duchesse de Berry, mais vous comprendrez le sen-
 « timent de pudeur qui la retient. La position de notre
 « nièce est de nature à froisser tous ses instincts de
 « femme et de parente, elle n'a pas eu le courage de
 « surmonter l'embarras que lui causerait cette entrevue,
 « et vous voudrez bien l'excuser. »

J'ai cru devoir dire en ce moment que M^{me} la duchesse de Berry avait déclaré qu'elle était mariée, et que tout dans sa conduite, dans ses paroles, depuis que j'avais l'honneur d'être admis auprès d'elle, m'avait paru en harmonie complète avec sa déclaration.

Le roi m'a dit alors avec beaucoup de vivacité :

« — Ce que vous me dites-là me fait le plus grand
 « plaisir ; j'en ferai part à la reine qui n'en sera pas
 « moins heureuse que moi. Partez donc, docteur,
 « retournez à Blaye, achevez ce que vous avez si bien
 « commencé. Madame la duchesse de Berry ne pou-
 « vait mieux faire que de vous donner sa confiance,
 « vous êtes très digne de l'inspirer, et je compte sur
 « vous pour lui rappeler en temps convenable les
 « choses que je viens de vous dire. »

— Permettez-moi, Sire (ai-je dit alors), de vous faire observer de nouveau que mon rôle de médecin ne comporte pas autant d'intimité, et que l'occasion de traiter ces graves questions pourra bien ne pas se présenter. Je serais heureux de remplir les désirs de Votre Majesté, mais je crains que M^{me} la duchesse de Berry ne soit pas pour moi aussi bienveillante à mon retour que par le passé. La décision prise hier soir par le conseil des ministres lui prouvera que je n'ai pas plaidé cause comme elle l'eût voulu, et cette circonstance,

si fâcheuse pour elle, pourra bien me faire perdre tout mon crédit.

« — Rassurez-vous, docteur; votre malade a besoin
« de vous, elle saura que votre plaidoirie en sa faveur
« n'a pas triomphé des desseins arrêtés des ministres,
« parce qu'il y avait parti pris de la part de ces mes-
« sieurs, et elle vous pardonnera cette défaite. J'ai
« les mêmes droits que vous, sous ce rapport, à son
« indulgence, j'ai échoué comme vous, et cependant
« elle ne cessera pas de me garder rancune. Votre
« position auprès d'elle est excellente. Vous êtes sa
« ressource la plus assurée contre la souffrance, et
« bien plus encore, contre l'ennui, la plus grande
« souffrance des captifs. Vous trouverez mille occasions
« de soutenir ma cause. La mesure prise contre elle
« va l'exaspérer, elle m'attribuera ce surcroît de ri-
« gueur, et dans sa colère, les accusations les plus
« injustes vont pleuvoir sur ma tête. Je compte donc
« sur vous, et personne ne sera plus à même de me
« défendre efficacement. »

— Je serai heureux, Sire, d'obéir aux ordres de Votre Majesté. Envoyé par le Gouvernement, je comprends l'étendue de mes devoirs, et je saurai, j'en espère, les concilier avec ceux que m'impose mon titre de médecin. C'est là mon but, je ferai tout pour l'atteindre.

Nous avons pris congé de Sa Majesté; il était onze heures et un quart. L'entrevue avait duré cinq quarts d'heure; on peut croire que ce temps ne m'a pas paru long.

Que dirai-je de cette conversation si intime, de ces confidences si graves, m'arrivant tout à coup, à moi, chétif, et sortant de la bouche d'un roi, pour entrer, par mon entremise, dans l'oreille de S. A. R. M^{me} la

duchesse de Berry? Je sens en moi des airs d'ambassadeur qui me font rire. Je cherche le pourquoi et le comment de cette destinée si bizarre qui m'entraîne tout à coup vers ces hauteurs que je ne devais jamais franchir, et je trouve que le fils de mon père aurait bien tort d'en devenir plus fier. Après tout, les hommes n'ont que leur valeur individuelle, l'on ne doit pas s'attribuer le mérite de ces incidents fortuits qui surviennent à notre insu. Laissons donc marcher les événements, marchons avec eux, mais dans une voie claire, franche, droite, de façon à pouvoir dire toujours et sans réticence ce que l'on a fait et même ce que l'on a pensé.

Le roi, dans toute cette scène d'intérieur, m'a paru un homme extrêmement remarquable. Sa figure, fortement constituée, comme toute sa personne, est régulière et expressive. L'œil est bien ouvert, le regard est direct, assuré, il n'y a pas de traces d'embarras ou d'hésitation dans la manière dont il envisage son interlocuteur. La parole est facile, abondante, le débit est coulant, un peu monotone, mais clair et pénétrant. Rien n'indique le travail, l'apprêt, on voit que Sa Majesté ne vise pas à l'effet, on sent que cette improvisation ne coûte aucun effort et que l'idée bien développée se produit au dehors avec aisance et grâce. Je déclare que le royal orateur m'a séduit, m'a touché et que, pour moi du moins, son but a été pleinement atteint. Cette causerie si naturelle, qui est tout à la fois élégante et sans emphase, cette discussion rapide de points intéressants, m'a fait comprendre toutes les difficultés de la royauté moderne, toutes les angoisses du pouvoir suprême. Reste à savoir si la captive de Blaye ne parviendra pas à ébranler ma conviction actuelle. Il y a toujours et partout le pour et le contre, le vrai et le

faux, le bien et le mal ; le tout est de discerner, de choisir et de bien choisir. J'y donnerai tous mes soins.

A midi, je me suis rendu au ministère de l'intérieur. M. le comte d'Argout ne m'a pas fait attendre, et à peine entré dans son cabinet, il a ouvert une large porte qui donne sur le jardin de son hôtel ; il m'a engagé à le suivre, et bientôt M. le ministre s'est mis à arpenter les grandes allées de cette espèce de parc anglais ; je l'ai suivi avec des jambes d'égales dimensions, *passibus æquis*, et j'écoute ce que me dit l'Excellence avec beaucoup moins d'intérêt que je n'en accordais aux paroles de mon interlocuteur des Tuileries. M. d'Argout, je dois en convenir, perd beaucoup à la comparaison. Il m'imposait un peu hier ; aujourd'hui je me sens fort à l'aise avec lui. Il me semble bien prouvé que je suis le maître de la position. Les rôles sont changés. M. le ministre a besoin de moi, je m'en aperçois du reste aux aménités de sa conversation.

« — Mon cher docteur..... vous pouvez nous rendre
« de grands services..... nous comptons sur vous.....
« la lutte sera chaude, la princesse ne se déclarera pas
« battue sans résister avec énergie, etc., etc. Tenez-
« vous bien. Surveillez-la avec soin. Elle ne négligera
« rien pour vous tromper. Elle vous l'a dit, il lui faut
« sa liberté, à quelque prix que ce soit. Soyez donc
« sur vos gardes et défiez-vous d'elle et de tout son
« entourage ».

J'avais beau jeu avec M. le comte d'Argout ; aussi n'ai-je pas manqué de lui dire que je remplirais scrupuleusement les devoirs que me prescrivait mon titre de médecin, que les intérêts de ma malade ne seraient sacrifiés à aucune autre considération, que je ferais tout pour mettre sa frêle santé à l'abri des causes qui

pourraient l'altérer, et qu'en continuant d'agir comme je l'avais fait jusqu'ici, j'étais assuré de mériter l'approbation du Gouvernement et celle de ma conscience.

Qu'arrivera-t-il de tout ceci? A Blaye, la citadelle est un petit monde où s'agitent bien des ambitions, des prétentions et des passions de plus d'un genre; quoi que je fasse je serai blâmé par ceux-ci, approuvé par ceux-là, et je ferai comme par le passé, je ne m'en inquiéterai guère. Mon devoir est tout tracé. Je sais ce que je dois au Gouvernement qui me confie ce poste, je n'oublierai pas de lui prouver mon zèle et mon dévouement en tout ce qui dépendra de moi.

M. le comte d'Argout m'a fortement engagé à partir le plus tôt possible, et il a paru enchanté en apprenant que ma place était retenue dans le courrier de demain.

Le ministre m'a invité à lui écrire tous les jours et à lui donner avis des moindres particularités qui surviendraient dans l'état physique et moral de la princesse. Je lui ai promis de ne pas le laisser manquer de nouvelles, et nous nous sommes quittés en très bonne intelligence.

La crise ministérielle est terminée, le Cabinet a opéré un mouvement de conversion dont j'ai recueilli tout le bénéfice, mais ne nous pressons pas trop de chanter victoire. Le lion est à bas, prenons garde aux embûches de l'araignée.

Après tant de politique et de diplomatie, la médecine triomphante devait avoir son tour et les honoraires aussi. M. le comte d'Argout, qui est un homme positif, a traité le chapitre avec une réserve un peu trop philosophique, mais je me suis laissé faire. C'est le seul point sur lequel j'entende facilement raison.

Je suis allé visiter un vieux caissier qui m'a dit en être à son vingt-cinquième ministre de l'intérieur, et qui m'a tout l'air de ne pas s'en tenir à ce chiffre pourtant assez respectable.

Puis, comme je tenais beaucoup à ne rien perdre de ces entretiens si graves et si intéressants pour moi, je me suis hâté de revenir m'asseoir devant mon bureau, où me voici encore après plus de quatre heures d'un travail qui m'a vivement intéressé. J'ai scruté avec soin toutes les petites cases de mon cerveau; j'ai retrouvé presque mot à mot les phrases que j'ai entendues, et ce rappel si actif et si précis m'a permis de préserver de l'oubli des choses qui pourront bien avoir un jour plus de valeur que je ne leur en attribue. L'histoire contemporaine ne doit pas négliger un pareil document. Ce qui me touche personnellement dans tout ceci ne constitue pas une affaire privée. Les individus qui prennent part à ce drame de Blaye, occupent trop de place dans ce monde pour que ce qui les regarde doive disparaître avec eux. Ecrivons donc sous la dictée des événements, recueillons les faits à mesure qu'il se déroulent devant moi, et tâchons de les peindre au naturel. J'écris une chronique qui, Dieu aidant, ne sera pas scandaleuse. Un jour, peut-être, elle sera lue avec intérêt par ceux qui tiennent à connaître la vérité sur un des points les plus controversés de notre époque. L'esprit de parti saura bien envenimer des actes que d'autres voudront atténuer ou approuver. J'espère ne céder à aucune prévention, et je me sens libre de tout dire sans aucun autre souci que celui de la vérité.

J'ai passé ma soirée chez M. Orfilà. J'ai trouvé là bon nombre de confrères et d'amis qu'il m'eût été difficile de rencontrer ailleurs. J'ai bien reçu, par-ci par-là,

quelques compliments aigre-doux sur la mission qui m'est confiée, sur les avantages qui doivent en résulter pour moi, sur les honneurs, sur la fortune qui m'attendent, etc., mais ces petites insinuations jalouses ne m'inquiètent guère, et je vais de l'avant sans m'en affliger.

J'ai eu le plaisir d'entendre chanter M^{me} la comtesse de Sparre, dont le talent merveilleux me paraît sans rival. J'ai aussi admiré la voix sympathique et la belle exécution de M. Du Tillet, dont le baryton a la vertu de m'émouvoir. Il a dit dans la perfection quelques-unes des compositions de M. Alphonse de Feltre, puis des mélodies de Schubert, et ma soirée s'est passée au milieu des émotions les plus agréables.

Mais en voilà assez pour aujourd'hui. Il est temps de prendre quelque repos, ne fût-ce que par anticipation, car ma mauvaise chance me condamne encore au cabriolet de la malle-poste, où je suis certain de ne pouvoir dormir.



Lundi 1^{er} avril.

Le courrier de ce matin m'apporte une lettre de Blaye. Elle est du lieutenant Saint-Arnaud (1), qui est devenu l'aide de camp du général Bugeaud. Voici ce qu'il me dit :

« — Rien de très nouveau ici. Madame va un peu mieux. Elle vous a demandé. Le docteur Gintrac et

(1) M. de Saint-Arnaud est mort le 29 septembre 1854, à bord du *Bellerophon* (dans la mer Noire) qui le ramenait en France, après la glorieuse victoire de l'Alma.

M. de Saint-Arnaud était alors maréchal de France ; il avait été ministre de la guerre, etc.

« M. Deneux ont visité Son Altesse Royale hier soir
« (28 mars) et ce matin 29. Le général a lu dans je
« ne sais quel journal une nouvelle preuve de vos
« *indiscrétions*. Il me charge de vous dire qu'il est
« un peu fâché, mais qu'il vous aime bien. Il vous
« prie, si vous ne revenez pas promptement, de lui
« écrire comment tout se sera passé là-bas. Revenez
« par le télégraphe puisque c'est lui qui vous a fait
« partir, etc., etc. »

Cette lettre m'a fait plaisir. Je suis heureux d'apprendre que l'on ne m'oublie pas à Blaye. Je veux à mon tour prouver aux hôtes de la citadelle que j'ai pensé à eux; en conséquence, je cours la ville pour faire des emplettes. On me charge de commissions pour M^{me} la duchesse de Berry et pour M^{me} d'Hautefort; je reçois des livres, des lettres, de la musique, une foule de petits objets que je remettrai fidèlement à leur adresse. Les captifs seront sensibles à ces preuves de souvenir, et le messager de tant de bonnes nouvelles en recevra un meilleur accueil. Il ne faut jamais arriver auprès des femmes les mains vides et les lèvres closes. Il y a bien peu de compliments qui puissent balancer le succès d'une boîte de bonbons, et bien peu de bonbons qui ne semblent meilleurs quand ils sont accompagnés de quelques douces paroles. Faisons donc provision de tout ce qui peut plaire à ceux qui s'ennuient, récréer ceux qui souffrent, et ne négligeons pas les accessoires, même en médecine. Il y a des malades qui les préfèrent au principal.

J'ai pris congé de quelques amis; j'ai réglé beaucoup de petites affaires et pris des mesures dans la juste prévision d'une absence assez longue. Plusieurs mois devront s'écouler avant que je ne puisse revenir à Paris. Un médecin ne peut, sans grands

inconvenients pour lui, abandonner ses malades, mais la circonstance est importante, et j'ai dû prendre des précautions pour atténuer autant que possible les inconvenients de ma position actuelle.

A six heures, la malle-poste m'a entraîné de nouveau sur cette route de Bordeaux que je sais par cœur; aussi ai-je pris mes mesures pour me constituer à l'état passif. Bien enveloppé, j'ai dormi et je ne sais trop comment j'ai vécu pendant les deux journées du mardi et du mercredi.

Nous sommes arrivés au terme du voyage le mercredi 3 avril, à cinq heures du soir, et après quelques restaurations nécessaires, je suis allé faire ma visite à M. le Docteur Gintrac. J'ai su, par lui, que M^{me} la duchesse de Berry se portait assez bien. On doit penser que j'avais à lui adresser beaucoup de questions sur ce qui s'est passé à Blaye pendant mon absence. J'ai appris que Son Altesse Royale avait témoigné très vivement au général Bugeaud la contrariété que lui causait mon enlèvement télégraphique. Elle a vu, dans cette mesure, une vexation nouvelle du Gouvernement. On a voulu la priver des soins d'un médecin qui lui convenait, etc.

J'ai dit à M. Gintrac, mais en confidence, que la princesse ferait ses couches à Blaye, que c'était une chose arrêtée et que nous devions nous arranger en conséquence. Le cher confrère ne m'a pas paru trop consterné de cette décision suprême, et j'ai été assez surpris du peu d'effet que cette nouvelle a produit sur lui. Il est évident qu'il s'attendait à cet arrêt des ministres. Son esprit judicieux lui a démontré qu'il y aurait folie, de la part de l'autorité, à se dessaisir d'un personnage aussi important que l'est M^{me} la duchesse de Berry, surtout en ce moment. Notre conversation a été

longue et j'ai pu de nouveau apprécier le mérite de ce médecin si distingué. Un bon instrument intellectuel se retrouve partout, s'applique aux affaires de la vie politique ou privée, tout comme au gouvernement d'une maladie grave et à la direction d'une salle de clinique.

M. Gintrac a le coup d'œil juste; il porte un jugement net et ferme sur les hommes et les choses. Je le crois éclectique. L'esprit de parti ne l'entraîne jamais au delà du cercle que trace la raison; son bon sens résiste aux entraînements enthousiastes, si fort en honneur parmi les partisans de la légitimité. Les meneurs doivent s'accommoder très mal d'un caractère aussi circonspect; aussi je m'étonne peu des scènes violentes que sa fermeté et sa discrétion ont provoquées à plusieurs reprises parmi les énergumènes de la *Guyenne* et de la *Gazette du Languadoc*. On peut être un fidèle et se réserver le droit de libre examen. Certains hommes répugnent à sacrifier leur individualité au bénéfice de la masse inintelligente; ils ne peuvent jamais se résigner à servir d'instrument muet entre les mains de ceux dont ils se sentent les égaux.



Jeudi 4 avril.

Trois heures de navigation m'ont transporté de Bordeaux à Blaye, et comme au jour de mon début dans la citadelle, j'ai trouvé tout le monde à table. J'ai été cordialement accueilli par le général Bugeaud et par la plupart de ses convives. J'ai répondu plus ou moins bien aux mille questions que chacun m'adressait à l'envi, et, après une restauration dont j'avais besoin, le général m'a entraîné dans son cabinet. Je

lui ai raconté ma petite odyssée dans le plus grand détail. Le gouverneur trouve que j'ai eu plus de bonheur que de prudence, et il a applaudi franchement au succès qui a couronné l'œuvre.

Le récit de mon entrevue avec le roi l'a vivement intéressé, mais il a paru assez péniblement impressionné en entendant une certaine phrase si énergique, si saisissante qui a servi de péroraison au discours de Sa Majesté; M. Bugeaud, dans son patriotisme ardent, ne veut pas admettre qu'on puisse abandonner le champ de bataille; le roi, suivant lui, doit accepter la lutte avec ses chances, et cette *clef sous la porte* l'affligerait s'il ne considérait ce mot comme une expression hyperbolique, échappée à l'entraînement du discours. Il m'engage même à ne pas répéter ce mot trop caractéristique, indiquant un découragement profond, un manque absolu de confiance dans l'avenir et dans la bonté de sa cause. Le général a des convictions ardentes; tout ce qui semble les attaquer est aussitôt combattu par lui avec une énergie singulière.

La décision ministérielle au sujet de M^{me} la duchesse de Berry semble le contrarier beaucoup. Il y voit de grands inconvénients et argumente, à ce sujet, comme si j'étais M. le comte d'Argout en personne. Il est difficile de s'effacer complètement et de ne tenir compte que de l'intérêt général. M. Bugeaud voit avec peine la prolongation de son séjour à Blaye; il lui tarde de reparaitre à la Chambre, d'avoir un commandement à Paris ou ailleurs, enfin de s'occuper de ses propres affaires. Mais il a eu bientôt compris la valeur des motifs qui ont entraîné la décision du conseil des ministres, et j'ai vu avec quelle bonne volonté il sacrifiait ses intérêts à ceux du pays. J'ai rencontré jus-

qu'ici très peu de patriotes aussi sincères que le général Bugeaud.

Après une longue conversation sur une foule de points importants, le général m'a invité à faire une visite à la princesse, qui, dit-il, sera enchantée de me revoir. Je me suis transporté au pavillon. Voici comment les choses se sont passées dans cette entrevue.

M^{me} la duchesse de Berry m'a reçu froidement. Je l'ai trouvée debout, se promenant dans sa chambre, marchant avec assez de vivacité, mais pâle, plus encore qu'à l'époque de mon départ. La princesse avait appris mon retour à Blaye, elle paraissait m'attendre; aussi ai-je trouvé dans ses questions plus d'ordre qu'elle n'en met ordinairement.

Bien m'en prend, en vérité, d'avoir de la mémoire, car tous ces comptes rendus la mettent à une rude épreuve. Il m'a fallu raconter les causes de mon départ, mon voyage, tous les incidents de mon séjour à Paris, mon retour vers la citadelle, et les questions les plus précises m'étaient adressées sur M. le comte d'Argout, sur le président du Conseil, sur le Roi lui-même, comme si un secret instinct eût révélé à la princesse la succession des faits qui se sont passés pendant mon absence. On comprend aisément combien il m'a fallu de réserve pour ne lui dire que ce qui pouvait être dit. Je ne voulais pas la heurter de front et lui révéler le parti pris par le ministère, je ne voulais pas non plus lui laisser d'espoir, et entre ces deux points opposés, je louvoyais de mon mieux, prenant conseil des circonstances, invoquant le bienheureux hasard qui m'a déjà si bien servi en pareil cas.

Mes réponses n'ont pas eu le mérite de satisfaire la princesse, et elle me l'a dit très nettement. Elle a lu

dans plusieurs journaux que le Gouvernement avait reçu de moi des nouvelles rassurantes sur sa santé, et elle ne comprend pas comment j'ai pu tenir un pareil langage si fort en opposition avec la vérité et notoirement avec les rapports que j'adressais tous les jours à M. le ministre de l'intérieur.

Je n'ai pu me tirer d'affaire qu'en racontant tout simplement la séance du 30 mars, mon exposé des faits par-devant le conseil des ministres et les conclusions de mon discours. Cette narration, que j'ai faite aussi complète que possible, a prouvé à M^{me} la duchesse de Berry que je n'avais rien dit à Paris que je n'eusse déjà écrit à Blaye, et que mon langage avait été aussi net que possible. La princesse a paru convaincue, et elle a fini par donner plus d'importance à mes paroles qu'aux articles des journaux.

Cet exposé terminé, est arrivée l'inévitable question de la mise en liberté. J'ai dit que je ne savais rien de précis sur ce point capital, mais que je n'avais pas entendu dire que les motifs de retenir Son Altesse Royale à Blaye fussent maintenant moins nombreux ni moins graves qu'à toute autre époque de sa captivité. Cette pauvre petite phrase amena une tempête.

« — Pourquoi s'obstiner à me faire jouer un rôle politique qui n'existe pas ? Quelle importance puis-je avoir désormais dans le monde ? Mon rôle est fini, et tout ce qu'on peut dire à ce sujet n'est qu'un subterfuge pour me retenir ici contre tout droit. »

— Permettez-moi, Madame, de vous dire que vous vous faites illusion sur ce point. Votre titre de mère d'un prétendant au trône de France vous donne une importance extrême. Vous êtes le chef visible d'un grand parti politique, et le Gouvernement, eût-il la meilleure envie de vous rendre la liberté, ne pourrait

la faire sans garantie contre votre retour. Aucune de vos démarches ne peut rester indifférente. Où voulez-vous aller ? En Espagne ? En Sicile ? En Autriche ? Mais savez-vous si les cours de Madrid, de Naples et de Vienne consentiront à vous recevoir sous leur propre responsabilité ? Les liens de famille qui vous lient à à toutes ces couronnes ne peuvent seuls être invoqués ; les rois ont des ministres, et souvent les intérêts de la politique l'emportent sur ceux de la fraternité.

— « Mon frère de Naples, j'en suis certaine, me prendra sous sa protection. Il en sera de même de la reine d'Espagne, et les répondants ne me manqueront pas. »

— Je n'en doute pas, Madame, mais cette protection ne suffit que pour vous. Quelle sécurité donne-t-elle à la France ? Que les exigences de votre parti vous ramènent en Provence ou dans la Vendée, que l'espoir d'une autre restauration rallume la guerre civile l'an prochain, à qui s'en prendra-t-on ? Pensez-vous que le ministère voulût encourir le reproche de ne pas avoir rendu ce retour impossible ? En un mot, Madame, il aurait fallu commencer par où nous finissons. Si, depuis votre séjour à Blaye, vous aviez agi auprès de votre famille dans le but d'engager les plus dévoués à se porter caution en votre faveur, à garantir votre retraite à Palerme ou ailleurs, il est très probable que cette négociation eût amené d'heureux résultats. Au lieu d'agir ainsi, vous avez perdu un temps précieux ; vos partisans ont aggravé votre position par leurs clameurs imprudentes et vous ont fait un tort peut-être irréparable.

Cette chute amena quelques larmes, et je vis alors avec regret que ces idées ne s'étaient pas encore présentées à l'esprit de Son Altesse Royale. Elle voulut

en contester l'application, mais évidemment parce qu'elle ne voulait pas en reconnaître la portée. Peut-être aussi son état de grossesse avait-il éloigné d'elle toute idée de ce genre et préférerait-elle devoir sa liberté à toute autre combinaison. Quoi qu'il en soit, la conversation se prolongea longtemps sur ce chapitre, et je pus voir se dissiper peu à peu les préventions qui existaient contre moi dans l'esprit de la princesse. Ma visite a duré deux heures.

M^{me} la comtesse d'Hautefort et M. de Brissac ont bien voulu me recevoir pendant quelques instants. Ces deux personnages m'ont paru plus tristes encore que de coutume. Je me suis acquitté des diverses commissions dont on m'avait chargé pour eux. M^{me} d'Hautefort persiste à dire que la santé de Son Altesse Royale s'altère de jour en jour et que, si l'on ne la met pas en liberté très prochainement, elle ne peut manquer de succomber.

J'avoue que la physionomie de la princesse est peu rassurante. M. Gintrac, qui est venu deux fois à la citadelle pendant mon absence, n'a pas vu d'augmentation dans les symptômes dont nous avons parlé, mais il a constaté la persistance de la fièvre, de la toux, et tout ce qu'il a pu faire pour y remédier n'a eu aucun résultat. Il doit revenir bientôt, afin que nous avisions ensemble au moyen de combattre cette fâcheuse disposition.

J'ai trouvé M. Deneux installé dans une pièce qui est située précisément au-dessous de la chambre à coucher de la duchesse de Berry. Il a accepté toutes les conséquences de cette clôture. En demeurant dans l'enceinte réservée à la princesse, il s'est soumis au régime des captifs, et il m'a parlé de sa prison en termes qui me rassurent. Il paraît heureux de ce rap-

prochement, de cette similitude de situation avec la royale prisonnière. Je lui ai fait ma visite et j'ai pu lui donner des nouvelles de beaucoup de personnes que j'ai vues à Paris tout à fait à son intention.

Le général Bugeaud m'a dit que l'accoucheur de la princesse avait écrit à M^{me} Deneux une lettre franche et loyale, avec autorisation de la publier. Elle contient, suivant le gouverneur, des détails tellement précis sur la situation de M^{me} la duchesse de Berry, qu'il y a de quoi clore la bouche des récalcitrants les plus endurcis. Je le désire plus que je ne l'espère.

J'ai vu M. Dubois, qui paraît s'ennuyer beaucoup. Le cher maître a écrit aussi de son côté, et sa lettre, qui m'a été communiquée à Paris, prouve combien il s'accommode mal du rôle qu'on lui fait jouer à Blaye. Quelques tentatives, faites avec une extrême réserve par le général, n'ont amené aucun changement dans la position du célèbre professeur auprès de M^{me} la duchesse de Berry, et il ne paraît pas probable qu'il consente à rester ainsi. M. d'Argout a écrit au général pour lui dire d'interner M. Dubois. Celui-ci, qui se trouve bien dans la ville de Blaye, ne veut pas changer de domicile, car le régime de la citadelle lui convient fort peu. Le général a dû insister, et bientôt il faudra que le maître obéisse. Il m'a paru très vexé de cet arrangement pris sans son consentement ; je ne serais pas surpris que cela entraînaît quelques difficultés nouvelles. Nous verrons bien.



Vendredi 5 avril.

Me voici bien d'aplomb dans mon modeste réduit. Mon factotum a repris son poste auprès de moi ; il

mé soigne avec sa ponctualité accoutumée, tous ses mouvements ont la précision d'un exercice, il est muet comme une carpe, et son vocabulaire se compose de deux mots : « Oui, major. » C'est sa réponse invariable à tout ce que je peux dire, et j'aime assez ce laconisme. J'ai pris ma part des mouvements de la citadelle ; je m'y sens de nouveau incorporé à cette garnison qui s'agite autour de moi, et il me semble que je n'ai pas quitté Blaye.

J'ai été reçu ce matin par M^{me} la duchesse de Berry à l'heure accoutumée, et, M. Deheux et moi, nous avons trouvé la princesse un peu agitée. Elle m'a dit que le général lui avait fait une visite hier soir et qu'elle avait traité fort longuement avec lui la question des garanties que le roi de Naples pourrait lui accorder. La princesse a engagé le gouverneur à transmettre à M. le comte d'Argout une demande tendant à ouvrir des négociations sur ce point important. Le général a, en effet, écrit aujourd'hui à ce sujet, mais il est trop tard pour apporter quelque changement à la délibération arrêtée en conseil des ministres.

Dans la journée, j'ai mis de l'ordre dans mes affaires, interrompues par le voyage ; j'ai fait des visites à nos grosses épaulettes de la garnison ; j'ai complètement repris mon ancien train de vie, et, ce soir, à huit heures, j'ai fait cercle dans la chambre à coucher de M^{me} la duchesse de Berry, en compagnie du cher confrère et des deux compagnons de captivité. La conversation a été assez gaie. On m'a demandé beaucoup de renseignements sur les nouveautés dramatiques ou littéraires de Paris ; j'ai indiqué les choses principales et j'ai déposé sur le lit de Son Altesse Royale plusieurs ouvrages qui seront une nouvelle ressource contre l'ennui.

M^{me} d'Hautefort, qui a pris une part active à la conversation, nous a souvent quittés pour aller au salon, essayer sur le piano quelques fragments de musique nouvelle, et plusieurs morceaux, parmi ceux que j'ai rapportés de Paris, ont paru causer beaucoup de plaisir à M^{me} la duchesse de Berry. Au milieu de ces essais, de quelques réminiscences, de morceaux les plus variés que nous font passer en revue les doigts habiles de M^{me} d'Hautefort, le fameux bolero qui fait mon tourment est revenu prendre sa place habituelle et la dame d'honneur n'a pas manqué de me le jouer avec une persévérance diabolique. Encouragée par la princesse, qui l'invite à ne pas ménager mes nerfs, elle a vingt fois recommencé cette cantilène lamentable et interminable. Ces dames prétendent qu'elles ont à se venger de leur captivité, due, suivant elles, à mes infâmes complaisances pour les ministres. J'ai été tympanisé sans miséricorde.

M. de Brissac sourit aux malices de la comtesse; il prend, du reste, rarement part à la conversation, se promène de long en large dans le salon et disparaît invariablement à dix heures.

M. Deneux et moi nous sommes assis sur des fauteuils, en face du lit de la princesse. Souvent je me mets fort à l'aise sur un petit canapé qui est situé dans l'angle de la cheminée, et là, Dieu sait tout ce que nous disons ou plutôt tout ce que nous ne disons pas!

Voici, entre autres intimités, une chose qui m'a paru digne d'être notée, et d'autant plus que cela m'avait déjà été dit il y a plus d'un mois. Nous parlions des accidents de la grossesse, de l'accouchement et de ses suites, de l'allaitement naturel ou artificiel

et autres *nourriceries* analogues, lorsque la princesse dit tout à coup à M. Deneux :

« Croyez-vous, docteur, que j'aurai beaucoup de
« lait, cette fois-ci? Je vous préviens que je veux
« nourrir mon enfant. Cela me consolera de bien des
« choses. J'aime beaucoup les enfants, surtout quand
« ils sont tout petits. Vous verrez, Messieurs, que je
« serai une bonne nourrice. »

Il faut noter que Son Altesse Royale ne parle de choses de ce genre que quand M^{me} d'Hautefort et M. de Brissac ne sont pas auprès d'elle. Si l'un de ses compagnons de captivité entre dans sa chambre, au milieu d'une conversation analogue, elle passe rapidement à un autre texte, et l'on voit qu'elle s'applique à leur éviter ce désagrément.

M. Deneux est tombé peu à peu dans une sorte de rêverie profonde; il ne prend plus part à notre conversation, et la princesse, qui paraît fort gaie, essaye en vain de mettre un terme à cette préoccupation. Sur le point de nous retirer, après deux heures de séance, je recommande à M^{me} la duchesse de Berry de se faire apporter un bain demain matin, et de rester dans l'eau le plus longtemps possible. C'est un moyen calmant qui a toujours le plus grand succès et que je lui conseille très souvent. M. Deneux, qui se réveillé enfin, approuve fort mon ordonnance et rappelle à Son Altesse Royale que les bains lui ont toujours réussi.

« — C'est vrai, dit la princesse, je suis très aqua-
« tique, et je ne serais pas surprise de compter
« quelque gros poisson parmi mes ancêtres. »

M. Deneux ne comprend pas et dit avec un air étonné : Un poisson, comment? Que veut dire Madame? Nous rions et je me hâte d'ajouter :

— Sans doute, et je suis sûr que dans la généalogie de Madame il doit être question de Sirènes ! Son Altesse Royale était destinée à être la mère d'un Dauphin !

Les plaisanteries de ce genre ont toujours du succès auprès de M^{me} la duchesse de Berry. Elle a ri très cordialement, et d'autant plus que M. Deneux, fort peu exercé aux calembourgs, comprend moins que jamais ces phrases amphigouriques. Le cher confrère manque complètement de cette vivacité qui rend la conversation si amusante. Il procède toujours gravement, méthodiquement, et les mille petits riens qui circulent dans un cercle comme le nôtre lui arrivent à l'improviste et le prennent toujours au dépourvu. Il va au pas quand nous trottons, il trotte à peine quand nous galopons ; aussi, en résulte-t-il des difficultés, des tiraillements qui nous fatiguent. M. Deneux s'arrête tout court, interroge, demande des éclaircissements sur une chose qui n'en vaut pas la peine et que tout le monde a comprise, ou bien il coupe un récit commencé par une réflexion hors de propos, et place une digression interminable au milieu d'un entretien intéressant. La princesse, qui est habituée à ces procédés de son accoucheur, les supporte avec une bienveillance parfaite ; elle ferme les parenthèses de son fidèle, poursuit son sujet en le laissant en route, bouche béante, et ne sachant à quoi rattacher le fil de son discours interrompu :

« — Bonsoir, mes docteurs, allez vous coucher, « bonne nuit. Monsieur Deneux, si vous rêvez poisson, « ne prenez pas mon ours. Priez M. Ménière de vous « expliquer ses Sirènes et ses Dauphins, et qu'il « tâche de ne pas trop se moquer de son prochain !

Samedi 6 avril.

M. Gintrac nous est arrivé ce matin de bonne heure, et bientôt l'accoucheur ordinaire de la princesse, son médecin consultant et moi, nous nous sommes formés en conclave pour délibérer sur les moyens de remédier aux accidents qui persistent. Nous avons mûrement examiné la malade et la maladie, nous avons argumenté sur les effets, et il est résulté de tout ceci quelques prescriptions nouvelles qui, nous l'espérons, auront une salutaire influence sur la santé de M^{me} la duchesse de Berry.

Mais cette visite n'a pas été consacrée exclusivement à ces soins de notre ministère. La princesse est fort préoccupée, elle est impatiente; les journaux qu'elle lit chaque matin avec une ardeur extrême, lui occasionnent des accès d'humeur guerroyante qui éclatent subitement sous le moindre prétexte. Nous avons été témoins de plus d'une explosion de ce genre aujourd'hui même; aussi, MM. Deneux et Gintrac lui ont adressé, à ce sujet, des exhortations vraiment paternelles.

Au milieu de nos entretiens médicaux et autres, il a été question de l'accouchement, et ces Messieurs ont engagé la princesse à ne rien faire pour se soustraire à tous les moyens de constatation dont l'autorité aurait besoin, soit avant, soit après l'événement. On lui a démontré que ce serait par là qu'elle rendrait sa libération plus facile et plus prompte.

Après quelques violentes récriminations contre beaucoup de personnes, Son Altesse Royale a paru tomber dans une sorte d'affaissement physique et moral que j'ai déjà observé plusieurs fois. Est-ce résignation ou

plutôt impuissance? Je ne sais, mais alors la princesse paraît étrangère à tout ce qui l'environne; sa pensée se concentre sur quelque objet intérieur et l'on ne peut plus rien en obtenir. Cependant, comme je voyais sur son visage l'indice d'une souffrance intime, j'ai essayé de provoquer une diversion active et j'y ai réussi. J'ai parlé tout naturellement des projets de Madame à propos de son enfant, de son désir de le nourrir elle-même, et ce que j'avais prévu est arrivé. Ces Messieurs se sont récriés contre ce projet; M^{me} la duchesse de Berry se voyant contredite, a laissé là sa rêverie.

« — Qu'aurais-je de mieux à faire, s'est-elle écriée
« avec une extrême vivacité, qu'y a-t-il de plus
« simple, de plus naturel dans ma position? Ne
« serai-je pas trop heureuse d'avoir à m'occuper de
« ma petite fille? (Madame est persuadée qu'elle doit
« avoir une fille.) J'ai toujours eu beaucoup de lait, je
« veux avoir le plaisir de remplir un devoir sacré,
« puisque ma position actuelle ne me l'interdit plus. »

M. Gintrac n'approuve pas du tout ces élans d'amour maternel. Dans une discussion médicale très vive et très nette, il a fait sentir à la princesse les graves inconvénients qui pourraient résulter pour sa faible poitrine, d'un allaitement aussi intempestif. Il nous a pris à témoin de l'importance de ce fait pratique, du danger qui suit ces tentatives, et nous avons abondé dans son sens. Nonobstant, Son Altesse Royale a persisté dans son idée qui n'est fort heureusement qu'à l'état de projet, et j'ai cru devoir faire signe à M. Gintrac de ne pas se donner le tort d'avoir trop raison. Il y a des esprits, et M^{me} la duchesse de Berry est de ce nombre, qui s'irritent contre les démonstrations poussées trop loin, qui font de l'opposition pour

le plaisir d'en faire et qui ne veut pas accepter par autorité l'opinion qu'on leur impose, lors même qu'elles en sentent au fond toute la justesse.

Cette escarmouche, qui a été vive, a relevé Madame de son abattement, et nous avons pu reprendre, sans orage, la conversation interrompue. M^{me} la duchesse de Berry a dit que M. de Brissac et M^{me} d'Hautefort se refuseraient toujours à signer quoi que ce fût ; qu'en venant à Blaye auprès de sa personne, ils avaient pris l'un et l'autre une résolution formelle à cet égard et que personne au monde ne pourrait les contraindre à jouer un rôle quelconque dans ces constatations odieuses.

Je crois, en effet, que M. le comte de Brissac est bien décidé à rester neutre au milieu de tout ce qui pourra survenir. Ce personnage me paraît doué de beaucoup de fermeté. Il est très silencieux, d'une politesse exquise, mais froide, rigide observateur des formes, fort pieux, dit-on, et le parfait modèle des époux et des pères. Sa présence à Blaye est un gros sacrifice qu'il accomplit avec résignation. Ses intérêts privés en souffrent considérablement ; son éloignement de sa nombreuse famille lui cause une tristesse profonde, sa santé même s'altère, le rhumatisme l'envahit, mais il ne s'en plaint pas ; le sentiment du devoir le soutient, et M^{me} la duchesse de Berry, à qui rien de tout cela n'échappe, plaint le comte et se montre très reconnaissante de tout ce que souffre pour elle ce loyal serviteur.

M^{me} la comtesse d'Hautefort ne se pique pas de ces vertus antiques, de ce stoïcisme romain, si éloigné de son caractère, mais j'aurai occasion de revenir sur ce chapitre et de compléter ce portrait de la dame d'honneur. Qu'il me suffise de dire aujourd'hui que

M. Gintrac a montré beaucoup de fermeté dans la discussion de cette affaire, et qu'après avoir mis de côté les deux personnages en question, il a été établi très catégoriquement que la princesse ne devait rien négliger pour rendre sa libération facile et prompte. Ce sujet de conversation est d'un haut intérêt, et je suis bien aise qu'il ait été mis sur le tapis par le cher confrère de Bordeaux. M. Deneux, qui n'avait cependant pas reçu de mot d'ordre, nous a parfaitement secondés, et désormais, je pourrai, sans beaucoup de difficultés, traiter cette matière ardue. Cependant il est aisé de voir que M^{me} la duchesse de Berry n'accepte pas ce programme ; elle garde *in petto* l'espoir de sortir d'ici, et à chaque instant, dans la conversation, elle fait allusion à cette liberté qu'elle désire et attend toujours. Elle repousse toute idée en opposition avec ce sentiment si naturel dans sa situation ; toute la rhétorique de M. Gintrac n'a pas détruit le moins du monde cette pensée vivace : *sortir de prison*. Pour mon compte, je ne cherche pas à lui ouvrir les yeux sur le néant de ses espérances. Je laisse au temps et aux circonstances le soin d'apporter cette démonstration contraire qui la révoltera sans doute, mais qu'elle sera bien forcée d'accepter.

Aujourd'hui, veille de Pâques, Madame a voulu rester seule ; les hôtes du pavillon sont en retraite, et j'ai dû renoncer à ma visite du soir. Nous avons fait une longue promenade sur les remparts de la citadelle. Le printemps commence à se faire sentir. Il est ici un peu plus précocé qu'à Paris, et ces charmants avant-coureurs de la belle saison m'ont mis le cœur en joie. Du haut de cette forteresse, on découvre un vaste horizon qui commence à se parer de cette verdure printanière si douce à l'œil des amateurs de la

campagne. Le soleil, dont les rayons s'attédisent sensiblement depuis quelques jours, descend moins vite vers les collines derrière lesquelles il va disparaître ; des jours plus longs et plus doux nous permettent de vivre en plein air, et de chercher quelques récréations dont nous avons besoin. Espérons que ces salutaires influences ne seront pas perdues pour la captive, et que le pavillon tout entier les subira, même à son insu.

M. Deneux paraît fort content de sa situation actuelle. Il voit Son Altesse Royale plusieurs fois par jour ; il se regarde comme faisant partie de sa maison ; et cela étant ainsi, ses plus vastes ambitions sont satisfaites. Il prend au sérieux son rôle de prisonnier, si bien que le général a quelquefois beaucoup de peine à le retenir au salon, le soir. Le cher maître, esclave de la consigne, veut regagner son donjon à l'heure où l'on doit fermer les portes, mais M. Bugeaud, qui montre une extrême tolérance sur ce chapitre, le dispense volontiers de ces formes rigoureuses et diminue à plaisir les mérites de son martyre volontaire. Heureuse disposition d'esprit, vraiment, que celle de mon cher confrère ! Nature bienveillante, cœur d'où découlent tous les sentiments affectueux ! Ame tendre, expansive, inclinant toujours à l'indulgence, procédant par élans d'enthousiasme, adorant le pouvoir et plein d'une sorte de vénération instinctive pour ceux que le rang et la naissance ont placés aux sommités sociales !

Plus je vois M. Deneux, plus je l'étudie, et plus je me sens porté à l'aimer. En dépit de ses prétentions picardes, il est l'homme le plus inoffensif qui puisse se rencontrer. Et tout le monde, dans notre nombreux cercle, a si bien compris la bonté de son caractère, que chacun l'aime et le respecte. On admire la naïveté de

ses convictions, la sincérité de son dévouement ; personne ne songe à les attribuer aux misérables calculs d'un égoïsme si fréquent parmi les courtisans des branches aînées ou cadettes. On voit que son cœur le pousse, et que ses adorations pour M^{me} la duchesse de Berry sont naturelles et gratuites. Si l'on se permet de rire quelquefois de ses allures un peu surannées, des quiproquos qui naissent de ses trop fréquentes distractions, si certains plaisants mettent à de rudes épreuves sa crédule bonhomie, cela ne passe jamais les limites et j'ai le plaisir de voir que l'on sait rendre justice à un médecin tout à fait digne de l'estime des honnêtes gens.

Ajouterai-je que M. Dubois est, en général, moins bien traité que M. Deneux, et que les prédilections de M. Bugeaud pour le célèbre chirurgien ne peuvent contrebalancer le goût très vif de nos officiers pour l'accoucheur de Madame ? Ce sont là de petites causes dont les effets peuvent avoir une certaine importance ; je ne crois pas inutile de les noter en attendant.

Dimanche 7 avril.

C'est aujourd'hui Pâques. M. le curé de Blaye, qui nous a fait plusieurs visites ces jours derniers, a dit la messe ce matin, dans l'appartement de M^{me} la duchesse de Berry. On assure qu'il y a eu au pavillon plusieurs actes de dévotion sérieuse, et que les offices se sont prolongés bien plus que de coutume.

J'ai vu la princesse pendant quelques minutes seu-

lement, et je n'ai rien observé de nouveau dans son air. Déjà, dans plusieurs circonstances, il m'a semblé que Son Altesse Royale avait plus de dévotion que de piété. Son origine italienne comporte, d'ailleurs, ce genre de sensibilité religieuse qui se traduit au dehors par un certain nombre d'actes matériels ostensibles. Il s'agit bien plus de la forme que du fond ; on fait son devoir à jour fixe, parce que c'est l'usage, et sans y être porté par une impulsion venant de l'âme.

Le temps pascal n'a pas beaucoup agi sur le moral de la princesse ; je l'ai rarement vue aussi irritable, sa parole est dure pour des personnes qu'elle traite en ennemies ; M. d'Argout, M. Thiers, sont l'objet de ses attaques les plus vives, car c'est à eux qu'elle reproche son arrestation et le prolongement de sa captivité.

Ce soir, j'ai été reçu comme de coutume, mais l'humeur guerroyante de la princesse nous a mis en mesure de rompre bien des lances. J'ai eu l'occasion de repousser bien des accusations souverainement injustes, mais M^{me} d'Hautefort étant survenue, a renchéri sur les violences de Son Altesse Royale, et M. Deneux et moi, nous avons eu fort à faire. Ces dames ont déployé une verve de malignité aussi peu charitable que possible ; j'étais battu à plate couture, et j'allais me reconnaître vaincu, lorsque j'ai eu le malheur de laisser échapper la pauvre petite phrase que voici :

— Je ne peux pas vous démontrer que vous avez tort, mais je constate que vous êtes deux mauvaises chrétiennes !

« — Encore une constatation, mais celle-là, du
« moins, je vous la pardonne, car elle ne vient pas
« de M. d'Argout. Mais l'autre, celle dont vous m'avez

« rompu la tête hier, croyez-vous que je me laisse-
« rai fondre sans crier? Vos Ministres ont décidé que
« je mourrais ici; on me retiendra dans cette prison
« abominable jusqu'après mes couches, et ceci ter-
« miné, on ne manquera pas de prétextes pour me
« retenir encore. Je dois m'attendre à tout de la
« part de ces gens sans cœur et sans foi. Peut-être
« y a-t-il encore dans quelque coin de cette forteresse
« des oubliettes que l'on me réserve et par où je dis-
« paraîtrai un beau jour. »

Dans cette disposition d'esprit il n'y a plus à raisonner avec M^{me} la duchesse de Berry. Il faut la plaindre, gémir avec elle, tâcher de la consoler par de douces paroles, ou chercher à la distraire en suscitant quelques émotions d'une autre nature. C'est ce que j'ai essayé avec assez peu de succès, et j'ai dû recourir à la bonne volonté de M^{me} d'Hautefort. J'ai fait un appel à son talent éprouvé, je lui ai fait comprendre la nécessité de calmer les nerfs agacés de la princesse; j'ai mis en jeu son amour-propre en lui disant que son piano, comme la harpe de David, pouvait seul clamer les fureurs de notre Saül en jupons, et bientôt un petit concert nous est venu en aide. Heureuse influence de la musique! charme divin de quelques sons mélodieux! M^{me} la duchesse de Berry est éminemment impressionnable sous ce rapport; jamais cette sorte de traitement moral n'a échoué dans des circonstances de ce genre. Peu à peu son esprit irrité s'apaise, le calme renaît là où s'agitaient des passions violentes, et tout cela sous l'influence de quelques airs habilement choisis par notre noble virtuose. M^{me} d'Hautefort a joué la romance du *Saule*, d'*Othello*; les langueurs de cette pauvre Desdemona nous ont émus délicieusement. La princesse a chanté

a demi-voix les dernières paroles de la scène finale :

Del ! calma ô ciel nel sonno
Per poco le mie pene,
Fa che l'amato bene
Mi venga consolar.
Se poi son vani prieghi,
Di mia fredo urna inseno
Di pianto venga al meno
Il cenere a bagnar.

Le cri de douleur qui s'échappe du fond du cœur de la malheureuse Desdemona donne à ce chef-d'œuvre de Rossini une expression déchirante. La princesse n'a pas essayé de le rendre avec l'énergie qu'y déploie M^{me} Malibran, mais elle l'a dit avec justesse et de façon à prouver qu'elle en comprenait toute la portée. Elle a même semblé s'appliquer cette situation si touchante et faire un rapprochement qui l'a beaucoup attendrie ; elle a pleuré, mais ses larmes m'ont paru sans amertume. L'attendrissement a cédé la place à un sentiment beaucoup plus gai quand M^{me} d'Hautefort s'est avisée de me jouer ce boléro lamentable qui fait mon tourment perpétuel ; je me suis résigné de très bonne grâce à souffrir un martyr musical que m'inflige trop souvent la dame d'honneur de la princesse.

Cela nous a un peu remis en gaieté. M. Deneux nous a parlé, je ne sais à propos de quoi, des mariages heureux qui durent longtemps, de ces cérémonies où l'on voit deux vieux époux, après cinquante ans de ménage, faire de nouveau bénir leur union au milieu d'un nombreux cortège d'enfants et de petits-enfants, et Madame, qui n'a jamais vu pareille fête, ne m'a pas paru fort envieuse du bonheur de ces Philémon et Baucis. M^{me} d'Hautefort était assez disposée à rire aux dépens de ces tourtereaux caducs et je n'ai pas manqué de

fournir mon contingent de plaisanteries sur ces amours sempiternelles.

— Cinquante ans de mariage ! Mais ce n'est rien auprès du père Tortier, cet aubergiste-postillon du Mans, qui a eu la gloire d'être à la fois le modèle et le patriarche des maris.

— Qu'est-ce que c'est que le père Tortier ? ConteZ-nous donc cela, docteur, et montrez-nous ce phénix des époux.

— Voici ce que c'est. Un jour, en allant à Paris, je me suis arrêté au Mans pour visiter quelques amis. J'ai une passion pour les vieilles églises et je suis grand amateur de sculpture, de tableaux anciens, de tombeaux et d'épithaphes. Donc, j'ai flané suivant ma coutume, et un antiquaire du cru, qui me servait de cicerone, m'a montré les débris d'une ancienne église, celle de la Couture, je crois, dans laquelle il avait lu autrefois une longue inscription funéraire racontant la vie de ce brave aubergiste.

Le père Tortier, ancien postillon, qui mourut en 1549, se vante d'avoir conduit quatre rois de France, à savoir : Louis XI, Charles VIII, Louis XII et François I^{er}, mais il se vante bien plus encore d'avoir vécu en bon ménage avec la même femme pendant soixante-quatre ans accomplis. Cette longue épithaphe, qui est une vraie biographie, se termine par ces deux vers en l'honneur de la femme :

Toujours était d'humeur aigre et jalouse.
Qu'un autre après moi l'épouse !

Ce phénomène de longévité conjugale nous a beaucoup fait rire, et l'élégie sentimentale de M. Deneux s'est terminée en épigrammes contre les maris trop débonnaires. Il y a des vertus qui tournent facilement

au ridicule ; les moqueurs ont beau jeu avec ces héros de fidélité et de patience.

J'ai beaucoup jaté aujourd'hui avec M. Deneux. Il m'a avoué qu'il n'avait pas cru à la grossesse de M^{me} la duchesse de Berry et qu'il n'avait demandé au Gouvernement l'autorisation de venir à Blaye auprès de la princesse qu'avec l'espoir d'être refusé. Il voulait publier ce refus pour démentir les bruits injurieux qui couraient sur le compte de Son Altesse Royale. Cette démarche imprudente comblait les vœux du ministère ; aussi s'empressa-t-il d'accueillir cette proposition. L'accoucheur ordinaire de la princesse, pris dans ses propres filets, ne put pas reculer. Il partit pour Blaye et trouva bientôt un puissant motif de consolation dans la pensée suivante : la naissance du duc de Bordeaux a été attaquée à plusieurs reprises et plus particulièrement à la fin de l'année 1830 ; on a cherché à élever des doutes sur ce qui s'est passé aux Tuileries dans la nuit du 29 septembre 1820 ; il est probable que l'accouchement, puisque grossesse il y a, offrira quelque ressemblance avec celui que l'on incrimine, et ce rapprochement signalé avec soin servira de démonstration et prouvera la légitimité du premier.

M. Deneux s'est dit tout cela et bien d'autres choses encore, et ni vous ni moi n'eussions trouvé cet enchaînement si logique de conditions et de circonstances. Avec mon très honoré confrère, il faut toujours s'attendre à des surprises de ce genre ; aussi, quand il veut bien m'admettre à l'honneur de ses confidences, je me donne bien de garde de lui exprimer quelque étonnement au sujet de ces découvertes singulières. M. Gintrac, qui est fort poli, dit que cela n'a pas le sens commun ; je suis assez disposé à partager l'opinion de M. Gintrac.

Lundi 8 avril.

Ce matin, M^{me} la duchesse de Berry ayant lu dans je ne sais quel journal que le Gouvernement avait refusé d'autoriser M. le comte de Ménars à se rendre à Blaye, cette nouvelle, vraie ou fausse, a occasionné un très vif mouvement d'irritation. Acquitté par la cour d'assises de Montbrison, M. de Ménars serait le bienvenu ici, car sa présence rendrait la liberté à M. de Brissac. Peut-être existe-t-il d'autres motifs pour désirer le retour de ce personnage, peut-être était-il attendu ; aussi ce désappointement a-t-il été la cause d'une scène violente. Je n'ai jamais pu pénétrer jusqu'à Son Altesse Royale. M. Deneux soupire. M. de Brissac paraît consterné et il m'assure que la princesse n'est pas en état de recevoir. Je le crois sans peine, car, pendant le court entretien que nous avons eu à ce sujet dans le salon, il est arrivé jusqu'à nous des exclamations, des cris, des menaces, et nous avons dû nous retirer sans pouvoir essayer de calmer cette tempête.

Et c'est vraiment dommage, car j'avais en poche beaucoup de petites ressources qui auraient pu se montrer efficaces dans ce moment critique. Il nous arrive depuis quelque temps un grand nombre de demandes adressées à la princesse ou au général par des belles dames, des nobles demoiselles qui brûlent du désir de partager la captivité de M^{me} la duchesse de Berry et qui sollicitent la faveur de s'enterrer vivantes avec l'illustre prisonnière. Quelques-unes de ces dames sont, par parenthèse, de mon cher pays d'Anjou et portent des noms à moi bien connus.

D'autres dames, non moins fidèles, nous inondent de

paires de pantoufles blanches et vertes, décorées de cœurs enflammés, d'ancres et de lys entrelacés, et ces emblèmes sont accompagnés d'une foule d'initiales les plus aristocratiques.

Il nous vient encore des productions d'un goût non moins pur, d'un parfum non moins relevé et dont nous faisons le plus grand cas. Ce sont des paniers de vins excellents, des bourriches pleines de choses truffées, et les zélés pourvoyeurs qui adressent ces offrandes à M^{me} la duchesse de Berry ont toujours la politesse de nous prier d'accepter la moitié de la cargaison. Les lettres d'envoi qui accompagnent ces cadeaux sont surtout d'un style fort singulier. Le royalisme le plus fervent n'est pas toujours le plus éclairé, et Dieu sait les phrases légistimistes qui servent d'assaisonnement à ces volailles embaumées de truffes !

Cette correspondance amuse beaucoup Son Altesse Royale, et plus d'une fois j'ai eu l'occasion de constater les vertus consolatrices de ces épîtres. Très souvent la princesse me charge de remercier en son nom les bien pensants qui nous prodiguent ces précieuses preuves de sympathie, et ces fonctions de secrétaire des commandements de M^{me} la duchesse de Berry, ajoutées à tant d'autres, me constituent à l'état d'écrivain public, d'homme de lettres, de chargé d'affaires, de diplomate. Bien m'en prend de savoir tailler les plumes !

Le calme est survenu dans l'après-midi. Le général Bugeaud a été reçu et bien accueilli par la princesse, qui s'est promenée quelque temps avec lui dans le grand vestibule. Il a été question de la nouvelle relative à M. de Ménars, et le général a rassuré Son Altesse Royale sur ce point si intéressant pour elle. Le Gouvernement ne peut vouloir priver Madame de

la présence d'un de ses plus fidèles serviteurs ; il a montré son bon vouloir, dans une circonstance analogue, en autorisant M. le docteur Deneux à se rendre à Blaye aussitôt qu'il en a manifesté le désir, et très certainement M. de Ménars obtiendrait la même permission s'il la demandait aux ministres. Il y a tout lieu de croire, suivant le général, que cette permission n'a pas été demandée, car elle aurait été aussitôt accordée.

M^{me} la duchesse de Berry ne s'est couchée qu'à huit heures et demie. Admis presque aussitôt auprès d'elle, M. Deneux et moi nous avons tiré bon parti d'une audience qui a duré deux heures. Je ne rappellerai pas les mille riens qui nous ont occupés. Le genre badin a dominé pendant cette longue causerie; il est aisé de voir qu'une franche gaieté forme véritablement le fond du caractère de la princesse. Cependant la conversation, avec ses digressions capricieuses, a mis sur le tapis plusieurs incidents sérieux de la guerre de la Vendée, quelques épisodes du séjour à Nantes et des premiers temps de la captivité de Madame. Ces choses ont été traitées assez cavalièrement. J'aurais bien voulu que l'héroïne de ce roman eût insisté sur quelques particularités intéressantes. Je ferai en sorte de ramener ce sujet de conversation et de fournir à Madame une occasion nouvelle de parler des faits qui se rapportent à cet épisode de sa vie si agitée.

Il a été question plusieurs fois des probabilités d'un accouchement à Blaye, et bien que M^{me} la duchesse de Berry ne puisse accepter la chose comme arrêtée et définitive, qu'elle conserve toujours l'espoir de sortir prochainement d'ici, je ne néglige aucune occasion de lui faire pressentir qu'il est bon de s'accoutumer à l'idée de ce pis-aller. Je la prémunis tout doucement

contre une espérance trompeuse, dans le but de lui épargner la secousse qui devra résulter de son désapointement.

M. Deneux, qui a accouché pendant quinze ans la majeure partie du faubourg Saint-Germain, est un répertoire vivant d'histoires passablement scandaleuses, et qu'il raconte avec une bonhomie singulière. Les anciens accoucheurs, ou du moins quelques-uns d'entre eux, ont l'habitude de parler de leurs clientes avec un abandon naïf fort amusant pour ceux qui les écoutent, mais qui le serait assurément beaucoup moins pour les personnes dont il est question. Je me rappelle un professeur justement célèbre dont les leçons étaient semées de détails circonstanciés sur l'accouchement de Madame A., sur la fausse couche de Madame B., sur ceci et sur cela de M^{me} C., D., etc., et le cher maître n'y entendait pas malice. Sa clientèle fort étendue fournissait une ample moisson de faits curieux, d'observations intéressantes, et quand il s'agissait d'un évènement quelque peu scabreux, un accès de discrétion se déclarait souvent un peu tard; le nom de la dame était omis, mais celui de la rue qu'elle habitait se faisait jour dans le récit du professeur, et le malin auditoire riait de ces précautions oratoires insuffisantes, de ces réticences transparentes qui ne dérobaient rien à sa sagacité.

M. Deneux est de la même famille scientifique que le professeur dont je parle. Il raconte volontiers les choses remarquables dont il a été témoin, et d'autant plus que M^{me} la duchesse de Berry est friande d'histoires de ce genre. Son Altesse Royale connaît la plupart des femmes dont M. Deneux est l'accoucheur; il s'agit pour mon confrère et pour la princesse de personnes dont la vie privée n'a pas de mystère; aussi

la causerie devient promptement amusante quand on entame le chapitre de la chambre à coucher.

M^{me} d'Hautefort, qui est un peu collet monté, ne se prête pas facilement à ces entretiens, où beaucoup d'anecdotes piquantes ont pour héroïnes des personnes qui sont de ses amies. La comtesse ne favorise pas les excursions de M. Deneux sur ces domaines réservés, et souvent il s'élève de vives discussions entre le cher maître et la dame d'honneur. La princesse prend ordinairement le parti de son accoucheur, et cette petite guerre, dont je suis le témoin attentif, me fournit matière à bien des observations singulières.



Mardi 9 avril.

Ce jour a été marqué par un incident extraordinaire. Voici les faits dont j'ai été témoin :

Nous venions de déjeuner. Il ne restait plus dans la salle à manger que le général, son aide de camp et moi, lorsque le planton de la porte Dauphine est venu dire au gouverneur qu'un monsieur sollicitait l'honneur d'être admis auprès de lui. La carte remise par le planton portait le nom de M. le comte de Chouveau (1).

Le général, qui ne refuse jamais les demandes de ce genre, a donné l'ordre d'introduire M. de Chouveau dans la citadelle, et après quelques minutes d'attente, nous avons vu entrer dans le salon un personnage de grande taille, de tournure un tant soit peu militaire ayant en somme fort bon air. Il a décliné son nom e

(1) J'ai revu aujourd'hui (6 novembre 1858) M. le comte de Chouveau chez M. le comte de Bizy, son ami. M. de Chouveau paraît fort vieux. On dit que sa fortune a été en partie détruite au service de la branche aînée.

sa qualité ; il a ajouté qu'étant personnellement dévoué à M^{me} la duchesse de Berry, il désirait vivement être admis auprès de Son Altesse Royale pour lui rendre compte de diverses commissions dont elle l'avait chargé lors de son départ du château de Nantes. Il ajoute encore qu'il arrive tout récemment de Prague, qu'il apporte à la princesse des portraits de ses enfants, des boucles de leurs cheveux et enfin deux lettres du jeune Henri et de la princesse Louise.

Le général refusa nettement de permettre cette entrevue. Il propose à M. de Chouveau d'écrire à la princesse pour lui annoncer ces divers objets, et il se charge de remettre lui-même lettres, portraits, cheveux, etc. M. de Chouveau insiste avec chaleur, il fait un appel énergique au cœur paternel de M. Bugeaud, il plaide la cause d'une mère séparée de ses enfants, et bientôt il triomphe de la résistance du gouverneur qui, pour le dire en passant, a bien l'âme la moins géollière que je connaisse.

En conséquence, le général se rend au pavillon, se fait annoncer chez Madame et lui fait part de ce qui se passe. La demande de M. de Chouveau lui est soumise, et la princesse répond qu'elle sera enchantée de recevoir cet ambassadeur *in partibus*. Elle ajoute que la nature des nouvelles apportées par M. de Chouveau rend le tête-à-tête indispensable, que ce sont des affaires de famille fort étrangères à la politique et qu'elle aurait la plus grande répugnance à confier à un tiers.

« — Croyez-moi, général, calembourg à part, ma
« position exige des précautions dont vous comprenez
« toute l'importance. Laissez-moi seule avec M. de
« Chouveau ; quelques minutes suffiront, et je vous
« saurai gré de cette complaisance. »

Le général, revenu près de nous, ne paraît pas très disposé à favoriser ce conciliabule. Il soulève des difficultés qui me semblent bien fondées, mais l'ambassadeur bienévolé ne se déclare pas battu ; il revient à la charge avec une extrême vivacité, il confie même à M. Bugeaud, mais à voix basse, une partie des choses qu'il veut communiquer à M^{me} la duchesse de Berry.

Enfin, un homme de confiance est expédié à l'hôtel où est descendu le comte de Chouveau, avec ordre de transporter dans la citadelle la malle et le porte-manteau de ce monsieur. Ces bagages sont apportés aussitôt dans le salon, l'ouverture en est faite devant nous et M. de Chouveau en tire deux belles miniatures, richement encadrées, représentant les enfants de la princesse, puis une lettre non cachetée adressée à M^{me} la duchesse de Berry par M. de Chateaubriand, enfin quelques autres menus objets sans importance.

Le général a dû prendre connaissance de cette lettre, dont j'ignore le contenu, et il a fait observer au porteur de cette dépêche qu'il aurait dû en parler de prime abord, puisque c'était évidemment la partie la plus importante de son message.

Enfin, après quelques incidents, le général conduit lui-même M. de Chouveau au pavillon de la princesse. Les gardes de l'intérieur reçoivent des mains mêmes du visiteur tout ce que contiennent ses poches, et il arrive au salon, où se trouvent réunis M^{me} d'Hautefort et M. de Brissac. Après quelques minutes d'attente, le valet de chambre introduit M. de Chouveau dans l'appartement de la princesse, la porte se referme et le général reste avec les deux compagnons de captivité de Madame. Le tête-à-tête dure à peu près un quart d'heure. Ce temps écoulé, la porte de la chambre à coucher s'ouvre, le comte reparait, la princesse

l'accompagne jusqu'à l'entrée du salon, elle reçoit les profondes salutations de l'ambassadeur et rentre chez elle. M. de Chouveau cause un instant avec M. de Brissac, et presque aussitôt Son Altesse Royale appelle le général Bugeaud pour lui montrer les portraits de ses enfants et pour le remercier du plaisir que lui procure la possession de ces objets chéris.

Le général n'est pas resté chez Madame plus de trois ou quatre minutes, et quand il est rentré dans le salon, M. de Chouveau était seul.

Le général et son hôte rentrent alors dans le salon, où M. de Saint-Arnaud et moi attendions l'issue de cette affaire avec un vif sentiment de curiosité. Ces messieurs se sont assis et le général a dit :

« — J'ai bien voulu, Monsieur, prendre sur moi
« de faire une chose qui devait être agréable à M^{me} la
« duchesse de Berry. J'espère que, de votre côté,
« vous voudrez bien reconnaître ce petit service en
« me donnant quelques renseignements sur votre
« entrevue avec Son Altesse Royale. »

M. le comte de Chouveau a remercié le général de sa bienveillance. Il dit que la princesse a exprimé le plus vif désir de recouvrer la liberté, et la résolution où elle est d'accepter les propositions que le Gouvernement voudra bien lui faire pour arriver à ce résultat. Son Altesse Royale a dit encore qu'elle se défiait du ministère, et avec d'autant plus de raison que l'on refusait à M. de Ménars la permission de revenir auprès d'elle, après l'avoir formellement promis. Elle a ajouté qu'elle se trouve fort mal dans sa prison, qu'elle ne veut pas sortir de son appartement parce qu'on l'épie et que cela la contrarie beaucoup. Enfin, dit en terminant M. de Chouveau, Madame m'a parlé

de son mariage et elle m'a autorisé à en faire part à nos amis politiques.

« — Fort bien, Monsieur, mais vous avez vu la
« princesse, vous avez dû remarquer sa taille et sa
« tournure, et je crois que vous devez être convaincu
« de l'état de grossesse de Son Altesse Royale. Qu'en
« dites-vous ? »

M. de Chouveau a eu un moment d'hésitation, il a balbutié et a fini par dire que la princesse s'est toujours tenue assise et qu'il n'a rien remarqué de particulier dans le volume de sa personne.

« — Cependant, Monsieur, la princesse s'est levée
« pour vous reconduire jusqu'à la porte de sa chambre,
« car elle vous accompagnait quand vous êtes rentré
« dans le salon. Ainsi donc, permettez-moi d'insister
« sur ce point. Entre nous, franchement, que pensez-
« vous de cette grossesse si facile à reconnaître ? »

M. de Chouveau a dit qu'il croyait à la grossesse de M^{me} la duthesse de Berry avant de venir à Blaye, que ce que Madame venait de lui dire relativement à son mariage augmentait sa conviction, mais qu'il n'a rien vu qui soit une preuve physique du fait. Il ajoute que, quand bien même il eût pu remarquer l'augmentation d'épaisseur de la taille, cela ne prouverait rien, car le moindre coussin bien placé pouvait simuler cette tuméfaction du ventre.

Je n'avais pas tout à fait attendu ce moment pour avoir des doutes sur la bonne foi de M. le comte de Chouveau. Il me semblait que le général était dupe d'un homme adroit et déterminé, et que M. l'ambassadeur, une fois arrivé à son but, ne tarderait pas à se moquer de nous. Il y avait entre M. de Chouveau avant et M. de Chouveau après l'entrevue une telle différence

d'expression, de tournure, que je voyais clairement qu'il nous avait joués.

Le général sentit le coup. Il comprit que ce personnage pouvait écrire demain au journal *La Guyenne* qu'il avait eu l'honneur d'être admis auprès de M^{me} la duchesse de Berry et qu'il n'avait aperçu en elle aucun signe visible de grossesse. On sait bien quel retentissement peut avoir une déclaration de ce genre et quel parti les légitimistes peuvent en tirer. On peut également supposer l'humeur de M. le comte d'Argout, le mécontentement du ministère, et je vois clairement que mon cher général, après une pareille équipée, n'aura plus d'indiscrétions à me reprocher.

M. Bugeaud a conservé un sang-froid que j'admire. Il dit très tranquillement à son aide de camp :

« — Monsieur de Saint-Arnaud, montez au pavillon, « demandez à voir M^{me} la duchesse de Berry et priez- « la, de ma part, de vouloir bien accorder une nouvelle « audience à M. le comte de Chouveau. Dites à Madame « que je la prierai moi-même de se tenir debout, de « marcher devant M. le comte et de s'expliquer elle- « même, si elle le juge à propos, au sujet de sa « grossesse. »

L'aide de camp part aussitôt, et nous restons tous trois assis et silencieux. M. de Chouveau me paraît un peu embarrassé; l'expression de sa physionomie indique une vive préoccupation. Le général est calme, et moi j'attends l'événement.

M. de Saint-Arnaud revient au bout d'un quart d'heure et rapporte la réponse suivante de la princesse :

« — Je ferai volontiers ce qui plaira au général. Je « ne comprends rien à ce débat. M. de Chouveau m'a « vue debout ; j'ai marché dans ma chambre pendant

« une partie du temps qu'il est resté chez moi ; je lui
« ai parlé de mon mariage, de ma grossesse qui est
« assez visible, ce me semble, et il a même été ques-
« tion de M. Deneux, dont la présence auprès de moi
« serait absurde si je n'étais pas enceinte. »

Le général a dit alors très tranquillement à M. de Chouveau qu'il l'engageait à profiter de la bonne volonté de M^{me} la duchesse de Berry, et à revenir auprès d'elle, pour se convaincre par ses propres yeux de la réalité de ce fait. Mais le monsieur ne tient pas du tout à y voir si clair. Il dit que Madame ne lui a pas parlé de sa grossesse, et qu'au surplus cette particularité n'a aucune importance pour lui et qu'il s'engage à ne rien dire à ce sujet.

Je voyais l'orage se former peu à peu ; le général restait impassible, mais son mâle visage indiquait ouvertement une grande agitation intérieure. M. de Saint-Arnaud, qui a toute l'ardeur de la jeunesse, se contient à peine et il dit avec assez de vivacité que ce qui vient de se passer n'est pas de nature à inspirer une bien grande confiance dans cet engagement ; qu'il serait convenable que M. de Chouveau écrivit et signât une déclaration contenant le détail de cette entrevue. Cette pièce servirait de correctif à tout ce que M. de Chouveau pourrait publier plus tard, le général n'en devant faire usage que dans le cas d'indiscrétion et de mauvaise foi.

M. de Chouveau n'a rien voulu entendre. La discussion a pris un caractère assez violent, surtout entre le personnage et l'aide de camp du général. Mais l'ambassadeur avait pris son parti ; il lui convenait de ne pas compromettre le résultat de la mission en répondant à des paroles brûlantes, et tout ce qui a été dit dans cette circonstance n'a pu le faire sortir de la ré-

serve qu'il s'était imposée. Le général a montré beaucoup de dignité, de modération, et à la place de M. de Chouveau, j'aurais eu plus de peine à supporter son froid dédain que les ardentes apostrophes de son aide de camp.

Enfin, M. de Chouveau nous a quittés, et M. Bugeaud,

Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,

a bien juré qu'on ne l'y reprendrait plus. Il se reproche sa bonté, sa confiance, comme si ces qualités de son âme étaient de grands défauts. Il ne manque pas de gens ici qui cherchent sans cesse à le prémunir contre ses bons instincts et qui s'appliquent à le pousser dans des voies rigoureuses. Mais c'est en vain, il ne peut s'endurcir à volonté ; la ruse dont il a été victime aujourd'hui ne changera rien à sa nature bienveillante.

Ce soir, lors de notre visite accoutumée, M. Deneux, qui ignorait cette scène, a demandé des détails à la princesse, et j'ai entendu Madame raconter tout ce qui s'était passé entre elle et M. de Chouveau. Nous avons longuement examiné cette affaire ; M^{me} la duchesse de Berry a déclaré qu'elle ne comprenait pas la conduite du comte. Elle se dit heureuse de l'avoir vu et de tenir de lui-même des renseignements précis et récents sur sa famille et ses amis. Elle dit que c'est un homme de résolution et dont le dévouement égale le courage, mais elle ajoute qu'il a été très imprudent et très maladroit de nier une chose évidente, qu'il pouvait d'ailleurs reconnaître sans se compromettre le moins du monde. Avec un autre homme que le gouverneur, une pareille difficulté, soulevée si mal à propos, aurait pu avoir des suites

fâcheuses. On aurait pu l'empêcher de sortir de la citadelle et lui faire un mauvais parti, chose qu'il devait éviter à tout prix.

Ce texte nous a conduits fort loin, et la princesse, qui ne se pique pas toujours de rendre justice à qui elle appartient, n'a pu s'empêcher de reconnaître que, dans toute cette affaire, le général Bugeaud s'était montré parfait pour Son Altesse Royale. J'ai raconté les choses dont j'avais été témoin : l'appel fait aux sentiments d'humanité du général, le succès de la plaidoirie du comte et l'espèce d'ingratitude dont il a payé les complaisances du gouverneur. La princesse a déploré la conduite de son fidèle; elle craint que cet incident fâcheux influe d'une manière défavorable sur l'esprit de M. Bugeaud et le porte à prendre contre elle des mesures de rigueur dont elle aura seule à souffrir.



Mercredi 10 avril.

Ce matin, à neuf heures, j'ai trouvé M^{me} la duchesse de Berry écrivant avec ardeur; son visage était animé, ses yeux rouges, et je ne sais à quoi attribuer cette surexcitation. Madame m'a dit qu'elle avait passé une très mauvaise nuit et qu'elle s'était enfin résolue à faire des propositions au Gouvernement.

« J'écris au général Bugeaud pour le charger de
« transmettre ces propositions au ministère, et j'espère
« qu'il voudra bien les faire parvenir à Paris le plus
« promptement possible. Je m'engage à me retirer
« dans le lieu qui me sera désigné et à fournir toutes
« les garanties désirables de mon éloignement des
« affaires publiques. »

M^{me} d'Hautefort, qui est venue sur ces entrefaites, trouve que Son Altesse Royale oublie un peu trop dans cette circonstance le soin de sa dignité ; elle ne comprend pas que la princesse consente ainsi à traiter de puissance à puissance avec des usurpateurs et des traîtres, et elle termine cette sortie extra-parlementaire en disant que les ministres n'oseront pas refuser une telle ouverture. Suivant la dame d'honneur, le ministre a voulu humilier Son Altesse Royale en la réduisant à cette extrémité.

J'ai cru devoir faire observer à la noble comtesse que le gouvernement prenait cette affaire au sérieux et que ces petites considérations d'amour-propre n'entraient pour rien dans les décisions du conseil des ministres. Nous avons assez vivement argumenté sur ce point, et j'ai trouvé la princesse beaucoup plus raisonnable que M^{me} d'Hautefort. M. de Brissac, qui a été témoin de cette petite scène, se contente de soupirer ; il prend très rarement un parti quelconque dans les contestations qui s'élèvent entre nous ; sa neutralité est, je crois, systématique ; il ne veut se mêler de rien, et les appels que lui font les adversaires chacun de leur côté restent ordinairement sans réponse.

Pendant que nous devisions ainsi, M^{me} la duchesse de Berry n'a pas interrompu son travail ; elle retranche, ajoute, corrige, recommence ses brouillons, relit à voix basse ses phrases, dont elle ne paraît pas contente, consulte M^{me} d'Hautefort, qui trouve que ce sera toujours assez bien, que c'est trop bien, et que Son Altesse Royale ne devrait pas se donner tant de peine pour des gens. . . , etc.

Il me semble que tout ce qui se passe en ce moment est une conséquence de l'affaire d'hier. M. de Chouveau

a très probablement apporté quelques nouvelles qui ont influé sur les déterminations de la princesse. L'humeur guerroyante de M^{me} d'Hautefort dépend sans doute de la même cause, et bientôt peut-être nous saurons à quoi nous en tenir.

M. Gintrac est arrivé à midi. Nous nous sommes rendus aussitôt auprès de M^{me} la duchesse de Berry, que nous avons trouvée en proie à la même agitation déjà constatée ce matin, toujours occupée de son projet de propositions, et fort inquiète des résultats de cette démarche décisive.

La partie médicale de notre entrevue a été singulièrement abrégée, et, après quelques détails sommaires sur sa santé, la princesse a soumis sa grande affaire à notre cher confrère de Bordeaux. M. Gintrac a dit qu'il n'y voyait aucun inconvénient, et il a engagé Son Altesse Royale à se hâter d'envoyer sa demande. Alors Madame nous a remis une lettre adressée au général et nous a priés de la lui donner aujourd'hui même.

Nous l'avons portée immédiatement au gouverneur et nous l'avons engagé non seulement à l'expédier aussitôt à Paris, mais encore à l'appuyer de son suffrage, à insister auprès du ministère pour que l'on accueille favorablement les vœux de la princesse. Le général, qui comprend à merveille cette question d'humanité, et qui, dans toutes les occasions analogues, témoigne à Son Altesse Royale les égards et la bienveillance qu'inspirent ses malheurs, nous donne l'assurance qu'il va solliciter vivement les ministres afin d'obtenir que l'on mette un terme à cette captivité déplorable.

Nous nous sommes empressés de rapporter à la princesse les excellentes dispositions de M. le général Bugeaud, qui ont paru lui faire beaucoup de plaisir.

Elle espère, et cela suffit pour dissiper ses ennuis. L'espoir est, de tous les sentiments, celui qui se passe le mieux de motifs plausibles.

Ce soir, à cinq heures, au moment où le planton allait arriver pour emporter notre courrier, un des gardes de l'intérieur est accouru en toute hâte et a remis au général un billet de la princesse dans lequel Son Altesse Royale le prie de ne pas envoyer ses propositions au Gouvernement. Madame se borne à demander que l'on autorise MM. de Chateaubriand et Hennequin à se rendre à Blaye pour lui servir de conseils.

Il a fallu modifier les dépêches dans ce sens. Le général a dicté une nouvelle lettre pour M. le comte d'Argout, et nous avons tous déploré la rhétorique que nous avons déployée aujourd'hui sans utilité aucune. Mais les destins et les flots sont changeants, et les princesses royales aussi.

Ce soir, à huit heures, je trouve M^{me} la duchesse de Berry en proie à un accès de fièvre. Les agitations de la journée ont amené ce résultat fâcheux. En conséquence, notre soirée s'est passée assez tristement. La conversation a été languissante, les idées noires dominant, les riantes espérances de l'après-midi se sont enfuies au souffle de quelque génie malfaisant, et rien n'a pu ramener le calme dans l'esprit de notre pauvre malade. M. Deneux a vainement essayé de raconter les scènes obstétricales les plus saisissantes, les opérations césariennes, les applications des forceps et autres histoires chirurgicales non moins dignes d'intérêt. Il a commis quelques cancans d'alcôves des plus drôlatiques, mais sans succès, et la princesse n'a pris qu'une faible part à ces entretiens de si haut goût. M^{me} d'Hautefort nous a promptement quittés,

et j'ai été réduit à donner la réplique à mon cher confrère, qui n'aime pas le monologue. M. Deneux, comme je l'ai dit, est conteur, mais il aime à sentir qu'on l'écoute. On voit qu'il est habitué à vivre en famille et qu'il lui faut un interlocuteur. Quand, dans nos soirées, la conversation devient très active entre Son Altesse Royale et moi, le cher maître s'adresse alors à M^{me} Hansler, et tout est pour le mieux. La femme de chambre de Madame est une excellente créature dont tout le monde fait grand cas, et qui est fort aguerrie aux narrations de l'accoucheur ordinaire de M^{me} la duchesse de Berry.

Jeudi 11 avril.

La fièvre a persisté pendant toute la nuit. Ce matin je trouve la princesse dans un état de faiblesse extrême. Elle a voulu lire quelques journaux ; il s'est rencontré plusieurs articles qui l'ont vivement contrariée, enfin M. Deneux et moi, nous ne savons trop comment nous pourrions sortir de ce mauvais pas.

A deux heures, j'ai revu Madame, et j'ai trouvé que l'accès de fièvre était à peu près terminé. Mais il est resté après lui un sentiment d'impatience porté à l'extrême, et qui dénature toutes les habitudes de notre malade. Sa bienveillance pour tout ce qui l'entoure a subi un rude échec : elle est grondeuse, colère, M^{me} Hansler ne sait où donner de la tête et les deux compagnons de captivité se sont enfermés chacun dans son appartement. Il a fallu exiler au jardin la perruche qui criait, Bewis qui aboyait ; enfin,

M. Deneux et moi nous nous sommes retirés prudemment pour ne pas fournir aux nerfs agacés de Madame de nouvelles occasions de se crispier.

M^{me} Hansler, poussée par son instinct de femme, avait retiré de ses armoires plusieurs robes de chambre de la couleur la plus gracieuse ; elle avait placé près du lit de Madame des bonnets élégants, des camisoles brodées et enrubanées, mais ces puissants auxiliaires de la raison sont restés sans effet. La princesse, sous le rapport de la toilette, est moins femme que beaucoup d'autres femmes ; elle attache généralement assez peu d'importance aux colifichets qui ont tant d'influence sur l'esprit des femmes, et la camériste, en reconnaissant l'inefficacité de cette tentative désespérée, s'est sérieusement alarmée de l'indifférence absolue de sa maîtresse en matière d'ajustement. M^{me} Hansler s'est rendue chez M^{me} la comtesse d'Hautefort ; ce chapitre de doléances a été traité avec éclat ; il a été décidé que le Gouvernement voulait la mort de la princesse, et M. Deneux, qui a essayé de parler raison, a été repoussé avec perte. Le cher maître a fini par rire de cette émeute en jupons et nous avons bravement philosophé, comme deux péripatéticiens, en arpentant les hauteurs de la forteresse.

Tout cela n'est pas gai, tant s'en faut ; aussi, pour me dérider, ai-je écrit à mon cher doyen, une longue lettre dont j'extraits les passages suivants :

« Voici quelque chose qui vous concerne plus spécialement. Hier, à dîner, vous avez fait les frais de la conversation, et voici comment : nous avions à notre table le commandant et les quatre capitaines d'un bataillon du 14^e régiment arrivant de Bordeaux. On parla musique, et le général, qui n'aime que la grosse caisse et le chapeau chinois fit une charge à fond contre

l'opéra italien. Il déplore la facilité avec laquelle les Chambres accordent de grosses subventions à ces artistes dont le gosier gagne en un an plus qu'un colonel pendant toute sa vie; il se récrie contre les prodigalités du ministre de l'intérieur au profit des beaux-arts, et ses parcimonies quand il s'agit d'encourager l'agriculture; bref, il déclare qu'un nouvel engrais vaut mieux pour le bonheur de la France que le conservatoire et l'académie royale de musique. Et comme c'est la coutume quand on discute une thèse de ce genre, le général, poussant à l'excès son thème d'utilité publique, est arrivé à des conclusions tellement exagérées, pour ne rien dire de plus, que sa démonstration a perdu tout son effet, et que chacun de nous s'est mis à rire de ses conclusions un peu barbares.

« Un des convives nouveaux, jeune capitaine que le soleil de l'Atlas a bronzé, soutint le feu du général en homme d'esprit, parla en expert des grands artistes que l'on entend en Italie et en France, et fit voir que les nations civilisées doivent une partie de leur gloire à ces talents qui font l'admiration de tout le monde. Les plus beaux airs joués par les musiques militaires sont empruntés à ces compositeurs italiens dont le général se plaint si amèrement. L'influence de la musique sur le soldat est incontestable, les chefs de corps savent tout le parti qu'on en peut tirer. Dans les salons de Paris, on trouve des réunions d'amateurs qui comptent des talents hors ligne, et ces virtuoses font les délices de la société la plus polie de l'univers. M^{me} Merlin, M^{me} Orfila et quelques autres célébrités de ce genre peuvent rivaliser avec les plus célèbres artistes de nos théâtres lyriques, et je vous prédis, général, que vos opinions sur la musique et les chan-

teurs s'évanouiront dès que vous aurez entendu M. et M^{me} Orfila.

« J'ouvris de grandes oreilles et regardai de tous mes yeux ce frère et ami qui parlait si bien selon mon cœur, et j'allais joindre ma voix à la sienne lorsque le général s'écria :

« — Mais dites-moi donc, une bonne fois et en bloc, ce que c'est que M. Orfila. Je le crois un savant médecin, et je lui confierais volontiers le soin de ma santé, mais vous me parlez musique et je n'y comprends plus rien. »

« Le professeur Dubois, placé à la droite du gouverneur, prit la parole et dit : « Général, c'est le chef d'une armée de trois mille étudiants, chef révérend et estimé de son armée, la conduisant d'une main ferme et bienveillante. C'est un administrateur habile, actif, infatigable, le plus brillant professeur de la faculté de médecine de Paris, un homme qui, jeune encore, fait autorité dans la science, et dont les ouvrages sont devenus classiques dans toutes les écoles de l'Europe.

« Ces mots, dits avec un calme parfait, ont été écoutés avec plaisir par le nombreux auditoire qui entourait la table, et dans la bouche de M. Dubois, ils ont produit beaucoup d'impression. Une autre personne a ajouté :

« M. Orfila, comme doyen de la faculté de médecine de Paris, a rendu d'importants services à la chose publique en s'emparant de l'esprit des étudiants, en les occupant d'une manière sérieuse, en leur enlevant avec soin toutes les occasions de trouble et d'émeute. Et croyez-le bien, général, ce n'est pas chose facile de tenir en repos quelques milliers de têtes chaudes comme on les trouve chez des jeunes gens de vingt à vingt-cinq ans, surtout parmi ceux qui se livrent à l'étude des sciences libérales. »

« Le général s'écria : « Bravo ! honneur à M. Orfila ! Je porte sa santé, et je désire qu'il puisse longtemps diriger dans la bonne voie Messieurs les carabins qui seraient tentés d'en sortir ! » Tout le monde se leva et fit honneur à ce toast.

« J'épargne à votre modestie les éloges que l'on a faits de votre talent et de celui de M^{me} Orfila. On a cité M^{me} de Sparre, M^{me} Dubignon, et le général, parfaitement édifié sur le mérite de ces célèbres gosiers, a fait remarquer avec un heureux à-propos, « que ces
« dames, épousées à cause de leur talent, par des offi-
« ciers supérieurs, sont une preuve vivante du goût
« des militaires pour la bonne musique et pour les
« jolies femmes. Les généraux Merlin et de Sparre, le
« colonel Dubignon sont des dillettanti qui ont prouvé
« d'une manière éclatante combien l'armée est sensible
« au charme de la voix ; les yeux du monde qui nous
« tiennent pour des barbares, n'ont ni autant de goût
« pour l'art, ni autant de désintéressement à l'égard
« des artistes, etc. »

MM. Dubois et Deneux se voient peu ; chacun d'eux se montre fort circonspect sur le compte de son confrère. Toutes les tentatives du général pour les rapprocher sont restées vaines : il y a incompatibilité d'humeur. M. Dubois, toujours silencieux, rentre chez lui de bonne heure et prend rarement part à nos récréations du soir. M. Deneux est toujours pressé de regagner son pavillon ; il faut déployer mille ruses pour l'arracher aux rigueurs de sa capitivité volontaire.

Ce soir, à neuf heures et demie, au moment où nous avons quitté le salon, mon cher confrère et moi, nous marchions tout doucement vers notre retraite, lorsqu'un *Qui vive !* articulé d'une manière formidable, a fait tressaillir M. Deneux. A quelques pas plus loin, un

nouveau *Qui vive !* fait retentir les échos de la citadelle, et le cher confrère tressaille de plus belle. Ces exclamations subites se renouvellent presque à chaque pas ; il semble que les sentinelles aient été semées à plaisir sur notre passage, et M. Deneux en est tout troublé !

J'avais pensé que ces alertes si bruyantes étaient une espièglerie de nos officiers, et je ne m'étais pas trompé. Ces messieurs ont parfaitement remarqué l'espèce de frayeur que causent à l'accoucheur de Madame les nombreux factionnaires qui entourent l'enceinte réservée. C'est une faiblesse de la nature picarde, mais peu belliqueuse, de M. Deneux, et deux de nos convives, en rentrant au quartier, ont recommandé aux sentinelles de prodiguer au cher maître, les *Qui vive !* les plus retentissants. Ces messieurs, qui se tenaient un peu à l'écart, ont assisté à cette petite scène, et nous avons bien ri après que la victime de cette plaisanterie a été reconduite par moi jusqu'à la porte de son appartement.



Vendredi 12 avril.

J'ai fait ce matin de la médecine morale comme il convient souvent d'en faire avec les femmes. Il y a des états physiques qui s'exaspèrent quand on ne leur applique pas certains sédatifs intellectuels, et depuis quelques jours, je sentais que les bains, les sirops, les opiacés et autres calmants ne pouvaient remédier au mal de M^{me} la duchesse de Berry. J'ai donc profité d'un moment où je me trouvais seul avec Son Altesse Royale : je l'ai bercée de mes plaintes les plus affectueuses, je lui ai montré la sympathie la plus franche et la plus vive pour les tourments qui l'accablent, et bientôt j'ai

vu son cœur déjà si plein prêt à déborder. J'ai mis alors sous les yeux de la princesse un des derniers numéros de la *Gazette de France*, contenant une lettre adressée au roi des Français. Celui qui l'a écrite débute par rappeler les actions d'humanité et d'héroïsme de S. M. Louis-Philippe, et je terminais à peine la lecture de ces phrases si justement louangeuses, lorsque M^{me} la duchesse de Berry, fondant en larmes, s'écria : « — Tout cela est vrai, parfaitement vrai, et « cependant Louis-Philippe, mon oncle, me retient « ici ! »

Il ne m'a pas été difficile de répondre à ces reproches si peu fondés ; j'avais en réserve de royales paroles qui trouvaient tout naturellement leur place dans cette conversation si intime, et que je croyais de nature à détruire des préventions injustes. Je profitai de l'occasion, j'en usai largement, et, après un entretien qui a duré plus d'une heure, je laissai la princesse plus calme. Ses larmes abondantes l'avaient soulagée, l'agitation intérieure avait cédé à des réflexions présentées avec douceur. Je n'avais pas eu la prétention de justifier les actes accomplis, mais bien d'expliquer par quel enchaînement de circonstances les choses en sont venues au point où elles sont aujourd'hui. J'avais tâché de faire voir la part de responsabilité revenant à chacun des personnages qui ont joué leur rôle dans cette triste histoire, et la princesse, en traitant ces matières délicates sans passion et sans aigreur, a compris que ses reproches n'étaient ni aussi bien fondés, ni aussi bien adressés qu'elle le supposait.

Plusieurs fois dans la journée, la princesse a fait demander au général si le télégraphe avait donné la réponse des ministres, et si MM. de Chateaubriand et Hennequin seraient autorisés à se rendre à Blaye. Mon

traitement moral de ce matin n'a pas prolongé son action efficace au delà du temps où je l'ai appliqué. L'impatience de Son Altesse Royale a repris toute sa vivacité. Elle s'emporte contre des lenteurs qui, dit-elle, la font mourir. Elle accuse tout le monde de conspirer contre sa liberté, et le soir, à huit heures, cette ardeur belliqueuse n'est pas diminué. J'ai eu à soutenir une lutte assez vive et dont voici les principaux incidents.

Le nom de M. P. Auvity ayant été prononcé, je ne sais à propos de quoi, M^{me} la duchesse de Berry s'écria :

« — Comment a-t-il pu accepter une mission contre
« moi ! M. Orfila, à la bonne heure ! je le conçois,
« puisqu'il est fonctionnaire public et partisan du Gou-
« vernement de Juillet. Mais, M. Auvity, un homme
« qui m'était dévoué, se faire le complaisant du mi-
« nistère et signer un rapport qui me retenait ici à
« jamais ! C'est une infamie dont je me souvien-
« drai... »

Cela partit comme une fusée, et je n'hésitai pas un instant à répondre en ces termes : — Permettez-moi, Madame, de vous dire que vous êtes bien sévère pour un médecin qui n'a rien fait qu'un homme loyal ne pût faire. Il a accepté cette mission dans l'espoir de vous être utile. Il a signé un rapport vrai de tout point, car l'ennui qui vous accable ici ne suffit pas pour établir que Blaye soit un séjour malsain. Partout où j'ai vu M. Auvity, au conseil des ministres, chez le roi, il a plaidé la cause de Son Altesse Royale, avec chaleur et dévouement. Le malheur vous aigrit et vous rend injuste. Vos ennemis, permettez-moi de vous le dire, ne sont pas ceux que vous maltraitez le plus.

« — Voyez-vous cela ! L'esprit de corps vous pique,
« docteur, et vous voilà tout rouge parce que j'attaque

« un des vôtres. Il faut que je sois bien imprudente
« pour me brouiller ainsi avec la Faculté. »

Il y a des moments où il convient de montrer un peu de fermeté ; aussi repris-je aussitôt : « — Vous n'avez rien à craindre de la Faculté, Madame ; vous savez, par expérience, qu'elle est du parti de ceux qui souffrent. Mais, pas de réticences, s'il vous plaît, accusez ouvertement ceux que vous croyez coupables. Les médecins sont dignes de votre estime, ils aiment la vérité, la franchise. Dans cette affaire que vous blâmez si amèrement, les torts, s'il y en a, se partagent entre M. Orfila et M. P. Auvity. Tous deux ont agi de concert, tous deux ont signé un rapport exact, inattaquable, enfin, tous deux ont également travaillé à votre mise en liberté. Vous leur devez à tous deux même estime, même reconnaissance. J'ai lu tout ce qu'ils ont écrit à ce sujet, j'ai entendu tout ce qu'ils ont dit devant les ministres, et j'espère que Madame voudra bien accepter mon témoignage, qui ne lui sera peut-être pas suspect.

« — Fort bien, mais M. P. Auvity s'est-il borné à
« cela ? Il est dans les meilleurs termes avec des per-
« sonnes qui pouvaient m'être fort utiles dans cette
« circonstance ; les a-t-il sollicitées en ma faveur,
« s'est-il remué dans mes intérêts ? »

— Si Madame veut parler du roi, je puis lui donner l'assurance que M. Auvity n'a rien négligé auprès de Sa Majesté. J'affirmerais qu'il n'a pas été moins pressant auprès de S. M. la reine, qui, comme j'ai déjà eu l'honneur de dire à Madame, n'a rien pu obtenir des ministres auxquels elle s'est adressée. Que Madame se rappelle la conversation que j'ai eue avec le roi, et dont j'ai confié le détail à Son Altesse Royale, et elle

cessera d'accuser de son malheur ceux qui ont tout fait pour le prévenir.

Cette escarmouche n'a pas eu d'autres suites. Déjà plusieurs fois M^{me} la duchesse de Berry avait jeté des pierres dans le jardin de la Faculté, et j'ai cru devoir répondre à ces attaques de façon à en prévenir le retour. Son Altesse Royale aime assez la discussion, elle prend en bonne part la liberté de mes ripostes, enfin cette petite guerre ne laisse aucune aigreur dans son esprit. Tous les militaires de la garnison s'accordent à dire qu'elle est *bonne enfant*, expression vulgaire qui me semble parfaitement juste. La princesse a beaucoup de naturel. Sa vivacité l'emporte souvent trop loin, mais elle revient promptement, et ses plus grandes colères sont bientôt effacées. Elle a de la naïveté, de l'abandon, de la bienveillance, elle subit facilement les impressions de son entourage, mais elle répare volontiers d'une main le mal que l'autre a pu faire. Sa parole prompte et facile manque de mesure, mais on la préfère au langage étudié de ceux qui savent dissimuler leur pensée. En somme, Madame la duchesse de Berry se fait naturellement aimer des personnes qui vivent dans son intimité.



Samedi 13 avril.

Chaque jour, depuis mon retour à Blaye, j'ai écrit à M. le ministre de l'intérieur, je lui ai prodigué les bulletins, et, ce matin seulement, j'ai reçu une réponse à mes nombreuses épîtres. M. le comte d'Argout a la bonté de me dire : « Je ne puis donc que vous inviter à continuer un rôle dont vous vous acquittez si bien. » Ainsi ferai-je, Monsieur le comte, car j'y prends goût.

J'ai un certain pressentiment qui m'avertit que ce qui se passe en ce moment dans cette citadelle pourra bien s'appeler quelque jour de l'histoire. Or, je me trouve grandement flatté de jouer un rôle dans cette œuvre contemporaine ; aussi les encouragements de M. le ministre sont superflus.

J'ai trouvé la princesse fort abattue ; elle n'a pas quitté le lit depuis quatre jours, aussi sa pâleur est extrême et sa faiblesse augmente rapidement. L'accès de fièvre nocturne se prolonge maintenant jusqu'à midi, la peau blafarde est toujours moite, la toux se renouvelle presque à chaque instant, triste cortège de symptômes et peu propre à me rassurer.

M^{me} la duchesse de Berry attend toujours avec une impatience croissante la réponse du ministère, relativement à MM. de Chateaubriand et Hennequin. J'ai déjà essayé de faire pressentir l'insuccès de cette démarche, je cherche à accoutumer la princesse à l'idée d'un refus, mais elle ne peut croire à ce qu'elle nomme une cruauté de la part du Gouvernement.

« — Je ne me déciderai à prendre un parti qu'avec
« l'assentiment de ces deux conseillers. Comment
« pourrait-on me refuser de voir ces messieurs, à moi,
« pauvre femme, dans une position si difficile, chargée de si grands intérêts, malade, accablée de peines,
« et digne d'une généreuse pitié ! »

Madame a mis beaucoup de sensibilité dans cette plainte qui s'exhalait du fond de son cœur, et j'ai compris toute l'amortume de son chagrin. J'ai cru devoir lui dire que le Gouvernement ne l'avait pas condamnée à un isolement complet, puisqu'elle avait près d'elle M. le comte de Brissac et M^{me} d'Hautefort, deux personnages qui lui sont entièrement dévoués, et dont les bons avis ne lui manquaient pas.

Je voudrais pouvoir rendre avec exactitude le coup d'œil que m'a jeté M^{me} la duchesse de Berry, l'expression de sa physionomie, la valeur du geste de tête et de bras qui lui est échappé. J'y renonce, on ne raconte pas ces nuances fugitives de la pensée, ces éclairs de l'âme qui rayonnent tout à coup et disent plus que la parole. Voici cependant ce que m'a répondu la princesse :

« — M^{me} d'Hautefort et M. de Brissac sont ici, »
« auprès de moi, seulement à titre d'amis. Vous savez »
« bien qu'ils ne se mêlent pas de mes affaires, du »
« moins dans le sens de la direction qu'il s'agit de leur »
« donner ; ils veulent rester neutres et n'avoir rien »
« absolument à démêler avec le Gouvernement actuel. »
« Leur dévouement à ma personne est grand et j'en »
« suis bien reconnaissante, mais je ne puis les consul- »
« ter sur des choses qui ne sont pas de leur compétence ; »
« aussi ai-je absolument besoin de prendre l'avis des »
« hommes les plus versés dans les questions poli- »
« tiques. »

J'ai dit à Madame que je comprenais parfaitement les difficultés de sa position, mais que le Gouvernement, en guerre avec elle, ne consentirait peut-être pas à lui fournir des auxiliaires aussi puissants et aussi intelligents. En l'abandonnant à ses propres ressources, on n'agit pas envers elle contrairement au droit des gens ; on sait bien, d'ailleurs, que Son Altesse Royale reçoit, par M. Gintrac ou par toute autre voie, des renseignements utiles sur ce qu'elle doit faire dans l'intérêt de sa cause.

Nous allions continuer cet entretien qui piquait très vivement ma curiosité, lorsque M. Deneux est entré dans l'appartement de la princesse. Je ne sais pourquoi Madame n'a pas voulu poursuivre cette conversation,

elle a changé de propos, et bientôt nous sommes retombés dans les banalités accoutumées. Jamais mon cher confrère n'a été pour moi le moins bienvenu ; combien j'aurais été enchanté de le voir enlevé au bénéfice de quelque dame en gésine ! Mais ce souhait égoïste n'a pas été exaucé, j'ai vu fuir sans retour cet entretien qui me paraissait gros d'éclaircissements, et comme

« Les malheurs sont toujours enchaînés l'un à l'autre »

la journée a été mauvaise pour moi. Ce que M. Deneux a commencé, M. Dubois l'a achevé ; j'ai eu maille à partir avec le vénérable maître qui s'ennuie à Blaye et ne sait que faire pour en sortir. Il m'arrive de Paris des lettres menaçantes. Il faut décider M^{me} la duchesse de Berry à recevoir M. Dubois, il faut lui faire sentir que cette bienveillance est nécessaire, qu'elle en sera récompensée, et qu'il lui importe beaucoup d'accepter une entrevue qu'elle pourrait bien ne pas être toujours libre d'éluder. Pour mon compte, je refuse absolument de me charger de ce traité. Que le Général interpose son autorité, je n'ai rien à y voir, mais pour moi, je m'en lave les mains.

La soirée a été des plus tristes. La princesse, silencieuse, n'a pas même le courage ou la force de se plaindre. En vain M^{me} d'Hautefort essaye de ranimer sa haine contre les oppresseurs, en vain elle récapitule les méfaits du Gouvernement contre Son Altesse Royale, ses mesures vexatoires contre les captifs de Blaye, et autres griefs qui suscitent d'ordinaire les récriminations les plus véhémentes, rien n'y fait : la princesse, affaissée sur elle-même, reste plongée dans une stupeur désolante. M. Deneux ne sait à quel saint

se vouer, il soupire, et je serais bien tenté d'en faire autant.

J'ai épuisé le répertoire des sujets de conversation, et, il faut le dire, sans le moindre succès. Ne voulant pas entrer en discussion politique ou autre avec M^{me} d'Hautefort, j'ai essayé d'obtenir quelques mots de M. le comte de Brissac. Je lui ai parlé de sa noble famille, de ce vieux manoir féodal dont la grande salle renferme une si belle suite de portraits, et j'ai pu arracher notre prisonnier à ses préoccupations habituelles. Mais cet effort en faveur de ses aïeux n'a pas pu le distraire longtemps, et il est retombé avec plus d'amertume sur ses misères actuelles. Je lui ai rappelé avec assez de bonheur que la devise des Cossé-Brissac est celle-ci : *Virtute tempore*. Ce souvenir de ma jeunesse est venu fort à propos, et j'ai vu notre gentilhomme se ranimer tout à coup. — « Vous avez raison, « Monsieur le docteur, le courage et le temps suffisent à tout, je n'aurais pas dû l'oublier, mais il me « semble que les hommes de notre époque ne soient « plus de la même trempe que ceux qui ont brillé « d'un si grand éclat dans le seizième et le dix-septième « siècle. »

M. le comte de Brissac, je l'ai déjà dit, est un homme fort estimable ; on le dit d'une modestie extrême, d'un dévouement qui n'a d'égal que son désintéressement, et ces vertus, assez rares de nos jours, méritent bien qu'on en tienne compte. S'il ne fallait admirer que l'héroïsme dans les combats, que l'éloquence à la tribune des deux Chambres, ou l'habileté dans les conseils de la Couronne, beaucoup d'hommes resteraient dans l'oubli, qui sont dignes de l'estime de leurs contemporains. Je tiens M. le comte de Brissac pour un de ces hommes de bien dont l'obscurité volon-

taire nous dérobe la valeur, et souvent j'ai eu l'occasion de reconnaître la noblesse de ses sentiments. Dévoué à la branche aînée, il sacrifierait tout pour sa cause ; il continue aux arrière petits-fils d'Henri IV les services qu'un de ses aïeux rendit à ce grand roi. On dit que ce fut un Cossé-Brissac, Gouverneur de Paris, qui, en mars 1594, ouvrit les portes de la capitale au Béarnais vainqueur de Mayenne, et je crois volontiers que le Brissac actuel n'eût pas songé à se faire payer à un aussi haut prix le service qu'il rendait à son pays. Le Charles de Cossé-Brissac avait stipulé sa récompense ; il fut nommé maréchal de France, il reçut trois cent mille livres d'argent et une pension de trente mille écus. Et comme si cela n'eût pas suffi, le roi Louis XIII le fit duc et pair. Qu'on dise donc que tout était héroïque dans ces temps chevaleresques, et que l'on ne connaissait pas les affaires !

Dimanche 14 avril.

Ce matin, à force de sollicitations, j'ai obtenu de M^{me} la duchesse de Berry qu'elle se lèverait, ne fût-ce que pour entendre la messe. Son Altesse Royale a voulu se remettre au lit aussitôt après la cérémonie, mais j'avais pris mes précautions à cet égard. On l'a tant priée qu'elle a consenti à se promener un peu dans le vestibule, dans le corridor et dans la salle à manger. C'est le seul moyen de ranimer les forces de la princesse, de relever son moral, son appétit et de calmer la fièvre.

Le général, qui est monté au pavillon, a trouvé Madame en train de regarder le mouvant tableau qu'offre le cours de la Gironde ; les bateaux à vapeur remor-

quent des bâtiments chargés ; des flottilles de caboteurs et de pêcheurs descendent le fleuve ; ce spectacle est plein d'intérêt. Madame a parlé au général de sa grossesse, dont le terme régulier arrivera, suivant elle, le 25 mai. J'ai peine à croire que ce calcul soit bien exact. Il me semble que la princesse est un peu trop intéressée à se donner cette latitude. Elle dit avec insistance qu'elle sera parfaitement en état de voyager jusqu'au six du mois prochain, et l'on comprend très bien qu'elle parle ainsi, puisque cela permet au ministère de lui accorder sa liberté, chose tout à fait inutile si l'événement devait être plus voisin.

Quoi qu'il en soit, le général a reconnu que la princesse est malade et que, quand il serait vrai que son état de souffrance dépendit seulement de la contrariété produite par le silence du télégraphe, il n'est pas moins évident que cette cause a pu donner lieu à des accidents fâcheux qui prouvent combien la santé de Madame est fragile.

J'ai dû faire plusieurs visites au pavillon.

M^{me} d'Hautefort a une femme de chambre assez gravement indisposée, et la pauvre fille a failli succomber ces jours derniers. Un décès dans la citadelle serait chose peu agréable en ce moment. Avec un peu d'imagination, les gens du parti pourraient bâtir bien des histoires sur cet enterrement ; aussi ai-je mis tous mes soins à empêcher qu'il ne leur arrivât pareille aubaine.

Ces dames s'occupent peu de la pauvre soubrette : elles ont assez de soucis pour absorber à leur profit toute la dose de pitié disponible, et, en vérité, je ne me sens pas le courage de leur en faire un reproche. Il faut avoir de la bonté presque en excès pour qu'il en reste dans la situation où se trouve M^{me} la duchesse

de Berry. Et cependant, elle m'a souvent demandé des nouvelles de la malade; elle lui a même fait une petite visite avec accompagnement de bonnes paroles de consolation. La princesse a un grand fonds de bienveillance; elle cède instinctivement aux douces impulsions de sa nature généreuse; aussi, comme chacun sait, elle est cordialement aimée par toutes les personnes attachées à son service.

Notre soirée a été un peu moins triste que les précédentes. J'ai déjà dit que la princesse, par désœuvrement ou par curiosité, aimait à savoir ce qui se passait dans la citadelle et plus particulièrement dans notre intérieur. Souvent elle procède par interrogations directes, et ce soir, après diverses choses insignifiantes, elle m'a dit :

« — Voyons, docteur, qu'allez-vous me raconter
« sur vos faits et gestes? Qu'y a-t-il de nouveau dans
« la salle à manger et au salon? Comment passez-vous
« votre temps? Avez-vous quelques belles dames de
« Bordeaux ou de Périgueux? Le général, qui est
« très galant, a-t-il soin d'embellir notre prison et de
« procurer d'agréables distractions à ses convives?
« Surtout ne me cachez rien; vous savez que j'aime
« les détails. »

— J'en ai peu à donner à Madame, et je crains bien qu'ils ne lui paraissent pas très intéressants. Nous sommes entièrement privés de la présence du beau sexe. A l'exception de M^{me} Bugeaud et de ses deux petites filles, la table et le salon n'ont pour unique ornement que des épaulettes et des hausse-cols. Les épées, les sabres et les shakos ont leur mérite, je ne dis pas le contraire; mais j'aimerais à y mêler quelque chose, à unir le myrte au laurier, comme on disait en 1810, les roses aux trophées d'armes, et nos guer-

riers, qui sont fort anacréontiques, partagent cette opinion classique.

« — On vous en donnera, beaux troubadours ! Que ne demandez-vous au Gouvernement un escadron de danseuses de l'Opéra pour vous récréer ? Mais les visiteurs vous ont-ils donc tous abandonnés ? »

— Pas tout à fait, Madame. Ces jours derniers, nous avons vu deux jeunes gens de la famille du professeur Dubois. Ce sont deux beaux, des élégants qui ont quitté le boulevard des Italiens pour parcourir le midi de la France et qui sont venus à Blaye pour rendre leurs devoirs à leur vénérable parent. Ces messieurs sont fort bien, et l'un d'eux me plaît beaucoup. Mais leur présence parmi nous a donné lieu à une sorte de coup d'Etat qui a jeté un certain trouble dans notre colonie aux habitudes assez paisibles. Une grande barbe a causé tout le mal.

« — Comment cela ? Qu'est-ce que cela veut dire ? »

— Un de nos jeunes touristes, grand amateur du pittoresque, nous est arrivé avec une barbe à tous crins qui lui donne un air moyen âge assez remarquable. Il est content de lui ; il caresse cette barbe un peu clairsemée ; il prend une physionomie grave, comme il convient à un menton si bien orné ; en un mot, le jeune homme, esclave de la mode, joue son rôle de barbu en conscience. Je crois que l'on peut dire aujourd'hui : *la barbe oblige*.

« — Eh bien, après ? Je ne vois rien là de si extraordinaire. Il y a beaucoup d'hommes à qui la barbe sied à merveille. Si vous n'étiez pas médecin, je suis sûre que vous laisseriez pousser la vôtre et que vous ne critiqueriez pas ce jeune homme. »

— Oh ! Madame, pour ce qui me concerne, je professe une complète tolérance sur ce chapitre de la

toilette masculine. Les rasoirs sont libres ; chacun est maître de son bois. Haute futaie, baliveaux, taillis, coupes réglées, peu m'importe ; je ne comprends pas que le Parlement de Paris et la vénérable Sorbonne aient porté des arrêts à ce sujet. Mais le général a des idées bien différentes. Il regarde un menton barbu comme une manifestation politique. La moustache, chez nous autres civils, est une enseigne, un drapeau, et les opinions avancées se jugent, suivant lui, à la longueur de la barbe. Or, le jeune homme en question, porteur de ce symbole républicain, a été véhémentement soupçonné de donner dans les idées subversives, et le gouverneur s'en est ouvert avec le professeur Dubois.

« — Ah ! mon Dieu ! que me dites-vous là ? C'est
« peut-être une conspiration pour me délivrer ! La
« garnison a dû prendre les armes, et le télégraphe
« aura transmis cette nouvelle au président du con-
« seil. Si le beau barbu m'arrache à mes verrous, en
« faveur de cette bonne œuvre, je pardonnerai au
« vieux père Dubois et je consentirai à recevoir ses
« adieux. »

— En attendant ces grands événements, le général a sans doute fait comprendre à notre maître que son petit-fils serait bien plus gentil s'il était rasé, et il aura eu à cet égard un grand déploiement de considérations politiques et morales. M. Dubois, qui n'est pas fâché de faire sa cour au gouverneur, a négocié cette affaire et, moitié figue, moitié raisin, le jeune homme a consenti au sacrifice de cet ornement, qui, à vrai dire, lui tenait encore plus au cœur qu'au menton. La discussion a été chaude entre le jeune homme et le grand-père ; il a fallu beaucoup de fermeté d'une part et une bonne dose de condescendance de l'autre. La guerre a

failli éclater, et très probablement la victime de ce sacrifice ne tardera pas à nous quitter. Ce menton déshonoré ne voudra pas demeurer plus longtemps parmi nous. Monument de la tyrannie du général Bugeaud, il ira en toute liberté reconquérir cette toison dorée qui faisait sa gloire, et je crains bien que notre cher gouverneur ne se soit fait là un ennemi irréconciliable.

La princesse s'est beaucoup amusée de ce petit drame bourgeois. Elle s'anime, rit aux éclats et dit :

« — Mais c'est affreux ! Le général est donc féroce !
« On n'a jamais vu pareille violence ! Que ne faisait-
« il couper non la barbe, mais la tête ? C'est à peu
« près la même chose. Je tremble pour moi-même. Le
« dictateur, dans son affreux donjon, a droit de vie et
« de mort sur nous tous ; vous conviendrez que c'est
« peu rassurant. Combien ai-je raison de désirer ma
« liberté ! C'est sans doute un pressentiment. »

Ce texte de plaisanteries était inépuisable ; aussi M^{me} la duchesse de Berry, une fois en gaieté, ne s'est pas arrêtée en si beau chemin. J'étais enchanté de lui voir cette disposition d'esprit, que je secondais de mon mieux. Nous avons dit mille folies qui ont un peu déridé Madame et réparé, du moins en partie, le mal des lugubres journées que nous venons de passer.

« — Docteur, si vous voulez me plaire, il faut renoncer
« à votre rasoir dont vous faites abus. Je vais exiger
« de mon père Deneux qu'il laisse pousser sa barbe
« et prenne la physionomie d'un capucin (1). Toutes les

(1) Quelques années plus tard, M. Deneux a fait faire son portrait en costume de professeur de la faculté de médecine (dernière protestation en faveur de la postérité). Il a une barbe flottante. Ce portrait est aujourd'hui à l'Académie de médecine.

« personnes qui voudront m'être agréables, devront
« cesser dès aujourd'hui de se raser; je veux m'amuser
« à taquiner notre pacha, et puisque la barbe le crispe,
« nous le criserons tout à notre aise. »

— Ne serait-ce pas pour commencer ce système de persécution à l'égard de M. Bugeaud, que M^{me} d'Hautefort aurait cessé depuis quelque temps de s'épiler la moustache ?

Cette question, adressée presque à l'oreille de la princesse, a mis le comble à sa gaieté ; nous avons continué sur ce ton jusqu'à ce que M^{me} la duchesse de Berry, fatiguée de rire, m'ait demandé grâce et m'ait souhaité le bonsoir.



Lundi 15 avril.

De la fièvre tous les matins, une sueur abondante, un abattement qui fait des progrès journaliers, tel est mon bulletin ordinaire, et je commence à concevoir quelques inquiétudes. Cette pensée me tourmente ; je pense aux suites possibles d'un tel état, à la grave responsabilité qui pèserait sur mes épaules, et, après avoir de nouveau décrit tous ces symptômes fâcheux dans ma lettre à M. d'Argout, je termine en ces termes :

« — L'anxiété qu'éprouve la princesse, qui attend
« toujours la réponse à la demande qu'elle vous a
« adressée, l'influence de la saison rigoureuse qui
« règne encore ici, sont deux causes qui peuvent ex-
« pliquer l'altération des traits que chacun remarque
« comme moi. Cependant je ne puis me défendre d'une
« certaine inquiétude en voyant la persistance et la
« régularité des symptômes mentionnés plus haut.
« Sans avoir de craintes sérieuses sur les suites im-

« médiales d'un tel état, je serais heureux d'avoir
« l'avis de quelques-uns de nos maîtres de Paris sur
« cette grave affaire. Les médecins de Bordeaux, à
« l'exception de M. Gintrac, ne m'offrent pas de ga-
« ranties suffisantes. M. Deneux n'est qu'accoucheur.
« Le professeur Dubois n'a pas vu la princesse, et
« dans mon isolement habituel, je me sens quelquefois
« tenté de me laisser aller à des terreurs que justi-
« fie la situation exceptionnelle où je me trouve. »

J'ai communiqué ma lettre au général Bugeaud. Il avoue que la princesse paraît beaucoup plus souffrante depuis quelques jours. De son côté, M. Gintrac m'écrit de Bordeaux pour savoir comment se porte M^{me} la duchesse de Berry. Les journaux légitimistes sont pleins d'articles lugubres, il y a partout un vague sentiment d'effroi qui se manifeste sous toutes les formes, nos inquiétudes transpirent au dehors, tout le monde, à Blaye comme dans la forteresse, s'aborde avec un air sérieux, et l'on semble craindre une catastrophe.

Ce soir, à cinq heures, le télégraphe nous a enfin transmis une réponse. Le Gouvernement refuse de laisser venir à Blaye MM. de Châteaubriand et Hennequin. Je ne sais si l'on a donné les motifs de ce refus, le général ne m'en a rien dit. Il a voulu me charger de porter cette mauvaise nouvelle à M^{me} la duchesse de Berry, mais je lui ai facilement démontré qu'il ne fallait pas la faire connaître ce soir. Il importe beaucoup d'éviter à la princesse les inconvénients d'un accès de colère qui ne peut manquer d'arriver en pareil cas. La nuit, déjà si mauvaise habituellement, pourrait l'être bien plus encore, et cette secousse aurait quelque danger.

La soirée promettait d'être aussi triste que possible. J'ai convoqué un auxiliaire dont la présence nous a été

plusieurs fois d'un grand secours. M. de Saint-Arnaud, aide de camp du général, a quelquefois passé la soirée chez M^{me} la duchesse de Berry. C'est un homme de bonne compagnie, qui a beaucoup voyagé, qui parle agréablement de toutes choses, et que ces dames voient avec plaisir. Il ne m'a pas été difficile de trouver un prétexte pour l'amener chez la princesse. Sa présence a eu pour résultat de changer un peu l'ordre d'idées qui prédomine en ce moment. Un étranger exige quelques frais de conversation que l'on ne fait pas pour le cercle habituel, et je me suis applaudi d'avoir introduit cet élément nouveau dans la chambre à coucher.

M. de Saint-Arnaud chante très agréablement. M^{me} d'Hautefort et l'aide de camp du général ont réuni leurs talents, et un petit concert est venu nous offrir la plus charmante distraction. La princesse n'y a pris que fort peu de part, mais enfin, elle a écouté, le temps s'est passé moins tristement et j'ai atteint mon but.

M^{me} d'Hautefort, qui est née Maillé, a bien voulu nous raconter diverses particularités intéressantes sur le compte de ses nobles ancêtres. La famille Maillé-Brézé, qui était déjà puissante au quatorzième siècle, a eu depuis cette époque de grandes alliances avec des maisons princières et même avec le sang royal de France. Un Maillé, beau-frère du cardinal de Richelieu, eut une fille qui s'est mariée en 1641, avec le Grand Condé.

J'avoue mon faible pour ces illustrations de la naissance. Je trouve qu'il est beau d'appartenir à ces anciennes familles qui ont joué un rôle important dans l'histoire. Qu'un homme jusque-là obscur, acquière une haute renommée par ses talents et rende de grands services à sa patrie, c'est bien et je le félicite de devenir

célèbre à son tour et de fonder une race qui sera peut-être féconde en grands hommes. Mais je ne puis refuser mes sympathies à ces enfants d'une longue suite d'aïeux, je leur envie cette gloire héréditaire qui s'accompagne presque toujours des bienfaits d'une éducation plus soignée, d'une fortune plus considérable, et de tout ce qui peut mettre en relief les dons de la nature. Je sais bien que ces grands noms dégénèrent, que les héros ne revivent pas toujours dans leurs fils, que ces troncs illustres fournissent des rameaux stériles, que quelques mains profanes y greffent des tiges nouvelles, des sauvageons qui produisent des fruits étrangers, mais à part ces inconvénients, il y a une véritable grandeur dans ces races historiques. Je ne suis pas de ceux qui nient la noblesse et son importance au milieu des nations les plus civilisées de l'Europe.

Donc, j'ai écouté avec un grand plaisir M^{me} la comtesse d'Hautefort nous parlant de ses aïeux. Je me suis un peu embrouillé dans les trois branches principales de cette généalogie, dans les mariages, les naissances, et il me serait difficile de décider le mérite relatif des Brézé-Maulévrier de Normandie, qui datent du onzième siècle, des Maillé-Brézé qui ne datent que du quatorzième, et enfin de la branche de Dreux-Brézé, beaucoup plus moderne. Il a été question d'une certaine Diane de Poitiers qui a jeté un singulier éclat sur cette illustre famille, mais M^{me} d'Hautefort a glissé rapidement sur ce genre de célébrité, dont elle ne paraît pas fière.

— C'était là le bon temps, ai-je dit, les femmes régnaient en souveraines, la société française, sous François I^{er}, sortait de la barbarie, le beau sexe travaillait activement à rendre les mœurs moins grossières,

et la galanterie élégante de tant de femmes célèbres à juste titre, a contribué à faire de nous la nation la plus polie de l'univers.

« — Charmante nation, en effet, que celle qui m'a
« si bien traitée à Nantes, qui m'a si gracieusement
« emprisonnée dans cet agréable donjon, qui me
« retient ici au mépris de tous les droits et me con-
« traint à mourir de chagrin et de misère ! La France
« doit être fière de ces hauts faits ; mais je veux bien
« reconnaître que le ministère n'est pas le pays et
« que le Gouvernement de Juillet ne représente pas la
« nation. »

Cette sortie de M^{me} la duchesse de Berry a été dite avec beaucoup d'amertume et personne n'a songé à discuter la valeur de ces reproches. La princesse a ajouté :

« — On veut certainement ma mort. Mes pressen-
« timents ne me trompent pas, je mourrai ici, vous le
« verrez, et quand on se décidera à m'ouvrir les portes
« de cette odieuse prison, il ne sera plus temps. Pour-
« quoi n'ai-je pas plutôt reçu une balle quand j'étais
« en Vendée ? Pourquoi suis-je destinée à mourir dans
« cette galère ? »

Nous avons pris congé de cette pauvre désespérée. Si nous n'avons pas de consolations bien efficaces à lui donner, au moins nous sympathisons vivement à ses misères, elle voit autour d'elle des personnes qui la plaignent sincèrement. M. Deneux se désole, mais moins que moi peut-être, car il ne s'occupe pas de la santé générale de Madame. Il est tellement accoucheur qu'il ne songe qu'à la grossesse ; il ne paraît pas redouter les accidents qui menacent la poitrine de Son Altesse Royale.

~~~~~

Mardi 16 avril.

Ce matin, à neuf heures, le gouverneur est allé dire à M<sup>me</sup> la duchesse de Berry que le ministère ne pouvait lui accorder une entrevue avec MM. de Chateaubriand et Hennequin. Tout ce que j'avais pu dire hier et les jours précédents sur le peu de chances favorables de cette demande n'avait pas suffi pour arracher du cœur de la princesse la racine vivace d'un espoir que je croyais mal fondé, et l'annonce de ce refus, sur lequel elle ne voulait pas compter, a donné lieu à un violent mouvement de colère. Le général a eu fort à faire, les bordées ont été chaudes, il lui a fallu une grande dose de patience pour ne pas relever des attaques qu'il ne tolère pas habituellement.

On m'a dit souvent que M. le colonel Chousserie, dans ses rapports avec la princesse, ne se permettait aucune discussion et laissait sans réplique les paroles les plus agressives de la royale prisonnière. Le général Bugeaud n'est pas doué d'une patience de ce calibre ; au contraire, il argumente vigoureusement toutes les fois que l'occasion s'en présente, de quelque part qu'elle vienne. Les boutades de M<sup>me</sup> la duchesse de Berry, les malices un peu aigres de M<sup>me</sup> de Hautefort sont toujours relevées à l'instant même. La princesse ne s'en plaint pas trop. La contradiction ne l'irrite pas ; mais la dame d'honneur la supporte bien moins patiemment. Le gouverneur lui paraît un homme détestable, qui lui agace les nerfs ; chaque conversation entre eux fait naître des tempêtes. Son Altesse Royale est beaucoup moins susceptible sous ce rapport ; elle apprécie les excellentes qualités du général, la bonté de son cœur, son empressement à lui être agréable. Sa rudesse

militaire lui est presque sympathique, elle aime cette ardeur du combat, sous quelque forme qu'elle se présente; elle se dispute avec M. Bugeaud, lui dit des duretés, se met en colère, frappe du pied, puis elle s'apaise, donne la main à son ennemi et recommence le jour suivant. Quelquefois, cependant, la bataille ne se termine pas aussi courtoisement. La princesse, après avoir parlé, crié, tempêté, quitte la place, se réfugie dans sa chambre ou chez M<sup>me</sup> Hansler et le général, tout penaud, quitte le pavillon. Presque toujours alors je le vois arriver chez moi, et il me dit :

« — Allez voir Madame, tâchez de la calmer, car elle en a besoin. Nous venons de nous prendre aux cheveux. Elle a battu en retraite. Arrangez tout cela, docteur, et n'oubliez pas de lui dire que je ferai mon possible pour lui être agréable. »

Vingt fois déjà, j'ai eu à réparer les suites de ces scènes, mais je n'ai jamais trouvé la princesse sérieusement fâchée contre son excellent géôlier. Il y a entre eux une sorte de bonne intelligence qui survit à ces discussions passagères; leur mutuelle vivacité s'accommode de ces escarmouches qui n'ont de violence que dans la forme, ils se disent l'un à l'autre de grosses vérités politiques, qui sont bientôt oubliées; enfin, ces clameurs belliqueuses, qui effrayent tant le pavillon, s'évanouissent bientôt sans laisser de traces.

La crise de ce matin n'a pas été beaucoup plus grave que les précédentes. J'ai trouvé la princesse fort désolée, et elle m'a prié de faire demander M. Gintrac.

J'ai déjà remarqué plusieurs fois que M<sup>me</sup> la duchesse de Berry a recours à cet appel du docteur de Bordeaux dans toutes les circonstances graves qui sur-

viennent ici. Notre cher confrère n'est pas seulement un médecin habile, c'est un homme de bon conseil, d'une intelligence vive et pénétrante, fort au courant des affaires du parti légitimiste et très capable d'indiquer la meilleure marche à suivre. M. Gintrac n'a ni enthousiasme ni fanatisme, il voit clair en toutes choses; il serait bien à désirer pour la princesse que tous ses conseillers eussent une aussi bonne tête.

Il est évident que Madame se trouve dans la nécessité de prendre un parti quelconque. En l'absence des conseils de MM. de Chateaubriand et Hennequin, il faut agir, du moins croit-elle utile de tenter quelque combinaison nouvelle pour amener le Gouvernement à lui rendre la liberté ! M. Gintrac pourra-t-il donner un bon avis ? Je le désire plus que je ne l'espère. Mon cher confrère sait quelle a été la décision prise par le conseil des ministres ; je ne vois pas trop quelle proposition de la princesse pourrait faire casser cet arrêt suprême.

Nous avons beaucoup argumenté sur ce point. Le général, qui désire être libre presque autant que M<sup>me</sup> la duchesse de Berry elle-même, m'a déduit une foule de motifs en faveur de ce renvoi de la captive. Cela ne m'a pas convaincu. Les ministres ont paru trouver si simple que la princesse accouche à Blaye, ils ont décidé si facilement que cela devait être ainsi, que je crois volontiers qu'il faudrait de graves considérations pour leur faire adopter un autre sentiment. Donc, jusqu'à nouvel ordre, je pense que tout ce qui sera fait dans le but de changer cette résolution n'aura aucun résultat, et qu'il faut se résigner à demeurer dans cette forteresse jusqu'à ce que l'événement en question soit accompli. Pour mon propre compte, j'en ai pris mon parti, et je l'aurais pris de

gaieté de cœur si la princesse eût été mieux portante. La question de santé, il faut bien le reconnaître, prime toutes les autres; le Gouvernement lui-même se verrait forcé de renoncer aux exigences de la politique qu'il suit à l'égard de sa captive s'il venait à être démontré qu'une maladie de poitrine est imminente. Ainsi, le cabinet tout entier serait contraint de reculer devant cette sentence médicale. La Faculté tient ici le premier rang.

Je n'en suis vraiment pas plus fier, et, en disant tout ceci au général Bugeaud, je n'avais pas le moins du monde l'intention d'humilier ses grosses épaulettes. J'espère que mes bulletins feront comprendre à M. le Ministre de l'intérieur qu'une affaire de ce genre n'est pas aussi simple qu'il paraît le croire. La responsabilité pèse sur notre bonnet de docteur, donc il faut songer à le bien tenir, et, pour ma part j'y donne tous mes soins. Sans chercher à semer des alarmes imaginaires, je crois de mon devoir de ne pas négliger des avertissements utiles. Je ne suis pas un assez gros personnage pour courir la chance de ce qui pourra survenir. Je n'ai pas l'intention d'aller de l'avant comme un aveugle, et, le péril devenant imminent, d'abandonner la partie en criant : *Sauve qui peut !* Cette marche hasardeuse n'est pas mon fait ; j'aime à me rendre compte de ce qui se passe, à savoir ce qui peut arriver, et les plus simples éléments de la prudence me poussent à multiplier les précautions. Il y aura bien du malheur si je suis pris au dépourvu.

Ce soir, chez M<sup>me</sup> la duchesse de Berry, la conversation a été languissante. M. Deneux a raconté sans succès quelques accouchements excentriques, et ces friandises de ruelles, ordinairement si bien accueillies



par Madame, n'ont pas eu le privilège de dérider son front soucieux. L'orateur, qui a manqué son effet accoutumé, est devenu presque boudeur ; il ne s'est plus occupé que de Bewis. Lors de l'arrivée de l'accoucheur de Madame, je craignais un instant que le chien devint jaloux, hargneux, mais je me trompais. Il y a émulation entre ces deux fidèles amis de la princesse ; ce sont des sentiments si purs, si désintéressés, qu'aucune rivalité n'est possible ; c'est un concours de tendresse dévouée ; j'ai souvent admiré la sympathie qui les unit l'un à l'autre et les pousse l'un et l'autre aux pieds de leur souveraine ! Dieu me garde de donner à ce rapprochement un sens qui puisse blesser mon très honoré confrère ! Je connais trop bien la noblesse de ses sentiments pour les ravalier au niveau de ceux d'un animal, même à propos d'un chien, dont l'instinct merveilleux, surtout quand il s'agit de sentiments affectueux, fait honte à tant d'hommes ingrats et dénaturés. Je n'ai voulu comparer entre eux que ces élans de tendresse, qui expriment un même dévouement instinctif, absolu, et qui ne sont pas le partage exclusif de notre espèce.

Ces réflexions ont été soumises à la princesse séance tenante et elles ont reçu son approbation. Mon idée a même eu l'avantage de distraire la malade, et elle m'a dit en souriant :

« — J'aime assez le système de Gall ; j'ai vu des personnes dont la physionomie indiquait le caractère dominant, je crois volontiers que la forme de la tête a quelque influence sur le cerveau. Je voudrais bien savoir si les phrénologistes ont songé à établir une comparaison entre le crâne du chien et celui de l'homme ? Je crois que, dans bien des cas, l'avantage resterait à la bête. Regardez Bewis, couché

« sur les genoux de M. Deneux. L'un et l'autre  
« tournent leurs yeux vers nous en ce moment ;  
« examinez-les et dites-moi si l'expression n'est pas la  
« même ? Ne trouvez-vous pas qu'ils se ressemblent  
« un peu et que la même pensée qui les occupe donne  
« à leur visage une disposition matérielle dont l'ana-  
« logie est évidente ? »

Ces observations, on peut bien le croire, étaient faites à voix basse ; la princesse me parlait presque à l'oreille et ce petit mystère, dans lequel il n'entrait que de la bienveillance, donnait une heureuse direction à ses idées. Nous avons continué cet entretien ; j'ai exposé la différence essentielle qui existe entre les systèmes de Lavater et de Gall. La princesse, qui confondait ces deux choses, s'est beaucoup amusée de mes remarques sur les divers personnages qui composent son cercle habituel.



Mercredi 17 avril.

Des lettres de Paris m'apprennent que mes rapports sur la santé de M<sup>me</sup> la duchesse de Berry ont été communiqués à MM. Orfila et P. Auvity. Ces deux honorables confrères ont été appelés à diverses reprises dans le cabinet de M. le ministre de l'intérieur ; mes inquiétudes, assez vivement exprimées dans quelques bulletins, ont réagi sur l'opinion de la plupart des membres du conseil. M. le Maréchal duc de Dalmatie paraît assez disposé à ne pas maintenir quand même la décision prise par ses collègues dans la séance du 30 mars dernier. Les réunions sont fréquentes, animées ; on discute sur les avantages ou les

inconvenients de telle ou telle mesure et l'on ne sait trop à quoi s'arrêter.

C'est pour mettre autant que possible un terme à cette incertitude que l'on me demande de nouveaux renseignements sur les symptômes décrits dans mes lettres, sur les nouvelles observations que j'ai pu faire tout récemment, et je me suis empressé d'envoyer un bulletin détaillé des accidents qui sont survenus ces jours derniers. Ma lettre d'aujourd'hui, adressée à M. Orfila, contient une analyse clinique de l'état actuel de M<sup>me</sup> la duchesse de Berry ; j'ai mis toute la précision dont je suis capable ; elle suffira, je l'espère, pour établir clairement les motifs de mes inquiétudes.

La nuit dernière a été moins mauvaise que je ne le craignais. Après une journée aussi agitée, il y a eu du sommeil et, ce matin, le mouvement fébrile était moindre que de coutume. Je me suis convaincu dans cette circonstance, comme je l'avais déjà fait précédemment, que ces orages si violents, ces colères ardentes auxquelles succèdent des larmes abondantes et faciles, ne laissent pas de traces. Heureuse disposition physique et morale ! Les impressions les plus vives sont aussi les moins durables ; ces grands éclats ont bientôt fait place à un calme salutaire, et tout rentre dans l'ordre accoutumé. Pope avait-il donc raison ? Les femmes sont-elles donc toujours de grands enfants ?

J'ai revu Madame dans la journée. Je l'ai trouvée se promenant dans le salon et dans le vestibule, allant, d'un pas mal assuré, d'une pièce à l'autre, visitant sa perruche, jouant avec son chien, toussant presque toujours, enfin se plaignant de faiblesse et d'un défaut absolu d'appétit.

Nous avons causé médecine. La princesse en parle volontiers, et si elle a, sur ce sujet, bon nombre d'idées fausses, de préjugés vulgaires, au moins en fait-elle bon marché. Dans le monde et même dans les classes les plus élevées de la société, on rencontre une foule de gens qui avouent tout simplement leur incompetence quand il s'agit d'un art quelconque, d'un métier, et qui se piquent d'une sorte d'infailibilité médicale fort singulière. Ils ont vu, ils ont observé, l'expérience leur a appris et la Faculté n'a rien à leur enseigner. Ces docteurs improvisés tiennent à leurs opinions comme s'ils avaient le droit d'en avoir. Aucun raisonnement ne peut les convaincre d'erreur; ils décident les questions les plus difficiles, indiquent un traitement merveilleux pour une maladie qu'ils ne connaissent pas et montrent jusqu'à quel point les meilleurs esprits peuvent s'égarer quand ils veulent se mêler d'une chose qui leur est étrangère.

M<sup>me</sup> la duchesse de Berry ne porte pas ses vues si haut. Elle fait de la médecine élémentaire, inoffensive; elle applique timidement quelques recettes à des symptômes bien connus, et quand il lui échappe de faire des prescriptions plus savantes, elle a le bon esprit de s'arrêter tout court, de rire et de nous appeler en consultation. Il serait bien à désirer que les enthousiastes de somnambulisme, d'homœopathie et d'autres procédés non moins extra-scientifiques, eussent, comme Madame, le bonheur ou la modestie de s'abstenir et de s'en rapporter aux juges naturels de ces questions.

La princesse procède souvent par interrogations. Elle aime à provoquer des éclaircissements sur toutes choses, son esprit est curieux, elle écoute beaucoup; il m'a fallu bien des fois travailler à satisfaire ce besoin

d'apprendre qui se manifeste à chaque instant. Madame s'est occupée de botanique, d'insectes, d'oiseaux; elle a possédé de riches collections d'objets d'histoire naturelle, et l'on voit qu'elle a fait quelques études sur ces matières intéressantes. La médecine ne peut rester étrangère à ces sciences, et bien m'en a pris de pouvoir parler de ces choses pour lesquelles Madame a toujours eu un goût très vif. Il en résulte que mes visites ne manquent jamais de sujets de conversation. J'ai aussi le bonheur de savoir écouter, et ce rôle muet n'est pas difficile à jouer auprès de M<sup>me</sup> la duchesse de Berry. Sa conversation est très variée. Elle raconte beaucoup d'anecdotes, elle abonde en souvenirs de tout genre et l'on voit qu'elle a étudié avec soin l'histoire de France. Il m'a semblé plusieurs fois que Son Altesse Royale s'était arrêtée à la mort de Louis XVI, et qu'elle avait négligé volontairement les annales de la Révolution. Elle évite de parler du Consulat et de l'Empire, mais elle connaît très bien le siècle de Louis XIV et de Louis XV.

Ce soir, à neuf heures, je me suis trouvé seul auprès de Son Altesse Royale. M. Deneux est un peu indisposé, M<sup>me</sup> d'Hautefort est souffrante, M. de Brissac est tourmenté par son rhumatisme; en somme, je suis à peu près le seul valide du pavillon. La princesse se plaint de son isolement; donc, je me trouve heureux de pouvoir lui consacrer la plus grande partie de mon temps.

Nous avons parlé de choses sérieuses, d'affaires; Madame est revenue avec force sur le chagrin que lui cause le refus du Gouvernement à l'occasion de MM. de Chateaubriand et Hennequin.

« — J'avais un plan à soumettre à mes conseillers; « s'ils l'avaient approuvé, si le ministère avait voulu

« accepter mes propositions, cela eût valu cent fois  
« mieux que toutes les constatations dont on me  
« menace. »

J'ai exprimé des doutes sur l'efficacité d'un plan quelconque, et j'ai indiqué assez clairement que le Conseil des ministres avait décidé que Son Altesse Royale accoucherait à Blaye. J'ai dit également que l'état de maladie de Madame pouvait seul s'opposer à l'accomplissement de cette affaire, et que quelques médecins de la Faculté de Paris auraient cent fois plus d'influence sur le ministère que M. de Chateaubriand lui-même, fût-il accompagné de MM. Hennequin, Ber-ryer ou autres jurisconsultes d'un mérite aussi éminent.

« — Je ne peux pas vous dire mon plan, mais plus  
« tard vous le connaîtrez, et vous conviendrez vous-  
« même qu'il était excellent. Mais nos pachas de là-  
« bas craignent de me voir vivre. Ils aiment mieux  
« me retenir sous les verrous, et m'exposer à tout ce  
« qui pourra en résulter. Ils connaissent et pratiquent  
« la fameuse maxime. *Il n'y a que les morts qui ne*  
« *reviennent pas.* Ils espèrent et réussiront. »

— Il m'est tout à fait impossible de partager les idées de Madame sur ce point. On veut si peu sa mort que s'il était démontré un seul instant qu'il y a ici un véritable danger, l'ordre de liberté serait donné aussitôt. Ainsi que j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, c'est une affaire exclusivement médicale, et dont toute la responsabilité retombe sur nous.

Votre vie est-elle menacée si vous restez à Blaye encore deux mois ? voilà la question. Posée ainsi, croyez-vous que la réponse soit facile, et que je puisse affirmer une chose qui doit paraître douteuse ? Vous le savez, Madame, je ne veux ni ne puis être homme de

parti; médecin consciencieux et indépendant, je dis, et cela est vrai, que vous êtes malade, j'indique la nature de cette maladie, j'en apprécie les causes, mais je m'abstiens de porter un pronostic absolu, parce que je ne possède pas d'élément suffisant pour formuler un arrêt définitif.

Cette discussion a duré longtemps; à plusieurs reprises, elle a pris un caractère de vivacité assez inquiétant; notre tête-à-tête favorisait singulièrement le goût de la princesse pour les arguments *ad hominem*, les attaques personnelles se renouvelaient à chaque instant, aussi ai-je eu bien de la peine à me défendre. Quand on plaide sa propre cause, on ne manque pas de bonnes raisons pour la soutenir, et la partie adverse ainsi que le juge ont bien mauvaise grâce de ne pas se laisser convaincre. Cependant je n'ai pas été convaincu; la princesse a bien voulu reconnaître que je n'étais pas un aveugle volontaire, systématique, et que je ne négligeais rien pour m'éclairer.

M<sup>me</sup> Hansler, qui assiste, de sa chambre, à tous ces entretiens, vient toujours me reconduire, et jamais elle ne manque de me faire remarquer les divers accidents qu'éprouve M<sup>me</sup> la duchesse de Berry. La fidèle camériste s'alarme des changements qu'elle observe chez sa royale maîtresse; elle me dit que cela va mal, et j'ai bien de la peine à la rassurer. Le fait est que je ne suis pas trop rassuré moi-même et que je voudrais bien avoir quelque bon motif de sécurité.

~~~~~  
Jeudi 18 avril.

Le général a reçu aujourd'hui une longue lettre de M. le ministre de l'intérieur. Ayant cru reconnaître dans cette dépêche que le Gouvernement recevrait

volontiers de la princesse des propositions raisonnables, M. Bugeaud s'est empressé de fournir à Son Altesse Royale l'occasion d'en faire qui puissent être acceptées. Il a fait demander à M^{me} la duchesse de Berry un entretien particulier, en tête à tête, afin d'éviter toute influence étrangère.

La chose ayant été accordée avec empressement, le général, son aide de camp et moi, nous sommes rendus au pavillon, et le Gouverneur a pénétré seul dans la chambre à coucher de Madame. Nous sommes restés dans le salon avec M^{me} d'Hautefort et M. de Brissac.

L'entrevue a été longue, elle a duré depuis huit heures un quart jusqu'à dix heures. A plusieurs reprises, M^{me} d'Hautefort a témoigné une vive impatience, alléguant pour motif qu'une conversation aussi longue fatiguerait beaucoup la princesse. Nous avons cherché à distraire la dame d'honneur, mais sans beaucoup de succès. En vain lui disions-nous que l'affaire qui nécessitait une aussi longue séance était d'un haut intérêt pour Son Altesse Royale, qu'elle était d'ailleurs absolument maîtresse de terminer un entretien qui lui serait désagréable, et que le général n'avait pas la prétention de s'imposer; ces raisons et bien d'autres échouaient contre l'inquiétude fiévreuse de M^{me} d'Hautefort; M. de Brissac a dû se joindre à nous pour empêcher la comtesse de troubler le tête à tête de nos deux personnages.

Enfin le Gouverneur est sorti de la chambre à coucher de la princesse, et les deux compagnons de captivité ont à peine pris le temps de recevoir nos salutations; ils se sont précipités dans l'appartement de Madame, où nous les avons laissé satisfaire leur curio-

sité bien légitime. Voici ce que le général m'a raconté sur son entretien avec M^{me} la duchesse de Berry.

M. Bugeaud a cru devoir lire à Son Altesse Royale la plus grande partie de la dépêche de M. le comte d'Argout. Il y est dit :

« — Que les légitimistes la sacrifient, que l'on
« désire sa mort afin de pouvoir s'en faire une arme
« contre le Gouvernement. Vivante, elle est un embar-
« ras pour son parti. Mariée ou non, dans tous les cas,
« elle ne peut plus être utile à la cause de Henri V.
« Il vaut donc mieux qu'elle meure, puisque sa vie
« est un sujet de scandale pour les royalistes, et que
« l'on aura l'avantage de reprocher sa mort à Louis-
« Philippe, etc. »

La princesse a écouté cette lecture avec attention; ces arguments avec leur dureté sauvage, ne l'ont ni surprise ni blessée. On dirait qu'elle est accoutumée aux aménités des gens de son parti. Elle semble les considérer comme des choses toutes naturelles dans sa position. Le général a continué :

« — Des nouvelles de Prague annoncent que tout
« le monde là-bas est déchainé contre Son Altesse
« Royale. Messieurs de Latil et de Blacas sont ses
« plus ardents ennemis. »

« — Je m'en doutais, s'est écriée la princesse, ces
« messieurs n'ont jamais eu pour moi la moindre
« bienveillance, à plus forte raison dans ce moment-
« ci, où toutes les apparences sont contre moi. Leur
« charité m'est connue! Ils ne manqueront pas de
« profiter de l'occasion pour me perdre dans l'esprit
« du roi Charles et de M^{me} la Dauphine. Je ne suis
« pas là pour me défendre, c'est le bon moment pour
« m'accuser. »

Le général a supprimé un passage important, dans

le but d'éviter à la princesse une douleur trop vive. Il s'agissait de M. le comte de Ménars et des propos qui courent sur la nature des liaisons qui ont existé entre lui et M^{me} la duchesse de Berry. Ces médisances, venant de Prague même, prenaient un haut caractère de gravité. Aussi M. Bugeaud a cru devoir les passer sous silence.

Il a cependant été question de M. de Ménars. Voici ce qui s'est passé : Ce personnage a reçu une visite de M. le docteur P. Auvity. Notre honorable confrère a invité M. de Ménars à user de toute son influence sur M^{me} la duchesse de Berry pour engager Son Altesse Royale à permettre toutes les constatations possibles, afin de la soustraire à la nécessité de faire ses couches à Blaye. Cette démarche, tout à fait officielle de la part de M. P. Auvity, n'a pas eu le résultat qu'il en attendait. M. de Ménars a demandé du temps pour répondre ; il a sans doute pris le mot d'ordre des meneurs du parti, et plus tard il a refusé son intervention.

« — C'est impossible, a dit la princesse avec beaucoup de vivacité, jamais je ne croirai que M. de Ménars se laisse influencer au point de refuser de faire une démarche qui pourrait m'être utile. Celui-là m'est dévoué ; il l'a prouvé en temps et lieu ; je crois pouvoir compter sur lui ! »

A la suite de cette longue conversation, M^{me} la duchesse de Berry a de nouveau supplié le général d'insister auprès des ministres pour qu'on permette à M. de Chateaubriand et Hennequin de venir à Blaye.

« — Plus les circonstances sont graves, plus j'ai besoin de conseils éclairés. On m'accable là-bas, on me déchire, la famille royale est circonvenue par mes ennemis acharnés. Jamais je n'eus plus besoin

« des bons avis de personnes en qui j'ai mis ma confiance. Que peut-on craindre de ces messieurs ? Si ces deux hommes ainsi réunis portent quelque ombrage au Gouvernement, eh bien ! qu'on ne m'en envoie qu'un à la rigueur, un seul me suffira ; mais, dans ce cas, je désire que ce soit M. de Chateaubriand qui vienne auprès de moi. Mon isolement ne me permet pas de faire des propositions, de prendre un parti quelconque. Les royalistes pourraient me le reprocher plus tard. Je ne veux pas en courir la chance. Je vous déclare, général, que j'ai un plan arrêté, mais je dois le soumettre à des hommes capables, avant de me décider à agir. Rien ne pourra changer cette résolution. »

Les divers éclaircissements donnés à Madame par le général lui ont fait comprendre le peu de bienveillance qu'ont pour elles certaines personnes qu'elle devait croire mieux disposées en sa faveur. Elle a paru bien aise de savoir à quoi s'en tenir sur ce point. C'est là un des traits de son caractère. La princesse aime les situations nettes. Dans sa conversation elle aborde franchement la question, va droit au but, provoque des explications claires et fuit les périphrases. Sous ce rapport, le général Bugeaud lui convient à merveille, elle aime son caractère loyal, sa manière précise de traiter les affaires, ses arguments sans apprêt.

Ce soir, j'ai trouvé beaucoup d'abattement ; la fièvre est revenue un peu plus tôt que de coutume, les émotions de la journée ont eu, comme toujours, un fâcheux résultat, et cependant la princesse se loue de ce qui est arrivé. Elle a soutenu le général contre les attaques de M^{me} d'Hautefort ; elle a fait l'éloge de sa franchise, de ses bonnes intentions, si bien que la dame d'hon-

neur a dû renoncer à trouver de l'écho pour ses malices. Elle s'en est vengée sur moi ; j'ai eu à subir une longue séance musicale dans laquelle le lamentable bolero a joué le principal rôle.



Vendredi 19 avril.

Ce matin, lorsque je suis entré chez M^{me} la duchesse de Berry, je l'ai trouvée dormant encore, ou du moins tellement engourdie que la conversation n'a pu s'établir qu'avec beaucoup de peine. Je parlais du beau temps, la princesse répondait politique ; je demandais des nouvelles de la fièvre, on me disait que M^{me} d'Hautefort avait la migraine ; enfin les quiproquos ont été si singuliers, que M^{me} Hansler a ri de façon à réveiller sa royale maîtresse.

« — Qu'ai-je dit ? Pourquoi riez vous ? Savez-vous
« que c'est très indiscret de parler aux gens qui dor-
« ment encore ? Souvent en pareil cas on rêve, et les
« paroles qui échappent alors se rapportent à la pen-
« sée intérieure bien plus qu'à la question à peine
« comprise que l'on vous adresse. »

Madame Hansler a rassuré la princesse, en lui rapportant ses réponses qui n'étaient pas du tout compromettantes. Cela nous a mis en gaieté et j'ai raconté à Madame une petite anecdote que je consigne ici, au grand bénéfice des futurs historiographes de la révolution de juillet.

Peu de temps après l'avènement du 9 août, le roi Louis Philippe I^{er} présidait le conseil des ministres dans une des salles du Palais-Royal. Le duc de Chartres assistait à la séance qui avait été longue. Il

faisait très chaud, une forte contention d'esprit avait fatigué le cerveau des nouveaux ministres.

La discussion étant close, et le moment de prendre les avis de chacun étant venu, le roi s'aperçut qu'un des membres du cabinet sommeillait doucement. Le roi dit à son fils : « Chartres, réveillez votre voisin. » Le jeune prince touche légèrement le bras du dormeur, le pousse un peu plus fort, le pousse encore, et le personnage, à moitié endormi, dit d'une voix assez haute :

« — Sophie, laisse-moi donc, tu me réveilles toujours. »

Ce doux propos fut entendu par tout le monde, et Dieu sait si la gravité du conseil fut mise à une rude épreuve ! Le roi s'est beaucoup amusé de cette scène qu'il a racontée lui-même à plusieurs personnes.

« — Et quel est ce Richelieu, ce Mazarin, dont tout le temps n'est pas consacré à sa patrie ? Vous allez me dire son nom, docteur, afin que je sache quel est ce noble produit des glorieuses. »

— Madame, c'est un secret d'Etat, je ne puis le divulguer, surtout à une ennemie de l'ordre de choses actuel. Ce serait trahir notre cause, et Dieu sait le parti que vous pourriez tirer de ce fait authentique !...

Nous avons beaucoup jaser sur les accidents de ce genre, qui ne sont pas rares, sur l'inconvénient de parler en dormant, de rêver tout haut, de se tromper de nom en s'adressant à un jaloux, de lui dire *mon cher Paul* quand il s'appelle *Henri*, de tutoyer par mégarde un individu dont personne ne sait l'intimité, et autres *lapsi linguæ* tout aussi compromettants. M^{me} la duchesse de Berry connaît une foule de particularités de ce genre, et nous en avons passé un bon nombre en revue.

A midi, M. Gintrac est arrivé. Le cher confrère paraît toujours soucieux, il se plaint hautement des journaux de son parti qui font le plus grand tort à la cause de notre pauvre malade. Pendant que nous montions au pavillon, il a raconté à M. Deneux les absurdes menées des principaux légitimistes de Bordeaux, et cette conversation, fort vive, n'était pas terminée lorsque nous sommes arrivés auprès du lit de M^{me} la duchesse de Berry. M. Gintrac est revenu avec instance sur la nécessité de mettre un terme à ces exagérations d'un zèle trop peu éclairé; il a supplié Madame d'user de toute son influence pour faire cesser une polémique aussi dangereuse.

« — Que voulez-vous que j'y fasse? Ne savez-vous
« pas que l'on n'a aucun égard à ce qui peut m'être
« nuisible ou utile? On me laisse de côté, je ne puis
« rien pour les partisans d'Henri V. Ces messieurs
« visent plus haut, ils travaillent pour eux et s'occu-
« pent fort peu de moi. Ils me voudraient morte, et le
« Gouvernement, qui me retient ici, favorise leurs
« vœux secrets. »

M^{me} la duchesse de Berry a répété assez exactement tout ce que contenait la lettre de M. le comte d'Ar-
gout.

M. Gintrac a discuté cette grave question avec beaucoup de netteté. Il est arrivé à cette conclusion que Madame devrait faire tous les sacrifices possibles pour tenter de sortir de prison.

Nous avons parlé à M. Gintrac du plan que Son Altesse Royale devait soumettre à l'approbation de M. de Chateaubriand avant de l'envoyer au Conseil des ministres. Le cher confrère a beaucoup insisté pour connaître ce projet, il a parlé des inconvénients qui résulteraient de la réserve que Madame s'imposait

à cet égard, et, après un long débat, la princesse, vaincue, nous a dit :

« — Vous voulez savoir en quoi consiste ce plan, eh bien ! le voici : Je voudrais envoyer M. de Chateaubriand à Prague, auprès de la famille royale, afin d'annoncer au roi Charles X et à M^{me} la Dauphine, mon mariage ainsi que ma grossesse. Je suis désolée de penser que ces nouvelles, si importantes pour eux et pour moi, leur arriveront par la voie des journaux. Je pense bien que tout le monde supposera là-bas que je ne suis pas libre, qu'il m'est impossible d'écrire et de leur faire parvenir un message quelconque ; mais il n'en est pas moins extrêmement pénible pour moi, de voir se prolonger cette fausse situation. Mes enfants sont assez grands pour qu'on leur parle raison. Je veux prier M. de Chateaubriand de se charger de ce soin délicat. Je lui confierai bien des choses que l'on ne peut pas écrire, des détails que l'on ne dit qu'à l'oreille, et qui m'excuseront auprès de la famille royale. Aura-t-on bien le courage de me refuser cette satisfaction ? »

M. Gintrac allait parler, mais M. Deneux ne lui en a pas laissé le temps. Le célèbre accoucheur de Madame a dit avec une simplicité charmante : — C'est bien vrai. Les ennemis de Son Altesse Royale profitent de son silence pour la perdre dans l'opinion de la cour exilée. Pourquoi Madame n'a-t-elle pas écrit directement au roi Charles X ? Rien n'était plus facile ! —

Le cher confrère allait continuer à démontrer la facilité des communications avec le dehors, chose que tout le monde sait ici, et dont il était fort inutile de parler, mais la princesse, interrompant l'orateur, lui a dit avec assez d'humeur et de vivacité :

« — Je ne veux pas écrire. On ne sait jamais ce que

« devient une lettre. Suis-je sûre des personnes qui se
« chargent de pareils messages ? Ne savez-vous pas
« ce que peut la police ? Croyez-vous que nous sommes
« ici aux Tuileries et que chacun à Blaye s'empressera
« d'obéir à mes ordres ? »

L'accoucheur de Madame s'est contenté de lever les yeux au ciel, de se moucher bruyamment et de prendre un air de componction qui désarme toujours la princesse.

M. Gintrac a discuté la valeur du plan si mystérieusement élaboré, et qui a surtout le grand inconvénient d'arriver trop tard. Et, toutes ces affaires terminées, nous avons examiné la malade, constaté la persistance des accidents déjà si souvent indiqués, et conclu de tout ceci que la liberté serait le meilleur moyen de combattre un mal qui est le résultat des conditions au milieu desquelles se trouve M^{me} la duchesse de Berry.

M. Gintrac et moi, nous avons fait part au général des choses intéressantes que nous venions de recueillir, M. Bugeaud, après un moment de réflexion, me charge de voir de nouveau la princesse, et de lui demander s'il lui convient que ce plan transformé en proposition formelle, soit expédié à l'instant même au Conseil des ministres. Je me suis acquitté de cette commission, et voici ce qui s'est passé :

Ces visites *hors de tour*, causent toujours de l'émotion à la royale malade, et quand j'arrive ainsi en ambassadeur ou en plénipotentiaire, les questions pleuvent sur moi de façon à ne pas me laisser le temps de répondre.

J'ai exposé en peu de mots la mission dont j'étais chargé, et la princesse a refusé très nettement de prendre cette initiative. J'ai cru devoir discuter cette

résolution, et j'ai dit : — Je supplie Madame de réfléchir à cette affaire qui peut avoir pour elle des conséquences graves. Oubliez pour un instant ce sentiment de dignité blessée, faites quelques avances, c'est tout à fait dans votre intérêt. Vous demandez à voir M. de Chateaubriand, mais sait-on pourquoi ? Les ministres ont refusé, peut-être ne refuseront-ils pas quand ils sauront ce que vous avez à lui dire. Que ce personnage, en sortant de la citadelle, refuse de s'expliquer publiquement sur votre état de grossesse, que l'affaire du comte de Chouveau se renouvelle, ne voyez-vous pas le danger qui en résulte, le parti que l'on peut tirer, contre le Gouvernement, de ce silence interprété à l'avantage des légitimistes, et n'est-il pas tout simple que l'on évite de pareils inconvénients ? Dans vos hostilités contre les ministres il faut tenir compte des situations respectives. Le Gouvernement doit agir prudemment, et par malheur, ses précautions vous blessent, mais peut-il n'en pas prendre ? Ce serait folie. En vous expliquant clairement sur les soins divers que vous confiez à la loyauté de M. de Chateaubriand, tout le monde comprendra la valeur de vos motifs. Ce personnage ne pourrait-il pas communiquer au Gouvernement la déclaration de mariage et de grossesse que vous lui auriez faite, ne pourrait-il pas laisser entre les mains du pouvoir un écrit, une pièce quelconque destinée à servir de garantie et capable de fermer la bouche à tous les imprudents qui nient ce que vous affirmez vous-même ?

« Oh ! je ne puis prendre d'engagement pour M. de Chateaubriand. Il saura ce qu'il devra faire. Cependant je ne l'empêcherai pas de déclarer ma position, mais je ne veux pas qu'il soit tenu de dire ce que je lui aurai confié. »

— Je ne pense pas, Madame, que l'on songe à exiger la divulgation d'un secret. Il ne s'agit que de la déclaration du mariage, déjà faite le 22 février, et de la déclaration de grossesse faite à tous les médecins qui ont eu l'honneur de vous voir. Ainsi ces faits ne vous appartiennent plus, mais vos secrets sont à vous. Que M. de Chateaubriand reconnaisse la vérité des premiers, c'est tout ce que l'on peut lui demander ; personne n'a le droit d'exiger qu'il trahisse les devoirs que lui impose votre confiance ; vous devez être pleinement rassurée sur ce point.

« — Eh bien, oui. Je lui dirai de faire cette déclaration au président du conseil, et j'espère qu'on le laissera partir pour Prague. Qu'il me tarde de mettre un terme aux bruits qui courent là-bas sur mon compte ! Et puis, j'ai besoin de repos. Il me faut du soleil pour me remettre de tant de fatigues. Quelques mois passés dans le midi me feront du bien. Je sens que cela m'est indispensable. Je ne pourrais pas maintenant aller dans le Nord. Mon mariage secret ne sera divulgué que plus tard. »

Ces derniers mots m'ont frappé. L'avenir les expliquera peut-être. En attendant, j'ai rendu compte au général du succès de ma négociation. M. Bugeaud s'est empressé de se rendre auprès de M^{me} la duchesse de Berry pour arrêter les termes précis de la dépêche, et cette affaire, à la traverse de laquelle M^{me} d'Hautefort a essayé de se jeter, a pris un temps considérable. Il a été décidé, vu l'heure avancée, que ce serait pour le courrier de demain. La dame d'honneur proteste énergiquement contre la démarche de la princesse ; il y a là, suivant elle, un oubli de son rang ; c'est reconnaître le Gouvernement de Juillet, traiter avec lui, se mettre à sa discrétion ; tous les instincts aristocratiques

de la comtesse se révoltent à cette idée. M^{me} la duchesse de Berry est beaucoup moins exclusive sur ce chapitre. Le désir de sortir de prison la rend tolérante ; elle est fort disposée à des concessions qui lui vaudraient la liberté.

La soirée a été remplie de discussions sur ce sujet des plus délicats. Nous avons argumenté longtemps pour et contre, et plus d'un orage est sorti de cette conversation où les personnalités se trouvaient en jeu. En somme, M^{me} d'Hautefort est parvenue à son but. Les bonnes résolutions de la princesse se sont affaiblies graduellement ; elle a cédé à des remontrances présentées assez habilement ; son amour-propre piqué a reculé devant la crainte du qu'en dira-t-on, et je crois bien que toute ma diplomatie de tantôt est en pure perte.

Ainsi tout se réunit pour que Blaye devienne inévitablement le théâtre où devra s'accomplir la dernière scène du drame commencé à Nantes. La décision ministérielle du 30 mars ne rencontre pas d'obstacles ; la santé de la princesse nous donne en vain des inquiétudes ; il faudra que nous courions les chances de cet accouchement, et tout cela parce que la princesse et ses conseillers semblent prendre à tâche de multiplier les difficultés de cette position déjà si précaire. On ne comprend pas cet aveuglement, ou plutôt il y a peut-être quelque motif secret qui pousse les légitimistes, et la duchesse de Berry elle-même, à rester à Blaye jusqu'à une époque plus ou moins reculée. Ce sont là des mystères que je ne puis pénétrer.

Samedi, 20 avril.

Une dépêche télégraphique, venue de très bonne heure, apporte au général une nouvelle qui me fait grand plaisir. Nous allons voir arriver à Blaye, probablement ce soir ou demain matin, plusieurs notabilités de la Faculté de médecine de Paris. C'est un excellent moyen de me tirer d'embarras. MM. Orfila, Fouquier, Andral et P. Auvity ont dû partir de Paris le 18, dans la soirée. Ils ne peuvent tarder à arriver ici. Il paraît que ma lettre du 15 a causé quelques inquiétudes et que l'on a voulu tirer la chose au clair. Je ne demande pas mieux.

En arrivant dans le salon de la princesse, le valet de chambre qui devait m'introduire est venu me dire que M^{me} la duchesse de Berry ne pouvait me recevoir. Un instant après, M^{me} d'Hautefort sort de l'appartement de Son Altesse Royale et me dit que la princesse est très agitée; que l'affaire d'hier la tourmente horriblement et que, toute réflexion faite, elle me charge de dire au général de regarder comme non avenu ce qui avait été décidé hier. M^{me} la comtesse a bien voulu me recevoir dans son appartement, et là nous avons repris la discussion au point où nous l'avions laissée.

Il résulte de tout cet entretien diverses petites choses bonnes à noter. La princesse craindrait-elle un refus de la part de M. de Chateaubriand? Si ce célèbre personnage ne peut venir ici qu'à la condition de reconnaître l'état de grossesse de M^{me} la duchesse de Berry; si le ministère use de ses droits et prend des précautions, après tout, légitimes, l'ambassadeur choisi croira-t-il pouvoir accepter ce fardeau et entrer en

pour parler avec le Gouvernement dont il s'est si énergiquement séparé ? Il est certain que les partisans de la branche aînée craignent de se mettre en évidence. M^{me} d'Hautefort reconnaît qu'ils ont presque raison de se montrer fort circonspects dans la circonstance actuelle. La princesse sent elle-même les inconvénients de sa position singulière ; elle a peur de demander à ses fidèles de trop grands sacrifices, et de là ses hésitations, ses perplexités, ses tourments. Elle veut sortir d'ici à tout prix, mais elle n'ose faire ce qui serait nécessaire pour cela. Elle ne sait jusqu'à quel point il lui est permis de compter sur le dévouement de ses amis. Cette incertitude est le résultat de beaucoup de petites observations ; elle apprend à connaître la valeur de ses partisans, et les découvertes qu'elle a faites depuis quelque temps lui causent un chagrin profond. Pauvre femme ! Puisse-t-elle être au bout de ses mésaventures !

M^{me} d'Hautefort commence à comprendre que le temps perdu est irréparable. En établissant d'une façon approximative l'époque des couches vers le 15 du mois de mai, nous n'avons plus la possibilité de songer au départ. Il faudrait un concours de circonstances bien favorables pour arriver en temps utile dans quelque ville frontière d'Espagne, et il n'est pas probable qu'on choisisse ce parti. Il aurait fallu agir en conséquence, négocier cette affaire et donner au Gouvernement les garanties dont il a besoin. Le sacrifice d'un peu de cette prétendue dignité eût été fort utile aux intérêts de la princesse, et je n'ai pu m'empêcher de faire sentir à la dame d'honneur que ses conseils, à ce sujet, n'avaient pas eu d'heureux résultats.

Cela nous a conduits à parler de l'accouchement. J'ai

dit que l'autorité prendrait une foule de mesures pour que la constatation du fait fût sans réplique. Il faudra que cet accouchement soit cent fois plus clair que celui du 29 septembre 1820, et Madame, si elle comprend bien sa position, devra se hâter de nous signaler les premiers indices d'une prochaine délivrance. Je le veux bien, s'écrie M^{me} d'Hautefort, mais ne comptez pas sur moi et sur M. de Brissac; nous sommes bien décidés à ne nous mêler de rien !

Grâce à notre petit télégraphe, le général a fait prier M. Gintrac de venir demain à Blaye. Nous allons nous trouver huit consultants réunis, et Dieu sait ce que cette nombreuse assemblée va décider ! Dans tous les cas, ma responsabilité sera bien à l'abri, et, quoi qu'il arrive, l'on n'aura rien à me reprocher.

A cinq heures précises, une chaise de poste dépose aux pieds de la citadelle mes chers et honorés maîtres. Le général leur a fait le plus aimable accueil, et bientôt les quatre arrivants, M. Dubois, M. Deneux et moi, nous sommes réunis en conférence médicale dans le salon du Gouverneur. J'ai donné à ces messieurs les renseignements les plus précis sur la royale malade, et cet entretien s'est continué pendant le diner. Ces nouveaux convives nous ont apporté bien des nouvelles de Paris; les questions, les réponses se croisent dans tous les sens, chacun interroge suivant la direction de ses idées, de ses goûts; nous avons nous-mêmes beaucoup de choses à raconter, et la curiosité des quatre voyageurs n'est pas moins vive que la nôtre. En somme, ce diner a été charmant pour tout le monde, et je l'ai vu finir à regret.

Un peu plus tard, le général Bugeaud m'invite à me rendre au pavillon, dans le but de faire pressentir à M^{me} la duchesse de Berry que le Gouvernement paraît

être dans l'intention d'envoyer à Blaye plusieurs médecins de Paris pour constater définitivement l'état de sa poitrine et faire un rapport sur ce point.

Je me suis présenté chez Madame à huit heures et demie. Elle était seule et couchée ; j'ai été reçu assez gracieusement. Il est à remarquer que la princesse ne parle jamais des choses qui l'ont le plus vivement intéressée, dès que ces choses sont terminées. Elle ne revient que très rarement sur une affaire, elle aime à établir un nouvel ordre du jour, comme elle le dit, de sorte qu'en l'abordant ce soir, j'étais bien sûr qu'il ne serait plus question de nos grands débats d'hier. La décision prise ce matin doit être immuable, ou du moins, la princesse, pour ne pas la modifier, a bien soin de n'en plus parler. Je dois accepter ces manières d'agir ; mais comme j'avais besoin d'une transition naturelle pour arriver à mon but, j'ai rappelé quelques mots de M^{me} d'Hautefort et j'ai ajouté ceci :

— Puisque Son Altesse Royale a renoncé au projet d'hier et qu'elle se retranche dans sa force d'inertie, je me demande s'il ne serait pas convenable que la médecine intervint. La politique vous retient, d'autres considérations pressantes vous lient les mains, le temps marche, le moment de pouvoir quitter Blaye touche à ses dernières limites. Que dirait Madame si la Faculté mise en demeure de s'expliquer catégoriquement sur sa santé actuelle, prononçait un arrêt capable de changer les résolutions du conseil des ministres ? Je vous ai dit que mes lettres à M. le comte d'Argout contenaient assez de renseignements pour exciter quelque inquiétude dans les esprits de nos maîtres de là-bas. Je ne serais pas étonné que le Gouvernement, ayant conçu des alarmes sur les suites des accidents que je signale dans mes bulletins, n'eût pris quelque mesure

importante. On pourrait bien nous envoyer de Paris plusieurs médecins fameux qui seraient chargés de prononcer en dernier ressort sur cette grave question. Les ministres sentent le besoin de couvrir leur responsabilité, ils se mettront à l'abri de tout reproche derrière un rapport solennel, et je m'attends à voir débarquer ici, l'un de ces jours, une cargaison de professeurs. Et si cela était ainsi, Madame aurait-elle quelque répugnance à profiter d'une si belle occasion ?

« — « A quoi bon s'occuper de ce rêve ? M. d'Argout
« et bien d'autres que lui seraient trop heureux de me
« voir mourir ici. Comment voulez-vous qu'ils prennent tant de soins de ma personne ? »

Cette idée, on le voit, est le dada de M^{me} la duchesse de Berry. Je l'ai combattue de nouveau et j'ai prouvé à Son Altesse Royale que le Gouvernement avait le plus grand intérêt à ce qu'il ne lui arrivât rien de fâcheux. J'ai beaucoup insisté sur la vraisemblance de ma supposition, et j'ai profité de cela pour passer en revue tout le personnel de notre Faculté parisienne ; j'ai attiré l'attention de la princesse sur ceux de nos maîtres qui sont plus aptes à prononcer un jugement en pareil cas, j'ai indiqué ceux qui sont plus ingambes, plus faciles à enlever à leurs devoirs journaliers, et j'ai insisté plus particulièrement sur ceux qui ont été choisis par M. le comte d'Argout. La réputation de MM. Fouquier et Andral justifie pleinement ce choix et j'ai eu soin de parler d'eux comme ils le méritent.

« — Mais, en vérité, je ne comprends pas votre
« persévérance à propos de ce projet ! C'est une folie,
« une rêverie ; et le ministère, armé du rapport de
« MM. Orfila et Auvity, prouvera, même après ma
« mort, que Blaye est préférable à Nice pour les poi-

« trines faibles. Comment voulez-vous que l'on envoie
« une commission pour contrôler le travail des pré-
« miers experts ? Je suis condamnée à me bien porter
« ici, et cela parce qu'il a plu à vos chers confrères de
« trouver ce climat enchanteur. »

— Il ne s'agit pas de climat et de citadelle, Madame, et les médecins qui viendront ici n'auront rien à voir à ces choses jugées. On ne s'occupera que de vous, que de votre santé actuelle ; on cherchera à savoir ce qui peut survenir si vous restez ici jusqu'après l'accouchement, et s'il y a un danger apparent ou seulement, probable, on vous signera un *exeat* qui sera exécutoire dans le plus bref délai.

« — Qu'est-ce que c'est qu'un *exeat* ? »

— C'est une expression employée dans le service des hôpitaux. Cela veut dire : *qu'il sorte*, et j'espère que Madame s'accommodera de ce latin.

« — Je m'arrangerais au besoin de grec ou de
« chinois, mais les Grecs et les Chinois de Paris ne
« me feront pas le plaisir de m'ouvrir les portes de
« cet affreux tombeau. Mon *exeat* sera pour me faire
« enterrer. On ne me refusera pas celui-là. »

J'ai continué mon thème, et à force de le broder, j'ai fini par exciter l'attention de la princesse. Je lui ai demandé très directement ce qu'elle comptait faire dans le cas où son rêve viendrait à se réaliser.

« — Ma foi, je n'en sais rien. Nous verrons. Il sera
« temps de prendre un parti quand le moment sera
« venu. Pourquoi me tourmentez-vous ainsi ? Vous
« allez m'empêcher de dormir ; malgré moi, malgré
« mes convictions et l'évidence, je songerai à quelque
« planche de salut au milieu du désastre, et mon repos
« en souffrira. »

— Ce n'est pas mon intention, au contraire, et je

désire que Madame donne à cette idée assez d'importance pour s'en occuper dès à présent. Je vous l'ai dit, Madame, la Faculté, que vous ne traitez pas toujours avec votre bienveillance naturelle, est capable de faire pour vous plus que ne feront jamais vos amis les plus dévoués. Nous appartenons à une cause qui domine toutes les autres. Les droits de l'humanité ne sont jamais méconnus par les médecins, et s'il est démontré que vous pouvez recevoir un dommage réel en restant ici quelques mois de plus, soyez convaincue que nous saurons parler de façon à vous rendre la liberté.

« — Amen, puisque le latin est de mode ce soir.
« Mais je crois que M. d'Argout a tout simplement
« l'intention de m'envoyer *ad patres*. »

Ces plaisanteries en ont amené quelques autres, et la disposition d'esprit est devenue un peu meilleure. J'ai souhaité une bonne nuit à Son Altesse Royale, et je l'ai engagée à se recommander à saint Come et à saint Damien, patron des médecins.



Dimanche 21 avril.

Ce matin, de très bonne heure, j'ai longuement causé avec MM. Orfila et P. Auvity. Voici quelques renseignements sur la disposition des ministres à l'égard de la captive de Blaye :

Les détails contenus dans mes bulletins quotidiens ont paru dignes d'une sérieuse attention. Ma dépêche du 15 fit naître des inquiétudes plus vives, et M. Orfila fut appelé dans le cabinet du président du Conseil. Lorsque le cher maître arriva chez M. le maréchal Soult, il trouva le ministre occupé à tracer sur une

carte l'itinéraire de M^{me} la duchesse de Berry. Il était à peu près décidé, dès ce moment, que l'on choisirait la voie de terre pour aller s'embarquer à Port-Vendres. On calculait le nombre d'étapes pour aller de Blaye à cette dernière ville, on fixait les stations, enfin ce projet semblait d'une exécution à la fois simple et facile.

Mais au moment même où le ministre revenait ainsi sur son arrêté, il s'éleva une telle clameur dans les journaux légitimistes, on dit avec tant de violence que la princesse était mourante, que sa détention illégale allait devenir bientôt un crime de lèse majesté, on répéta avec tant d'insistance que le Gouvernement se rendrait coupable d'une atroce cruauté à l'égard d'une pauvre femme expirante, que les ministres, poussés à bout, et voulant en avoir le cœur net, prirent tout à coup la résolution d'éclairer le fait, et de soumettre cette question médicale à l'appréciation de plusieurs hommes de l'art aussi justement renommés par leur savoir que par leur indépendance. Une mission de ce genre, dans les circonstances présentes, pouvait d'ailleurs avoir un double résultat. Si la princesse était réellement assez malade pour avoir besoin d'être transportée en Espagne ou en Italie, les médecins envoyés à Blaye devraient indiquer le mode de transport le plus convenable et diriger une opération qui pouvait devenir fort délicate.

Toutes ces choses furent arrêtées très promptement, et les quatre médecins se mirent en route le 18 au soir. Je suis curieux de savoir ce que diront les journaux légitimistes. Comment va-t-on parler de cette sollicitude du Gouvernement pour M^{me} la duchesse de Berry? Comment la princesse elle-même s'arran-

gera-t-elle de cette enquête solennelle faite dans son intérêt?

Il est certain que si j'ai contribué en quelque chose à amener le ministère à prendre cette grande mesure, les partisans de la prisonnière de Blaye ont agi de façon à la rendre indispensable. Aujourd'hui encore, ce sont les criaileries des légitimistes qui sont la cause principale de cette enquête dont le résultat peut être si défavorable à la princesse. Que de fois déjà j'ai entendu Son Altesse Royale se plaindre du mal que lui font ses amis! Les clameurs non désintéressées du parti légitimiste donnent toujours lieu à un surcroît de précautions de la part du Gouvernement; il est dans son droit en se protégeant contre des accusations passionnées, injurieuses, et la princesse, qui en souffre, a de trop justes motifs de se plaindre de l'indiscrétion de ceux qui ont bien plus de zèle que de prudence.

Ce matin, à neuf heures, le général est monté au pavillon, et il a chargé M^{me} d'Hautefort d'annoncer à la princesse que MM. Orfila, Fouquier, Andral et P. Auvity étaient arrivés à Blaye avec une mission du Gouvernement. Cette nouvelle a causé une vive surprise à la dame d'honneur, et bientôt la princesse, instruite de cette visite solennelle, a fait dire au général Bugeaud qu'elle ne savait pas ce que cela voulait dire, et qu'elle ne comprenait ni le motif ni le but de la présence de ces messieurs dans la citadelle. Le Gouverneur s'est retiré en faisant prier Son Altesse Royale de lui faire dire à quel moment elle voudrait bien recevoir les médecins arrivés de Paris.

Il y a eu probablement un conseil tenu entre Madame et ses compagnons de captivité. Après une heure d'attente chez le général, nous avons vu arriver un

des officiers de la garde intérieure du pavillon. Il était chargé d'un message verbal conçu à peu près en ces termes : M^{me} la duchesse de Berry n'ayant éprouvé aucun changement dans les symptômes qui la tourmentent depuis longtemps, ne pense pas qu'il y ait lieu de faire une consultation nouvelle, et elle ne peut recevoir les médecins envoyés de Paris.

Le Gouverneur m'a paru assez surpris de ce refus. Il m'invite à tenter un nouvel effort, à essayer de faire comprendre à la princesse que ces messieurs ont à remplir une mission importante, etc. Je me hâte de monter au pavillon, mais Son Altesse Royale refuse de me recevoir. On me dit que les trois captifs sont réunis, que leur conférence est très animée et que l'arrivée de cette commission médicale a produit un trouble considérable dans leurs esprits. Je me retire sans avoir pu plaider la cause de la Faculté.

M. Gintrac est arrivé à midi. La réunion de tous les consultants a été assez solennelle, et il a été décidé qu'on ferait une nouvelle tentative auprès de M^{me} la duchesse de Berry. En conséquence, M. Gintrac, M. Deneux et moi, nous nous rendons aussitôt chez la princesse. Nous avons été reçus immédiatement, et le confrère de Bordeaux a pris la parole. Il a invité Son Altesse Royale à recevoir les professeurs de Paris, mais ses instances ont été si modérées, il a employé, pour déterminer la royale malade à se prêter à cette entrevue, des arguments si anodins, que j'ai reconnu aussitôt qu'il ne la jugeait pas nécessaire.

C'est un fait nouveau pour moi, que cette résolution de ne pas profiter des circonstances qui pourraient produire la liberté. M^{me} la duchesse de Berry, qui parle si aigrement de sa prison, qui reproche si amèrement au ministère sa détention illégale, tyrannique, etc.,

ne peut pas quitter Blaye en ce moment. On la mettrait, je crois, dans un immense embarras, si on lui ouvrait les portes de cette citadelle tant maudite, et l'intervention de M. Gintrac dans le débat actuel me prouve que des intérêts majeurs retiennent la princesse dans cet affreux donjon où elle est bien aise de terminer à huis clos la grande affaire de ses couches. Tout cela est vraiment fort étrange, et le Gouvernement, en prenant la mesure que les radicaux rouges et blancs lui ont tant reprochée, aura agi dans le sens le plus favorable à M^{me} la duchesse de Berry. Les hommes d'État qui ont voulu ruiner le parti légitimiste, ont donné au chef avoué de ce parti, le véritable refuge dont il avait absolument besoin. La princesse rendue à la liberté, aurait eu beaucoup à souffrir des inconvénients de sa grossesse, tandis que, renfermée à Blaye, la plus grande partie des reproches qu'on lui adresse retombe sur le Gouvernement. Il y a tout bénéfice pour Son Altesse Royale à rester ici, dans l'ombre, et elle y trouve même ce singulier avantage de profiter d'une réclusion dont tout l'odieux est imputé au ministère.

M. Gintrac, je l'ai déjà dit, est un habile homme qui sait merveilleusement tirer parti des circonstances. Il a fait une demande sachant bien qu'elle ne lui serait pas accordée, il l'a faite de manière à se faire refuser, et ce refus étant formulé, il a engagé M^{me} la duchesse de Berry à agir de la façon la plus courtoise avec les illustres membres de la Faculté de Paris. Il désire par dessus tout que le refus de recevoir ces messieurs n'ait rien de blessant pour eux, qu'on lui donne un prétexte aussi plausible que possible, et que l'on dore cette pilule avec un soin tout particulier.

M^{me} la duchesse de Berry y consent volontiers, mais

cette entrevue et les matières qu'on y discute lui donnent la pensée de tirer un parti quelconque de ces circonstances. Elle veut essayer de revenir sur l'affaire de MM. de Chateaubriand et Hennequin, et elle dicte à M. Deneux quelques phrases ainsi conçues :

« — Je ne me prêterai à aucune consultation si
« l'on ne veut pas permettre à mes deux conseillers
« de venir à Blaye. »

L'accoucheur de Madame a été chargé de porter ce billet au gouverneur avec une prière très instante d'expédier cette dépêche par le télégraphe. Pendant qu'il s'est acquitté de cette commission, M. Gintrac et moi, nous avons démontré à Madame que cet ultimatum restera comme non avenu et que cette tentative ne peut conduire à rien de bon. Son Altessè Royale est dans une agitation extrême, elle se roule sur son lit, qu'elle n'a pas quitté, même pour entendre la messe, et nos conciliabules se compliquent à chaque instant d'incidents nouveaux qui suscitent de fréquents orages. Vingt fois dans la journée il a fallu courir du général à la princesse, du pavillon au salon, des médecins nouveaux venus à M. Deneux, de ce dernier à M. Dubois, et j'avoue que cette fois ma mémoire est en défaut pour narrer cette odyssée. Je perds le fil de ces négociations interminables, de ces pourparlers entre gens qui ne veulent pas s'entendre, je m'embrouille au milieu de ces ambassades improvisées et je renonce à tracer une histoire exacte de cette laborieuse journée.

Cependant il faut conclure, et ma conclusion est celle-ci. M^{me} la duchesse de Berry n'est pas plus malade que de coutume ; son refus de voir une telle réunion de sommités médicales montre clairement qu'elle ne veut pas sortir d'ici par raison de santé. Sa con-

duite depuis ce matin prouve qu'elle est décidée à rester à Blaye jusqu'après ses couches, et la présence de ces messieurs les professeurs de Paris n'eût-elle que ce résultat, je m'en féliciterais. J'espère que la princesse ne tirera plus parti des moindres accidents pour jeter l'alarme au milieu de nous. Nous allons vivre désormais tranquilles et mes bulletins vont retomber dans une monotonie dont je fais grand cas.

Les médecins arrivés de Paris prennent très philosophiquement le refus d'être admis à l'honneur de visiter la princesse. Ils comprennent que la question est beaucoup plus politique que médicale et, en véritables enfants d'Hippocrate, ils se réjouissent de ce que la pauvre malade se trouve assez bien pour se passer de leurs soirées éclairées. Le général ne peut pas croire que la princesse persiste à refuser une entrevue qui pourrait lui rendre la liberté; j'ai beaucoup de peine à lui faire comprendre que M. Gintrac et les docteurs de Paris et de Bordeaux préfèrent voir Son Altesse Royale accoucher dans la citadelle. Je lui ai fait part de tout ce que j'ai vu et entendu, et j'ai fini par changer un peu ses idées sur ce point. La dépêche télégraphique qui a été envoyée aujourd'hui n'aura aucun résultat, du moins pour le moment actuel; la princesse a prouvé une fois de plus tout le besoin qu'elle a de consulter des gens capables.



Lundi 25 avril.

Si nous avions eu aujourd'hui à notre disposition un détachement de sténographes les plus exercés du *Moniteur*, ces messieurs à la plume volante auraient recueilli bon nombre de particularités intéressantes,

de conversations pleine de faits bons à noter. Mais le moyen que je suffise à tout ? Courrier diplomatique, conseiller intime, secrétaire d'ambassade, et quelque peu docteur en médecine, je ne sais où donner de la tête. La princesse, le gouverneur, les chers confrères, les très honorés maîtres et M. le comte d'Argout ne me laissent par le loisir de respirer ; aussi quand vient le soir, lorsque je veux récapituler les événements de la journée, apprécier les causes, signaler les effets je me perds au milieu d'un dédale où ma mémoire est en défaut.

La journée a été extrêmement laborieuse. La matinée a été remplie de pourparlers, de discussions aigres, d'explications interminables ; la princesse revient à chaque instant sur des griefs passés, elle récrimine avec violence, la colère s'allume, puis surviennent des pleurs, des attendrissements, et vingt fois nous avons vu cette succession rapide de sentiments contraires qui laisse à peine un peu de place à la raison.

M^{me} d'Hautefort et M. de Brissac ont épuisé toutes les formes d'instances, de supplications pour engager Son Altesse Royale à tenter la chance d'un rapport favorable ; M. Deneux et moi n'avons rien négligé pour obtenir l'admission de la commission médicale envoyée de Paris ; nous avons démontré qu'un pareil refus dans les circonstances actuelles, serait rendu public et deviendrait entre les mains du Gouvernement une arme puissante contre la royale captive. Nos communs efforts ont échoué contre une obstination que l'on comprendrait à peine si l'on ne savait pas qu'elle est imposée par l'esprit de parti. Il est infiniment probable que la princesse a de bonnes raisons pour vouloir faire ses couches à Blaye. Reste à savoir quelles sont ces raisons. En attendant les éclaircissements de

l'avenir, je crois que M^{me} la duchesse de Berry n'a rien fait pour s'assurer un asile, et que sa position actuelle ne lui permet pas de mettre à l'épreuve le dévouement douteux de ses plus chauds partisans.

Quoi qu'il en soit, le temps marchait et il fallait prendre un parti. Les médecins envoyés de Paris s'occupaient déjà de leur prochain départ, lorsque la princesse a fait prier le gouverneur de passer chez elle. Il était trois heures. Voici quelques détails sur cette entrevue :

Son Altesse Royale a remercié affectueusement le général Bugeaud de tout ce qu'il avait fait dans ces derniers temps pour lui être utile; elle a exprimé la pensée que la dernière dépêche télégraphique n'aurait pas un meilleur résultat que les précédentes, elle a ajouté qu'elle sentait désormais l'inutilité de ses tentatives pour recouvrer la liberté, qu'elle y renonçait, mais qu'elle n'oublierait jamais l'empressement qu'il avait mis à seconder ses intentions.

Madame a remis alors au général une lettre dans laquelle elle le charge d'exprimer à messieurs les médecins envoyés de Paris à Blaye, toute sa reconnaissance pour la peine qu'ils ont prise de faire ce long voyage et de quitter ainsi leurs familles et leurs affaires pour venir lui donner des conseils. Satisfaite des soins qu'elle reçoit tous les jours, et n'éprouvant aucun accident nouveau, elle ne croit pas devoir abuser de leur complaisance et leur faire perdre un temps précieux, etc.

En somme, cette lettre, que j'ai tenue entre mes mains et que je n'ai pas eu le temps de copier, mais dont le sens exact est celui que je viens de rapporter, cette lettre, dis-je, est suffisamment motivée et n'a rien de blessant pour nos chers maîtres de la Faculté.

Il m'a semblé, en la lisant, y trouver la trace de la main experte de M. Gintrac. Le sentiment des convenances est pleinement gardé envers nos chers confrères, et le refus est coloré de façon à ne paraître désobligeant pour personne.

Le général, en communiquant cette lettre à ces messieurs, leur a exprimé son regret de l'inutilité d'un tel voyage. Il avait espéré tout autre chose; la présence de cette commission lui semblait un présage de liberté pour tous les captifs de Blaye, pour ceux qui sont gardés comme pour ceux qui les gardent. M. Bugaud renonce avec peine aux projets qui lui souriaient. Tant de choses l'appellent à Périgueux, à Excideuil et à Paris, tant d'affaires se pressent, s'accroissent, il a tant à souffrir des retards qu'entraîne sa présence dans la citadelle, qu'il aspire au moment d'en sortir, et que la royale prisonnière n'est certainement pas celle à qui la prison est la plus rude. Singulier retour des choses d'ici-bas ! Si le Gouvernement avait quelques raisons de renvoyer la duchesse de Berry dans sa famille, si l'on prenait aujourd'hui des mesures pour la transporter à Naples, il pourrait fort bien arriver que Madame protestât contre cette décision, qu'elle alléguât l'état précaire de sa santé pour demander à rester ici, enfin qu'elle taxât d'inhumanité le ministère qui l'exposerait aux dangers d'un pareil voyage. Le général, ce redoutable geôlier qui ne parle que de clefs et de verrous, serait enchanté d'ouvrir les deux battants de toutes ces portes; mais la captive ne voudrait pas sortir de ce donjon malsain où la barbarie du Gouvernement ne l'a plongée que dans l'espoir de la voir mourir bientôt.

Toutes ces affaires réglées, nous n'avons plus songé qu'à tuer le temps et à le rendre supportable à nos

chers Parisiens. L'un d'eux m'a prié de voir la princesse en son nom et de solliciter de sa bienveillance une audience de quelques minutes. M. P. Auvity, qui est sincèrement attaché à Son Altesse Royale, voudrait dans cette entrevue plaider sa cause auprès de Madame et la faire revenir de quelques préventions. J'ai mis beaucoup d'empressement à m'acquitter de ce message, mais la réponse a été négative, et ce refus a même été accompagné de dureté. J'ai acquis la preuve que le cœur de M^{me} la duchesse de Berry conservait plus de rancune que je ne le supposais. Je dois dire, pour l'exactitude historique, que M^{me} d'Hautefort, qui se trouvait chez Son Altesse Royale lorsque j'ai présenté cette humble requête, a contribué de tout son pouvoir à la faire échouer. La princesse, seule, n'eût peut-être pas résisté à mes prières. Il s'est même passé un fait assez significatif, et que je ne dois pas omettre de consigner ici.

Au moment où je prenais congé de Son Altesse Royale pour aller rendre réponse à mon cher confrère, Madame m'a dit :

« — Priez M. Auvity de dire de ma part à M. Evrat, « que je fais des vœux pour que les couches de la reine « des Belges soient heureuses. »

Et comme mon visage exprimait la surprise que me causait cette singulière commission, Madame ajouta aussitôt :

« — Surtout que ma commission soit faite directe-
« ment, sans passer par aucun intermédiaire. C'est un
« simple vœu de femme à femme, la politique n'a rien
« à y voir. Je lui souhaite une heureuse chance, à cette
« bonne Louise. »

On s'étonnera sans doute de ce petit incident; mais j'ai eu l'occasion d'en constater un si grand nombre

de ce genre que je regarde ces boutades comme un trait distinctif du caractère de M^{me} la duchesse de Berry. Hier et ce matin, au milieu des scènes les plus animées, alors que l'esprit aigri par des contrariétés de tout genre, la princesse se répandait en accusations amères et passionnées, souvent, par un brusque retour à des sentiments contraires, elle exprimait son affection sincère pour tel ou tel membre de la famille royale qu'elle chargeait naguère de ses brûlantes invectives.

M. P. Auvity a été fort affligé du refus de la princesse. Il ne peut croire à une pareille hostilité de la part d'une personne si naturellement bienveillante ; il voit là, avec juste raison, la preuve d'une suggestion étrangère.

Ce soir, j'ai revu la princesse. Nos agitations ont eu pour résultat de rendre la fièvre beaucoup plus vive, d'enlever un reste d'appétit, et M. Deneux est dans des transes continuelles sur le sort de l'enfant. Il poursuit partout Madame avec une merveilleuse tisane de son invention, mais la royale malade esquivé habilement le breuvage, grâce au procédé suivant qui lui réussit toujours. L'accoucheur ordinaire s'approche du lit, tenant en main une tasse de ce liquide bienfaisant. La princesse a l'air de se résigner, elle se soulève à demi, trempe le bout du doigt dans la tisane et s'écrie :

« — Docteur, c'est trop chaud. Vous allez me brûler !
« Attendons ! »

Un quart d'heure après le susdit accoucheur, qui a soigneusement remué avec une cuiller cette boisson calmante, se présente de nouveau, tend la tasse et Madame, trempant pour la seconde fois son doigt, dans ce fameux spécifique, s'écrie :

« — Docteur, c'est trop froid, vous avez trop attendu ! »

Cette petite scène s'est renouvelée plusieurs fois. Mon cher confrère se désole et laisse échapper les plus sombres pronostics ; la princesse rit de la physionomie lugubre de M. Deneux, et moi j'ajoute :

— Cher maître, vous le voyez, en tisane comme en politique, il n'y a que le juste milieu qui réussisse !

Ce rapprochement a mis le comble à la gaieté de Son Altesse Royale. Je vous fais grâce des plaisanteries peu orthodoxes qui ont été commises par M^{me} la duchesse de Berry. La plupart sont empruntées aux petits journaux, où l'on pourra les retrouver au besoin.



Mardi 23 avril.

Ce matin, après une longue conférence médicale, il a été résolu que je ferais une dernière tentative auprès de la princesse pour l'engager à recevoir ces messieurs de Paris. Je l'ai trouvée fatiguée par une toux sèche qui a chassé le sommeil, accablée par cette insomnie qui lui est pénible, la peau brûlante, l'appétit nul, en somme, fort malade. M. Deneux est convaincu que ces divers accidents auraient cédé à l'action de sa tisane. Qui sait ? Je n'ai pas essayé de combattre cette opinion magistrale.

J'ai dit à M^{me} la duchesse de Berry que les quatre médecins envoyés de Paris étaient sur le point de monter en voiture pour rentrer chez eux, qu'il était encore temps de tirer parti de leur présence à Blaye, et que je suppliais Son Altesse Royale de réfléchir aux conséquences de son refus.

« — Toutes mes réflexions sont faites, docteur, je ne verrai pas ces messieurs, non que j'aie aucune objection à faire contre le choix des ministres. Dites-

« leur bien que ma conduite en cette circonstance ne
« vient pas d'un défaut de confiance en leurs lumières
« ou d'une répugnance contre leurs personnes. Ma
« lettre ne doit leur laisser aucun doute à cet égard,
« et j'espère que le général se sera bien acquitté de la
« commission verbale et écrite que je lui ai donnée
« hier. Je tiens ces messieurs pour des hommes aussi
« honorables que savants, mais je regrette qu'on leur
« ait fait faire un aussi long voyage sans m'en donner
« avis. On m'envoie des médecins quand je demande
« des jurisconsultes. On a l'air de s'occuper énormé-
« ment de ma santé pour se dispenser de donner quel-
« que attention à des affaires autrement importantes
« pour moi. Dites-donc à vos professeurs de Paris que
« je suis bien fâchée de la peine qu'ils ont prise, que
« je les remercie de leur bonne volonté à mon égard,
« mais que toute nouvelle consultation me paraît abso-
« lument inutile. M. Gintrac et vous, vous me suffisez
« complètement. Vous me connaissez, vous êtes habi-
« tués à mes misères, je suis contente de ma Faculté, et
« tout ce que je désire, c'est qu'elle ne m'abandonne
« pas. »

J'ai remercié Madame de cette haute marque de bien-
veillance, puis j'ai rapporté fidèlement à mes maîtres
les paroles que je viens de consigner plus haut.
M. Gintrac, qui nous a tenu fidèle compagnie depuis
deux jours, est enchanté, du moins je le pense, d'avoir
soustrait notre royale malade aux inconvénients d'une
entrevue qui aurait donné lieu à un rapport officiel.
Les habiles du parti trouvent qu'il y en a eu trop, de
ces rapports insérés au *Moniteur*, et qu'il eût été mille
fois préférable de se tenir dans l'ombre et le silence.
Comment nier, avec quelque apparence de succès, des
choses avouées par la princesse elle-même, vues et

constatées par un grand nombre de médecins d'âge, de position, d'opinions différentes, et qui finissent par tomber dans la notoriété? M. Gintrac, qui sent parfaitement tout le dommage qui en résulte pour la captive, et qui pense qu'au fond, sa santé n'est pas compromise sérieusement, s'est opposé à cette dernière entrevue qui ne peut avoir aucun effet utile pour Madame, et la princesse a compris les motifs allégués par le médecin de Bordeaux. En conséquence, M. Gintrac nous quitte de bonne heure, rappelé par les obligations de sa nombreuse clientèle. Tout le monde ici rend pleine justice à son esprit éclairé, bienveillant, tout le monde comprend les motifs qui le font agir, chacun reconnaît que dans la position délicate où il se trouve, il serait difficile de s'acquitter avec plus de talent et de tact des devoirs que lui impose son titre de médecin.

A midi nos quatre voyageurs ont repris la route de Paris, emportant avec eux la conviction que la santé de la royale prisonnière n'a subi aucune atteinte grave, et que la plupart des symptômes observés et décrits par moi, ont été habilement exagérés par la princesse dans le but de décider le Gouvernement à la mettre en liberté. Ces messieurs, bien installés dans leur voiture, recevaient nos derniers adieux, chacun d'eux offrait au général l'expression de sa gratitude pour la franche hospitalité que le gouverneur leur a accordée, lorsque M. Orfila lui donnant une dernière poignée de main, a dit en manière de conclusion :

« — Général, soyez tranquille. Il n'y a pas péril en « la demeure! »

Ce mot résume toute l'affaire. Il a fait rire tout le monde, les partants comme les restants, et le fouet du postillon a terminé cette petite scène. Bon voyage, mes chers maîtres! Si votre présence à Blaye n'a

pas satisfait bien des gens, elle m'a été fort utile en éclairant plusieurs points restés douteux jusque-là, en forçant en quelque sorte M^{me} la duchesse de Berry à prendre une position nette et précise. Nous savons aujourd'hui à quoi nous en tenir sur son grand désir de liberté, sur ce besoin d'air et d'espace qui la préoccupait sans cesse, nous connaissons, au moins en partie, ses projets pour un avenir prochain. Je suis enchanté de ces éclaircissements. Nous voici désormais assurés d'attendre à Blaye le dénouement de cette aventure qui excite la curiosité de tout le monde. M. Deneux paraît triomphant, il se frotte les mains et prépare toutes ses batteries pour le moment critique. D'un autre côté, M. Dubois, qui s'ennuie toujours, aurait voulu prendre place dans la voiture de nos confrères et rentrer à Paris en même temps qu'eux. M. d'Argout qui, comme je l'ai dit, a la bosse de la persévérance, m'écrit de temps en temps et ne manque jamais d'insister sur la nécessité d'établir des relations amicales entre la princesse et le célèbre professeur. Il m'invite toujours à user de toute mon influence pour préparer cette entrevue si nécessaire, et Son Excellence ne semble pas tenir compte des impossibilités que je lui ai signalées à diverses reprises. Entre M. le ministre qui me dit sans cesse : Je désire que M. Dubois soit reçu par M^{me} la duchesse de Berry, et Son Altesse Royale qui me répète à chaque instant : Je ne veux pas recevoir M. Dubois, la position est bien simple, et je me tire d'affaire grâce à l'expédient du philosophe Buridan. Je me rappelle qu'en mécanique, deux forces égales et opposées se neutralisent ; cela m'encourage à rester immobile entre ces deux volontés contraires. Jusqu'à ce jour, la rancune de M^{me} la duchesse de Berry ne s'est jamais trouvée en défaut,

Son Altesse Royale n'a pas varié d'un mot dans l'expression de ses sentiments à l'égard de notre vénérable maître; aussi tout me fait croire que M. d'Argout échouera dans cette entreprise qui lui tient tant à cœur. Les préventions de femmes sont tenaces.

M. le ministre de l'intérieur ne revient pas avec moins de complaisance sur le chapitre des constatations: Le souvenir des tempêtes soulevées par ces malencontreuses mesures me rend sourd à ces recommandations de l'autorité, et muet auprès de la princesse. Je laisse au temps le soin de régler ces affaires pleines de querelles envenimées, je pense que tout s'arrangera quand le moment d'agir sera venu; enfin je compte sur le bon vouloir de la captive pour ne pas susciter de difficultés capables de nuire à elle-même plus qu'à qui que ce soit.

Pour remédier autant que possible aux inconvénients des agitations récentes, j'ai employé une partie de la soirée à donner à Son Altesse Royale des soins qui lui étaient tout à fait nécessaires. Bains, boissons calmantes, potions anodines, j'ai mis à contribution les ressources pharmaceutiques de M. Deneux, et nous avons obtenu de la royale malade une soumission complète aux ordres de la Faculté. L'accoucheur triomphait de plus en plus. Il nous accablait des trésors de son érudition, et M^{me} d'Hautefort, qui voudrait que les accoucheurs fussent muets et aveugles, a eu beaucoup de peine à arrêter le débordement d'éloquence du cher maître. Une guerre sourde, intestine, existe toujours entre ces deux personnages et donne lieu de temps en temps à des scènes fort amusantes.

Mercredi, 24 avril.

Un notable changement s'est opéré dans l'état moral de la princesse ; je lui trouve un petit air dégagé, non pas précisément nouveau, car de temps en temps j'ai observé quelques allures semblables, mais en ce moment, elles paraissent très franchement prises. Il me semble que M^{me} la duchesse de Berry, en acceptant son parti bravement et sans arrière-pensée, secoue ses préoccupations et s'abandonne aux élans naturels de son caractère. Si je ne me trompe, cela promet, et le temps, grâce à ces allures nouvelles, va devenir moins long, moins lourd que par le passé. La nécessité de paraître malade condamnait Son Altesse Royale à des manières de vivre qui avaient bien des inconvénients pour elle. Ils n'en avaient guère moins pour moi. J'étais contraint à jouer rigoureusement mon rôle de médecin, à débiter sérieusement le protocole obligé des questions sacramentelles, j'interrogeais le pouls, la langue, j'écoutais le narré des douleurs physiques et morales, et le tout se terminait par des prescriptions dont j'avais peine à varier les formules. Grâce au ciel, ce temps est passé et nous allons nous sevrer de clinique.

Ces réflexions me sont suggérées par les petits incidents qui ont signalé ma visite de ce matin. Son Altesse Royale m'a reçu d'une façon gracieuse et leste, la conversation a promptement pris une tournure amusante, et pour peu que cela continue, j'aurai de quoi égayer mes souvenirs quotidiens. J'aime mieux cela. Je suis un peu las des éternelles affaires qui nous ont assaillis depuis quelques temps. Nous allons causer, jaser, bavarder, *cancaner* même, si j'ose m'ex-

primer ainsi, et j'espère que je trouverai matière à récolter. Les propos familiers d'un certain monde prennent un degré d'intérêt qui dépend de l'importance des personnages mis en scène, et pour en donner la preuve, je veux transcrire ici notre entretien de ce matin.

Après diverses choses qui ont servi de début à une conversation à bâtons rompus, j'ai ajouté ceci :

— Je dois prévenir Madame que la fête du Roi sera célébrée bientôt. Le 31 de ce mois, une salve de 21 coups de canon sera tirée le soir sur le rempart du sud, pour annoncer la solennité du lendemain. Le 1^{er} mai, matin et soir, de nouvelles salves seront tirées par la même batterie. Ainsi Votre Altesse Royale est avertie; j'espère qu'elle n'aura pas trop peur.

« — Oh! le canon ne me fait pas peur! Ce bruit-là ne
« me paraît pas du tout effrayant. J'aimerais mieux tirer
« moi-même ces coups de canon que de supporter les
« avanies de vos ministres. Je me ferais artilleur plutôt
« que de donner une poignée de main à M. d'Argout,
« et je me laisserais plutôt mitrailler que de crier :
« Vive Louis-Philippe! »

Habituellement, je laisse passer ces explosions de politique intime. Une riposte entraînerait une réplique, et en pareille matière je ne tiens pas à guerroyer. J'en ai reconnu l'inutilité, et l'expérience m'a démontré que j'avais pris le bon parti. Je me disposais donc à changer de sujet de conversation, lorsque M. Deneux, qui retombe toujours sur ses pattes d'accoucheur, a dit d'un ton doctoral :

— Les commotions sont dangereuses dans l'état de Madame, il faut les éviter avec soin. M. Ménière a bien fait de vous avertir de ce qui doit être fait prochainement.

« — Laissez-moi donc tranquille avec vos commotions. Je ne crois pas que le canon détermine beaucoup de fausses couches, et je sais qu'il a fait faire plusieurs enfants. La maréchale Gouvion-Saint-Cyr, après douze ou quinze ans de stérilité, devint grosse par suite de l'émotion que lui causa une salve d'artillerie. Une dame, mariée à un capitaine de vaisseau, habitait un port de mer, et recevait les soins d'un monsieur fort tendre pendant que le mari commandait une expédition lointaine. Une fois nos deux amoureux oubliant les heures, oubliant bien d'autres choses encore, lorsque subito, le coup de canon annonçant la fermeture du port leur causa une émotion telle qu'il en résulta, ma foi, une charmante petite fille; j'ai vu cette enfant, vivant portrait de son père, blanche et blonde comme lui, ce qui était d'autant plus fâcheux, que le mari, vieux et laid, était très brun, ainsi que la mère. Sa ressemblance était vraiment scandaleuse. C'est la mère elle-même qui m'a raconté ce terrible effet d'un coup de canon. Que dites-vous de cela, docteur, et comment expliquez-vous ce phénomène? »

— Je dis, Madame, que ces sortes d'accidents se rencontrent assez souvent chez les militaires. Les femmes de l'armée de terre ou de mer sont exposées à des absences qui entraînent des phénomènes dans lesquels l'artillerie intervient quelquefois, mais sans que son action soit absolument indispensable.

Nous avons ri de ces catastrophes, puis le courant de la conversation nous a conduits à parler de ces ressemblances singulières entre les enfants et leur père, ressemblances accusatrices, qui révèlent des mystères inconnus du public. Ces chapitres réservés sont fort du

goût de M^{me} la duchesse de Berry; aussi s'écrie-t-elle en riant :

— « J'en ai vu de désolantes. Ainsi le fils de M^{me} de X... ressemble trait pour trait au duc de Bourbon. Le fils unique de la duchesse de X... a le nez busqué et les cheveux crépus du petit prince de X... Monseigneur (la princesse désigne sous ce nom le feu duc de Berry) a laissé son cachet dans plusieurs maisons que connaît bien M. Deneux. Comment expliquez-vous ce phénomène, docteur ? »

La princesse est extrêmement curieuse. Elle court toujours après les éclaircissements, elle aime à se rendre compte des causes et des effets; véritable fille d'Eve, elle interroge l'arbre de la science, et sous ce rapport elle aime la conversation des médecins. Dans la pensée de Son Altesse Royale nous devons savoir toutes choses, pouvoir répondre à toute question; la nature n'a pour nous ni voiles ni mystères, et cette haute opinion de l'universalité de nos connaissances, si elle est flatteuse, n'est pas toujours facile à justifier. Voici ma réponse:

— Ces ressemblances paraissent déterminées par les conditions physiques qui président à la naissance de ces enfants.

— « Comment l'entendez-vous ? »

— Toutes les conditions de supériorité sont en faveur du père. Dans ces sortes d'affaires, le père attaque, souvent même il ne remporte la victoire qu'après des difficultés qui exaltent sa puissance. La mère, au contraire, a peur, et le plus souvent ce sentiment la paralyse. De là, cette influence paternelle qui se manifeste avec tant d'énergie dans la reproduction de son type. Ajoutez à cela que, dans le plus grand nombre des cas, l'enfant procréé dans ces circonstances est un

mâle. La même cause détermine le double phénomène. Le sexe et la ressemblance prouvent la prépondérance physique du masculin. Ce système, qui est d'une application rigoureusement exacte dans les haras, les bergeries et les basses-cours, le serait également dans l'espèce humaine s'il était possible d'apprécier toutes les conditions qui interviennent dans ces mystères. Cependant, sans aller trop loin, on peut indiquer avec une exactitude suffisante le sexe d'un enfant à naître, et si Madame veut me permettre quelques questions, je crois pouvoir satisfaire sa curiosité.

— « Grand merci, Monsieur le prophète. Il vous « faudrait trop de renseignements. Je n'ai pas besoin « de vous pour savoir que j'accoucherai d'une fille. »

— Vous le croyez, Madame. Eh bien, je puis, à l'aide de mon système, faire une foule de suppositions qui sont toutes à votre avantage...

— « Non, non, ne supposez rien, laissons aller les « choses selon leur cours naturel, et bientôt, je l'es- « père, on saura à quoi sans tenir. »

M. Deneux n'a pas laissé passer ceci sans en prendre sa part. Ces sortes de questions médico-philosophiques sont un objet de prédilection pour lui ; il disserte profondément sur ces mystères, mais il est trop professeur et ses explications ne seraient claires que pour un auditoire d'étudiants de quatrième année. La princesse se lasse bientôt d'écouter des phrases scientifiques qu'elle ne comprend pas, et le cher maître est réduit à pérorer dans le vide.

On voit, par tout ce qui précède, que nos entretiens sont assez animés, et que l'ennui ne parviendra pas facilement à se loger au pavillon. M^{me} la duchesse de Berry est une causeuse aimable et vive ; elle procède par sauts et par bonds ; un mot qui se rencontre sert

de texte à une causerie nouvelle; aussi cette absence de méthode pédantesque donne beaucoup de charme à nos réunions improvisées.

Vers cinq heures, le courrier de Paris nous a apporté une dépêche ministérielle dont le général a bien voulu me donner communication. Il s'agit des précautions à prendre pour arriver à une constatation rigoureuse de l'accouchement de M^{me} la duchesse de Berry. Les instructions de M. le comte d'Argout sont détaillées, minutieuses; elles me paraissent très superflues, et je doute qu'il soit possible de les suivre à la lettre. On voit que M. le ministre de l'intérieur s'attend à trouver chez la princesse une mauvaise volonté complète; il prescrit des mesures en conséquence, mais le général ne croit pas possible de suivre ce programme.

En attendant le moment critique, il a dû communiquer cette sorte d'arrêté ministériel à la personne intéressée, et, d'après ce que j'ai su, M. le gouverneur n'est pas satisfait de son entrevue avec la princesse. Son Altesse Royale a vu, dans ces mesures de rigueur, une intention manifeste de la blesser, de l'humilier; chaque paragraphe de cette pièce interminable a donné lieu à des discussions violentes. Le tout s'est terminé par une explosion de colère, puis sont venues les larmes, enfin le général m'a déclaré qu'il ne se chargerait plus de semblables messages.

« — C'est votre affaire, docteur, toutes ces constatations sont du ressort de la Faculté, je n'ai rien à voir
« dans ces opérations mystérieuses, arrangez-vous
« comme vous l'entendrez avec votre malade. Tâchez
« seulement d'être au courant de ce qui se passe, ne
« vous laissez pas surprendre par l'événement, avertissez-moi à temps, je ne vous demande que cela. Je

« ne veux pas que Madame puisse me reprocher des choses qui ne dépendent pas de moi. »

Ce soir, j'ai trouvé la princesse fort triste, elle n'a pas diné; j'aurais voulu lui donner quelques éclaircissements sur la dépêche ministérielle qui l'a tant froissée, mais elle a affecté de n'en pas parler et je n'ai pas cru devoir prendre l'initiative. Je l'ai déjà dit, Madame n'aime pas à revenir sur les choses qui la blessent. Elle semble s'efforcer de les oublier en n'en parlant plus. C'est un procédé qui lui réussit et qui convient à l'extrême mobilité de son esprit.

J'ai dit à Son Altesse Royale que M. Deneux et moi nous coucherions dans l'intérieur du pavillon, afin d'être plus à portée de lui donner des secours qui peuvent devenir nécessaires d'un instant à l'autre. Cette mesure de sûreté n'a pas paru déplaire à la princesse; elle a seulement dit que notre prudence était excessive et qu'elle n'accoucherait pas avant vingt ou vingt-cinq jours. Nous avons discuté les probabilités, rapproché les dates, calculé beaucoup de choses, et Madame a fini par dire :

« — Soyez tranquilles, je vous tiendrai au courant de ce qui adviendra. Vous serez avertis à temps, j'en vous en réponds. Vous pouvez vous fier à moi pour ces sortes de remarques. »

— Mais pas trop, réplique M. Deneux. Madame doit se souvenir de ce qui nous est arrivé à la naissance de M^{re} le duc de Bordeaux. J'étais couché non loin de l'appartement de Madame, nous étions tous en pleine sécurité, et Dieu sait si nous avions raison d'y être !

« — Oh ! cette fois, il n'en sera pas de même, je vous le promets. Et cependant, si M. d'Argout me per-sécute, si l'on me force à recevoir M. Dubois, on verra ce dont je suis capable. »

En attendant cette clôture si désirée, nous avons engagé M^{me} la duchesse de Berry à suivre nos ordonnances, à se lever tous les jours, à se promener, à chercher quelques distractions, à se nourrir un peu mieux, et nous avons trouvé assez de docilité sur tous les points de ce régime. Elle nous a promis de ne pas négliger ces petits moyens qui ont de l'importance dans sa situation actuelle, et nous l'avons quittée à peu près remise des agitations de l'après midi.



Jeudi, 25 avril.

En vérité, le climat de la Gironde n'est pas aussi méridional que je l'avais supposé. Nous avons des coups de vent terribles, des pluies torrentielles; à chaque instant, notre printemps cède la place à l'hiver. Cela tient sans doute à la proximité de l'Océan, à la fréquence du vent d'ouest qui, dans le golfe de Gascogne, est le vrai *procellosus aquilo*.

Ces tempêtes du ciel, aidées de celles que font naître les dépêches de M. le comte d'Argout, nous donnent de mauvaises nuits et chassent le doux sommeil, ce bien-faisant réparateur des maux de la journée. M^{me} la duchesse de Berry dort habituellement beaucoup c'est pour elle un besoin impérieux. Depuis longtemps elle éprouve, sous ce rapport, une privation réelle; ce matin encore, je l'ai trouvée triste, accablée, parce que sa nuit a été mauvaise. Mes potions calmantes ne l'engourdissent pas assez, j'augmenterais volontiers la dose d'opium si je ne craignais que cette substance n'ait quelque influence fâcheuse sur la santé de notre royale malade. Elle me disait :

« — Faites-moi dormir, docteur, que je puisse

« échapper ainsi aux tristes réalités de ma vie de prison. Peut-être vous devrai-je quelque heureux rêve qui me transportera loin d'ici et me consolera, pour un moment, de la liberté absente. »

— Vous savez, Madame, que je ne vous refuse pas mes potions calmantes, et, que de plus, M. Deneux et moi, nous ne vous épargnons pas nos entretiens un tant soit peu soporifiques. Que pouvons-nous faire de mieux ? Voulez-vous que je vous magnétise ? Peut-être parviendrai-je à vous endormir.

— « Non pas, s'il vous plaît. Je parle en dormant, et je ne suis pas assez sûre de votre discrétion pour m'exposer ainsi. Je n'ai jamais voulu me laisser magnétiser. On m'a dit que dans mon enfance, j'ai eu quelques accès de somnambulisme. Sans savoir au juste l'effet que cela pourrait produire sur moi, je ne veux pas en courir la chance. Je ne comprends pas que l'on puisse s'exposer ainsi à subir une influence inconnue du premier venu. Mais, réellement avez-vous quelquefois magnétisé ? »

Il y avait là ample matière à conversation ; mais, comme cela n'a rien amené de saillant, je m'abstiens de mentionner des détails sans intérêt. La princesse adopte volontiers quelques-unes des promesses du magnétisme, mais elle montre peu de crédulité à l'égard des merveilles dont les sectateurs de Mesmer font si grand bruit. Elle trouve que la faculté d'endormir à volonté les enfants malades, les grandes personnes tristes et souffrantes, serait déjà un assez beau privilège et que la pauvre humanité y gagnerait beaucoup à ce qu'il y eût à son service bon nombre d'endormeurs brevetés et patentés. Pour ma part, je ne dis pas non, et cette idée de la princesse nous conduit à parler des avantages du sommeil.

« — Pourquoi les femmes dorment-elles plus que les hommes ? Pourquoi les femmes se plaignent-elles ordinairement de ne pouvoir dormir ? Voyons, docteur, pouvez-vous m'expliquer tout cela de façon à me le faire comprendre. »

— J'essaierai, Madame, et sans entrer dans la considération des causes physiologiques qui vous rendent le sommeil plus nécessaire qu'à nous, je vous dirai simplement qu'il y a dans la satisfaction instinctive de ce besoin de dormir, quelque chose d'essentiellement féminin que j'explique de la manière suivante. Les femmes comprennent bien mieux que nous les besoins de la conservation. Elles se soignent en général de façon à vieillir moins vite, à se porter mieux, à rester plus longtemps fraîches et belles. Or, pour atteindre ce but si désirable, aucun moyen n'est plus efficace que le sommeil. Toutes les femmes savent, ou du moins sentent cela ; on ne vieillit pas quand on dort, aussi le sommeil est-il pour elles une des grandes affaires de la vie. C'est un moyen excellent de suspendre l'action des causes qui nous usent, qui nous dévorent, et Ninon de Lenclos expliquait sa préférence pour un de ses amants en disant : « Celui-là, au moins, me laisse dormir. »

« — Ah ! Ninon a dit cela ? Elle en était bien capable ! Il me semble que les Ninon sont devenues rares ; je n'en ai jamais rencontré, tandis que j'ai entendu bien des femmes se plaindre des maris qui avaient trop de respect pour leur sommeil. Après cela, il est difficile de contenter tout le monde. »

— Vous voyez, Madame, que les femmes dorment plus que les hommes, puisqu'elles ont plus besoin de sommeil et, surtout, parce que le sommeil leur rend un immense service. Il rafraîchit le sang, repose le teint,

il favorise l'embonpoint, toutes choses dont le beau sexe connaît le prix. Vous m'avez demandé, en outre, pourquoi les femmes se plaignaient si souvent de ne pouvoir dormir. Celles qui dorment mal ont mille fois raison de se plaindre, puisque la privation de sommeil leur est particulièrement préjudiciable. Celles qui se plaignent sans raison, se servent de ce prétexte pour expliquer la perte de leur beauté, pour légitimer leur fraîcheur éclipsée. Peu de femmes consentent à vieillir tout simplement, à ne plus être jeunes et belles; il leur faut une cause qu'elles puissent avouer, publier même, et celles qui ont subi le plus rudement l'action du temps, sont toujours en mesure d'accuser l'insomnie ou tout autre motif semblable des désastres que l'âge entraîne à sa suite.

« — Tout cela est fort méchant, docteur, vous êtes
« sans pitié pour nous, vous nous disséquez d'une
« main barbare; avec votre méthode d'analyser nos
« actions, nos paroles, vous arriverez à des découvertes
« où il y a peut-être quelques vérités, mais où la
« charité ne se montre pas du tout. Les médecins sont
« nos ennemis naturels; ils nous voient de trop près,
« ils sont les confidents obligés de nos misères, ils
« devraient être les premiers à nous consoler. Vous
« croyez que nous rapportons tout au besoin de plaire,
« que la coquetterie est notre unique pivot; nous dor-
« mons pour être belles, et quand la beauté ne vient
« pas ou s'en va, nous nous plaignons de ne pas dormir.
« Pour mon compte, je proteste ! »

Nous avons longuement argumenté sur ce chapitre, mais je vous fais grâce des développements de ce texte gros de discussions amusantes. La princesse était de fort bonne humeur. Je l'ai revue dans l'après-midi, d'une heure à deux, et je l'ai trouvée se promenant

dans sa chambre et dans le salon, s'occupant de fleurs, d'oiseaux, de son cher Bewis.

Je vois maintenant Madame assez régulièrement trois fois par jour : le matin, de neuf à dix heures ; l'après-midi, d'une heure à deux, et, le soir, de neuf heures à dix heures et demie et même plus tard, suivant que la conversation se trouve engagée. Le plus souvent, M. Deneux assiste à ces entrevues, M^{me} d'Hautefort et M. de Brissac ne paraissent ordinairement que dans la soirée, et le temps me semble passer assez vite.

Ce soir, au milieu d'une foule de choses, j'ai eu l'occasion de parler des accidents qui peuvent compliquer les derniers moments d'une grossesse, et j'ai dit, sans avoir l'air d'y toucher, que, dans certains cas, la présence de deux médecins était tout à fait nécessaire. J'ai même ajouté qu'il pouvait survenir telle circonstance dans laquelle un accoucheur prudent s'adjoignait plusieurs confrères dans le but de s'éclairer de leurs lumières et de garantir sa propre responsabilité. En pareille occasion, je ne balancerais pas à réclamer l'assistance du professeur Dubois, et je m'estimerais heureux de pouvoir recourir à son expérience.

M^{me} la duchesse de Berry n'avait pas jugé à propos de dire son opinion sur ce point ; mais M. Deneux, qui laisse difficilement tomber une conversation de ce genre, s'empara de mon idée et l'appuya de telle force, que Madame dit :

« — S'il m'arrivait malheur, je consentirais alors à recevoir M. Dubois, et ce serait, je vous le jure, non pour moi, mais pour vous, pour votre garantie ; j'espère que nous n'en viendrons pas là et surtout je pense que vous ne voudriez pas me tromper en réclamant une coopération inutile. »

Nous la rassurâmes sur ce point, et je me suis félicité d'avoir levé ce lièvre. C'est un pas de fait dans une voie qui, jusque-là, nous était interdite, et j'y trouve une preuve nouvelle de ce défaut de rancune dont j'ai déjà fait compliment à la princesse.

M. Deneux et moi, nous sommes parfaitement d'accord sur ce point essentiel. Nous ne voudrions, ni l'un ni l'autre, encourir seuls les chances de l'accouchement. Nous sentons la nécessité de nous prêter, en pareil cas, un mutuel appui, d'appeler à notre aide, s'il y a lieu, le plus grand nombre de témoins honorables et compétents. Personne de nous n'a envie de revendiquer le stérile et périlleux honneur de présider seul à cette cérémonie, dont les suites sont soumises à tant de hasards. Nous sommes bien décidés à partager ce fardeau.

Vendredi 26 avril.

Ce matin, j'ai trouvé Madame de fort bonne humeur; dès mon entrée dans le salon, je l'entendais rire aux éclats avec sa femme de chambre, et en arrivant auprès du lit de la princesse, elle m'a dit en me présentant Bewis emmailloté :

« — Voici un nouveau-né qui s'est passé de vos
« charmantes constatations. Comment trouvez-vous
« mon poupon, docteur ? N'est-ce pas qu'il ressemble à
« M^{me} Hansler ? Avez-vous une nourrice à nous donner ?
« Que va dire le gouvernement ? Et mon père Deneux
« qui n'était pas là ! Courez vite au télégraphe et faites
« prendre les armes à la garnison ! »

Tout cela était dit fort gaiement et je me suis empressé de donner la réplique à la nouvelle accouchée.

M. Deneux est arrivé, et avant qu'il ait eu le temps de s'armer de ses lunettes pour examiner cet intrus, Madame et sa camériste ont fort bien joué leur rôle. Nos plaisanteries sur ce sujet ont eu un résultat singulier. Voici ce qui s'est passé. Tout en parlant de nourrices, de biberons et de langes, j'ai dit à la princesse :

« — Mais, Madame a-t-elle pensé à une layette ?
« veut-elle qu'on lui en envoie une de Paris ou que
« l'on en fasse composer une à Bordeaux ? »

« — Grand merci, docteur, j'en ai une. »

« — Madame l'a-t-elle ici ? »

« — Non, elle est à Bordeaux. Elle m'a été envoyée
« par des amis. Je ne voudrais pas devoir au gou-
« vernement de Louis-Philippe les vêtements de
« mon enfant. Ce sont là des choses trop intimes.
« J'aurais sans cesse ces objets sous les yeux, je ne
« veux pas recevoir de vos amis un pareil cadeau.
« J'ai encore un certain nombre de petites affaires qui
« ont servi à mes enfants et que je serai enchantée de
« retrouver. Ce qui m'embarrasse, c'est de faire venir
« tout cela ici. »

— Mais c'est fort simple. Que Madame fasse mettre ces choses à l'adresse du général, et la caisse viendra ici tout droit.

« — Oh ! très bien ! Le général comprendra mes
« motifs. Mais puisque nous traitons ce chapitre, je
« vous avoue que je n'ai pas de bercelonnette. Deman-
« dez-en une très simple, petite, commode, pouvant
« se poser partout. Priez qu'on me la garnisse en vert,
« c'est plus doux aux yeux des enfants. »

On voit que si le Gouvernement ne fournit pas les langes, il se chargera au moins du berceau. Nous avons beaucoup jase sur ces matières importantes,

M. Deneux, qui se sentait sur son terrain, a déployé une variété de connaissances pratiques qui font l'admiration de M^{me} Hansler.

Dans l'après-midi, nous étions occupés de choses non moins intéressantes. Madame se montrait fort gaie, et nous avions tous le cœur en joie, lorsque le commandant de place est venu faire son inspection dans les appartements de la princesse. C'est une visite domiciliaire dont je ne comprends pas trop l'utilité, et cette cérémonie qui se renouvelle tous les mois a fait froncer les sourcils de la captive. Le susdit commandant est un gros petit homme à visage sévère, vieux soldat qui a fait la guerre d'Italie et qui affecte de parler le patois napolitain comme un vrai lazzarone.

Notre gaieté s'était enfuie et je cherchais à la ramener au milieu de nous, mais la princesse restait pensive, et bientôt elle s'est écriée :

« — Je vous assure qu'il a le mauvais œil, il me
« porte malheur, et je suis convaincue que c'est un
« *jettatore*. »

Cette découverte nous a beaucoup fait rire, et M. Deneux, qui s'est fait expliquer cette propriété du mauvais œil, a dit malicieusement : Je doute fort que ce monsieur ait le regard si dangereux, car il n'a pas le pouvoir d'éloigner les jeunes officiers qui font une cour assidue à sa femme.

— Oh ! si les yeux du susdit mari étaient pistolets, la garnison serait bientôt privée de lieutenants, dit à son tour l'aide de camp du général qui, suivant moi, serait une des premières victimes de cette artillerie conjugale.

Ainsi lancés, Dieu sait tout ce que nous avons dit sur ce chapitre ! Nous nous sommes permis de plaisanter sur le compte du mauvais œil, mais la prin-

cesse s'est défendue avec courage contre nos attaques :

« — Moquez-vous tant que vous voudrez, il n'en sera pas moins vrai que c'est une croyance universellement répandue dans mon pays. Mon grand-père y croyait fermement. Son *jettatore* s'appelait le chanoine Ororio. L'ayant rencontré un jour d'une manière subite, inattendue, il en ressentit une émotion si pénible qu'il s'écria aussitôt, que cette rencontre contre lui serait funeste. Il mourut, en effet, deux ou trois jours après. »

— Je ne nie pas sa mort, au contraire, mais, Madame, quel âge avait alors votre respectable aïeul?

« — Mais il avait, je crois, environ soixante-quinze ans. »

— Evidemment, Madame, il avait bien le droit de mourir ; un *jettatore* n'était pas absolument nécessaire pour opérer un tel prodige.

« — Voilà bien nos esprits forts, nos philosophes parisiens ! Que direz-vous de ceci ? Le prince Ottojano était le *jettatore* du duc de Lucques. Il vient faire une visite au duc ; en traversant une galerie, il s'arrête pour admirer un lustre magnifique que l'on venait de mettre en place. A peine l'a-t-il regardé que le lustre tombe et se brise en mille pièces. Nierez-vous l'influence fâcheuse du mauvais œil ? »

— Je dis, Madame, que les ouvriers étaient maladroits, que l'œil du prince Ottojano n'a pas eu le pouvoir de briser la chaîne trop faible qui soutenait cette masse de cristal et de cuivre doré.

« — Cela est bientôt dit, mais je ne crois guère à ces explications. Le même personnage entre dans le cabinet du duc ; un de ses enfants arrive en jouant, le *jettatore* le regarde et à l'instant l'enfant tombe et se blesse grièvement à la tête. Je pourrais

« vous citer cent accidents survenus sous la même
« influence, qui ne sont certainement pas dus au
« hasard, que l'on ne peut pas regarder comme une
« simple coïncidence, et qui justifient trop bien la
« croyance de mes chers Napolitains. »

— Heureux ceux qui croient, Madame. La foi abrège tout travail, on n'a pas à s'occuper du pourquoi et du comment; c'est bien plus commode, et l'on se dорlote tout doucement dans son petit fatalisme.

« — Mais pas du tout, vous vous trompez grande-
« ment. On a un remède assuré contre le mauvais œil :
« on porte de petits bijoux en corail, en nacre, ayant
« la forme d'une corne plus ou moins recourbée, ou
« bien encore de petites mains ayant deux doigts
« étendus et faisant ce qu'on appelle les cornes, et
« tout est dit. Dans presque toutes les maisons, dans
« les palais, on place au-dessus de la principale entrée
« une paire de cornes de ces magnifiques bœufs de
« la Calabre, et l'on se croit à l'abri de ces maléfices. »

Si nous avons pris la liberté grande de rire de la maladie, on peut croire que nous n'avons pas moins ri du remède, et Madame, tout en soutenant sa thèse, n'a pas pu garder son sérieux contre bon nombre d'arguments dont je vous fais grâce. Cette entrevue a été fort amusante.

La soirée a été un peu plus calme. L'éternelle constatation est revenue sur le tapis; au milieu de nos graves propos sur ce sujet, j'ai insinué que quelques témoins honorables devraient pénétrer dans la chambre à coucher de Madame, lorsque le moment serait venu. J'ai ajouté que plusieurs personnes choisies parmi les autorités de la ville, seraient chargées de constater la présence de Son Altesse Royale dans l'appartement, aussi bien que son identité, et qu'elles se retireraient

dans le salon après avoir acquis la certitude que la personne couchée dans ce lit était bien M^{me} la duchesse de Berry, que l'on n'avait pas caché d'enfant nouveau né auprès d'elle, ni préparé aucun moyen de faire disparaître celui que l'on attendait.

Toutes ces choses dites simplement, sans la moindre tournure officielle, ont été acceptées sans conteste, et nous avons souhaité le bonsoir à Madame qui, en somme, a eu une très bonne journée.

Samedi 27 avril.

M. Gintrac, mandé jeudi dernier, est arrivé ce matin. Nous avons reconnu ensemble que l'état général de la princesse s'était amélioré d'une façon notable. La lutte soutenue avec tant d'opiniâtreté est abandonnée, et Son Altesse Royale dispose toutes ses affaires en prévision d'un accouchement prochain. M^{me} Hansler joue de l'aiguille, on parle brassières, couches, langes, bonnets ; l'instinct maternel se fait sentir, la future mère prépare son nid et ces idées font une utile diversion aux tristesses de la captive. M. Deneux s'agite au milieu de ces conciliabules féminins ; la soubrette le consultant sans cesse sur la forme et les dimensions des diverses pièces de ce trousseau destiné au royal marmot, me fournit une excellente occasion d'admirer la solidité des connaissances de mon vieux maître sur ces matières. On voit qu'il est là dans son élément, dans son centre ; les puritaines qui veulent bannir les accoucheurs feraient sans doute une exception en faveur de M. Deneux et le regarderaient comme une véritable sage-femme.

M. le Ministre de l'intérieur, qui ne néglige pas les

détails, nous a expédié un immense projet de constatation pour le futur accouchement de la princesse. Ce plan est soumis en ce moment aux délibérations de toutes les autorités municipales, administratives et judiciaires de la bonne ville de Blaye ; on s'agite, on se dispute même, et quelques ricochets de ces débats arrivent nécessairement jusqu'au pavillon de M^{me} la duchesse de Berry.

Ce soir, en passant en revue quelques-unes des dispositions principales de ce fameux projet ministériel, Madame, à propos de la constatation de son identité, s'est écriée :

— « Que voulez-vous qu'ils constatent ? Il n'y a peut-être pas parmi eux un seul individu qui m'ait jamais vue. Vous-même, docteur, vous ne m'aviez peut-être pas vue avant de venir à Blaye ? »

— Pardon, Madame, j'avais déjà eu l'honneur de vous voir, mais une seule fois.

« — Comment cela ? Où donc ? »

— Oh ! cela est encore présent à ma pensée. C'était en 1824, à la procession de la Fête-Dieu, à Saint-Germain-l'Auxerrois, et la circonstance était trop remarquable pour ne pas se graver dans ma mémoire.

« — Que voulez-vous dire ? De quoi s'agit-il ? Les processions ont toujours été pour moi des jours de grande corvée ! »

— Il me semble encore voir Madame portant une coiffure empanachée de belles plumes blanches, avec une aigrette et des diamants magnifiques. Votre Altesse Royale venait immédiatement après M^{me} la Dauphine qui avait une immense robe dont la queue était soutenue par un page. Cette grande queue était un peu trop relevée et vous riez de la tournure singulière que cela donnait à la princesse. Cette franche

gaieté me frappa et j'en ai conservé un vif souvenir. J'aurais reconnu Madame partout.

« — Oh ! mon Dieu, que ces grandes queues de robes ont causé d'accidents bizarres. Un jour, ce jour est mémorable, nous revenions de jeter de l'eau bénite sur le corps du roi Louis XVIII. Nous étions en grand deuil, et la Dauphine, qui entrait devant moi dans le salon de la Paix, portait une queue en crêpe qui avait bien sept ou huit aunes de longueur. Dans un moment de presse, le cortège s'arrêta, et il survint un peu de confusion dans cette sorte de procession funèbre. Lorsque l'on se remit en marche, et que l'on reprit ses distances, cette grande queue de la Dauphine venant à se déployer, se trouva garnie de trois ou quatre gardes du corps qui étaient dessus à califourchon. L'aspect de cette calvacade avait quelque chose de si étrange, que je ne pus me retenir, et un éclat de rire fit tourner brusquement la Dauphine de mon côté. Elle aperçut aussitôt ces écuyers qui ressemblaient aux quatre fils Aymon, et elle ne tint pas mieux son sérieux que moi-même. Bien souvent depuis je l'ai vue pouffer de rire en parlant de cet escadron enfourché sur sa queue de crêpe. »

— Madame la Dauphine rieuse ! Il faut que ce soit Madame qui le dise pour que je le croie !

« — On l'a toujours méconnue ; quand elle oubliait pour un moment ses malheurs, elle riait aux éclats et pour peu de chose. Elle a la voix rude, le ton brusque, cela repousse d'abord et intimide, mais ces apparences sont loin de la réalité, car, au fond, elle est douce et bonne et très disposée à la gaieté. »

La conversation, comme on en peut juger par cet échantillon, prend quelquefois un tour assez gai, et je

ne néglige rien pour lui donner ce caractère. Madame se laisse aller volontiers aux idées tristes ; elle lit beaucoup, trop même, car cela la fatigue. Les nouveautés littéraires sont promptement épuisées ; je m'évertue à découvrir les productions les plus récentes de nos romanciers modernes pour fournir un aliment à son insatiable curiosité. Mes anciennes relations avec un écrivain célèbre m'ont été d'une grande ressource dans cette circonstance. J'avais eu l'occasion de remarquer le goût très vif de la princesse pour les œuvres de M. de Balzac. J'ai écrit à cet homme de lettres pour lui demander une note sur ses publications nouvelles, et, ce soir même, j'ai reçu une réponse que j'ai cru devoir communiquer à M^{me} la duchesse de Berry. Cette longue épître, que je consigne ici dans l'intérêt de l'éditeur futur des œuvres complètes de ce romancier, a paru faire beaucoup de plaisir à la princesse ; elle aime ces sortes de choses, ces surprises, et je me félicite d'avoir eu cette pensée. Voici la lettre, dont je conserve l'original :

« Mon cher docteur,

« Je vous remercie infiniment de la lettre que vous
« m'avez adressée à Paris et que j'ai reçue ici (à
« Angoulême), à quelques pas de vous. Je suis venu
« bien près de Bordeaux chercher un peu de repos,
« afin d'achever plusieurs entreprises assez impor-
« tantes. Vous savez combien je tenais à vos suffrages
« pour *Louis Lambert*, cette œuvre de prédilection
« que je voudrais faire approcher le plus possible de
« la perfection. Je rougis de vous l'avoir donnée si
« incomplète. Il y a déjà un troisième manuscrit où
« beaucoup de fautes sont corrigées, plusieurs déve-
« loppements ajoutés. Mais, enfin, la nécessité fait
« d'un savant et d'un homme politique un conteur, et

« il faut obéir à la nécessité. Nous vivons dans un
« temps où besoin est de soutenir les vieux noms,
« quelque grands qu'ils soient, par des mérites per-
« sonnels. Néanmoins, croyez que ce que vous m'avez
« écrit est de nature à me flatter beaucoup, et mes
« opinions en disent assez sans que j'aie besoin d'ajou-
« ter par mes paroles à mes sentiments intimes.

« J'ai été personnellement bien heureux pour vous
« de vous savoir envoyé à Blaye, et politiquement
« satisfait d'y savoir un homme d'honneur et de pro-
« bité. C'est ce que j'ai dit à bien des personnes, et j'ai
« saisi cette occasion de parler de vous avec beaucoup
« de plaisir, puisqu'elle me donnait licence d'appuyer
« sur vos qualités. Vous seriez bien aimable de m'écrire
« quelquefois, car je pourrais dissiper les inquiétudes
« sincères de plusieurs personnes avec lesquelles je
« suis en relation. Vous devez savoir que, dans les
« circonstances où nous sommes, il y a beaucoup de
« gens qui jouent la comédie et d'autres qui sont vrais.

« Être la Providence des captifs, mon cher Mènière,
« c'est ce qu'il y a de plus beau dans le monde, et
« j'attache plus de prix à causer à celles d'entre ces
« anges qu'on appelle des femmes, qui souffrent à
« quelque titre que ce soit, une consolation, qu'à
« toutes les gloires possibles. Aussi, quand je reçois
« une de ces lettres où quelque affligée me remercie
« d'avoir rencontré quelque bonheur à me lire, je suis
« payé de toutes les nuits que je passe et de tous mes
« travaux. Alors, ma vie, qui a été si longtemps
« pesante, est allégée de tous ses maux. Jugez de ma
« joie si je pouvais dissiper quelques chagrins entre
« les murs d'une solitude ! Un des plus doux moments
« de ma vie a été d'apprendre que *Une vie de femme*,
« article écrit sur M^{me} la Dauphine dans le *Rénovateur*,

« lui avait été doux au cœur. Elle n'était qu'exilée !...

« Vous avez une conversation si douce, si amène,
« si largement instructive, que je sais qu'il est difficile
« que vous ne plaisiez pas aux personnes de goût.
« Vous êtes le meilleur interprète qu'un homme de
« cœur puisse avoir auprès des dames à qui l'on veut
« plaire. Aussi, pour vous, sur votre désir, je puis
« vous envoyer tout ce que vous souhaiterez. *L'Echo*
« *de la jeune France*, qui m'a fait l'honneur de me
« mettre parmi les fidèles illustrations royalistes,
« publie une nouvelle *Histoire des Treize* qui a pour
« titre : *Ne touchez pas à la hache !* Si vous n'aviez pas
« le premier numéro qui a paru avec un premier
« feuillet, écrivez-le moi, je vous l'enverrai aus-
« sitôt, ainsi que les suivants, à mesure qu'ils seront
« publiés. Cette nouvelle aventure est un peu plus
« profonde que ne l'est celle de M^{me} Jules, dont le
« testament a, d'ailleurs, arraché des larmes aux plus
« insensibles de ces femmelettes dont nous avons si
« souvent déploré l'existence ensemble. Mais si vous
« ne connaissez pas *Les Marana*, *La Femme aban-*
« *donnée*, *La Grenadière*, vous avez, dans les mois
« de décembre, janvier, septembre, octobre et novem-
« bre derniers, de la *Revue de Paris*, d'amples his-
« toires à lire, pour peu que ma fécondité ne fatigue
« pas.

« J'ai bien des choses à vous dire, mais je ne sais
« si j'en ai toute licence, et je me tais pour vous moins
« que pour moi, dont l'impénitence finale en fait
« d'opinions légitimistes est si franche et si désinté-
« ressée. Du reste, elle ne va pas jusqu'à me faire
« faire ou dire des bêtises. Je ne serai jamais ni dans
« les niais ni dans les fourbes d'aucun parti. Je crois
« et je pense !...

« Ce que je trouve de plus beau dans votre position,
« c'est de vous trouver à même d'être utile dans l'une
« des situations les plus délicates où puisse arriver
« une femme. Napoléon, comme vous le dites, dispa-
« raissait, mais il était fort, et une femme, quelque
« puissante qu'elle soit, a toujours sa faiblesse, qui
« donne un cachet de poésie à tout ce qui peut lui
« advenir.

« Si j'ai quelque loisir, et j'en aurai pour cela,
« j'irai d'ici à huit ou dix jours à Bordeaux, et s'il
« est possible de vous voir, je vous ferai, dans toutes
« les conditions voulues, une visite avec un triple
« plaisir; c'est toujours si bon de rencontrer un visage
« connu quand on est loin de sa sphère habituelle.

« Je travaille énormément; d'abord afin de con-
« quérir mon indépendance dans la vie privée pour
« pouvoir aborder la tribune lors de la réélection
« générale, puis pour achever une œuvre complète
« parmi celles que j'ai entreprises. Il faudrait vous
« écrire trop longuement pour vous expliquer ces
« plans d'une immense étendue, littérairement par-
« lant. Mais enfin, quand nous nous reverrons, nous
« aurons beaucoup à nous dire, vous et moi, sur le
« laps de temps qui nous aura séparés.

« Et moi aussi, j'irai à Naples!... Cette année,
« vers le mois de décembre, il y aura là des âmes
« d'élite qui doivent s'y réunir, et, si vous parcourez
« ce pays à cette époque, grande sera ma joie de
« vous y voir. J'ai dû y aller avec M. le duc de Fitz-
« James et M^{me} la duchesse de Castries; mais les
« ennuis de la vie littéraire m'ont rappelé dans le
« grand baignoire de Paris, où je suis trop souvent cloué
« sur un banc de forçat.

« Adieu, mon bon docteur. Si vous ne vous com-

« promettez pas à cette innocente traduction du cœur,
« déposez aux pieds de la captive les plus vives admi-
« rations du poète, les hommages du royaliste, les
« profonds respects du Français et les sentiments de
« l'homme privé.

« Votre lettre m'a donné la seconde émotion puis-
« sante parmi celles que je compte dans ma vie, et je
« voudrais vraiment avoir plus de talent que je n'en
« ai pour être digne de ces choses.

« Avant mon départ de Paris, j'ai vu M. de Chà-
« teaubriand chez M^{me} Récamier. Je l'ai trouvé bien
« maussade, bien chagrin. Pour moi personnellement,
« je n'aime pas sa plaidoirie dernière. Il a, selon
« moi, un peu trop joué avec son sujet. Il y a tou-
« jours effroyablement de *moi* dans tout ce qu'il fait ;
« puis, politiquement parlant, je n'aime pas l'homme.
« C'est le plus dangereux serviteur qu'aient eu les
« Bourbons.

« L'homme qui a fait pendant cinq longues années
« l'opposition du *Journal des Débats*, la plus cruelle
« de toutes, et qui a contribué aux malheurs de la
« branche aînée, dont il est le frère Caïn, ne me
« plaira jamais.

« J'admire son talent, mais je n'aime pas sa conduite
« politique. Il est versatile. La postérité sera bien
« dure pour lui et il ne s'en doute pas. Aussi suis-je
« de ceux qui préfèrent pour chef actuel le duc de
« Fitz-James. Il y a à Paris beaucoup d'insensibilité,
« beaucoup d'intérêts, peu de chose du cœur. Notre
« siècle est celui des chiffres ; aussi, depuis trois ans,
« pensai-je que l'on ne peut plus réussir à rien que
« par les combinaisons d'intérêt et d'argent.

« Les rois de l'Europe donnent l'exemple ; comment
« les peuples ne les suivraient-ils pas ?

« Adieu ! Je vous répète que je vous trouve heureux, et je vous aimerai pour tout ce que vous donnerez de consolations à la malade. Elle a reçu le baptême d'illustration historique qui grandit encore les grandes figures. Blaye est le sacre de Sainte-Hélène, et elle sortira de Blaye ! Sa vie recommencera ! L'avenir est un bien grand homme !...
« Mille choses affectueuses de votre dévoué

« DE BALZAC. »

On pense bien que cette lecture a vivement piqué la curiosité de M^{me} la duchesse de Berry. Il m'a fallu répondre à une foule de questions sur M. de Balzac, sur sa physionomie, ses goûts, son genre de vie, et fort heureusement j'étais en mesure de répondre avec exactitude sur tous ces points et sur beaucoup d'autres. La princesse aime les biographies et j'ai pu lui tracer celle de notre héros. Les gens de lettres forment une classe à part, et même, dans cette classe à part, M. de Balzac occupe une place très spéciale. J'ai pu raconter à Madame un grand nombre de particularités sur cet auteur si spirituel, ses débuts littéraires, ses entreprises commerciales et industrielles, ses tentatives de tout genre et ses succès, puis enfin son apparition sur une scène plus éclatante, sa vogue, ses triomphes et cette laborieuse conquête d'une popularité légitime. Témoin de ces diverses phases d'une existence si agitée, j'ai vivement intéressé la princesse au récit de cette lutte ardente du génie contre les mille obstacles qui l'enchaînent, et notre soirée s'est prolongée bien plus que de coutume.

Madame est très friande de littérature, elle disserte volontiers sur le mérite des compositions de nos auteurs modernes, et sans se déclarer absolument classique, elle rit volontiers de certains romantiques échevelés.

Elle déclare en toute humilité comprendre fort peu nos poètes incompris ; quant aux femmes incomprises elles lui semblent atteindre les limites de l'extravagance. Je l'ai fort égayée ce soir en lui lisant le quatrain suivant que vient de produire un de nos bas-bleus les plus huppés :

Jamais je n'aurai place au banquet des élus !
 D'un breuvage infernal, qui lentement dévore,
 Ma coupe est pleine !... Bois ! Toujours ? Toujours ! Encore ?
 Bois ! Mourras-tu deux fois pour deux gouttes de plus ?

Cette pensée ténébreuse ornée de rimes sonores, a été disséquée par la princesse, et cette critique, faite avec beaucoup de verve, était entrecoupée d'immenses éclats de rire. J'ai laissé Madame dans cette excellente disposition d'esprit. Puisse-t-elle durer longtemps !



Dimanche 28 avril.

Mes rapports quotidiens à M. le comte d'Argout sont d'une monotonie désespérante. La toux, la fièvre, la sueur, je ne sors guère de là, et si cela continue, je serai bientôt à bout de mes variations. J'appelle à mon aide un incident quelconque pour donner quelque intérêt à ce narré fastidieux, mais rien ne vient. J'aurais presque envie d'envoyer mon journal à M. le Ministre de l'Intérieur, mais ce travail, beaucoup trop léger pour la gravité d'un des conseillers du roi, courrait grand risque de se perdre dans les oubliettes du cabinet, et vraiment, ce serait dommage. Je n'ai pas envie de voir ce fruit de mes veilles aller tenir compagnie au gros registre du capitaine Lombard, et je décide dans ma souveraineté d'historiographe *in partibus*, que

la postérité ne peut pas être frustrée de ces détails si pleins d'intérêt.

Ce matin, en flânant sur le grand rempart, j'ai trouvé plusieurs petites plantes dont le gracieux aspect a réveillé mes instincts botaniques. L'*Ophrys myodes*, petite orchidée précoce, montrait ses fleurs bizarres, et j'en tenais un petit bouquet en entrant chez M^{me} la duchesse de Berry. La princesse aime beaucoup les fleurs, elle a beaucoup admiré ce singulier végétal, que M^{me} Hansler a reçu l'ordre de placer dans un petit vase de cristal.

« — Quel dommage de ne pouvoir conserver ces charmantes fleurs ! Elle vont se flétrir bientôt et j'en suis désolée. Les médecins ne savent pas mieux conserver les fleurs que les femmes, et vous, docteur, vous n'inventerez rien pour cela. A quoi donc la Faculté songe-t-elle ? »

J'ai donné à Son Altesse Royale l'assurance que la moitié de ce problème était résolu, et que je pouvais lui promettre de préserver de toute altération notable cette jolie petite plante et beaucoup d'autres analogues.

« — Mais en effet, docteur, vous devez savoir la botanique. Les médecins de la Faculté de Paris doivent tout connaître ; aussi ne s'ennuient-ils jamais. »

— Je ne crois pas, Madame, qu'il soit possible de s'ennuyer ici ; pour ma part, je vous proteste que je n'en ai pas le temps. Je voudrais bien vous aider à trouver les journées moins longues, et puisque la botanique vous plaît, il me sera très facile, pour peu que vous m'y autorisiez, de recueillir exclusivement dans cette citadelle un nombre de plantes assez considérable pour composer un joli petit herbier. Les plantes qui croissent dans cette enceinte de hautes murailles seront

préparées avec soin, classées, étiquetées, dénommées régulièrement, et cette collection constituera pour tous un rare et singulier souvenir de cette affreuse demeure qui est cependant beaucoup moins déserte et sauvage que ne le pense Madame.

Ce projet a été accueilli avec joie. Aujourd'hui même j'ai recueilli un bon nombre de plantes que j'ai commencé à dessécher. Quelques cahiers de papier brouillard, deux planches et une grosse pierre, telle est la presse improvisée au moyen de laquelle je compte effectuer cette entreprise; je me félicite d'avoir découvert cette mine féconde de petits plaisirs, de distractions agréables.

M^{me} la duchesse de Berry sait dessiner, je l'ai fortement engagée à prendre ses crayons, ne fût-ce que pour copier certaines petites fleurs délicates dont l'admirable coloris se perd, quel que soit le procédé de dessiccation mis en usage.

« — Il faut avoir, pour un travail de ce genre, plus
« de liberté d'esprit que je n'en ai. Je n'ai pas le cou-
« rage de m'occuper de la belle nature quand je trouve
« le monde si méchant. Peindre des fleurs, c'est le lot
« d'une jeune fille, d'une femme heureuse ! Un quart
« d'heure de ce travail me ferait pleurer comme une
« Madeleine. Que j'avais de belles peintures de fleurs !
« Tenez, docteur, écoutez-moi bien et mettez ce que
« je vais vous dire dans votre journal. Je serais
« bien aise que ce beau trait ne fût pas perdu. Vous
« connaissez le bel ouvrage de Redouté sur les roses.
« Eh bien, les dessins originaux sur peau de velin,
« formant un magnifique volume, furent payés 40,000
« francs par le roi Charles X, qui m'en fit cadeau.
« Le roi de Prusse et le roi de Bavière dési-
« raient vivement ce bel ouvrage, dont ils offraient

« 70,000 francs. Redouté, par un acte de patriotisme.
« assez rare de nos jours, aima mieux perdre 30,000
« francs et conserver son chef-d'œuvre à la France. Où
« est maintenant ce beau livre ? Il a été vendu à Londres
« avec le reste de ma bibliothèque. C'est une perte
« dont je ne me consolerais jamais ! »

Ainsi m'arrivent à l'improviste des faits curieux que je m'empresse de recueillir et de consigner dans ce mémorial. On voit que la princesse sait que je fais un journal ; elle accepte mon rôle et m'autorise à le jouer dans toute sa latitude. Je lui ai dit que ce beau trait de Redouté ne surprendrait personne ; que chacun connaissait son désintéressement et que, pour l'honneur de l'humanité, la plupart des artistes éminents avaient le cœur plein de ces pensées généreuses. Il appartient aux princes et aux riches de les récompenser comme ils le méritent, de les honorer d'une protection éclairée, de dorer leur gloire, enfin de les remercier dignement de l'éclat qu'ils répandent sur les sociétés les plus civilisées.

Nous avons longuement devisé sur ce beau sujet ; la conversation tournait un peu à l'héroïsme, lorsque M. Deneux a pris la parole pour dire que les fleurs, et surtout les roses bien peintes, étaient admirables, mais que de bons dessins sur toutes les parties de la science des accouchements seraient beaucoup plus utiles à l'humanité. « Je possède, s'est écrié le cher maître, les dessins originaux du grand ouvrage de X... ; ce sont des chefs-d'œuvre. J'avais demandé au roi Charles X des encouragements pécuniaires pour faire graver et populariser ces admirables planches, mais les Glorieuses ont empêché l'accomplissement de ce projet. »

Ce dada, bien et dûment enfourché, aurait conduit

fort loin notre illustre maître si la princesse n'eût crié haro sur son accoucheur. Nous sommes revenus avec complaisance sur notre thème favori : les artistes, les gens de lettres, si bien que le professeur de la Maternité a dû battre en retraite.

Ce soir, le général m'a enfin communiqué le fameux projet de constatation, examiné, amendé et considérablement augmenté par nos autorités de Blaye. M. Bugaud m'a chargé de le remettre à la princesse et de le lui faire agréer. Le morceau me paraît assez indigeste pour qu'il puisse passer. J'ai demandé qu'il me fût permis de remplir cette commission difficile dans le moment qui me paraîtra le plus opportun. Je choisirai l'instant favorable. Je l'ai lu attentivement ; je me suis convaincu qu'il renferme une foule de dispositions minutieuses, vexatoires, capables d'irriter la bile et d'allumer la colère de Son Altesse Royale. Il me faudra sans doute rompre bien des lances avant de chanter victoire sur ce point délicat.



Lundi 29 avril.

La nuit a été bonne. Ce matin, un beau rayon de soleil printanier a réveillé la princesse un peu plus tôt qu'elle ne l'eût désiré. Le sommeil est si doux aux captifs que j'ai facilement saisi l'expression de regret causé par cette interruption de repos. En conséquence, j'ai pris des précautions pour que l'on pût à volonté éclipser l'astre par trop matinal : à défaut de persiennes, j'ai fait placer des rideaux de laine brune. Grâce à ce moyen vulgaire, Madame pourra prolonger sa nuit. Elle est très sensible à ces petites attentions, auxquelles elle est fort habituée, on peut bien le croire, et qui lui rendent la vie plus douce.

Un glorieux verre de tisane, pris chaque matin au réveil, est la première libation que fait la princesse aux dieux propices. Je présentais moi-même cette boisson non moins bienfaisante que nauséabonde, et le vase qui la contenait offrait sur ses flancs arrondis quelques peintures imitant le genre étrusque. J'en ai fait la remarque, et la malade, saisissant l'occasion, m'a donné des détails intéressants sur les beaux vases étrusques qu'elle possédait à Rosny :

« — J'en dois plusieurs à la générosité de M. le duc de Blacas, qui a fait faire des fouilles en Italie. J'ai vu la collection du musée de Naples; j'ai assisté à des découvertes curieuses à Pompéïa; j'ai visité Nola, Velletri, ainsi que les hypogées de Corneto; j'ai fait moi-même des fouilles intéressantes aux environs de Dieppe et surtout à Lillebonne : on a trouvé beaucoup de choses fort remarquables. J'avais à Rosny une riche collection d'objets d'art antiques, de médailles, de camées, d'urnes lacrymatoires, de livres, de manuscrits, de tableaux; mais tout cela a été dispersé, anéanti, perdu par la tempête de Juillet. »

M. Deneux, qui arrive sur ces entrefaites; lève comme de coutume les yeux et les bras au ciel et pousse un soupir qui s'exhale avec effort des profondeurs de sa poitrine. Presque toujours alors il joint ses douleurs personnelles à celle de sa royale cliente. J'ai coupé court à ces regrets superflus en faisant observer par quels hasards singuliers ces vases si fragiles se sont conservés intacts et sont arrivés jusqu'à nous. Les cruches fabriquées par les Étrusques ont duré bien plus longtemps que la nation Etrusque elle-même. Beaucoup de monuments en marbre, en granit, en bronze, ont disparu depuis des siècles, tandis que nous

retrouvons dans les sépultures des vases d'une terre légère, de petites urnes en verre que le moindre choc peut anéantir.

— C'est vrai, dit M. Deneux, il y a des choses qui durent étonnamment. C'est comme certaines personnes. Mon arrière-grand-père a vécu soixante-dix-neuf ans; ma tante Virginie a presque atteint la centaine.

— C'est absolument comme le cheval blanc de La Fayette, il est immortel, ajoutai-je en poursuivant le rapprochement singulier improvisé avec tant d'à-propos par mon honoré confrère.

« — Que dites-vous donc là? s'écrie Madame en riant aux éclats, savez-vous qui a fait les frais de ce fameux cheval blanc? Eh bien, c'est moi. Je m'en flatte, quoiqu'il n'y ait pas trop de quoi. Il n'y avait de chevaux blancs que dans mes écuries; ce fut là qu'on vint prendre celui qui porta en triomphe, pendant trois jours, le vétéran des deux mondes. Je dois dire, *puisque nous faisons de l'histoire*, que le cheval a été ramené chez moi. Quelques amis voulaient tuer ce pauvre animal, mais je m'y opposai. Il était déjà bien assez malheureux d'avoir été employé à une telle besogne. »

Quand par hasard, et ces hasards ne sont pas rares, les incidents des journées de Juillet se trouvent sur le tapis, la princesse ne manque jamais de tirer à boulets rouges sur quelques personnages qu'elle a plus particulièrement pris en grippe. Ses critiques, ou plutôt ses épigrammes, sont, en général, dénuées d'amertume; le côté plaisant ou ridicule des hommes ou des choses est celui qui attire ses remarques, et, dans cette guerre où l'esprit de parti pourrait fournir des arguments pleins de haine ou de fiel, je ne vois

percer d'ordinaire qu'une satire piquante, des malices assez finement aiguisées et quelques plaisanteries sans aigreur. M^{me} d'Hautefort ne fait pas aussi bon marché de ses rancunes. Là où la princesse escarmouche, la dame d'honneur livre une bataille rangée; la grosse artillerie remplace le pistolet et les grands sabres succèdent aux épingles noires. C'est bien moins amusant. Je ne puis ni ne veux prendre fait et cause pour cette pauvre révolution de Juillet si rudement attaquée; je n'ai pas mission pour la défendre, tandis que je riposte en riant aux persiflages de M^{me} la duchesse de Berry; et, après ce duel à armes courtoises, nous abandonnons le champ clos sans blessures graves et sans mauvaise humeur.

Ce soir, j'ai annoncé à la princesse que la layette de Bordeaux est arrivée à bon port, et que le général enverra demain matin au pavillon cette précieuse caisse. Cette nouvelle a fort intéressé Madame, qui se montre très impatiente de passer en revue ces mille objets de toilette. Cela nous a fourni la matière d'un long entretien, dans lequel l'inépuisable question des chiffons a rempli la soirée. Et puis, par je ne sais quelle transition insensible, l'on a parlé des caisses et des cartons à chapeau, ce grand fléau des maris qui voyagent avec leur femme; la princesse a soutenu que ces messieurs ne se plaignaient si fort que pour abuser de la liberté que leur donnent les voyages. Et, à propos de voyages, il a été question de celui de la branche aînée de Rambouillet à Cherbourg. La princesse m'a dit très sérieusement :

« — Il n'est pas vrai que j'aie dit à M. d'Urville, le capitaine de vaisseau qui nous conduisait en Angle-
« terre : Vous prenez bien soin de nos guenilles, tandis
« que l'on vole la couronne de mon fils ! C'est une

« histoire inventée à plaisir. Le roi Charles X a dit :
« Je ne veux être à la charge ni de la France, ni des
« autres puissances. Il l'a certainement dit aux com-
« missaires qui nous ont accompagnés, car je l'ai en-
« tendu moi-même. Soyez-sûr qu'il finira par être dans
« le besoin. »

Singulier pronostic ! Un Bourbon dans le besoin ! Que vous en semble ? N'est-ce pas là le sûr indice d'une révolution ? Charles X, dans sa vieillesse, ne pourra-t-il échapper à cette loi de sa cruelle destinée ? L'exil et la misère deviendront-ils nécessairement le partage d'un descendant de Louis XIV ? Ces mots, échappés à M^{me} la duchesse de Berry, me semblent un aveu tacite du peu de foi que les princes de sang royal ont dans leur propre cause ; j'ai longtemps médité sur cet immense désastre de la plus glorieuse couronne de l'univers.



Mardi 30 avril.

Journée bien remplie. Beaucoup de causeries sur une foule de sujets. Un mot, un rien, donne naissance à un récit animé, les souvenirs abondent, les anecdotes éclosent à foison, et je me trouve assez embarrassé pour classer ces matériaux épars. Essayons cependant. Ce matin, à propos de la beauté des hommes de Naples et de Palerme, Madame nous a dit :

« — Il y a aux environs de Palerme une espèce de
« colonie grecque habitant de temps immémorial un
« lieu nommé *la piana dei greci*. On trouve au milieu
« de cette population des individus offrant au plus
« haut degré le type de la beauté des statues antiques.
« Dans certaines occasions solennelles, ces Grecs re-

« vêtent leur costume national ; les femmes surtout
« sont drapées de la manière la plus élégante. En
« 1823, cette colonie envoya un bataillon de ses jeunes
« gens au secours de la Grèce écrasée par les Turcs.
« La plupart ont péri dans cette expédition et bien peu
« d'entre eux reparurent en Sicile. Cette perte fut
« l'occasion d'un grand deuil parmi les familles de la
« *piana dei greci*. Il y eut alors des cérémonies funè-
« bres qui excitèrent vivement la curiosité des Paler-
« mitains. On m'a dit que la Calabre renferme égale-
« ment quelques restes de colonies grecques très
« reconnaissables à la merveilleuse distinction de leur
« visage. En les voyant au milieu des Napolitains, on
« comprend de prime abord leur origine étrangère.
« Cependant, ces familles s'éteignent peu à peu ou
« bien elles s'allient avec d'autres d'une moins noble
« race, et puis les costumes nationaux disparaissent
« insensiblement. Les femmes surtout adoptent les
« étoffes et les modes françaises, elles renoncent à
« leurs vêtements aux couleurs éclatantes pour s'affu-
« bler d'indiennes qui leur vont horriblement mal ;
« enfin, les voyageurs amateurs de pittoresque ne
« trouveront bientôt plus rien à admirer. »

Ces jours derniers, un journal avait annoncé la perte d'un bâtiment à vapeur, le *Henri IV*, et la princesse avait déploré ce naufrage. Ce matin, on apprend que ce navire a pu être secouru à temps et sauvé :

« — Tant mieux ! s'écrie Madame, tant mieux ! j'en
« suis enchantée ! Ces sortes d'accidents sont surtout
« déplorables parce qu'ils tendent à discréditer ces
« bateaux que je crois appelés à rendre d'immenses
« services. Un vaisseau de ligne de cent canons est
« une chose admirable, mais un coup de vent peut
« faire sombrer ce colosse, tandis que les bâtiments à

« vapeur se tireront d'affaire dans les mêmes circonstances. Qu'est devenue ma pauvre *Caroline*, jolie frégate que j'ai vu lancer à La Rochelle ? Elle devait être heureuse, disaient les charpentiers du port, car, en la mettant à l'eau, il n'arriva pas le moindre accident, ce qui est très rare. J'ai longtemps demeuré à bord du *Caledonian*, vaisseau anglais de cent vingt canons, qui portait au moins mille hommes d'équipage. On n'aurait jamais cru qu'il contenait une pareille armée, tant on avait pris soin de la distribuer dans les vastes flancs de cette puissante machine. Le pont était couvert de caisses d'orangers et de myrtes ; plusieurs frégates et quelques bâtiments légers nous accompagnaient dans le golfe de Naples et faisaient des évolutions autour de notre grand vaisseau qui ressemblait à une baleine au milieu de sa famille. J'étais là avec tous mes parents et entre autres avec mon oncle, le prince de Salerne, qui est au moins de votre taille, docteur, et qui se faisait des bosses à la tête en se heurtant partout. On devrait toujours choisir les marins parmi les petits hommes ; cela tient moins de place. »

— Il me semble que Madame était bien jeune quand elle a ainsi navigué sur un vaisseau anglais ; je m'étonne qu'elle se souvienne de toutes ces particularités.

« — C'est vrai, docteur, mais il s'est passé alors des choses qui ont laissé de profondes traces dans mon esprit. Je n'aime pas à me rappeler cette époque de ma vie. Au reste, à l'exception de mon voyage de Naples à Marseille, en 1816, je n'ai jamais navigué que dans des circonstances désastreuses pour moi et pour ma famille. Il me semble que la

« mer n'est pas mon élément naturel, je finirai peut-être par me noyer dans un naufrage. »

Nous n'avons pas poussé plus loin cet entretien assez pénible, et M. Deneux nous a fait rire en nous parlant de la frayeur instinctive qu'il éprouve sur l'eau. Le mal de mer lui cause une angoisse inexprimable ; et M^{me} d'Hautefort, qui ne perd jamais l'occasion de taquiner l'accoucheur de la princesse, prétend qu'il avait mal au cœur en traversant le Pont-Royal. Il me semble que cette plaisanterie est empruntée aux petits journaux qui se moquaient d'un certain ministre de la marine, M. de Chabrol, je crois, lequel n'avait jamais mis le pied sur un vaisseau.

Ce soir les nourriceries sont revenues sur le tapis, et la princesse nous a dit avec beaucoup de vivacité :

« — Quand le moment sera venu, je demanderai que
« l'on me donne une chèvre. J'emmènerai la petite
« bête avec moi, elle m'aidera, et je serai, grâce à elle,
« en mesure de parer aux événements. J'espère bien
« avoir d'autres enfants, des garçons surtout, et je
« m'en occuperai beaucoup. Ce sera ma plus agréable
« distraction dans la vie que je dois mener. Henri et
« Louise sont perdus pour moi. Ce sont de grands
« personnages destinés à des alliances politiques. J'ai
« besoin de reconstituer ma famille et j'espère avoir
« des enfants obscurs et tout à fait à moi. La petite
« fille (vous verrez, docteur, que ce sera une fille)
« nous arrivera vers le 25 mai, mais elle ne sera
« baptisée qu'en Sicile, car ce n'est que là qu'elle
« trouvera son parrain et sa marraine. »

Jusque-là, tout allait bien, mais je ne sais à quelle occasion il nous est survenu quelques bourrasques. Il faut peu de chose pour agir sur un esprit aussi vif, sur des nerfs aussi impressionnables. L'incertitude est

un grand mal pour M^{me} la duchesse de Berry. Si l'on avait assigné un terme précis à sa sortie de prison, si le Gouvernement avait déterminé à l'avance les conditions de son élargissement, je suis certain que cette perspective eût suffi pour la tranquilliser ; aussi j'ai déjà soumis plusieurs fois cette idée à M. le ministre de l'intérieur. Ce serait certainement le meilleur moyen de calmer les agitations qui la tourmentent. Aujourd'hui même, Madame a élevé des doutes sur les résolutions du cabinet à son égard :

« — Croyez-vous que les ministres attachent autant
« d'importance qu'ils veulent bien le dire à cette
« odieuse constatation d'accouchement ? Cette affaire
« les occupe fort peu ; soyez convaincu que ma mise
« en liberté dépend de toute autre cause. Toutes les
« dépêches de M. d'Argout ne sont qu'une indigne
« comédie. Attendez le dénouement et vous verrez ! »

J'ai combattu ces idées avec toute la force dont je suis capable. M. Deneux, de son côté, croit que la constatation du futur accouchement est la grande et l'unique affaire du conseil des ministres, et la raison qu'il en donne, c'est que s'il était ministre, il ne s'occuperait que de ce point qui est à ses yeux le seul important. Nous avons longuement argumenté sur cette thèse, et la princesse a persisté dans ses idées. Elle a mis beaucoup de vivacité dans ce débat, et son cher papa Deneux a été rudement mené dans cette discussion grosse de tempêtes.

La soirée a été un peu plus calme. M^{me} d'Hautefort, qui nous a tenu compagnie, est souffrante, nerveuse, agacée, elle se plaint de son dîner qui n'était pas bon, de je ne sais quel mets qui n'était pas frais, et la princesse taquine sa dame d'honneur en lui racontant des histoires qui lui donnent des nausées. La femme

de chambre de la comtesse est toujours malade; cette pauvre vieille fille a, je crois, un squirre de l'estomac, elle est tourmentée par des nausées perpétuelles; cette sorte de mal de mer donne à la physionomie une expression de figure qui fait peine à voir. Je prétends que la dame imite instinctivement sa soubrette, que les dégoûts qui la fatiguent viennent de ce voisinage d'une maladie réelle. Il est certain que M^{me} d'Hautefort n'a pas l'estomac robuste; à défaut de causes physiques, l'imagination et les impressions morales jouent un rôle très actif dans la production de certains phénomènes remarquables de son organisation. Voici un fait dont j'ai été témoin ce soir même :

M^{me} la duchesse de Berry affectionne particulièrement les anecdotes dans le genre de celle-ci : Le duc de Rivière, étant malade, avait demandé un bouillon; il se fit attendre, et le valet de chambre, trouvant son maître endormi, pose le consommé sur la table de nuit. Le duc se réveille, avale ce bouillon, mais il le vomit à l'instant dans le même bol qui le contenait d'abord. Le malade remet le vase sur la table de nuit et, fatigué de cet accident, se laisse aller sur ses oreillers, ferme les yeux et paraît assoupi. Un de ses amis entre dans la chambre; il aperçoit ce consommé fumant, et, croyant le duc endormi, il s'empare du bol et le vide en un instant. Le malade ouvre les yeux et dit au visiteur : *J'espère, mon cher, que ce bouillon vous réussira mieux qu'à moi.* L'explication fut courte mais décisive, et l'histoire se tait sur les pérégrinations successives de ce malheureux consommé.

J'ai ri de bon cœur; M^{me} d'Hautefort a des nausées menaçantes et s'enfuit en poussant des cris de l'autre monde. La princesse nous a dit qu'elle tient le fait de Louis XVIII, et elle ajoute que Sa Majesté en avait

une riche collection de semblables. Le roi les avait mises à la mode, et Dieu sait les énormités de ce genre que l'on racontait à l'envi ! Il paraît que M. de Mesnard en possédait d'effrayantes. La princesse nous en a rapporté quelques-unes que je me dispense de consigner ici, dans l'intérêt des estomacs délicats qui liront un jour ces pages historiques.

Ce soir, au coucher du soleil, le canon de la citadelle a annoncé la fête du roi des Français. La princesse, prévenue à temps, n'a pas souffert de ces explosions retentissantes, et elle a poursuivi de ses épigrammes tous les saints Philippe passés, présents et futurs.

Mercredi 1^{er} mai.

Un nouveau mois, le dernier à passer ici, le beau, le charmant mois de mai, celui qui nous prodigue les feuilles nouvelles, les fleurs odorantes, celui dans lequel la nature se pare de ses sourires les plus gracieux. Je me sens heureux de voir arriver le terme de notre captivité ; car, bien que je sois assez occupé pour ne pas sentir le poids des heures, il y a cependant des moments assez difficiles à passer. Et puis je ne peux oublier la responsabilité qui pèse en partie sur moi, je comprends les dangers de la situation et souvent je me prends à désirer le dénouement de ce drame mystérieux.

Ce matin, le canon a de nouveau réveillé non seulement les échos de la citadelle, mais encore tous ses habitants gardés et gardiens ; après le déjeuner, il y a eu une grande revue de la garnison. Les glacis de la forteresse étaient couverts de monde ; le beau temps

appelait sur cette verte pelouse toute la population de Blaye, et j'ai profité de l'occasion pour inspecter aussi quelque chose. Le beau sexe de notre sous-préfecture ne m'était pas encore apparu dans tout l'éclat de ses atours; j'avais à apprécier le double mérite de sa physionomie et de sa toilette, et, à vrai dire, je n'ai pas eu lieu d'être très satisfait de mes remarques. Nos jeunes officiers m'avaient jusqu'ici paru trop sévères dans leurs jugements; je me réservais le droit d'en appeler à mes propres sensations; mais après un ample examen fait en conscience, j'ai dû tomber d'accord avec eux sur plusieurs points importants de cette grande question. Les femmes de Blaye se montrent très réservées, pour ne pas dire plus, à l'égard de nos brillantes épaulettes du 64°; je crois que ce défaut de sympathie entre ces Vénus et nos Mars contribue à priver la figure de ces dames de son charme le plus doux. L'envie de plaire est un grand acheminement à la beauté, les airs renfrognés enlaidiraient presque une jolie femme.

Le général Bugeaud a fonctionné dans tout l'éclat de son grand uniforme. Son commandement m'a paru plein de fermeté, d'autorité; on voit que c'est un homme fait pour conduire un régiment, une armée; je serais bien trompé s'il n'y avait pas en lui l'étoffe d'un lieutenant-général ou d'un maréchal de France. J'ai déjà plusieurs fois entendu de vieux soldats parler de lui en termes qui prouvent tout le cas qu'ils en font.

Nous avons eu en ville un grand banquet par souscription. Il y a eu des toasts un peu chauds, si chauds même, que le président a eu beaucoup de peine à arrêter un flot d'éloquence soi-disant patriotique, qui menaçait de prendre une tournure par trop républicaine. Le vin de Médoc est essentiellement tonique,

dit-on, mais je le crois fort riche en alcool ; aussi les cerveaux de ce pays me semblaient-ils un peu surexcités. Le général, qui n'aime pas les expansions ultra-libérales, et qui déteste cordialement les idées démagogiques, a eu fort affaire pour calmer quelques orateurs du crû qui allaient s'émanciper. Toutes les autorités de Blaye assistaient à cette manifestation.

Je me suis beaucoup promené dans la ville ; je puis dire sans haine et sans crainte, que la susdite est un trou, son port un ruisseau vaseux dans lequel la marée monte avec furie ; dernièrement, j'ai remarqué avec surprise des variations de niveau de plus de cinq mètres. Les fossés de la citadelle se remplissent en grande partie pendant ces crues énormes, et une foule de petits caboteurs entassés dans le port en question, se trouvent alternativement à flot ou à sec.

La présence de M^{me} la duchesse de Berry et la nombreuse garnison donnent beaucoup d'activité à la ville de Blaye. Il ne fallait pas moins que cela pour la tirer de sa torpeur habituelle. Les étrangers affluent de toutes parts, les auberges sont toujours pleines, et j'ai entendu dire aujourd'hui que certains politiques qui crient contre la tyrannie du ministère, exploitent largement la circonstance actuelle et en retirent de gros profits. Il faut que tout le monde vive, bien que l'on n'en reconnaisse pas toujours la nécessité.

Ce matin, voyant la princesse de bonne humeur, je lui ai remis une copie du projet de procès-verbal de constatation. Cette pièce, rédigée par les autorités civiles et administratives de Blaye, est hérissée de difficultés, de précautions minutieuses, que j'ai eu soin de lui faire pressentir. La répugnance que lui cause cette sorte d'inquisition m'a fait penser que cette affaire ne serait pas facile à traiter, et bien que je lui

aie dit qu'il ne s'agissait que d'un projet, soumis à révision, j'ai pu voir que la seule lecture des premières lignes allait susciter un orage. J'ai cru devoir me retirer, et, à peine quittais-je le salon que déjà le bruit des sonnettes violemment agitées m'annonçait la convocation du conseil privé. M^{me} la comtesse d'Hautefort et M. de Brissac se sont rendus en toute hâte auprès de la princesse, et je les ai laissés tous trois en présence de ce terrible papier qui soulève tant d'agitations.

M. d'Argout m'a encore écrit aujourd'hui ; il insiste toujours pour que je détermine M^{me} la duchesse de Berry à recevoir immédiatement le professeur Dubois. Il semble en vérité que cela dépend de moi ! Le très honoré maître s'ennuie de son inutilité ; hier encore, il nous disait qu'il n'attendrait pas jusqu'à la fin. Je pense qu'il a écrit dans le même sens à M. le comte d'Argout et que c'est à cela que je dois le redoublement d'instances de M. le ministre de l'intérieur. Mais que puis-je y faire ?

Une lettre de M. Orfila m'apprend que les chers confrères et lui, arrivés à Paris, le 27 avril, ont été appelés le même jour devant le conseil des ministres, que ces messieurs ont été pleinement rassurés par le récit de ce qui s'est passé à Blaye, et qu'un rapport a été rédigé afin de mettre le Gouvernement à l'abri de toute responsabilité. Depuis ce jour, M. Orfila n'a plus été appelé au ministère de l'intérieur. C'est une affaire en quelque sorte terminée ; il n'y a plus qu'à attendre l'événement final. J'ai communiqué cette lettre à M. Dubois. Il l'a lue avec attention, me l'a remise sans dire un mot et s'est éloigné en hochant la tête. Le cher maître ne paraît pas malade ; M. Deneux l'examine toujours du coin de l'œil et, après mûre ré-

flexion, il me dit d'une voix de traître de mélodrame :
Il y a quelque anguille sous roche !

Ce soir, à neuf heures, j'ai été admis auprès de la princesse, et j'ai vu que la grande affaire de ce matin avait fait encore plus de mal que je ne l'avais pensé. Les yeux étaient rouges, on voyait que Madame avait pleuré, j'ai trouvé de la fièvre et j'ai su que la malade n'avait pris dans toute la journée que quelques verres d'eau sucrée. M^{me} d'Hautefort, silencieuse, brodait auprès du lit de la princesse. J'étais seul avec ces dames et la conversation ne paraissait pas facile à engager. Fort heureusement il se présenta un sujet quelconque, et bientôt il y eut discussion. Je me laissai battre ou convaincre, si vous le préférez. La victoire rend content de soi et plus indulgent pour les autres. L'humeur noire s'éclaircit un peu, ces dames s'animèrent et bientôt je ne fus plus traité en ennemi. Une heure de cette causerie amena un changement très favorable dans la disposition d'esprit de mes adversaires, et lorsque je me levai pour prendre congé de Son Altesse Royale, elle me remit le fameux procès-verbal en me disant :

« — Je suis sûr que ni le général ni vous n'êtes
« pour rien dans la rédaction de cet acte, qui est, d'un
« bout à l'autre, de la dernière inconvenance. »

J'assurai la princesse que j'y étais complètement étranger et que je croyais que le Gouvernement serait de meilleure composition que les autorités de Blaye. Ces messieurs, que j'ai eu l'occasion de voir plusieurs fois, sont poursuivis par la crainte de se compromettre, et de là ce luxe de précautions qui suffit à peine pour les rassurer contre de vaines terreurs.

Jeudi 2 mai.

Le fort de Blaye est bâti en grande partie sur un monticule fort escarpé du côté de la Gironde. Je me promène quelquefois au bord du fleuve, sous la muraille qui domine le petit bras où stationne la *Capricieuse*, et mes rêveries solitaires ne sont pas si profondes que je ne jette un coup d'œil sur tout ce qui m'environne. La botanique ne m'occupe pas tout entier, je suis assez amateur de géologie et j'inspecte avec intérêt la masse crayeuse qui supporte la citadelle. Son escarpement permet d'étudier les diverses couches superposées et les eaux qui ont autrefois corrodé la montagne ont mis à découvert un bon nombre d'objets assez remarquables. J'ai trouvé ce matin plusieurs beaux échantillons d'un oursin fossile, le *clypeaster fornicatus*, espèce assez rare déterminée par Goldfuss. J'ai récolté plusieurs coquilles également fossiles, une turebratule, une grosse bivalve du genre *ostrea* et autres espèces appartenant à des terrains de même nature.

La princesse s'intéresse vivement à toutes ces trouvailles; il me faut répondre à une foule de questions sur l'origine et la nature de ces objets divers, et il est aisé de voir qu'elle n'est pas étrangère aux études que comporte l'histoire naturelle. Elle s'enquiert assez souvent de mon projet d'herbier, et quand je lui apporte le fruit de mes récoltes matinales, elle m'encourage à ne pas abandonner mon entreprise. Je n'ai garde d'y renoncer. Il y a là une source abondante de distractions agréables; il y aurait folie à s'en priver. Mais hélas! trop souvent ces petites ressources sont inefficaces contre les ennuis de la captivité. Trop souvent,

en effet, il nous tombe du ciel des tuiles qui ne peuvent ni prévues ni parées, et ce matin, par exemple, ma visite qui s'annonçait sous d'heureux auspices, s'est terminée au milieu d'un ouragan. Voici ce que c'est :

M. Deneux occupait, depuis son entrée dans la citadelle, une chambre placée immédiatement au-dessous de celle de M^{me} la duchesse de Berry. Par un motif quelconque, il a été décidé que cette pièce servirait de logement à deux des sous-officiers surveillants de l'intérieur du pavillon. M. Deneux a dû quitter son logement et prendre une autre grande chambre placée sous le salon de la princesse. Ce déplacement a singulièrement contrarié mon cher confrère ; il est entré chez Madame tout ému, se plaignant de ce qu'il appelle une vexation horrible, furieux de déménager ainsi tout à coup et sans formalités préalables. Madame s'est mise à plaindre son fidèle accoucheur, et bientôt ce remue-ménage, s'est terminé en bourrasque générale. Le cher confrère est vif comme la poudre, sa tête picarde s'exalte prodigieusement, et le déjeuner a été troublé par beaucoup de paroles passionnées. Le général a eu bien de la peine à calmer tant de flots irrités.

Dans la journée, M. Bugeaud a essayé de traiter pour son propre compte l'affaire de M. Dubois, mais il a échoué. La discussion entre la princesse et lui a été très vive, elle a même, dit-on, un peu dégénéré en dispute, il y a eu des cris, et Madame, usant de son droit de femme et de malade, s'est retirée dans sa chambre, comme Achille sous sa tente, en protestant qu'il faudrait employer la violence pour introduire le célèbre professeur chez elle, et que même alors, elle saurait repousser cette tyrannie.

Le général nous a priés, M. Deneux et moi, de tâcher d'obtenir quelques concessions sur ce point que

M. d'Argout a tant à cœur. Nous avons essayé encore une fois de discuter cette grave question, mais sans plus de succès que ci-devant. Madame, rappelant ses griefs, nous a renouvelé l'assurance qu'elle ne recevrait M. Dubois que dans le cas où nous l'exigerions pour garantir notre propre responsabilité.

— Mais, Madame, ai-je dit alors, il pourrait y avoir un grand inconvénient à ce que vous vissiez ce médecin pour la première fois, dans un moment de souffrance et lorsque les impressions sont bien plus vives.

« — Docteur, ne craignez rien, je ne suis pas
« femme à m'effrayer. Le courage et la patience ne
« me manqueront pas. Au surplus, j'espère que tout
« ira bien et je regarde comme très superflu de prendre
« tant de précautions. »

J'ai écrit aussitôt à M. le comte d'Argout pour lui faire part de tout ceci et je l'ai prié de songer que ma position médicale dans la citadelle peut souffrir de tous ces débats. La faveur dont je jouis au pavillon ne tient presque à rien, je cours le risque de paraître hostile d'un moment à l'autre, et alors la place ne sera plus tenable. Quel service pourrai-je rendre si je suis réduit à partager le rôle passif de M. Dubois? La princesse ne met pas en doute l'habileté du savant maître, elle n'accuse qu'une prévention, une antipathie, et ce matin encore elle me répétait la fameuse formule : *Je n'aime pas les épinards!* Il n'y a pas à argumenter contre cette manière de sentir, et si j'ai obtenu un assentiment conditionnel, vous voyez quelles restrictions Madame y a mises.

M. Dubois a eu vent de tout ceci, et ce soir, un peu avant le dîner, il m'a fait prier de passer chez lui. Sans autre préambule, il m'a communiqué une lettre

qu'il vient d'écrire à M. Deneux. La voici mot pour mot :

« MON CHER CAMARADE,

« Le refus que Madame a fait de recevoir les quatre médecins venus de la part du Gouvernement, m'a fait faire de sérieuses réflexions sur ma position.

« Je suis complètement dans cette opinion qu'il ne faut rien faire du tout qui puisse nuire en quoi que ce soit à la paix et à la tranquillité de Madame de Berry. D'après cela et aussi d'après ce que vous m'avez confié que vous lui aviez dit, je suis dans la crainte que ma présence ici puisse l'inquiéter le moins du monde, soit sous le rapport que je suis accoucheur, et aussi sous ce rapport que je dois être témoin de son accouchement.

« Je me hasarde, mon ami, à faire à vous et à M. Mennière une prière : c'est de dire à Madame de Berry un mot de moi. Je voudrais que ma présence ne lui fût pas désagréable. Si je puis avoir par vous deux, ou par l'un de vous, cette assurance, je resterai ici tant que voudra la princesse. Si, au contraire, vous me dites franchement, de sa part, qu'elle aimerait mieux me savoir à Paris, je m'en irai de suite ; rien ne pourra m'en empêcher, et je vous donne ma parole d'honneur que je ne serai nullement fâché, et je serai content d'avoir fait quelque chose qui ait pu être agréable à une pauvre femme malheureuse, quelque grande qu'elle soit.

« Croyez-moi bien, mon cher camarade, etc. »

Cette pièce ne portait ni signature ni date, et sur mon observation, le cher maître la compléta aussitôt. Il me pria de la porter moi-même à M. Deneux, et je me suis empressé de remplir ses intentions.

Nous voici embarqués dans une affaire très délicate.

On voit que la situation se complique. M. Dubois veut avoir le dernier mot de la princesse, M. d'Argout pousse le général et moi-même vers cette solution qui lui paraît toute simple (on a vu que le ministre était, à cet égard, dans une grande erreur), et ces efforts viennent échouer contre la volonté d'une tierce personne dont il est impossible de ne pas tenir compte. M^{me} la duchesse de Berry a voix au chapitre, et les dépêches télégraphiques du Gouvernement n'ont pas le pouvoir de triompher d'une résistance qui est, après tout, fort légitime.

La soirée n'a pas été gaie au pavillon. M. Deneux a gardé un profond silence sur la lettre de son cher confrère; il paraît fort préoccupé, et la princesse, qui attribue sa taciturnité aux ennuis causés par son déménagement improvisé, le console gracieusement de ce malheur. Elle dit assez souvent à son entourage : Vous vous plaignez, et moi, suis-je sur des roses ?

Nous avons eu l'occasion de parler du fameux projet de constatation. J'ai remarqué qu'il n'a pas moins causé de répulsion que hier soir et ce matin. Décidément, Madame est plus tenace que je ne le supposais.



Vendredi 3 mai.

Ma journée entière a été remplie de la façon la plus ennuyeuse. J'ai eu de longues conférences avec le général, avec le sous-préfet, avec quelques autorités de la ville, et comme il y a eu dans tout ceci des choses importantes et même très sérieuses, je crois qu'il est utile d'en garder plus qu'un souvenir. Je consigne dans ce journal quelques détails qu'il sera peut-être bon de retrouver un jour. Voici une partie de la lettre

que j'ai écrite à M. le comte d'Argout, au sujet de ce terrible procès-verbal qui tient si fort au cœur de tous ces messieurs de Blaye :

« Je pose en fait que M^{me} la duchesse
« de Berry peut accoucher seule et sans qu'il soit
« possible de constater la chose autrement que par ses
« suites naturelles. Elle pourra dissimuler ses dou-
« leurs, attendre au dernier moment pour nous appe-
« ler, et alors il sera impossible d'exécuter le plan de
« procès-verbal qui nous a été envoyé. Voici pour-
« quoi :

« Toutes les probabilités sont en faveur d'un accou-
« chement prompt, facile, et même très prompt, très
« facile. C'est un quatrième enfant, les trois premiers
« sont venus en peu de temps. Les circonstances ac-
« tuelles sont en faveur de mon hypothèse. La prin-
« cesse est faible, pâle, ramollie, ses nerfs sont très
« irritables, quelques vives douleurs suffiront pour
« expulser un enfant d'un médiocre volume. L'accou-
« chement se fera pendant la nuit, comme les précé-
« dents ; il y a vingt chances pour une en faveur de
« cette opinion. A moins que l'on n'entoure le lit de
« la princesse de gardes attentifs, elle nous dérobera
« le début du travail et n'en laissera apercevoir les
« progrès, que quand l'événement touchera à sa fin.
« S'il était possible de recourir à un pareil moyen de
« surveillance et que l'on permit à Madame de s'en-
« fermer dans ses rideaux, je suis persuadé qu'avec la
« ferme résolution de se soustraire à l'examen de ses
« gardiens, elle y parviendrait aisément.

« Je raisonne ici dans la supposition d'une mau-
« vaise foi évidente ; mais il est possible qu'avec la
« meilleure envie de se prêter à tout ce qu'on exigera,
« la princesse accouche si rapidement que personne

« n'ait le temps d'arriver pour être témoin du fait. Un
 « événement de ce genre n'est pas rare, et je crois que
 « M^{me} la duchesse de Berry se trouve dans les condi-
 « tions qui peuvent l'amener.

« Ainsi donc, il est certain que la constatation de
 « l'accouchement peut être empêchée par des circon-
 « stances indépendantes de la volonté de la princesse.
 « Les difficultés prévues s'accroissent en raison de
 « l'importance qu'on attache à cette constatation, car
 « il est évident que les précautions indiquées dans le
 « procès-verbal de ces messieurs exigent un temps
 « considérable. Et lorsque je pense que les rédacteurs
 « de cette pièce tiennent à une exécution rigoureuse
 « de toutes ses parties, et que plusieurs vont jusqu'à
 « refuser leur signature si l'on fait la moindre omission
 « dans les clauses de cette sorte de charte, je tremble
 « qu'une affaire si solennellement élaborée n'aboutisse
 « à rien.

« C'est peut-être ici le cas d'examiner l'importance
 « réelle de cette constatation. Permettez-moi d'entrer,
 « à cet égard, dans quelques développements. Quel
 « peut être le but d'un tel acte ? De prouver aux incré-
 « dules que M^{me} la duchesse de Berry est bien vérita-
 « blement accouchée, de fournir au Gouvernement une
 « pièce authentique, revêtue de signatures respecta-
 « bles, et ne laissant aucun doute sur la réalité du
 « fait. Si c'est là le point capital de la question, je
 « demande comment on peut espérer, à l'aide d'un tel
 « moyen, arriver au but que l'on se propose. L'esprit
 « de parti rend incrédules tous ceux qui ont un grand
 « intérêt à ne pas croire. Ceux-là nieront l'accouche-
 « ment comme ils ont nié la grossesse, comme ils ont
 « nié la déclaration du 22 février ; ils nieront tout et
 « toujours, parce qu'il leur importe beaucoup d'agir

« ainsi et qu'ils savent parfaitement que la moindre
« concession sur un de ces points capitaux les force-
« rait d'en faire à chaque instant de nouvelles.

« Je crois donc que ce procès-verbal n'atteint pas
« le but, qu'on ne pourra jamais le suivre dans ses
« dispositions et j'ajoute que, si l'on essayait de suivre
« à la lettre ce programme si détaillé, il devrait néces-
« sairement en résulter de graves inconvénients. En
« voici la raison :

« Que l'accouchement se fasse avec promptitude,
« pendant la nuit, et que les témoins, rassemblés à
« l'avance, soient prêts à entrer dans l'appartement de
« Madame au moment où nous recevrons l'enfant, que
« faire alors ? Ces messieurs entreraient-ils aussitôt pour
« inspecter la chambre, le lit, les meubles. Qui ne
« voit combien il y a d'inconvénients, sans parler de
« l'inconvenance à en agir ainsi ? Et puis, M. Deneux,
« accoucheur en titre de la princesse, et seul respon-
« sable aux yeux de la loi, protégera sa malade contre
« tout ce qui pourrait lui nuire. Est-il probable qu'au
« milieu des émotions d'un tel moment, la vue de huit
« ou dix personnes étrangères, inconnues, chargées
« d'une mission inquisitoriale, n'aura pas une influence
« dangereuse ? Si M. Deneux croit de son devoir de
« déclarer que la santé, la vie de Son Altesse Royale
« sont compromises par une scène de ce genre, qui osera
« prendre sur soi de passer outre ?

« Si l'accouchement se fait plus lentement et qu'on
« ait le loisir de convoquer les témoins, la première
« partie du procès-verbal pourra être remplie, moins
« cependant les réponses de Madame et des assistants ;
« car il est décidé que ces réponses ne seront pas faites
« et qu'aucune signature ne sera donnée. Mais la se-
« conde partie ne le sera pas par les motifs que je viens

« d'établir plus haut, et cette pièce, ainsi tronquée,
« sera nulle, d'autant mieux que les rédacteurs ne veu-
« lent la signer que complète.

« Je crois avoir prouvé qu'il sera presque impossi-
« ble d'obtenir cette constatation, et que l'obtint-on,
« elle n'aurait pas la valeur qu'on lui attribue et ne
« convaincrat pas les incrédules. De plus, j'ai démon-
« tré que l'exécution matérielle de cet acte pouvait
« être accompagnée de quelque danger pour la prin-
« cesse. Que faut-il donc faire ? Le voici :

« Le registre de l'état civil constate jour par jour
« les naissances, et l'inscription faite suivant les formes
« légales a chez nous le plus haut degré d'authenti-
« cité. C'est ce qui donne place aux citoyens dans le
« corps social, c'est ce qui constitue la famille et assure
« les droits de chacun. Il n'y a pas d'inscription en faux
« contre un acte de cette nature; tout au plus s'y fait-
« il des rectifications spéciales en vertu des arrêts d'un
« tribunal compétent.

« Or, je dis qu'une déclaration de naissance faite
« par M. Deneux et reçue par les officiers de l'état
« civil dans les formes régulières, constitue aux yeux
« de tous les gens raisonnables, un degré de certitude
« qui ne permet aucun doute, aucune attaque, et, à
« mon avis, il faut se borner à ce seul point, etc. »

Cette longue lettre, sortant un peu de mes attribu-
tions ordinaires, m'a paru devoir être adressée à M. le
ministre de l'intérieur, dans le but d'être utile à ma
malade. Il est, je le crois, du devoir d'un médecin de
protéger ceux qui souffrent ; dans cette circonstance,
j'ai essayé d'intervenir et de faire prévaloir des idées
qui peuvent exercer une heureuse influence sur la
santé de Madame. Je ne lui ai pas laissé ignorer cette
démarche officieuse, dont elle m'a vivement remercié.

En ce moment suprême, il est plus nécessaire que jamais de lui témoigner cette bienveillance, car elle est véritablement malade. Le mouvement de colère auquel elle s'est abandonnée hier, dans son entrevue avec le général, a eu pour résultat un singulier accident qui cause quelques inquiétudes à M. Deneux. Espérons que nous en serons quittes pour la peur. Madame nous rassure, elle rappelle à son accoucheur que ce trouble dans le cours de sa grossesse ne l'effraie pas, qu'elle en a éprouvé de semblables et que dans deux ou trois jours il n'en sera plus question. Ainsi soit-il !

Comme il faut être en mesure de parer à tout événement, j'ai écrit une seconde lettre à M. le comte d'Argout afin de l'avertir de ce qui se passe. Un accouchement prématuré pourrait bien entraîner des suites encore plus fâcheuses que celles qui sont à craindre après des couches régulières ; je ne veux pas que M. le ministre puisse me reprocher de ne pas lui avoir donné avis de nos inquiétudes actuelles. Cela m'a fourni l'occasion d'ajouter quelques arguments en faveur de ma manière de voir relativement au procès-verbal de nos autorités par trop timorées. J'ai dit :

« Madame frappe de suspicion tout ce qui lui vient
« du Gouvernement. Elle est persuadée que son ac-
« couchement et la constatation de ce fait n'auront
« aucune influence sur sa mise en liberté. Si cela est
« vrai, l'acte de l'état civil sera très suffisant. Dans le
« cas contraire, il faudrait le dire à la princesse, car
« alors elle se résignerait à subir la présence des té-
« moins et même celle de M. Dubois. Je suis convaincu
« que si l'on mettait sa libération à ce prix, elle y
« consentirait aussitôt. Nous ne pouvons rien lui dire
« à cet égard, et cela l'irrite contre nous. Elle veut
« lutter. Elle peut, si cela lui convient, nous tromper

« tous, et, suivant elle, c'est de bonne guerre, puis-
« la constatation n'est utile qu'au ministère, qu'à ses
« ennemis. Il est certain qu'elle s'y prêterait volon-
« tiers s'il lui était démontré que c'est là le véritable
« moyen de sortir de prison.

« Vous sentez, Monsieur le comte ; combien notre
« position médicale est délicate. Je crois à la loyauté
« de M. Deneux, c'est-à-dire, voici ce que je puis
« affirmer positivement : Accoucheur de la princesse,
« envoyé par le Gouvernement et accepté librement
« par Son Altesse Royale, il a un devoir à remplir,
« devoir tracé par la loi elle-même. Il accouchera la
« princesse et, comme le mari n'est pas présent, il
« devra faire la déclaration de naissance aux officiers
« de l'état civil. Il m'a assuré qu'il fera cette déclara-
« tion dans les termes les plus explicites et que, de
« plus, il intentera un procès à quiconque niera le fait
« et mettra en doute son honneur. Il est homme à le
« faire comme il le dit.

« La loi exige deux témoins d'un acte de naissance.
« Je suis naturellement placé pour remplir l'un de
« ces rôles ; M. Dubois se chargera de l'autre, et tout
« se passera très régulièrement. Jusque-là, qu'ai-je à
« faire ?

« M. Deneux m'a dit positivement qu'il ne donnerait
« aucuns soins à la princesse sans mon assistance.
« Celle de M. Dubois, vous le savez, est tout à fait
« conditionnelle. Quant à moi, je déclare que si, par
« hasard, je me trouvais seul auprès de M^{me} la duchesse
« de Berry au moment d'un accouchement subit, il n'y
« aurait que le danger de mort immédiate qui pourrait
« m'engager à agir. Je me garderais bien de prendre
« un parti quelconque avant l'arrivée de mes confrères
« ou des témoins désignés.

« M. Deneux m'a déclaré, en outre, que si l'accouchement s'effectuait sans sa participation, il ne ferait pas la déclaration de naissance et ne signerait rien.

« Vous voyez, Monsieur le comte, combien tout ceci exige de ménagements. Si nous sommes libres de conduire cette affaire jusqu'au bout, de la terminer aussi convenablement que possible, nous pouvons presque affirmer que tout ira bien. Dans le cas où le Gouvernement croirait devoir insister sur des mesures de rigueur, sur la constatation préalable et sur toutes les circonstances mentionnées dans le procès-verbal, je crois que l'on n'obtiendra rien. Nous ne pourrions que laisser agir M. le général Bugeaud et nous tenir dans une réserve absolue, etc., etc. »

Ce soir, il a été grandement question de tout ceci, comme bien l'on pense. J'ai trouvé la princesse agacée, irritée, inquiète, soupçonneuse. M^{me} d'Hautefort souffle tout doucement ce feu qui couve; elle pousse M^{me} la duchesse de Berry à une rébellion complète, et ces deux puissances, qui s'entendent à merveille pour guerroyer contre le ministère, n'épargnent pas les invectives contre celui-ci, celui-là et quelques autres encore. M. Deneux a repris sa fameuse tisane; il poursuit sa royale malade de ses soins, de ses recommandations; il lui prodigue les conseils, les pronostics, et le tout vainement, car Madame, en proie à une agitation fébrile, envoie très irrévérencieusement promener son accoucheur et ses drogues.

« — Laissez-moi donc tranquille, vous dis-je; je ne ferai pas de fausse couche, soyez-en sûr, et demain il n'y paraîtra plus. Tâchez que l'on me laisse faire, qu'on ne m'assomme pas de constatations et de té-

« moins, et vous verrez que je n'aurai pas besoin de
« votre pharmacie ! »

Le cher maître pousse de gros soupirs ; il paraît désolé du refus de la princesse et, la main armée d'une cuiller, il agite cette tisane souveraine qui devait produire de si merveilleux effets. Je crois qu'il est parvenu à la faire prendre par M^{me} Hansler, ou du moins que la fidèle soubrette, pour diminuer les regrets du docteur, a fait semblant de s'adjuger ce breuvage tant vanté. J'espère que la princesse en retirera tout autant de fruit.



Samedi 4 mai.

Ce matin, en entrant chez M. Deneux pour monter avec lui au pavillon, j'ai appris que la princesse a passé une bonne nuit et que l'accident qui nous inquiétait avait disparu. Le cher maître, qui est tout joyeux, s'est prêté de très bonne grâce aux plaisanteries de M^{me} la duchesse de Berry.

« — Quand je vous le disais, papa Deneux ! Vous
« voyez que j'avais raison. Ayez donc plus de con-
« fiance en mes lumières ! En affaires de ce genre, les
« femmes s'y connaissent mieux que vous ; votre bon-
« net de docteur doit s'humilier devant nos jupes. Si
« j'avais pris votre tisane, vous crieriez miracle. Il ne
« fallait qu'attendre, et le miracle s'est fait tout seul. »

M. Deneux s'est laissé battre et la paix a été faite. Il a tenu cependant à me donner la formule de cette composition pharmaceutique, dont il a, en maintes circonstances, constaté les bons effets, et il m'a engagé à ne pas négliger l'emploi d'un moyen capable de prévenir de fâcheux accidents.

M. Gintrac est arrivé à onze heures. Le professeur Dubois, qui savait que ce cher confrère devait venir aujourd'hui, l'attendait au débarcadère et l'a prié de se joindre à nous pour présenter sa lettre à M^{me} la duchesse de Berry. M. Gintrac a pris connaissance de cette pièce, que les événements d'hier nous avaient empêchés de présenter à la princesse, et aussitôt que nous avons été réunis dans l'appartement de Madame, M. Deneux s'est acquitté de la commission dont il avait été chargé. Après une lecture très attentive, la princesse a dit :

« — Cette lettre est d'un homme d'honneur ; je sais
« gré à M. Dubois de l'avoir écrite. Je renouvelle la
« promesse que j'ai faite de le recevoir si vous jugez
« que sa présence soit nécessaire pour un cas embar-
« rassant, et afin de diminuer votre responsabilité, mais
« je refuse de l'admettre avant l'époque de mon accou-
« chement. Cependant, voici ce que j'ajoute. Si le
« Gouvernement se contente de la déclaration de nais-
« sance faite par M. Deneux aux officiers de l'état
« civil, je consens à recevoir M. Dubois pendant mon
« accouchement, je le recevrai alors comme médecin,
« comme vous, Messieurs, et je ne dirai rien du passé.
« Mais si les ministres exigent une constatation avant
« l'accouchement, et que M. Dubois entre chez moi
« comme témoin, je persiste dans mon refus, je ne
« céderai qu'à la force. Je lui saurai gré de partir
« pour Paris et de ne pas se charger d'un rôle qui
« n'est pas fait pour lui. »

Tout cela fût dit très nettement devant nous trois, avec prière de rapporter ces propres paroles à M. Dubois. En conséquence, nous nous sommes rendus aussitôt chez le cher maître et M. Deneux s'est acquitté très exactement de cette commission délicate. M. Du-

bois ne m'a pas paru saisir bien exactement l'intention de M^{me} la duchesse de Berry, et M. Gintrac lui explique la chose dans les termes les plus précis et les plus convenables; mais ses précautions oratoires n'ont pas empêché l'orage. M. Dubois, dont le visage avait pris une expression sévère, dit avec beaucoup de vivacité : Madame de Berry trouve que ma lettre est d'un homme d'honneur, et moi je trouve que je ne puis pas en dire autant de sa réponse. Elle refuse de m'admettre parce qu'elle a une arrière-pensée, mais nous allons voir clair dans cette affaire.

— Au même instant, le cher maître prend une feuille de papier et écrit à la hâte ces mots :

« — Si Madame la princesse veut m'admettre à l'instant auprès d'elle avec MM. Deneux, Gintrac et Ménière, nous constaterons la grossesse, puis je pars pour Paris aujourd'hui même, et je crois pouvoir lui promettre qu'elle sera satisfaite. »

M. Deneux, dont l'œil s'animait, demande aussitôt de quelle espèce de satisfaction il s'agit; M. Dubois refuse de s'expliquer, et là-dessus, on argumente, on discute, on établit que cette nouvelle constatation de grossesse n'ajouterait rien aux précédentes, que l'accouchement est prochain, et que la princesse, bien décidée actuellement à faire ses couches à Blaye, ne consentirait pas à cette cérémonie sans but pour elle. M. Dubois se débat contre ces raisonnements si bien fondés, il se lève avec une extrême vivacité et s'écrie :

« — Eh bien, puisque Madame refuse, c'est qu'elle espère nous dérober son accouchement! Il y a là-dessous quelque fourberie!... »

M. Deneux, dont l'agitation s'accroît à chaque instant, demande, ainsi que M. Gintrac, si nous sommes compris dans cette accusation. M. Dubois pro-

teste que non, mais M. Deneux qui prend fait et cause pour sa royale cliente, repousse l'inculpation du maître et lui adresse de vifs reproches. De là, une scène déplorable rendue plus amère encore par d'anciens griefs qui reviennent au courant de la discussion ; les efforts de M. Gintrac et les miens n'ont pu calmer ces ressentiments, et M. Deneux est sorti brusquement, en déclarant qu'il se séparait pour toujours de M. Dubois.

J'ai accompagné M. Gintrac chez le général Bugeaud. A peine étions-nous arrivés que M. Dubois se fait annoncer, entre et remet aussitôt sur le tapis l'objet en question. Il lit au général sa première lettre adressée à M. Deneux et à moi, et le gouverneur, qui en a paru un peu surpris, adresse au célèbre chirurgien un aimable reproche sur son désir de nous quitter aussi promptement, et l'engage à prendre patience. Le cher maître dit qu'il est décidé à partir et nous donne lecture du billet destiné à la princesse. Il ajoute que Madame parviendra sans peine à nous dérober son accouchement, et que si lui, Dubois, ne la voyait pas accoucher, il ne signerait rien, tandis que si l'on constatait la grossesse en ce moment, ce serait une garantie contre toute supercherie.

M. Bugeaud trouve à cette proposition le grand inconvénient d'être inexécutable et d'être en outre superflue, puisqu'il faudra toujours constater l'accouchement qui est prochain. Ce débat amène des paroles très vives de la part de M. Dubois, qui tient fortement à son opinion. Il va jusqu'à conseiller des mesures de rigueur, d'entrer de force dans la chambre de la princesse, de constater malgré elle sa grossesse, de la laisser ensuite accoucher comme elle l'entendra.

Dans cette circonstance, M. Dubois, excité par

divers motifs, n'a pas parlé avec sa prudence ordinaire. Il s'est mêlé à ses paroles quelques pensées politiques peu orthodoxes qui ont vivement choqué le général, si peu tolérant pour les hérésies de ce genre, et en somme, cette nouvelle scène a été plus fâcheuse encore que la première.

Je venais de rentrer chez moi, tout ému de ce grabuge, cherchant à apprécier les effets et les causes de ces pénibles discordes, quand j'ai vu arriver le domestique de M. Deneux. Il m'a remis un billet conçu en ces termes :

« Cher confrère,

« Étant décidé à prendre un parti qui peut avoir des suites graves, non pour moi, mais pour une personne à qui vous portez le plus vif intérêt, j'éprouve le plus grand besoin de vous voir avant d'agir pour arriver au but que je me propose. Veuillez bien, je vous prie, venir aussitôt que vous le pourrez. Vous me rendrez un service d'ami dont je conserverai toujours le souvenir.

« Votre dévoué, DENEUX. »

Toute affaire cessante, j'ai couru au rendez-vous. J'ai trouvé M. Deneux fort agité, très malheureux de ce qui venait de se passer et décidé à frapper un grand coup. Il croit que M. Dubois est soutenu non seulement par le Gouvernement qui l'a envoyé ici, mais encore par le général Bugeaud, et cette association lui paraît dangereuse pour la princesse. Il entrevoit comme conséquence de cette discussion, des mesures vexatoires, des violences, et sa loyauté s'exaltant à cette idée, il cherche les moyens de s'y opposer avec efficacité. — Je suis vieux et faible, s'écrie-t-il, mais je la défendrai contre eux et il faudra passer sur mon corps pour arriver jusqu'à Madame.

J'ai eu beaucoup de peine à calmer cette ardeur du martyr, mais la raison nous est venue en aide et le maître n'a plus accusé le général Bugeaud d'une coupable connivence avec M. Dubois quand je lui ai raconté la façon dont le gouverneur a accueilli les idées de notre maître. Je suis parvenu à lui faire comprendre que les excentricités de M. Dubois n'étaient que le résultat du profond ennui qui le dévore ici, et surtout de la vexation que lui cause le rôle subalterne auquel il a été réduit depuis qu'il est venu dans la citadelle. Je lui ai démontré que ces bouillons d'une colère impuissante ne devaient pas lui occasionner tant d'inquiétudes, que le général était un honnête homme, plein de bienveillance et même de faiblesse pour les femmes, que jamais il ne permettrait aucune mesure violente contre la princesse, car quelques paroles imprudentes de M. Dubois sur ce sujet, avaient déterminé, de la part du gouverneur, un mouvement de répulsion qui devait pleinement le tranquilliser.

Ces arguments et bien d'autres ont ramené le calme dans les esprits de M. Deneux. Il avait eu d'abord l'intention de quitter Blaye et de donner la plus grande publicité aux projets de M. Dubois. Cette mesure énergique eût pu avoir des conséquences fort graves, et c'était plus particulièrement sur ce projet que M. Deneux voulait avoir mon avis. Il y a renoncé bien vite, et d'autant plus facilement qu'il n'est pas tout à fait libre de sortir de la citadelle. En entrant ici, il a donné sa parole de rester auprès de M^{me} la duchesse de Berry jusqu'à son accouchement; il ne pourrait donc nous quitter sans le bon plaisir du gouverneur. C'est là une petite difficulté dont il oubliait de tenir compte; il a parlé de sa liberté absente, de son dévouement aux royales infortunes de la captive, il s'est attendu i,

il a pleuré et je me suis senti ému de sa tristesse. En résumé, le cher maître m'a promis qu'il ne dirait rien à Son Altesse Royale de tout ce qui s'est passé entre lui et M. Dubois, il veut épargner à la princesse de nouvelles douleurs, et pour atteindre ce but il sacrifie généreusement les terribles griefs qu'il pourrait faire éclater contre son rival.

Ce soir, Madame ayant fait dire qu'elle avait besoin de repos, nous avons dû renoncer à notre visite accoutumée. En somme, la situation semble se compliquer à mesure que nous approchons du dénouement ; il surgit de toutes parts des difficultés imprévues. Dieu sait la tournure que cela peut prendre !



Dimanche 5 mai.

Les incidents de la journée dernière ont amené quelques petits changements dans notre vie intérieure. Le général, je l'ai déjà dit, a beaucoup de goût pour le professeur Dubois et cette disposition d'esprit se manifestait par des attentions continuelles. Les scènes assez vives qui ont eu lieu hier, quelques paroles imprudentes échappées à la colère de notre vénérable maître ont indisposé le gouverneur ; sa franchise est telle qu'il ne sait pas dissimuler ses impressions. Il en résulte qu'il met un peu de froideur là où il y avait beaucoup d'empressement. Aussi M. Dubois ne dit rien pendant le repas, se lève au dessert et se retire dans son appartement. Cette façon d'agir que tout le monde a remarquée, hier et ce matin, jette un peu de tristesse ou plutôt de contrainte dans nos réunions. J'ai dû me rapprocher de M. Dubois, je lui ai tenu compagnie, et ce matin, le général m'a chargé de lui remettre

copie d'une dépêche télégraphique qui le concerne. M. d'Argout invite M. Dubois à prendre patience et à attendre l'événement. Cela le calme un peu, il paraît se résigner, mais il est aisé de voir qu'il lutte avec peine contre l'ennui qui l'accable.

La princesse a passé une bonne nuit, elle est gaie, et M. Deneux paraît remis des secousses de la veille. Il est à remarquer que tout le monde dans la citadelle s'accommode parfaitement de ses manières un peu surannées ; ceux de nos jeunes officiers qui seraient tentés de rire à ses dépens, s'en abstiennent volontiers en considération de sa loyauté et de sa bienveillance. Esclave soumis de M^{me} la duchesse de Berry, il tourne au moindre souffle, cela est vrai, mais quand il a eu le temps de réfléchir, il sait prendre un parti convenable et s'y tenir avec fermeté. Il n'a pas l'esprit plus vif que la parole, c'est encore vrai, il a un *amen* toujours prêt pour ce que dit la princesse, mais le lendemain ses propres réflexions ou celles qu'on lui suggère, le remettent dans la bonne voie, et alors il ne craint pas de dire son opinion parce qu'elle a eu le temps d'éclore et de s'enraciner. Nous sommes toujours dans les meilleurs termes. Chaque matin, je vais le prendre chez lui pour monter au pavillon ; nos visites à Son Altesse Royale se font toujours simultanément, il paraît même éviter de rester seul auprès de notre malade. En somme, j'ai beaucoup à me louer de ses procédés à mon égard.

Avec un peu de tendance à me rendre justice, je dirais que les amabilités du cher confrère ne sont pas tout à fait gratuites. J'ai fait quelque chose pour les mériter, d'abord par déférence pour son âge, puis dans le but de nous rendre mutuellement la vie douce. Rapprochés comme nous le sommes, la moindre mé-

sintelligence eût eu des suites fâcheuses; j'ai donc agi de façon à gagner la confiance de l'accoucheur en titre de la princesse. Je dirai franchement que cette manière de faire, commandée par les circonstances, ne m'a causé aucun effort, tant M. Deneux est doué d'une nature bienveillante. Je l'ai écouté d'abord avec intérêt, par curiosité, puis avec condescendance, puis avec patience, et enfin avec résignation. Le cher maître est conteur, mais sa mémoire est ingrate et sa langue est encore plus ingrate que sa mémoire. Toujours à la recherche d'une date, d'un nom propre, du titre d'un livre, son discours s'arrête opiniâtrement devant cet obstacle, et quand par hasard il est franchi, l'expression manque, le mot propre s'enfuit, et je reste bouche bée en attendant une clôture impossible. J'ai fini par comprendre qu'il était difficile de bien écouter. Souvent, je viens en aide à cette éloquence en défaut, je dis le mot rebelle, j'applique le forceps à une phrase enclavée, je mets le crochet sur une épithète qui résiste et je parviens ainsi à terminer une sorte d'accouchement oratoire qui a bien ses difficultés. M^{me} la duchesse de Berry, qui a suivi la marche de cette affaire, applaudit à mes efforts, les encourage, et quelquefois elle rit aux éclats de ce labeur immense. En vérité, souvent j'en ai chaud.

Ce soir, nous avons encore *constatationné*. Ce verbe actif, né des circonstances actuelles, a rempli une lacune de la langue, et la princesse qui m'a félicité de cette création, s'en sert à chaque instant, l'emploie à toute sauce et rit des singulières phrases qui viennent barioler notre conversation ordinaire. C'est là, pour le dire en passant, une des habitudes les plus caractéristiques de M^{me} la duchesse de Berry. Chaque fait un peu saillant imprime son cachet sur un jour, sur une

semaine, tout ce qui se passe pendant un certain laps de temps revêt une forme spéciale due à la circonstance dominante. Depuis quinze jours, la constatation produit cet effet sur tout ce qui nous arrive, la pensée, la parole subissent l'influence de ce mot ou de cette chose, et le plus simple entretien ramène cette idée ou lui emprunte sa forme spéciale. C'est un texte universel, inépuisable de plaisanteries, de moqueries, d'épigrammes, et Madame imite avec assez de vérité la manière dont chacun prononce ce mot.

En attendant que quelque incident nouveau remplace celui-ci, nous avons agité plusieurs points qui se rattachent à cette constatation si odieuse, et nous sommes parvenus à faire comprendre à la royale malade que cette horrible cérémonie, faite avant les couches, serait peut-être moins désagréable qu'après l'événement. C'est une petite victoire remportée tout doucement, sans avoir l'air d'y toucher, et, si je ne me trompe, elle nous en promet de plus complètes. Il y a bien des ressources dans la parole, on peut faire adopter beaucoup de choses contre lesquelles l'esprit se révoltait d'abord, et tous, tant que nous sommes, nous rendons cette justice à la princesse qu'elle peut entendre raison quand on lui démontre doucement qu'elle a tort. Et cela n'est pas déjà si commun qu'on pourrait le croire ! Que de gens, surtout parmi ceux que le rang ou la fortune ont le plus favorisés, se refusent à toute espèce de démonstration qui contrarie leur manière de penser ! Que de gens se font volontairement aveugles pour ne pas voir et s'obstinent à fermer les yeux à la lumière qu'on leur découvre ! M^{me} la duchesse de Berry, qui se laisse facilement entraîner à de grandes exagérations, revient sans beaucoup de peine sur ce qu'elle a prononcé. Avec elle, on

peut presque toujours en appeler au lendemain ; on doit compter sur les bénéfices du plus ample informé, et, jusqu'ici, je ne connais que l'affaire Dubois sur laquelle nous n'avons rien pu gagner.

Ce soir, le général m'a prévenu que, très prochainement, M. Deneux et moi, nous passerions la nuit dans le salon de M^{me} la duchesse de Berry. Nous nous trouverions ainsi en mesure de lui donner nos soins, et je crois que M. Bugeaud lui-même va transporter son domicile réel dans l'appartement des gardes de l'intérieur. Il aura là, pour se distraire, deux anciens officiers de son régiment, deux Périgourdiens qui lui appartiennent corps et âme, braves gens sur lesquels il peut compter en toute circonstance. Le temps passera vite dans leurs entretiens ; la guerre et tous ses souvenirs, la chasse et toutes ses émotions, rempliront leur veillée, et bien fin qui pourra les comprendre, car ces messieurs parlent le patois du Périgord, espèce de charabia qui ne manque pas d'un certain charme naïf et pittoresque. Ainsi le quartier général commence à s'approcher du corps de la place, les assiégeants font comme à la citadelle d'Anvers, et bientôt un nouveau chassé devra mettre bas les armes.

Lundi 6 mai.

Qui nous délivrera des constatations !

C'est le vœu de tout le monde ici ; chacun se plaint de ce cauchemar, chacun souffre de cette sorte d'obsession qui semble plus forte à mesure que la crise approche de son terme. Ce matin encore, M. Deneux, stylé par je ne sais qui, a entrepris de démontrer à M^{me} la duchesse de Berry que cette cérémonie était

indispensable, et qu'après tout elle n'avait aucun des gros inconvénients qu'on lui reproche. Cette thèse était un peu scabreuse, et le cher maître, en la soutenant *mordicus*, a passablement irrité son adversaire qui ne lui a pas épargné les arguments et les invectives. J'étais spectateur de ce combat, tour à tour interpellé par les parties adverses et gardant une superbe neutralité.

J'ai fini par abonder dans le sens de M. Deneux. J'ai dit à Madame qu'un refus de se prêter aux vues de l'autorité pourrait bien avoir quelque influence sur sa mise en liberté, et qu'il me semblait très prudent de ne fournir au ministère aucun prétexte pour prolonger une détention déjà si longue.

« — Allons, c'est bien ; liguez-vous tous contre moi, »
« prenez le parti de mes persécuteurs, accablez-moi et »
« contribuez de toute votre puissance à pousser au »
« désespoir une pauvre femme mourante ! Ne sentez- »
« vous pas que cette espèce d'inquisition m'est »
« odieuse ? Ne voyez-vous pas que c'est un véritable »
« attentat contre ma liberté ? J'en ferais bon marché, »
« je vous l'assure, si je n'y voyais pas quelque chose »
« de pis encore dans un pays comme la France. Une »
« femme ne sera pas libre d'échapper à des mesures »
« vexatoires, puériles, et j'aurai à subir des tortures »
« morales sous prétexte de recherches absurdes et »
« inutiles ! Non, non, jamais je ne me soumettrai »
« volontairement à ces infamies de la police, et, »
« dussé-je mourir dans cette abominable prison, je »
« résisterai à ces hommes qui ne savent rien res- »
« pecter. »

Nous avons laissé ce grand courroux s'apaiser de lui-même. J'ai prié le général de mander M. Gintrac pour demain, et le cher confrère, qui a beaucoup d'in-

fluence sur l'esprit de M^{me} la duchesse de Berry, nous aidera à vaincre ces répugnances et calmera ces ardeurs belliqueuses.

Dans la journée j'ai revu la princesse, qui n'a pas quitté son lit. Je l'ai trouvée entourée de journaux, de cartes, de papiers de toute espèce; elle lit, écrit, prend des notes, fait des extraits, jase tout en travaillant, rejase avec M^{me} Hansler et déploie une activité remarquable. Sa faible vue a besoin du secours d'un lorgnon, ou même de lunettes; ses yeux sont gros et saillants, et le gauche est affecté d'un strabisme divergent. Madame est à la fois myope et strabique, ses paupières sont presque toujours injectées et malades, et souvent j'ai dû lui prescrire quelques remèdes capables d'adoucir cette infirmité.

Madame écrit beaucoup. Elle a la singulière habitude de tacher d'encre ses doigts et ses mains, puis ses manches et ses robes, de sorte qu'il y a en permanence, sur le bureau, un flacon de sel d'oseille destiné à faire disparaître ces macules perpétuelles. En outre, la princesse dessine souvent à la plume; elle préfère la plume au crayon, parce que les lignes sont plus visibles; mais, pour jouir de ce bénéfice, elle a besoin de beaucoup d'encre, et de là un gribouillage général envahissant à la fois le papier, la camisole, les draps et même le visage. M^{me} Hansler est devenue fort experte dans l'art d'effacer ces traces noires, et déjà, plusieurs fois, j'ai dû renouveler la provision d'*oxalate de potasse*.

Pendant notre entretien à bâtons rompus, Madame a dessiné très lestement le plan d'une petite maison qu'elle se propose de faire bâtir aux environs de Palerme. Ce plan est régulier; l'on voit que M^{me} la duchesse de Berry a cultivé ce genre de travail. Elle

aime l'architecture, elle improvise des édifices qui ne manquent pas d'élégance. Mes éloges excitent son génie créateur, si bien que par suite d'une de ces transitions qui lui sont familières, elle entreprend tout à coup la restauration complète du palais des Tuileries. Elle abat, reconstruit, enlève ceci, change cela et laisse peu de chose en place. L'ombre de Philibert Delorme a dû tressaillir et, si M. Fontaine avait des cheveux, ils seraient capables de se dresser sur sa tête. Ce fameux travail ne s'est pas borné là. Le Carrousel et le Louvre ont été achevés, décorés, et j'ai exprimé à la princesse tous mes regrets de ce que, pendant quinze ans de restauration, la branche aînée n'avait pas pu terminer ce vaste monument dont l'état actuel est une honte pour une capitale comme Paris. Madame, assez disposée à la plaisanterie, s'est écriée :

« — Soyez tranquille ! Louis-Philippe, avec toute
« sa fortune, fera comme la branche aînée, et vous
« verrez que le Carrousel et le Louvre resteront dans
« le même abandon ! Achever un pareil monument,
« c'est une entreprise colossale ; le Gouvernement des
« Glorieuses n'est pas de force à accomplir une si haute
« besogne ! »

A l'issue du dîner, un planton du pavillon a remis au général un pli venant de M^{me} la duchesse de Berry. M. Bugeaud a bien voulu me donner communication de cette dépêche qui contient une pièce assez importante. La princesse déclare qu'elle est disposée à se prêter aux diverses parties du programme de consultation si cinq ministres, au moins, veulent signer une promesse de la mettre en liberté aussitôt après ses couches. Elle s'engage en outre à donner avis des premiers indices d'un accouchement prochain, et dans le cas où l'enfantement aurait lieu d'une manière subite,

de permettre l'entrée de sa chambre aux témoins désignés. Enfin, elle promet de répondre affirmativement aux deux questions suivantes :

1° Etes vous Madame la duchesse de Berry ?

2° Cet enfant est-il né de vous ?

Cet écrit, dicté par la princesse, porte que, dans tous les cas, la présence de M. Dubois ne sera pas exigée. Ce *post scriptum*, qui est de la main de la royale malade, indique un refus absolu de recevoir le vénérable maître.

M. le gouverneur, qui sait parfaitement que le ministère n'est pas disposé à prendre un engagement avec la captive, se trouve fort embarrassé ; il m'envoie demander à la princesse si cet *ultimatum* est bien son dernier mot sur ce point capital. La réponse a été très explicite.

« — Dites au général que je ne changerai pas un
« *iota* à cette résolution suprême. Je veux que l'on
« me garantisse ma liberté ; j'ai besoin de savoir sur
« quoi et sur qui compter. Il faut que la majorité du
« ministère s'engage formellement à me laisser partir ;
« ce ne sera qu'à ce prix que je consentirai à répon-
« dre aux questions ordinaires et extraordinaires dont
« on me menace. Priez le général de faire transmettre
« ma demande par le télégraphe. Je tiens à savoir
« promptement à quoi m'en tenir sur les projets futurs
« de ces messieurs. »

Je me suis acquitté de cette commission et j'ai passé le reste de ma soirée auprès de la princesse. On a vu que l'entretien de ce matin a porté coup, que la réflexion a puissamment modifié les arrêts souverains contre lesquels M. Deneux protestait si vivement. Nous avons laissé là ce sujet de discussion, et notre causerie, dégagée d'un point si litigieux, a mis à con-

tribution les mille futilités qui servent de texte aux femmes en belle humeur. Le temps est beau, mais orageux ; une chaleur un peu accablante, espèce de *sirocco*, suivant la princesse, nous tient dans une langueur qui n'est pas sans charme ; chacun de nous se sent disposé à bien dormir, et M^{me} la duchesse de Berry, qui s'amuse à compter nos bâillements en enfonçant de petites épingles noires dans sa bougie, demande sans cesse de nouvelles épingles à sa femme de chambre, et prétend qu'il va falloir recourir à la toilette de M^{me} d'Hautefort pour enregistrer les hauts faits de nos mâchoires. M. Deneux, dont les mandibules ne sont pas restées oisives, était arrivé au milieu d'un immense bâillement qu'il dissimulait de son mieux, lorsqu'un large éclair, pénétrant dans la chambre de la princesse, a brusquement interrompu cette opération ; il en est résulté un bruit singulier autant qu'involontaire, et chacun levant le siège au milieu d'un grand éclat de rire, nous avons gagné notre gîte en admirant cet effet nouveau de l'électricité atmosphérique.



Mardi 7 mai.

Aujourd'hui encore, beaucoup d'affaires, et des plus scabreuses. Procédons par ordre, afin de ne rien oublier. Quatre ou cinq fois au moins, dans la matinée, je suis allé du général à la princesse, de la princesse au général, porteur de paroles, de notes écrites, de réclamations, de corrections ou de rectifications, véritable courrier, secrétaire d'ambassade ; l'enfantement de ces interminables protocoles m'a causé un grand travail de tête et de jambes.

Le gouverneur, qui connaît par expérience les variations de sa prisonnière, ne s'est pas trop hâté d'expédier la dépêche d'hier soir, et il a bien fait, car nous avons employé la plus grande partie de cette journée à en discuter le sens et la portée. M. Gintrac, qui est arrivé de bonne heure, nous a été d'un grand secours dans cette circonstance ; il a contribué de la manière la plus active à inspirer à la princesse des résolutions en rapport avec ses véritables intérêts.

Ce matin, de très bonne heure, le gouverneur m'avait dicté une pièce conçue en ces termes :

« M. le général Bugeaud ayant reçu deux fois du ministre la déclaration qu'il n'était pas prudent de prendre l'engagement positif de mettre la princesse en liberté après ses couches, à cause des événements extraordinaires qui pourraient survenir d'ici à deux mois, ne peut se décider à toucher encore cette question qu'aux conditions suivantes :

« 1^o M^{me} la duchesse de Berry s'engagera par écrit à prévenir lors de l'apparition des premières douleurs ;

« 2^o Elle consentira à ce que les autorités déléguées pour la constatation entrent dans son appartement pour le visiter et reconnaître l'identité de Son Altesse Royale ;

« 3^o Elle déclarera également par écrit que l'enfant qui vient de naître lui appartient.

« De son côté, le général remettra à Madame une copie, certifiée par lui, de l'engagement pris par les ministres de la mettre en liberté après ses couches dès qu'elle le réclamera. »

J'ai remis cette pièce à la princesse, et bientôt sont survenus tous les embarras dont j'ai parlé plus haut. J'en abrège le récit, qui est d'ailleurs assez peu inté-

ressant ; jeme borne à dire que sur nos représentations énergiques et réitérées, les deux puissances contractantes ont mutuellement renoncé à se rien demander par écrit. La princesse a fini par déclarer qu'elle acceptait la parole du général comme garantie des bonnes intentions ministérielles. C'est un premier pas dans cette voie de conciliation.

En somme, le général a été invité par la princesse à charger le télégraphe de transmettre sa demande au président du Conseil des ministres. A peine le gouverneur était-il sorti du pavillon pour expédier ce message que la princesse m'a supplié de courir après lui et de lui dire qu'elle exigeait absolument que l'on fit mention de son refus d'admettre M. Dubois, sous quelque prétexte que ce soit. Le gouverneur, très contrarié de cette obstination féminine, est revenu chez Son Altesse Royale et a supplié Madame de recevoir le célèbre chirurgien, ne fût-ce que pendant une minute. Il a fait valoir le grand âge de M. Dubois, sa douceur, sa bienveillance, mais tout a été inutile, et Madame a déclaré qu'elle ne céderait qu'à la force. Le général a fini par dire : Eh bien ! s'il n'y a plus que cet obstacle, nous nous passerons de M. Dubois ! La princesse a paru attacher une grande importance à ces paroles, elle les a répétées et a dit qu'elle en prenait acte.

La dépêche télégraphique est partie à cinq heures. Nous verrons ce qu'il en résultera.

Ce soir, à huit heures, nous avons commencé une longue causerie qui a duré plus de deux heures. La princesse est de bonne humeur. Elle raconte une foule d'anecdotes avec beaucoup d'entrain. Une particularité de sa constatation met sur le tapis certain procédé pharmaceutique qui causait une si grande frayeur à

M. de Pourceaugnac. Madame se moque de la pruderie anglaise que révolte non seulement l'usage de cet instrument si utile, mais encore le nom même de cet objet. Elle cite une noble fille d'Albion qui, affectée d'une horrible inflammation d'entrailles, mourait victime de ses répugnances, véritable martyre de cette pudeur britannique dont personne n'est la dupe. Le délire étant survenu, on en profita fort heureusement pour administrer le remède héroïque. La malade, revenue à la raison, apprend l'affreuse vérité ; elle se désole, se lamente, mais le mal reparaissant avec une intensité nouvelle, elle accepte ce calice d'amertume et dit en poussant un gros soupir : Eh bien ! puisque je suis déshonorée, qu'on m'en donne un autre !

Il est question, je ne sais à propos de quoi, de la naissance du duc de Bordeaux. M^{me} la duchesse de Berry, que M. Deneux semble toujours interpeller sur ce chapitre, nous dit fort gaiement :

« — Nous commençons tous à nous endormir ; je
« me réveille pressée par je ne sais quel besoin, je me
« lève aussitôt et dans le même instant il me prend
« une violente douleur qui me permet à peine de
« remonter sur mon lit, et j'accouche en criant comme
« une brûlée. Une femme de chambre essaie en vain
« d'allumer une bougie, elle se lamente et dit : Quel
« malheur ! Pourvu que ce ne soit pas une fille ! Je
« lui réponds : *C'est un garçon, j'ai tâté !* M. Deneux
« accourt à moitié vêtu. M^{me} de Gontaut, n'ayant sur
« elle qu'une simple chemise de batiste, s'élance dans
« ce costume transparent et appelle à grands cris les
« gardes nationaux de service. Le roi Louis XVIII
« se mit dans une colère affreuse, et il y avait
« bien de quoi, car dans la circonstance, il eût bien

« mieux valu que j'accouchasse en plein jour, au beau milieu du jardin des Tuileries. »

Tout cela a été dit avec beaucoup de vivacité ; ma curiosité stimulée ne perdait pas un mot de ces souvenirs que M. Deneux appuyait de son témoignage. Le cher maître est véritablement dans son centre. Tout ce qui se rattache à cette fameuse nuit du 29 septembre 1820, est gravé dans sa mémoire en traits ineffaçables. Je pressentais une récurrence de cette narration que j'ai déjà entendue un grand nombre de fois ; aussi je me hâtai de dire à M^{me} la duchesse de Berry qu'on devait lui faire compliment sur la finesse de son tact. Cette recherche si vive, cette détermination en quelque sorte instinctive du sexe de son enfant, dans un moment aussi critique, me paraît un fait singulier et fort intéressant ; car enfin, en pareille circonstance, il est difficile de songer à tout.

« — Mais, docteur, je ne songeais qu'à cela ; c'était là tout pour moi, et le reste m'inquiétait fort peu. On dit cependant qu'il y a, en pareil cas, des causes d'erreur : M. Deneux prétend que j'aurais pu me tromper. Mais pas si bête ! J'avais, cette nuit-là, des yeux au bout des doigts ; j'étais certaine que mon enfant était un garçon avant que personne ne fût en mesure de s'en assurer. »

L'accoucheur de Madame s'apprêtait à parler, et, en effet, saisissant l'à-propos, il a entamé une savante dissertation sur certaines dispositions anatomiques qui peuvent donner lieu à de singulières erreurs. Dès les premiers mots du maître, M^{me} d'Hautefort a battu en retraite, M. de Brissac a promptement suivi la dame d'honneur, et l'auditoire s'est trouvé réduit à la princesse, sa femme de chambre et moi. Le professeur, habitué aux fugues des deux person-

nages en question, est devenu plus explicite dans ses dires, et nous avons entendu un long narré de tous les cas connus de prolongement coccygien et autres superfluités naturelles de ces régions inférieures. M^{me} la duchesse de Berry, qui est toujours friande de ce régal scientifique mis à sa portée, s'est écriée en riant :

« — Mais, en effet, je me rappelle qu'ayant déjà
« près de quatorze ans, on mit sur mes genoux une
« de mes petites sœurs qui venait de naître. Elle
« criait comme un paon et se débattait comme un
« diable dans un bénitier, et, au milieu de ses évolu-
» tions, je fus toute surprise de voir qu'elle avait par
« derrière une espèce de queue qui me parut fort
« extraordinaire. »

M. Deneux triomphait, et Dieu sait ce qui s'est dit sur ce chapitre réservé ! Quoi qu'il en soit de cet appendice, objet de tant de savantes dissertations, nous avons beaucoup ri du fait en lui-même, et la princesse s'est laissée aller à une gaieté contagieuse. Elle a vanté l'excellence du tact, sa supériorité sur les autres sens, et le courant de ses idées l'a conduite à nous parler des gens qui avaient la manie de claquer, de pincer les femmes près desquelles ils passaient ; il a été également question de ceux qui, il y a quelques années, piquaient les femmes au moyen de longues aiguilles, et Madame nous a dit que ces extravagants reconnaissaient pour chef un certain comte de T..... M^{me} d'Hautefort, qui est revenue au milieu de nous, déclare que ce personnage est un homme abominable et qu'un soir, au bal de l'Opéra, elle a eu grandement à se plaindre de ses importunités. Le susdit comte de T..... a reçu, à diverses reprises, des corrections sévères, mais cela ne l'a pas guéri, et il continue d'être

le fléau des femmes qui se promènent un peu tard ou qui se trouvent au milieu de la foule.

M^{me} la duchesse de Berry est la seule qui ne se soit pas récriée lorsque j'ai dit que ces sortes de fous ne sont pas si abominables aux yeux des femmes qu'elles veulent bien le faire croire. Ce sont, après tout, des hommes passionnés pour le beau sexe, fervents adorateurs de ses charmes, esclaves de ses volontés et une preuve vivante de son influence souveraine. Leurs bizarreries, que l'on qualifie si sévèrement, ne sont pas un bien grand crime, et celles qui sont la cause de ces extravagances devraient montrer un peu de pitié pour un entraînement irrésistible. — « Et moi, s'écria M^{me} d'Hautefort, je dis qu'on devrait les fouetter en place publique et les enfermer pour toute leur vie. »

M. Deneux dit en souriant que, d'après le fameux traité du savant Meibomius, *De usu flagrorum*, etc., le fouet n'est pas une punition et que la noble comtesse devra chercher quelque autre procédé. Il y a eu, sur ce sujet, une piquante taquinerie du cher maître, et M^{me} d'Hautefort, accablée sous le poids de l'érudition de son antagoniste, nous a quittés une seconde fois, poursuivie par les rires de la royale malade.

Chaque soir, au moment où nous allons prendre congé de la princesse, M^{me} Hansler ouvre les fenêtres de la chambre à coucher et donne un libre accès à l'air extérieur. Ce soir, les fenêtres ouvertes nous ont apporté le chant du rossignol et celui, moins harmonieux, d'un insecte criard dont la crécelle remplit la solitude de la nuit.

« — Ah ! mon Dieu, pourvu que les cigales me laissent dormir, s'écrie M^{me} la duchesse de Berry ;
« ces vilaines petites bêtes font une musique détes-

« table. Je serais bien curieuse de savoir comment
« chantent les cigaux. »

Nous ne savions comment répondre à cette question, et chacun se disposait à demander des éclaircissements, lorsque la princesse ajouta :

« — Voici l'histoire, je la tiens du roi Louis XVIII.
« Pendant un voyage en Provence, le prince de Polignac, fatigué du chant des cigales, dit un matin, à
« de petits bergers, qu'il leur donnerait un sou pour
« chaque insecte qu'ils lui apporteraient. Nos jeunes
« chasseurs se mirent en quête, et, vers le soir, ils
« avaient recueilli un si grand nombre de cigales que
« le prince fut effrayé des suites de sa promesse imprudente. Les cigales arrivaient en foule, et la Provence allait être privée de cet ornement de ses
« campagnes brûlées, lorsque M. de Polignac se tira
« d'affaire, en disant qu'on ne lui apportait que des
« cigales et qu'il voulait des cigaux, c'est-à-dire des
« mâles, parce qu'ils chantaient beaucoup plus fort
« que les femelles. »

Ces enfantillages et bien d'autres analogues ont rempli notre soirée, nous en avons rarement passé de plus gaie. Il était fort tard quand je suis rentré chez moi, et le vieux commandant de place que j'ai rencontré revenant d'une de ses rondes nocturnes où se déploie son active surveillance, m'a dit que jamais l'appartement de la princesse n'avait retenti d'éclats de rire de meilleur aloi. — Vous devez en être enchanté, commandant, cela simplifie votre besogne, car les prisonniers qui rient sont faciles à garder.



Mercredi, 8 mai.

La nuit a été excellente, et ce matin tout va bien.

Le télégraphe est muet et la princesse n'a pas l'air de remarquer son silence. Laissons donc là les affaires, oublions les bulletins. Voici notre conversation de ce matin. Il s'est agi, je ne sais à quel propos, du fameux carrousel donné par M^{me} la duchesse de Berry au pavillon de Flore, il y a quatre ou cinq ans, et qui fit tant de bruit à cette époque. Voici quelques particularités que j'ai notées :

« — Mon costume, dit la princesse, était copié sur
« un vieux tableau de la galerie du Palais-Royal, por-
« trait authentique de Marie Stuart. Mes cheveux
« relevés formaient une sorte de gros bourrelet arrondi,
« assez peu gracieux, j'en conviens, surtout pour moi,
« mais enfin je visais à l'exactitude historique. J'avais
« une petite couronne légère, placée en arrière, et sur
« laquelle j'avais fait monter les quatre Mazarins,
« valant au moins quinze cent mille francs. La mon-
« ture était si faible, que je craignais de perdre l'un
« ou l'autre de ces beaux diamants. Je portais en
« outre un magnifique collier de brillants. Ma robe
« en étoffe de soie à grands ramages était taillée car-
« rément sur la poitrine et le dos, le corsage était garni
« en hermine et faisait pointe par-devant. J'avais une
« grosse cordelière en diamants qui, par parenthèse, se
« brisa pendant le bal. Tout le devant de ma robe était
« recouvert d'une grande dentelle antique. J'avais des
« gants brodés et armoriés, des souliers de satin avec
« une rosette de diamants et des bas de soie brodés
« à grands coins.

« Les costumes avaient été dessinés par MM. Eug.

« Lami, Isabey et Duponchel. Les meubles, les tentures, tout était dans le style de l'époque et l'on eût pu se croire transporté aux noces du roi François II et de la reine Marie Stuart.

« M^{me} la Duchesse de X. était en Diane de Poitiers. Un peu avant l'ouverture du bal, un bel officier vint lui apporter je ne sais quel objet oublié par elle. Nous trouvâmes que ce monsieur avait un air passablement tendre, et nous taquinâmes la belle duchesse. Voici son histoire. C'est tout un roman. Mariée fort jeune à un vilain homme, sous tous les rapports, elle ne fut pas heureuse, tant s'en faut, mais une grandesse d'Espagne, un tabouret à la cour ! Enfin elle devint veuve ! Un jeune homme qui l'avait aimée jeune fille la demanda en mariage après l'année révolue de son veuvage. Elle lui répondit que, s'il quittait Paris pendant quatre ans et qu'il revint fidèle, elle consentirait à l'épouser. L'amoureux se soumit à cette épreuve. Il alla s'établir à Cadix, et pour occuper ses loisirs d'exilé, il se livra à des spéculations commerciales qui furent très heureuses. Les quatre ans expirés, il vint réclamer la foi promise, et le mariage eut lieu, en dépit de l'opposition de la famille qui ne voulait pas d'un simple baron, devenu négociant à ses moments perdus. La dame fit des démarches pour conserver son tabouret, et elle y parvint, car la grandesse d'Espagne ne se perd pas toujours par un nouveau mariage. Elle alla s'établir à Cadix. Elle a une petite fille et est parfaitement heureuse. Elle le mérite bien, car c'est une femme charmante sous tous les rapports.

« Il y avait M^{me} de S^t-A., jolie personne fort jeune, fort aimable, adorée de son cousin et le lui rendant parfaitement ; ces deux enfants nés des deux sœurs, à

« quelques mois de distance, et fiancés l'un à l'autre
« dès leur plus tendre jeunesse, se sont mariés de-
« puis. Ils étaient amusants à voir : la cousine n'avait
« d'yeux que pour le cousin et réciproquement, et la
« foule qui les entourait n'avait pas le pouvoir de les
« distraire de cette contemplation mutuelle.

« Il est à remarquer que ce bal se termina sans
« que l'on eût à regretter le plus petit accident. Je n'ai
« jamais vu tant de pierreries. M^{me} de XX. avait toutes
« les perles de la Dauphine, les miennes et beaucoup
« d'autres encore. Son costume en était brodé du haut
« en bas. D'autres femmes avaient aussi réuni plusieurs
« parures, les unes avaient adopté les rubis, d'autres
« avaient choisi les émeraudes, d'autres les topazes ;
« c'était vraiment éblouissant.

« Les hommes étaient fort bien. M. de Mesnard, en
« Coligny, avait un costume complet en velours noir
« brodé pareil ; il portait le grand collier du Saint-
« Esprit. Le duc de *** avait une armure magnifique
« en acier damasquiné. M. Eug. Lami avait pris le
« costume élégant du Poussin.

« Avant cette grande fête, j'en avais donné deux
« petites à titre d'essai. Il y avait des quadrilles ita-
« liens, napolitains, persans, chinois, etc. Quelques
« femmes essayèrent les jupons courts écossais, mais
« cela ne réussit pas. Tout le monde n'a pas la jambe
« assez bien faite pour la montrer ainsi. »

Il faut conclure de ceci, dit M. Deneux, que les
jambes écossaises sont irréprochables, et je leur en fais
bien mon compliment. Les femmes ont un instinct qui
leur interdit les modes désavantageuses, et, puisque
le jupon court est généralement adopté en Écosse, il
faut que les habitants de ce pays brillent par les
jambes. Que ne puis-je visiter Édimbourg !

Il s'est élevé à cette occasion une discussion fort gaie, mais dont la postérité sera privée, car elle est farcie de personnalités on ne peut plus compromettantes. Le cher confrère était en veine d'indiscrétions; Madame le provoquait, l'interrogeait, le poussait, et bien des oreilles parisiennes ont dû tinter. Il est évident que l'habitude de vivre auprès des femmes enceintes ou en couches, imprime au caractère du médecin une modification très notable; il devient nécessairement le confident d'une foule de petits secrets qui circulent au milieu de ce monde à part, et M. Deneux m'a présenté au plus haut degré ce type de l'homme-femme. Ceci soit dit sans blesser personne, bien entendu, car le cher confrère, ainsi placé sur la limite des deux sexes, peut être revendiqué également par l'un et par l'autre pour ses qualités excellentes; aussi j'ai besoin de dire ici qu'en signalant cette manière d'être, je ne prétends pas du tout en faire la critique? M. Deneux est essentiellement bon; ses plus grosses malices sont toujours empreintes d'une sorte de bonhomie naturelle qui en compense les petits inconvénients, et ses malades elles-mêmes lui pardonneraient facilement des griefs de cette nature.

Ce soir, on a fait les préparatifs nécessaires; M. Deneux et moi, nous allons coucher dans le salon. Ce rapprochement est devenu l'occasion d'un entretien fort gai; la princesse s'est écriée, au moment où nous allions la quitter :

« — Ah! vous allez passer la nuit si près de moi!
« Voilà d'étranges gardes du corps! Je crains bien que
« vous ne montiez la garde un peu longtemps. Allons,
« deux médecins dans le salon; un gendarme dans le
« corridor et Martin brochant sur le tout; voilà, de bon
« compte, quatre hommes dans mon appartement.

« C'est joli ! Me voilà couchée au milieu d'un régime ! Que dira-t-on de moi là-bas ? Je m'attends à être bien grondée !

— Oh ! madame, en pareil cas, c'est précisément le grand nombre qui sauve.

« — C'est égal, si vous faites du bruit, je me lèverai et j'irai jeter un pot d'eau fraîche dans votre lit. Papa Deneux, prenez-y garde ! il ne faut ni tousser, ni cracher, ni se moucher, ni surtout ronfler. Cela me rappelle que, dans mes courses en Vendée, on m'a souvent dit que je ronflais comme un homme. Cela n'est pas étonnant, car la fatigue était quelquefois si grande que je dormais en marchant, à cheval, partout où je me trouvais. A propos, on dit que le général ronfle comme une trompette. C'est une assez sottise musicale, mais on finit par s'y habituer. Sur-tout, Messieurs de la Faculté, soyez bien tranquilles, ne me réveillez pas, je vous en prie, car je ne dors déjà pas beaucoup. Bonsoir ! »

Et le brave M. Deneux se déshabille doucement, se couche en murmurant en guise de prière : *C'est un ange !* Et bientôt je l'entends dormir d'un sommeil paisible. *C'est un ange !* je ne dis pas le contraire ; les dernières journées que nous venons de passer forment un agréable contraste avec quelques-unes des précédentes. Je constate avec un grand plaisir les excellentes dispositions physiques et morales de M^{me} la duchesse de Berry, et je souhaite que cela dure. La princesse s'est levée aujourd'hui à midi ; elle ne s'est couchée qu'à huit heures. Elle a diné d'un bon appétit et le maître d'hôtel est venu dire au général que les nobles convives du pavillon avaient fait honneur au diner du gouvernement. Cependant le temps est très orageux ; cette disposition atmosphérique a occasionné

à Madame quelques spasmes pour lesquels M^{me} Hansler est venue réclamer mes conseils. Je ne dormais pas, grâce à ce charmant journal qui devient de plus en plus exigeant. En transportant mes pénates chez la princesse, je n'ai pas toutes mes aises, mais je n'ai pas renoncé à prendre des notes détaillées sur les incidents principaux de la soirée. La femme de chambre m'a trouvé écrivant au crayon et j'ai délivré une petite ordonnance qui, je l'espère, rendra le calme aux nerfs agités de notre royale malade.

~~~~~

Jeudi 9 mai.

La Faculté s'est levée de bonne heure, et cette première garde inutile ne nous a coûté aucun ennui. M. Deneux et moi, nous avons promptement regagné nos domiciles respectifs, et, à neuf heures, nous étions de retour auprès de M<sup>me</sup> la duchesse de Berry. Le baromètre est toujours au beau fixe. La conversation s'est engagée joyeuse, et voici quelques propos saisis au vol :

« — Papa Deneux, les chèvres ont-elles le mal de mer? »

— Je l'ignore, Madame. Mais permettez-moi de vous demander le but de cette question?

« — Parce que je désire beaucoup emmener avec moi ma petite Bibiche. Si cette pauvre bête est malade, elle pourra bien perdre son lait, et alors que deviendrons-nous? Il faudrait écrire au ministre de la marine pour avoir des renseignements sur ce point important. Comment la Faculté ne peut-elle répondre à cette question si simple? »

J'ai pris la parole pour dire que, très certainement,



la plupart des animaux embarqués à bord des vaisseaux souffraient du mal de mer : que les grands ruminants, comme bœufs et vaches, subissaient cette incommodité, et que, très probablement, les chèvres n'en seraient pas-exemptes.

« — Ni les docteurs non plus, je l'espère bien, s'écrie la princesse, car ce serait une grande injustice. Mais, en vérité, c'est bien humiliant pour eux de n'avoir pas trouvé un moyen de guérir ou du moins d'empêcher cette abominable maladie ! Je dirais presque que vous n'êtes bons à rien si vous ne m'aidiez pas si bravement à supporter les ennuis de ma prison. »

Madame nous a dit des choses aimables et j'ai vu, comme toujours en pareil cas, s'humecter l'œil de M. Deneux. La princesse a de nouveau exprimé le désir de nourrir son enfant, et comme elle craint, dit-elle, de n'être pas une très bonne nourrice, elle veut s'adjoindre une charmante petite chèvre blanche qui lui fournit son lait depuis environ six semaines. Bibiche est la favorite du pavillon ; elle a ses grandes entrées chez la princesse, et Bewis lui-même en est jaloux.

Les projets de départ commencent à se trouver à l'ordre du jour. Madame prend déjà quelques mesures ayant trait à cette grande affaire, et cet empressement quelque peu prématuré nous paraît d'un bon augure. Son esprit actif vit un mois à l'avance. Elle calcule les jours et parle de s'embarquer vers la mi-juin. M. Deneux ayant rappelé à la princesse que l'accouchement, suivant elle, doit arriver du 20 au 25 mai, il ne sera guère possible de partir quinze jours après. Il s'est établi sur ce point une discussion confuse dont je n'ai pu tirer aucun éclaircissement nouveau. Quoi qu'il en

soit, toutes les grandes affaires qui nous ont tant tourmentés dernièrement sont à peu près oubliées aujourd'hui. Madame semble s'être familiarisée avec cette affreuse constatation qui naguère lui faisait jeter les hauts cris. Il est vrai que, pour arriver à ce résultat, pour faire passer cette pilule, nous avons fait une terrible consommation de paroles, d'arguments, de distinctions, de précautions oratoires. Le succès obtenu prouve qu'il ne faut pas trop s'effaroucher du bruit en pareil cas.

Au milieu de cette conversation, la princesse m'a dit :

« — J'espère que je puis compter sur les égards  
« des autorités de Blaye! »

Je lui ai donné l'assurance que ces Messieurs, qui ont tous reçu ma visite, se borneraient à ce qui serait strictement nécessaire; que c'étaient des gens de bonne compagnie, pourvus de tout le tact désirable pour bien remplir une mission aussi délicate, et que sa bonne volonté, sur laquelle tout le monde comptait, aplanirait tous les obstacles, lèverait toutes les difficultés. J'ai ajouté que la patience qu'elle déploierait en ce moment critique aurait le double avantage de ménager sa santé et de rendre sa mise en liberté plus facile et plus prompte.

« — C'est ce que nous verrons, Monsieur l'avocat  
« du Conseil. Mais soyez sûr que, si vos charmants  
« ministres veulent me retenir ici, je leur ferai voir  
« qu'ils ont compté sans leur hôte! »

La princesse s'est levée à deux heures et couchée à sept, et, pendant ces cinq heures, elle ne s'est assise que pour dîner. M<sup>me</sup> Hansler dit que ce n'est pas naturel; que cette activité, cette légèreté, dans l'état où se trouve la princesse, a une signification quelconque,

et je suis fort de cet avis. Je crois que Madame accouchera bientôt, et M. Deneux est tout à fait de mon opinion. Je m'en suis expliqué avec M. le gouverneur et, hier et aujourd'hui, l'on a fait de grands préparatifs pour loger dans la citadelle la plupart des témoins désignés. Demain, tout sera prêt pour cela. A voir l'empressement des ouvriers, l'air affairé de beaucoup de gens, on sent que la clôture du drame est proche. Nos autorités de Blaye ne semblent pas du tout enchantées de ce changement de domicile; mais M. le comte d'Argout est fort pressant et le général n'a pas l'air de les plaindre. Nous allons nous trouver en nombreuse compagnie, ce qui me plaît assez, car, dans l'affaire qui nous occupe, j'ai toujours redouté l'isolement.

Une circonstance particulière m'a fait écrire à M. Orfila une longue lettre dont voici les passages principaux :

« .... Avant de venir à Blaye, je vivais très peu  
« dans le monde; je ne fréquentais que les hôpitaux,  
« les écoles et quelques réunions d'intimes où tout se  
« passait en famille. Je me suis trouvé tout à coup mêlé  
« à une affaire importante; j'ai reçu une mission grave  
« en elle-même et pouvant avoir des résultats sérieux  
« de plus d'un genre et pour beaucoup de personnes.  
« J'ai dû mettre tous mes soins à faire de mon mieux  
« ce que l'on exigeait de moi. Je suis parvenu à voir  
« tous les jours M<sup>me</sup> la duchesse de Berry, à lui ins-  
« pirer une sorte de confiance; mais, pour arriver à  
« ce point, il m'a fallu naviguer entre deux écueils.  
« Je voulais en même temps être agréable à la prin-  
« cesse et satisfaire le Gouvernement, prendre les  
« intérêts de ma malade sans négliger ceux du pays.  
« J'espère parvenir à ce double but.

« Lorsque je fus envoyé à Blaye, je me croyais  
« dans les meilleures dispositions pour y être bien  
« reçu. Jusque-là, en effet, j'avais professé une indif-  
« férence complète en matière politique. Je déplorais  
« l'abus du journalisme comme une vraie calamité, et  
« les excès de la presse me rejetaient vers la cen-  
« sure, comme les inconvénients de la liberté me con-  
« duisaient à l'absolutisme. Appliquant mon simple  
« bon sens à ces grands débats, je voulais rester en  
« dehors de tout mouvement. La médecine prenait  
« tout mon temps. Heureux de mon indépendance, je  
« ne voulais concourir au bien-être général que dans  
« mes attributions particulières, colorant ainsi mon  
« modeste égoïsme d'une teinte de raison.

« Vous m'avez fourni une belle occasion de sortir  
« de cette apathie; j'ai accepté la mission du Gou-  
« vernement avec le vif désir de me rendre utile.

« Reçu par la princesse, il me sembla beau de mo-  
« dérer ses préventions, de calmer ses colères, d'ob-  
« tenir enfin par persuasion ce que d'autres voulaient  
« emporter de vive force. Pour arriver à ce point, il  
« m'a fallu prouver par ma conduite, plus encore que  
« par mes paroles, que les intérêts de l'humanité  
« l'emportaient à mes yeux sur tous les autres, mais  
« aussi que ceux du plus grand nombre devaient être  
« préférés à ceux du plus petit. J'ai fait voir cons-  
« tamment que je me tenais toujours en dehors ou,  
« mieux encore, au-dessus de l'esprit de parti. En  
« toute occasion, le médecin a pris le pas sur l'homme  
« du Gouvernement; mais aussi, dès qu'il s'agissait  
« d'intérêts généraux, le citoyen prenait le premier  
« rang. Ce qui m'a le mieux réussi, c'est d'avoir dit,  
« dès le début, que ma règle de conduite était de ne  
« m'occuper que des intérêts physiques et matériels

« des individus, sans jamais entrer dans les discussions de principes. J'ai toujours laissé sans réponse ce qui pouvait m'entraîner loin de cette voie, abandonnant à M. le général Bugeaud la tâche, un peu rude, de redresser les erreurs de nos captifs.

« En agissant ainsi, on m'a considéré comme une puissance neutre, ayant le désir et la volonté d'être utile dans le cercle de mes attributions et bien décidé à ne pas sortir de là. J'ai dit et répété que je voulais concilier les intérêts de la princesse et ceux du Gouvernement, et que cela ne devait pas être difficile, puisque, en beaucoup de points, ces intérêts étaient les mêmes. J'ai fait bien des concessions aux exigences et aux caprices de Madame, mais sans jamais aller au delà des limites que je m'étais tracées. J'ai acquis la conviction que, pour réussir à Blaye, il fallait surtout savoir écouter ceux qui parlent beaucoup, ce qui est difficile, car on cède aisément au désir de prouver aux gens qu'ils ont tort. J'ai pu résister à cette tentation. Peut-être a-t-on pris mon silence pour une approbation ; mais j'ai laissé à mes actes le soin de démentir ce jugement. J'ai déclaré cent fois que je ne me mêlais que de ce qui me regardait et que je n'aimais à parler que de ce que je savais. La médecine, la littérature, l'histoire naturelle et un peu de beaux-arts, voilà mon lot. Pour le reste, j'écoute, prêt à faire mon profit de ce que je trouve bon et juste, mais lent à me décider. Car, en politique surtout, les plus belles théories ne valent pas, à mes yeux, le moindre fait. C'est à l'œuvre que je juge, et non sur la foi de personne, etc. »

Cette longue épître avec sa tournure apologétique, m'a paru nécessaire, surtout à l'égard de M. le comte d'Argout qui ne paraît pas aussi bienveillant que je le

désirerais. Le ministre de l'intérieur, sous le couvert duquel je mets souvent mes lettres à M. Orfila, verra sans nul doute celle-ci, et je suis bien aise de plaider ma cause par devant Sa Seigneurie. Si je puis contribuer à donner une meilleure opinion d'un membre quelconque de la Faculté, je croirai avoir fait une œuvre méritoire; du reste, ce n'est pas la première fois que je cherche à édifier M. d'Argout sur ce chapitre intéressant.

Ce soir, à huit heures, le cercle était complet dans la chambre de M<sup>me</sup> la duchesse de Berry, et, après quelques menus dires, nous avons entamé un sujet inépuisable de conversations intimes. Les enfants, leurs grâces, leur malice, leur santé, leur développement, leur caractère, etc., il y avait de quoi remplir la soirée. Madame nous a beaucoup parlé de sa jeune famille.

« — Louise est bonne et douce, gentille, propre, « très soigneuse. Elle aime la toilette et elle a beau- « coup de goût. Madame la Dauphine l'aime tendre- « ment et ma fille le lui rend bien. Ce sera certaine- « ment une jolie femme et qui saura se faire aimer de « tout le monde. Son frère (le duc de Bordeaux, ou « Henri, comme l'appelle Madame) est un gros garçon « sans souci, paresseux et fort sale; il ne se décide à « s'habiller un peu proprement que quand il a l'espoir « de voir quelques jeunes demoiselles. Il aime les « chevaux et les armes, mais il est peureux, ou du « moins plus prudent qu'on ne l'est ordinairement à « son âge. »

Une transition quelconque nous a conduits à je ne sais combien d'histoires lamentables. Madame en possède une collection complète qu'elle raconte avec une vivacité singulière. En voici quelques-unes :

« — Les enfants sont vraiment terribles, et l'on doit  
« les surveiller sans cesse. Un petit garçon voulant  
« imiter Polichinelle qui étrangle son chat, joue si  
« bien avec son petit frère, qu'il l'étrangle tout à fait.  
« Une troupe de gamins jouait à l'enterrement. Une  
« fosse est creusée dans le sable, une toute petite fille,  
« qui faisait la morte, est placée dans ce trou, recou-  
« verte de sable et si bien enterrée qu'on la retire de  
« là suffoquée; l'imitation a été complète. »

M: Deneux nous raconte comme quoi une petite fille fit un jour un terrible usage de ciseaux à l'endroit d'un jeune frère qui faisait *pipi* au lit. La mère, voulant effrayer le délinquant, l'avait menacé, à la première rechute, de lui couper je ne sais quoi, et la petite scélérate, pleine d'un beau zèle, s'empressa d'exécuter la promesse faite si imprudemment. Je gaze ce récit sans pouvoir affirmer que le cher maître ait pris beaucoup de ménagements pour faire passer cette historiette chirurgicale.

Et nous voici lancés dans une série d'aventures bien plus épouvantables : la fille Cormier, et autres terribles folles jouant du couteau au détriment de pauvres innocentes créatures, ont fait les frais d'une narration horripilante. La princesse paraît assez portée à considérer ces meurtres exécrables comme des actes insensés, sans motif et sans but, véritables impulsions brutales d'une nature malade. Mais elle n'admet plus ces causes intérieures quand il s'agit du crime de Papavoine :

« — Celui-là était un scélérat poussé par des mains  
« coupables. On ne m'ôtera jamais de la pensée que  
« ces deux pauvres enfants égorgés n'ont pas été vic-  
« times d'une erreur. On avait cru qu'ils appartenaient  
« à une grande famille et l'on saura quelque jour le mot

« de cet énigme; les sociétés secrètes, les francs-  
« maçons, les carbonari qui agissaient dans l'ombre,  
« avaient des esclaves prêts à frapper quiconque était  
« désigné à leurs poignards. »

Madame déploie de grandes sévérités à l'égard de ces pauvres francs-maçons qui, suivant moi, n'ont pas fait grand'chose pour cela. Nous avons amplement disserté sur les mystères du Grand-Orient que Madame s'obstine à prendre tout à fait au sérieux.

Puis sont survenus les fous que la princesse aime à visiter, bien qu'ils lui causent une frayeur extrême. Elle a vu dans ses voyages en France et ailleurs, une multitude d'hôpitaux et de maisons consacrées au traitement des aliénés, et à cette occasion, M. Deneux, un peu plus discret que de coutumè, m'a raconté, dans le tuyau de l'oreille, une petite histoire que je voudrais bien consigner ici, quoique, à vrai dire, je ne sache pas trop comment m'y prendre pour aborder ce sujet scabreux. Je ne suis pas assez poète pour me prévaloir du *quid libet audendi*; notre terrible langue, qui brille surtout par la clarté, ne me permettra pas d'envelopper le fait d'une nébulosité germanique, et cependant il serait fâcheux de laisser dans l'oubli une anecdote si réjouissante. Nos bons aïeux n'y mettaient pas tant de façons, et la reine Marguerite de Navarre nous aurait narré la chose sans sourciller; les belles dames du xvi<sup>e</sup> siècle ignoraient la pruderie dont se parent leurs arrières petites-filles; la *maladie de peau*, connue sous le nom de *pudeur*, n'existait pas encore parmi les gens du grand monde, et M. Deneux, à qui l'on coupe si souvent la parole, n'aurait pas eu à se plaindre de ces interruptions qui l'étonnent toujours.

Donc, voici la chose : Une grande dame, bien accompagnée, visitait un établissement d'aliénés. Elle inter-



regardait tour à tour ceux qui se promenaient dans le préau, écoutant curieusement les discours biscornus que provoquaient ses questions. Un homme jeune encore et de bonne mine, suivait le groupe visiteur et paraissait regarder en pitié ses compagnons d'infortune.

La dame s'approche et lui demande pour quelle cause il est retenu dans l'hôpital. — Pour peu de chose, Madame, et vous pourriez me sortir de cette prison. — Mais encore, de quoi s'agit-il ? — Voici le fait : Un de mes amis se mariait ; il vint me prier de lui prêter un objet indispensable en pareil cas. Je ne voulais pas y consentir, mais il insiste, promet une restitution prompte, dans les vingt-quatre heures, et j'ai la faiblesse d'y consentir. Je suis resté huit jours sans avoir de ses nouvelles et quand enfin il s'est décidé à me rendre ce que je lui avais confié, voici dans quel état il me l'a remis.

Cette tirade, débitée avec un sang-froid merveilleux, se termina par un geste qui servit de commentaire au récit. Le jeune homme, entr'ouvrant la vaste capote dans laquelle il se drapait, fit voir à la belle questionneuse une chose que l'on tient habituellement cachée, et tout cela fut dit et fait si lestement, si naïvement, que le dénouement arriva d'une façon aussi prompte qu'imprévue.

J'ai été surpris de l'absence de curiosité de la princesse. Quand, par hasard, M. Deneux me communique quelque chose de ce genre, Madame insiste pour avoir sa part de la confidence, mais dans cette occasion, il n'en a point été ainsi. Je saurai plus tard quelle est la victime des intempéries de ce fou et s'il y a lieu, j'en ferai part au public. Je fais grand cas de ces histoires de haut goût dont la gaieté française a toujours su tirer un si bon parti.

Vendredi 10 mai.

C'est aujourd'hui le grand jour, Madame est accouchée, la constatation est faite; M. Deneux a déclaré la naissance et le nom du père de l'enfant; tout s'est passé à merveille et je puis parler de ces choses *quæque vidi et quorum pars magna fui*. Récapitulons les mille incidents de cette grande journée.

Dans la nuit de jeudi à vendredi, M<sup>me</sup> la duchesse de Berry avait éprouvé une légère incommodité. Cette nuit, vers deux heures et demie, le même accident s'est reproduit, et la princesse, qui s'était levée, a ressenti tout à coup une violente douleur qui lui a permis, à grand'peine, de regagner son lit en appelant M<sup>me</sup> Hansler. Elle a dit à sa femme de chambre :

« — Appelez ces messieurs, je vais accoucher.  
« Surtout que M. Dubois n'entre pas chez moi de  
« force. »

M<sup>me</sup> Hansler, à demi-vêtue, a ouvert aussitôt la porte du salon en criant : — « Dépêchez-vous, messieurs. Monsieur Deneux, Madame va accoucher, Madame demande que M. Dubois n'entre pas de force dans sa chambre ! »

Réveillé aussitôt, je saute hors du lit, et tout en passant un pantalon, je cours à la porte du corridor, je frappe avec force et je crie aux gardes de prévenir le général. Je rentre dans le salon, où je trouve M. Deneux se débattant contre un pantalon rebelle; je lui prête quelque secours et nous entrons ensemble dans l'appartement de la princesse.

M. Deneux ne peut parvenir à compléter son costume. Il essaye, mais en vain, de serrer sa ceinture, le vêtement indispensable retombe toujours sur ses

jarrets tremblants, et le cher maître, dans son trouble profond, répète à chaque tentative nouvelle : « J'en demande bien pardon à Madame ! »

La princesse rit un peu de la bizarre figure de son fidèle, puis elle nous dit :

« — Je viens d'éprouver une vive douleur, j'ai cru que c'était une indigestion. Je vais accoucher bientôt, j'en suis certaine. »

M. Deneux, à peu près culotté, découvre la princesse, et nous constatons en effet que la chose est imminente. Le cher maître engage Madame à retenir ses douleurs, à ne faire aucun effort, et il agit lui-même conformément à ces recommandations.

Quelques minutes s'étaient écoulées et pendant ce temps, le général, le commandant de place et quelques officiers de service étaient entrés dans le salon. M. Dubois, qui est arrivé presque en même temps que ces messieurs, pénètre dans la chambre de la princesse et se place derrière un paravent qui masque en partie la porte de communication existant entre la chambre et le salon. M<sup>me</sup> la duchesse de Berry n'a pas vu ce mouvement du célèbre chirurgien ; je me tenais devant elle de manière à l'empêcher de savoir ce qui se passait dans la direction du salon.

Une douleur nouvelle se déclare, mais elle est peu vive. Des messagers ont été expédiés aux remparts, à la porte Dauphine, et bientôt nous entendons retentir trois coups de canon (signal convenu pour avertir les témoins qui sont dans la ville). La princesse, qui, dans ce moment même, était en proie à une douleur aiguë, manifeste une grande surprise de cette explosion formidable ; elle me demande en criant ce que cela signifie. Je le lui dis aussitôt en ajoutant : « Calmez-vous, Madame, et d'ailleurs, vous devez y être habituée,

l'enfant d'une Altesse Royale ne peut naître sans que l'on tire le canon en son honneur ! »

M. Deneux s'oppose toujours à l'accouchement ; nous supplions la princesse de se modérer autant que possible ; elle demande avec inquiétude si ce retard ne peut pas nuire à son enfant ; s'il ne va pas être étouffé. On la rassure. Il se faisait un peu de bruit dans le salon, Madame paraît s'en tourmenter et elle me dit avec beaucoup de vivacité :

« — Je vous en prie, Monsieur Ménière, dites au général de ne pas faire entrer M. Dubois ; tout ira bien, nous n'aurons pas besoin de lui. »

« — Calmez-vous, Madame, M. Bugeaud vous entend parfaitement, vos vœux seront remplis soyez en sûre. » Je me tenais toujours devant la princesse, de façon à lui dérober la présence des personnes qui se trouvaient à l'extrémité de la chambre.

Cependant nous avions gagné ainsi plus d'un quart d'heure, mais l'événement touchait à son terme et M. Deneux me fit constater en même temps que lui les diverses phases de ce drame mystérieux. Madame recevait nos soins avec une bienveillance parfaite et bientôt les vagissements du nouveau-né se firent entendre. Et comme ses cris étaient assez forts, M<sup>me</sup> la duchesse de Berry s'écria :

« — Oh ! mon Dieu, il crie bien fort, serait-ce un garçon ? »

Un coup d'œil m'avait appris que l'enfant était une fille ; je laissai M. Deneux donner cette bonne nouvelle à sa royale cliente et Madame reprit avec exaltation :

« — Je vous l'avais bien dit, messieurs les savants. Eh ! bien, me croirez-vous une autre fois ? »

Il était alors trois heures vingt minutes du matin.

M. Deneux donna les soins nécessaires à l'enfant et le remit aux mains de M<sup>me</sup> Hansler. Dix minutes plus tard, la princesse était complètement sortie de cette crise violente et nous avions la satisfaction de ne plus rien redouter de ce côté.

J'entrai alors dans le salon pour donner avis au général de la situation favorable de la mère et de l'enfant. M. Bugeaud me dit avec une émotion qui me frappa :

« Docteur, si vous le jugez convenable, faites savoir à M<sup>me</sup> la duchesse de Berry que j'ai reçu une dépêche ministérielle qui lui fera plaisir.

Je rentrai aussitôt dans la chambre de l'accouchée et je m'acquittai de cette agréable commission avec tous les ménagements convenables. Madame en parut enchantée.

Un instant après, elle témoigna le désir de voir M<sup>me</sup> d'Hautefort. Le valet de chambre alla prévenir la comtesse, qui arriva au bout de quelques minutes. L'entrevue m'a semblé un peu froide, ce qui tient peut-être à ce que la noble dame n'ayant jamais eu d'enfants, a la fibre maternelle fort peu développée. (1).

Au milieu du mouvement que nécessite la circonstance où nous nous trouvons, la princesse ayant aperçu dans le salon, dont la porte est ouverte, un pan de l'habit brodé du général, me dit avec beaucoup de naturel :

« — C'est M. Bugeaud que je viens de voir. Dites-lui d'entrer, si cela peut lui être agréable. »

(1) M<sup>me</sup> d'Hautefort a été mère de deux petites filles mortes en bas âge. Ce malheur a attristé toute sa vie.

Cette note a été écrite au crayon par M<sup>me</sup> la comtesse de Boigne, sur mon manuscrit.

Dr P. M.

J'allai aussitôt prévenir le gouverneur, qui entra dans l'appartement et s'approcha avec discrétion du lit de la princesse. M<sup>me</sup> la duchesse de Berry lui tendit la main et lui dit en propres termes :

« — Général, vous le voyez, j'ai appelé aussitôt que j'ai senti la première douleur. J'espère que tout ira bien. »

Le général lui en donna l'assurance, et, tirant de sa poche la dépêche télégraphique arrivée hier soir, à la nuit tombante, il lui en lut une partie, ce dont Madame le remercia vivement.

Au moment où le gouverneur se retirait en saluant la princesse, Son Altesse Royale lui dit avec beaucoup d'abandon :

« — Général, vous aviez deux filles, en voici une troisième ! »

M. Bugeaud revint alors auprès du lit de la princesse, l'engagea à se calmer et à prendre bien soin de sa santé.

Pendant cette entrevue, qui ne dura que quelques minutes, M. Deneux et moi, nous nous occupions du nouveau-né qui nous parut vivace. M<sup>me</sup> la duchesse de Berry suivait nos mouvements, et elle s'écria :

« — C'est une fille ! Il sera bien content, lui qui désirait tant une fille ! J'avais beau lui dire que j'en étais sûre, il était aussi incrédule que ces Messieurs de la faculté. Sur ce chapitre-là, je prétends en montrer à tous les docteurs ! »

Tout cela fut dit gaiement, avec un entrain remarquable ; il y avait même de l'exaltation, comme cela se rencontre souvent en pareil cas. Les paroles de la princesse, dans cette circonstance critique, se rapportaient toutes à ce personnage inconnu, à ce mari dont le souvenir paraissait la préoccuper uniquement.

Sur ces entrefaites, tous les témoins étaient arrivés et l'on avait terminé les préparatifs de la cérémonie future. J'en donnai avis à la princesse qui dit :

« — Tout est prêt; faites entrer ces messieurs. »

M<sup>me</sup> d'Hautefort, assise dans un fauteuil, se tenait au pied du lit de la princesse; l'enfant nouveau-né, bien emmailloté, reposait sur un grand oreiller placé au milieu du lit de sa mère. M<sup>me</sup> Hansler était à la tête du lit, M. Deneux et moi, nous nous tenions debout près de Madame, et M. Dubois avait conservé sa place derrière le paravent.

Le général, averti par moi, entra aussitôt dans la chambre. Il était suivi du président du tribunal de Blaye, du sous-préfet, du juge de paix et de plusieurs autres personnages. Ces Messieurs, après avoir salué Son Altesse Royale, se rangèrent en demi-cercle à une certaine distance du lit de la princesse, et alors le président du tribunal, faisant quelques pas en avant, salua profondément Madame et lui dit :

— Est-ce bien à M<sup>me</sup> la duchesse de Berry que j'ai l'honneur de parler? — Oui, Monsieur, répondit la princesse. — Madame est-elle bien Marie-Caroline, princesse royale des Deux-Siciles, duchesse de Berry? — Oui, Monsieur; c'est bien moi, répondit encore la princesse.

— L'enfant que je vois là, placé sur votre lit, est-il né de vous, est-il bien le vôtre? — Oui, Monsieur. — Quel est son sexe? — C'est une fille. D'ailleurs, Monsieur, j'ai chargé le docteur Deneux de faire la déclaration de naissance.

Ce dialogue terminé, tous les témoins saluèrent de nouveau la princesse et se retirèrent dans le salon. Madame leur rendit leur salut et nous dit qu'elle était satisfaite des procédés polis de ces Messieurs. Un

instant après, j'étais dans le salon, au milieu de ces témoins, qui se félicitaient entre eux de la manière dont l'affaire s'était accomplie. Les deux camps étaient également satisfaits.

Cette terrible constatation qui nous a tant agités, qui a soulevé tant d'orages, qui a nécessité tant de dépêches télégraphiques ou autres, qui a exigé de nous tant de paroles, d'arguments, s'est effectuée aussi simplement que possible. Celui-là était un grand philosophe qui a dit le premier : *Tout vient à point à qui sait attendre*. Je n'ai pu m'empêcher de citer ce proverbe à Son Altesse Royale, et son sourire m'a prouvé qu'elle en reconnaissait la justesse. O sagesse des nations ! on devrait toujours vous consulter avant d'agir.

Quelques instants plus tard, la princesse dit à M. Deneux :

« — Quand on fera la déclaration de naissance, vous nommerez le père de mon enfant. Je désire que son nom soit inscrit sur le procès-verbal. »

En disant cela, M<sup>me</sup> la duchesse de Berry a pris sous son traversin un papier plié et elle l'a remis à son accoucheur. Le cher maître le déplia aussitôt, le lut et témoigna par un mouvement de tête et de bras la vive satisfaction que lui causait cette lecture. M. Deneux se plaça devant le bureau de la princesse pour faire une copie de ce document précieux.

M<sup>me</sup> d'Hautefort, qui assistait à cette succession de petites scènes d'intérieur, m'a paru très étonnée de ce dernier fait. Tout en elle indiquait la surprise, l'émotion, la curiosité. Il m'est impossible de croire que la dame d'honneur fût dans le secret de cette révélation si intéressante.

J'allai faire part de ce grave incident au général



Bugeaud, qui m'a paru fort enchanté de la tournure que prenait cette affaire : tout marche à merveille ; les difficultés de la position s'aplanissent d'elles-mêmes, les déclarations précédentes vont se trouver confirmées de la manière la plus complète, et si M. d'Argout n'est pas pleinement satisfait, il faudra vraiment qu'il soit bien difficile à contenter.

Toutes ces petites particularités se succédaient rapidement. Un peu avant quatre heures, tous les témoins étant rassemblés dans le salon ; M. Deneux lut à haute et intelligible voix la déclaration suivante :

— Je déclare que Son Altesse Royale Marie-Caroline, Madame, duchesse de Berry, épouse en légitime mariage du comte Hector Lucchesi-Palli, des princes de Campo-Franco, gentilhomme de la chambre du roi des Deux-Siciles, domicilié à Palerme (Sicile), ledit comte absent,

Est accouchée, le 10 mai 1833, à trois heures vingt minutes du matin, d'un enfant du sexe féminin. Les prénoms de l'enfant sont Anne-Marie-Rosalie.

Signé : *Docteur DENEUX.*

Le procès verbal de constatation a été rédigé séance tenante par l'un des témoins. La pièce lue par mon cher confrère a été insérée textuellement dans l'acte en question et, la rédaction terminée, le tout a été lu, relu, collationné avec la plus scrupuleuse attention et l'on a procédé à la signature de ce document historique. Le général gouverneur a signé le premier, puis sont venus le président du tribunal, le sous-préfet de l'arrondissement, le procureur du roi, le commandant de la garde nationale de Blaye, un des adjoints au maire, et enfin M. Dubois, M. Deneux et moi.

Toutes ces affaires terminées à la satisfaction géné-

rale, chacun se retira et nous restâmes, M. Deneux et moi, auprès de la princesse. Nous lui avons donné tous les soins qu'elle réclamait sa position ; puis elle a été recouchée et nous l'avons dorlotée de notre mieux. Elle se laisse faire volontiers et nous remercie de ces petites attentions si douces aux pauvres femmes, en pareille occurrence. M<sup>me</sup> Hansler natte les cheveux de Madame, la coiffe ; je lui fais boire un bouillon et bientôt, assis auprès du lit de notre malade, nous nous mettons à jaser, comme si de rien n'était, comme nous le faisons hier soir, à six heures d'intervalle tout au plus, et l'on ne s'imaginerait jamais que Madame est accouchée, si M<sup>lle</sup> Anne-Marie-Rosalie Lucchesi-Palli ne nous favorisait de son ramage glapissant. M<sup>me</sup> Hansler, au comble de la joie, berce la petite fille, lui fait boire un peu d'eau sucrée, et tout semble pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Le docteur Pangloss avait bien raison !

Le petit volume de l'enfant, son peu de longueur, la rareté de ses cheveux, le peu de développement de ses ongles, nous portent à penser que l'accouchement est prématuré. La princesse affirme qu'elle est en avance de quinze jours. C'est le plus petit des enfants qu'a eus Son Altesse Royale, et M. Deneux, qui avait sur cette grossesse des renseignements précis, m'avait dit vingt fois que, tout bien calculé, l'accouchement normal devait se faire du 20 au 25 de ce mois de mai.

La princesse affirmait qu'elle dépasserait cette époque, à moins qu'elle n'avancât d'une semaine comme cela lui est déjà arrivé une fois. L'examen attentif de l'enfant confirme ces assertions.

A huit heures du matin, M. le curé de Blaye est venu ondoyer la petite fille, mais sans lui imposer les prénoms convenus. Cette petite cérémonie s'est faite

dans le salon et sans autres témoins que nous. M. de Brissac est sorti de son appartement au moment même où s'accomplissait cet acte religieux. Il a manifesté une grande surprise, non moindre que celle que j'ai remarquée chez M<sup>me</sup> d'Hautefort, lorsqu'il a connu la déclaration de naissance faite par M. Deneux en présence des autorités, et tout me porte à croire que M<sup>me</sup> la duchesse de Berry n'avait pas fait de confiance à ses compagnons de captivité. La chose semble singulière, mais elle me paraît certaine.

Depuis cinq heures jusqu'à huit, Madame a dormi d'un profond sommeil. Les cris de l'enfant et tous les bruits du dehors (quelque soin que l'on prenne, il y en a toujours) ne l'ont pas réveillée. M. Deneux me dit que cette sorte d'engourdissement s'est manifesté à la suite de toutes les couches de la princesse. Elle ne sort de cet état que pour raisons majeures, prend alors un verre d'eau sucrée, un bouillon, remet la tête sur l'oreiller, nous dit en souriant : « Bonsoir, la compagnie... » Et quelques minutes plus tard elle dort d'un profond sommeil.

Cette petite scène s'est reproduite plusieurs fois dans la journée. Cependant, à midi, il a fallu secouer ces bienfaisants pavots pour écouter la lecture de l'acte de naissance, rédigé et inscrit sur le registre de l'état civil par M. le maire de Blaye en personne.

Ce travail s'est effectué dans le salon, en présence de beaucoup de témoins, et quand il a été achevé, le magistrat municipal est venu dans la chambre de la princesse et a reçu la déclaration de M. Deneux. Elle a été transcrite sur le registre et l'acte tout entier, dans lequel M. Dubois et moi nous figurons comme témoins, a été lu par le maire. M<sup>me</sup> la duchesse de Berry a été interpellée de déclarer si tout ce qui était contenu dans

cette pièce était la vérité, et elle a dit très nettement :

« — Oui, c'est bien la vérité, et je donne à ma fille  
« les noms d'Anne-Marie-Rosalie. »

Cet acte de naissance vient à la suite de celui du fils d'un pauvre pêcheur né d'hier. Étrange rapprochement ! Les plus singuliers hasards ont fait naître à Blaye la fille d'une princesse de sang royal, et le registre de l'état civil, qui est l'expression la plus complète de l'égalité devant la loi, place à la suite l'un de l'autre des enfants dont le sort doit différer de tout point.

Ainsi que je l'ai dit, M. Dubois et moi nous avions seuls qualité pour servir de témoins dans cette circonstance ; aussi figurons-nous dans l'acte de naissance avec tout le détail nécessaire. Si quelque jour la postérité a besoin de savoir mes nom et prénoms, mon âge, mes titres, elle trouvera l'indication la plus précise de toutes ces choses dans le contexte de cette pièce authentique.

Dans l'après-midi, M<sup>me</sup> la duchesse de Berry a repris son somme un moment interrompu. Je suis entré plusieurs fois dans sa chambre, et j'ai trouvé M<sup>me</sup> Hansler remettant tout en ordre sans craindre de réveiller sa maîtresse. J'ai profité de ce moment de répit pour écrire à M. le ministre de l'intérieur une longue épitre dans laquelle je lui donne le détail circonstancié de toutes les particularités de cette journée mémorable. Tout se sait déjà à Paris. Le télégraphe a joué dès que le jour l'a permis, et très probablement le *Moniteur* de demain annoncera cette grande nouvelle. Il est probable qu'elle excitera une grande rumeur parmi les journaux opposants. Je suis curieux de voir les articles de nos incrédules.

J'ai fait une visite à M<sup>me</sup> d'Hautefort. Il a été ques-

tion de tous les incidents de la matinée. La noble dame a sans doute reçu quelques renseignements sur le comte Hector Lucchesi-Palli, car elle me dit que ce personnage appartient à l'une des plus illustres familles de la Sicile. M<sup>me</sup> d'Hautefort m'a donné l'assurance qu'elle était très décidée à rester à l'écart, qu'elle ne nierait rien, qu'elle ne démentirait aucune déclaration, et que tout ce qu'elle avait pu dire jusque-là devait être considéré comme non venu. M. de Brissac n'a pas reparu depuis ce matin. Il se tient renfermé dans son appartement, heureux du seul espoir de nous quitter bientôt.

M. Deneux et moi, avec l'aide des femmes de chambre, nous nous chargeons de la garde de la nouvelle accouchée. Le cher maître est fatigué des émotions de cette laborieuse journée ; il se met au lit à sept heures, me laissant le soin de diriger la mère et l'enfant jusqu'à demain.

Deux fois dans la soirée, M<sup>me</sup> la duchesse de Berry a présenté le sein à sa fille, mais sans succès.

La petite Anna (c'est ainsi qu'on la nomme) est faible et reste assoupie.

J'ai employé une partie de la nuit à écrire de longues lettres à M. Orfila et à quelques intimes. C'est un moyen de tuer le temps quand il m'en reste ; mais, à vrai dire, il ne m'en reste presque jamais. Mon journal est là, toujours béant, toujours affamé, exigeant, insatiable, et jamais je n'ai fait une telle consommation de plumes. La tâche que je me suis imposée est quelquefois un peu lourde à remplir ; mais un temps viendra où je serai heureux de retrouver ces incidents singuliers, ces nouvelles intéressantes, ces faits bizarres, ces anecdotes inédites ; aussi je persévère avec ardeur dans l'accomplissement quotidien de mon travail d'his-

toriographe. Je veux toujours prendre les événements sur le fait, les consigner dans ce mémorial au moment même où ils éclosent, et j'imagine que les heures consacrées à cette œuvre n'auront pas été perdues.

Ce soir, à dîner, tout le monde a paru content. Le général m'a donné une cordiale accolade. Mon vénérable maître, le professeur Dubois, m'a remercié de la petite manœuvre au moyen de laquelle j'ai dérobé à la princesse la présence de son ennemi; il a parfaitement saisi mon intention et il est enchanté du succès qui a couronné nos efforts. Il se propose, je crois, de nous quitter dès demain. Le sol de Blaye lui brûle les pieds. Cette liberté en perspective l'a rajeuni subitement. M. Deneux, tout triomphant, nage dans l'empyrée, tout le monde paraît enchanté; car je ne dis rien de certains sceptiques qui argumentent sur le compte de M. Lucchesi-Palli.



Samedi 11 mai.

La nuit a été excellente et je n'exagère pas en disant que la princesse a dormi plus de vingt-quatre heures depuis le moment où elle est accouchée. Cette somnolence la restaure; toutes les fonctions mises en jeu dans cette circonstance grave, s'accomplissent avec une régularité merveilleuse et la malade dit que bientôt elle se réveillera guérie.

Ainsi que je l'ai dit, nous faisons bonne garde auprès de la princesse. Elle n'a pas voulu qu'on plaçât près d'elle quelque visage inconnu, et notre service bien organisé, lui convient à merveille. Nos soins sont reçus avec une gratitude extrême. La malade est d'une docilité parfaite. Le général a donné

les ordres les plus précis pour qu'aucun bruit de la citadelle ne puisse troubler le repos de M<sup>me</sup> la duchesse de Berry, et elle se montre fort reconnaissante de ces bons procédés de M. le gouverneur.

M. Gintrac, qui n'a pas voulu assister à l'accouchement, est arrivé ce matin et a visité la princesse avec nous. Nous avons sérieusement examiné la grande question de l'allaitement maternel, et le cher confrère de Bordeaux me paraît très médiocrement flatté de ce projet. Les tentatives faites jusqu'à cette heure n'ayant été couronnées d'aucun succès, M. Deneux a écrit dès ce matin pour faire venir de Paris un assortiment complet de biberons, bouts de sein et autres ustensiles analogues. Je profite de l'occasion pour demander un certain nombre d'exemplaires de son fameux rapport à l'Académie Royale de médecine sur ces charmantes inventions modernes. M. Gintrac, à qui il a communiqué ses vues à ce sujet, me paraît tout crispé en l'entendant discuter cette haute question de nourrices ; un peu plus tard il m'en a même parlé avec un certain degré d'amertume. N'est-il pas singulier, dit-il, de voir Madame prendre ce soin de cet enfant..... lorsqu'elle n'a pas nourri Henri V !

Dans l'après-midi, Madame qui est complètement réveillée, s'occupe déjà de sa principale affaire. Elle m'a chargé de dire à M. le général Bugeaud, pour qu'il en fasse part au Gouvernement, que son plus grand désir est de se rendre à Palerme en bateau à vapeur. Dans le cas où on ne pourrait pas lui accorder cette faveur, elle demanderait alors qu'on la fasse conduire jusqu'à Bayonne. Elle s'engagerait à traverser une partie de l'Espagne pour aller directement à Barcelone et s'embarquer là pour gagner la Sicile. Elle préfère de beaucoup cette voie au trajet de Bordeaux

à Cette, à travers les départements du Midi. La princesse demande en outre que l'on permette à M. le comte de Mesnard de revenir auprès d'elle. Elle a des arrangements à prendre, des affaires à régler ; la présence de ce personnage lui est absolument indispensable.

Tous les hôtes du pavillon se sont mis en frais de style épistolaire, et comme ces dépêches, d'après les conventions, ne peuvent être envoyées cachetées, il en résulte que l'on en parle librement. Le secret ne peut exister ; aussi chacun dit ce qu'il écrit, et j'ai su de M<sup>me</sup> la comtesse d'Hautefort que sa lettre adressée à M<sup>me</sup> la princesse de Bauffremont, contient des détails précis sur l'accouchement de M<sup>me</sup> la duchesse de Berry et sur son mariage avec M. le comte Hector Lucchesi-Palli.

M. de Brissac, beaucoup moins explicite sur le premier point, ne prononce pas le mot d'accouchement, mais il dit dans sa lettre à M<sup>me</sup> la comtesse de Brissac, que la princesse est aussi bien portante qu'on peut l'être dans sa position. Il entre dans des détails assez circonstanciés sur M. Lucchesi-Palli, sur sa famille, et ces renseignements sont de nature à satisfaire la curiosité des personnes que cela intéresse.

M. Deneux m'a fait part de tous les points principaux de la longue lettre qu'il a écrite à M<sup>me</sup> Deneux. Il raconte l'accouchement sans omettre un seul des incidents qui se sont présentés à notre observation, et il invite sa femme à communiquer sa lettre à toutes les personnes que cela peut intéresser. Le cher maître manifeste beaucoup d'inquiétude au sujet de cette épître si importante ; il craint qu'elle n'arrive pas à son adresse, que le Gouvernement s'en empare, et il me déclare qu'il lui sera difficile de dormir tranquille



jusqu'au moment où il aura reçu la réponse de M<sup>me</sup> Deneux.

Ce soir, je me suis trouvé seul pendant une heure avec M<sup>me</sup> la duchesse de Berry, et M. le comte Hector Lucchesi-Palli a fait presque tous les frais de notre conversation. Madame m'a dit que ce personnage intéressant avait à peu près trente-six ans, qu'il était grand, brun et très beau. Elle le connaît depuis son enfance. Son père, qui a été premier ministre du roi de Naples et même vice-roi de la Sicile, était très intimement lié avec le grand-père de la princesse, et les deux enfants ont souvent joué ensemble. Sa famille est des plus illustres du royaume des Deux-Siciles. Elle descend de ces fameux barons normands qui firent la conquête de ce pays dans le x<sup>e</sup> siècle.

Madame m'a raconté à ce sujet une espèce de légende dont la portée vraiment historique est surchargée d'accessoires romanesques. Ainsi, Tancred, compagnon de Godefroy de Bouillon, revenant de la Palestine, aurait fait, à la tête de douze barons normands, la conquête de la Sicile et aurait conservé la domination souveraine de ce pays pendant un temps considérable. Huit des familles issues de ces grands barons se sont éteintes dans la suite des siècles ; le prince de Campo-Franco, père du comte Hector Lucchesi-Palli, est le chef d'une des quatre qui existent encore dans ce pays.

On voit que M<sup>me</sup> la duchesse de Berry ne déroge pas en donnant sa main à un si noble gentilhomme. Il y a très peu de familles royales en Europe qui datent du x<sup>e</sup> siècle, et sauf les hasards de la fortune, tout mariage avec un Campo-Franco ne peut passer pour une mésalliance. La princesse parle de tout ceci avec une satisfaction très visible ; on voit qu'elle s'applique

à donner une bonne opinion de l'époux qui a été honoré de son suffrage.

« — Mais il n'est pas riche, a-t-elle ajouté en riant ; troisième fils d'une famille dans laquelle le droit d'aînesse est en vigueur, il n'est pas, sous ce rapport, un bon parti, mais nous tâcherons de nous arranger en conséquence ! »

Je me suis permis quelques légères plaisanteries sur les royales misères de ce couple amoureux, et Madame s'est prêtée de très bonne grâce à ce badinage qui nous a égayés. M. Deneux, qui est survenu au moment où nous dressions le bilan du ménage de la princesse, a dit qu'il se chargeait de présider à tous les accouchements futurs, et qu'en quelque lieu que Madame se trouve, il s'empressera de lui porter ses soins. Cette conversation nous a conduits fort loin, comme bien l'on pense, mais je me sens si bien disposé à réparer la perte du sommeil, que j'ai fort abrégé mes narrations. Le mémorial de ce jour en a un peu souffert : j'ai restreint l'abondance de mes souvenirs, et j'ai laissé M. Deneux s'installer dans un grand fauteuil pour garder à son tour notre royale malade.



Dimanche 12 mai

Hier soir, cette nuit et ce matin, M<sup>me</sup> la duchesse de Berry a renouvelé ses tentatives d'allaitement, mais sans succès, et je l'ai vue prête à pleurer en reconnaissant que sa chère petite Anna n'avait pas la force de tirer. M. Deneux a déployé dans cette occasion toutes les ressources de sa vaste expérience, mais inutilement; il aspire au moment où sa cargaison

de biberons arrivera de Paris. Le cher maître avait d'abord pensé que l'enfant en viendrait à bout, il avait même promis de conduire la chose à bien, grâce à quelques procédés mystérieux qu'il réserve pour les grandes circonstances, mais il a dû y renoncer et il est prêt à s'avouer vaincu. Madame m'a prié d'écrire à M. Gintrac pour qu'il nous envoie de Bordeaux une nourrice irréprochable, mais M. Deneux n'est pas trop d'avis de confier ce soin à un tiers. Il se réserve de choisir la femme qui conviendra le mieux pour remplir cette haute mission.

Il n'a pas fallu moins qu'une affaire de cette importance pour le distraire des soucis que lui cause sa lettre d'hier. Il en parle à chaque instant et, à cette occasion, la princesse m'a dit que la lettre écrite par M<sup>me</sup> d'Hautefort à M<sup>me</sup> la princesse de Bauffremont avait été en quelque sorte dictée par elle-même, et qu'elle avait voulu que sa dame d'honneur la signât, chose dont elle se fût volontiers dispensée. Un écrit de ce genre est très significatif, je ne doute pas qu'il ne fasse grand bruit parmi les fidèles auxquels il est destiné.

Ce matin, à neuf heures, M. Dubois nous a fait ses adieux. Il part pour Libourne. Il restera quelques jours chez M. le duc Decaze, où il est attendu, puis il s'arrêtera également à Angoulême chez des amis et il n'arrivera à Paris qu'après quelques stations analogues. Le cher maître a pris congé de nous tous dans des termes affectueux, il a embrassé tout le monde, suivant son habitude; et il a paru vouloir effacer de certains esprits quelques impressions fâcheuses, mais je ne crois pas qu'il y ait réussi. Cependant tel est le prestige de sa haute renommée, de son grand âge, de sa figure si remarquable, de son caractère bien-

veillant et paternel, que chacun l'a entouré de soins attentifs et respectueux jusqu'au moment où sa chaise de poste a pris la route de Saint-André-de-Cubzac. Les petits nuages qui se sont élevés à diverses reprises entre lui et quelques-uns des hôtes de la citadelle ne laisseront pas, du moins je l'espère, de traces très durables, et l'on saura tenir compte des circonstances pénibles qui les ont fait naître. Le baron Dubois eût certainement conservé toute son influence sur son entourage si son séjour dans la citadelle eût été un peu moins long.

Vers deux heures, Madame, ennuyée de son oisiveté, m'a demandé à lire quelques journaux. J'en ai choisi quatre, en ayant bien soin de ne pas lui donner la *Quotidienne*, où se trouve une longue lettre de M. de Kergorlay, pleine d'invectives contre le Gouvernement et de démentis les plus violents contre tout ce qui a été dit jusqu'ici sur le mariage secret de M<sup>me</sup> la duchesse de Berry, sur sa grossesse, etc. Je craignais que ce factum de haut goût ne causât à notre malade quelques émotions trop pénibles. Par malheur, M. Deneux, qui tenait en main l'*Echo*, dans lequel cette lettre est reproduite en entier, le donna à Son Altesse Royale, et ses yeux tombèrent aussitôt sur cette pièce. Je reconnus bientôt que mes craintes étaient vaines, car Madame se mit à lire à haute voix cette lettre si peu mesurée et se contenta de dire :

« — Que voulez-vous que j'y fasse ? C'est un excellent homme, mais il est fou, et il ira tout droit à Charenton. Je le plains, mais je le plaindrais bien davantage s'il ne devait pas s'y trouver en si bonne compagnie ; MM. de Marcellus, de Conny ont pris les devants depuis longtemps ; la réunion sera nombreuse. »

Si la princesse s'est assez peu émue de cette épître, il n'en a pas été de même de M. Deneux, dont le baromètre est arrivé subitement à la tempête. Le cher maître voit dans ces démentis une grave atteinte à sa probité; il ne permet pas que l'on mette en doute sa bonne foi, son honneur; et il affirme qu'après la publication de l'acte de naissance, il intentera un procès à quiconque n'acceptera pas son témoignage. M<sup>me</sup> la duchesse de Berry le calme par de bienveillantes paroles et l'engage à ne pas donner la moindre attention aux propos extravagants de ceux qui nieraient la lumière du soleil, s'ils avaient quelque intérêt à soutenir qu'il fait nuit.

Nous sommes revenus longuement sur la conversation d'hier. La princesse a parlé de ses projets d'avenir et cela en termes si simples, si naïfs, qu'on sent en l'écoutant, qu'il n'y a pas d'arrière-pensée. Elle a dit que la petite fortune du comte Hector Lucchesi-Palli était mal administrée, comme le sont en général les terres des nobles en Sicile. Les revenus sont susceptibles de s'accroître par suite d'une surveillance active et intelligente, et son but à elle, c'est de se retirer à Palerme et de vivre dans une tranquille obscurité. Elle a besoin d'une existence calme, elle est lasse du monde, il lui faut du repos, du bonheur, et elle espère trouver tout cela dans son prochain avenir. Les agitations de la politique ne lui conviennent plus, elle a besoin de vivre désormais pour ceux qu'elle aime et aussi pour elle-même.

Les projets de voyage reviennent toujours dans nos entretiens. Madame s'occupe activement des mesures à prendre pour son prochain départ. Elle a demandé à M. Deneux s'il consentirait à l'accompagner jusqu'en Sicile, et le cher maître a répondu aussitôt: « Jusqu'au

bout du monde ! » M<sup>me</sup> d'Hautefort présente à cette conversation, a manifesté le désir de ne quitter Madame que quand elle serait rendue à Palerme. On voit que le terme de la captivité approche, que chacun s'abandonne au bonheur de se sentir libre et que les goûts de voyage sont partagés par tout le monde.

Le général Bugeaud, vivement sollicité par plusieurs messages de M<sup>me</sup> la duchesse de Berry, a expédié aujourd'hui même une dépêche télégraphique à l'adresse de M. le président du Conseil des ministres. Il s'agit de préparer la grande affaire du départ. Le gouverneur a exposé le vif désir qu'a la princesse de se rendre de Blaye à Palerme au moyen d'un bateau à vapeur semblable à ceux qui font le service de Bordeaux à Nantes, à Brest et au Havre ; elle voudrait même que le commandement de ce bâtiment fut confié au capitaine Mollier de la *Capricieuse*, qu'elle connaît, dont elle fait beaucoup de cas, et qui lui inspire une pleine confiance. On voit que Madame ne perd pas de temps, elle a hâte d'assurer son départ, et tout indique le vif intérêt qu'elle attache à tout ce qui se rapporte à cette question capitale.

A la suite d'une nouvelle tentative pour faire prendre le sein à sa petite fille, Madame a reproché à M. Deneux de ne pas la seconder dans cette entreprise, et il y a eu à ce sujet une petite scène assez vive. Le cher maître, qui n'a pas oublié les graves objections de M. Gintrac à l'accomplissement de ce projet, renonce peu à peu aux biberons naturels ou autres ; il incline visiblement aujourd'hui vers une nourrice venue de Bordeaux ou de tout autre endroit, et son changement d'opinion fait bondir la princesse. M. Deneux invoque les tentatives inutiles, il argumente vigoureusement, mais Madame ne se laisse pas convaincre et elle répro-

che à son accoucheur de ne pas avoir de caractère. M. Deneux lève sa tête de Picard, il riposte et finit par alléguer l'opinion de M. Gintrac et celle des gros bonnets légitimistes de Bordeaux. M<sup>me</sup> la duchesse de Berry a voulu savoir tout ce que M. Gintrac nous avait rapporté à ce sujet, et alors, baissant la tête et les yeux humides, elle a dit. « — Il faut donc encore leur faire ce sacrifice ! Quand aurai-je fini ? »

M<sup>me</sup> d'Hautefort est enchantée de l'issue de cette affaire. La noble dame n'approuvait pas ces élans de tendresse maternelle et elle ajoute en manière de péroraison : M. le comte Hector est peut-être comme beaucoup de maris qui n'aiment pas les femmes nourrices.

La princesse, espérant trouver quelque appui auprès de moi, m'avait interpellé très vivement pour avoir un avis favorable à ses prétentions, mais je me suis borné à traiter la question médicale et j'ai dit que la santé de Madame ne me paraissait pas assez vigoureuse pour résister aux fatigues d'un semblable travail.

En attendant une décision dernière, la petite fille, qui est toujours engourdie dans un sommeil réparateur, boit de temps en temps de l'eau sucrée, du lait coupé ; M<sup>me</sup> Hansler s'acquitte à merveille de ses fonctions provisoires. Nous avons commencé aujourd'hui même à voir des nourrices. Il nous en pleut de tous les côtés et avec les recommandations les plus étranges. Cette exhibition d'appas blaysois préoccupe énormément M. Deneux. Il a un coup d'œil d'aigle pour scruter les corsets. Rien ne lui échappe.

Ce soir, à l'occasion d'un petit berceau un peu court dans lequel je posais la jeune Anna, Madame me dit en riant :

« — Docteur, prenez garde que ma fille ne devienne  
« bossue. On dit que les bosses sont comme la goutte ;  
« cela saute une génération.

— Je ne savais pas que madame eût des rachitiques dans sa famille.

« — Ce n'est pas dans la mienne, mais dans celle  
« de mon mari. Sa mère est aussi bossue qu'on puisse  
« l'être ; je ne voudrais pas que ma chère Anna lui  
« ressemblât sous ce rapport. C'est, du reste, une  
« femme de très grand mérite, et qui n'a pas plus  
« de 52 ou 54 ans. Elle a une sœur bossue comme  
« elle, et qui a eu beaucoup de très beaux enfants.  
« Une de ses filles, entre autres, fait fureur à Naples.  
« C'est une grande brune, superbe, et on ne peut plus  
« aimable. »

Les hasards de la conversation ont conduit à parler des plaisirs champêtres de la vie bourgeoise. Madame a fait un si bel éloge de la retraite, du bonheur intime et des jouissances de la solitude, que tout cela ressemblait fort aux bergeries de Florian. La princesse est lasse du monde, elle est bien décidée à le fuir sans retour, enfin à vivre un peu pour elle après avoir tant sacrifié aux devoirs de sa position.

Ces sentiments exprimés avec une énergique franchise n'ont paru être très peu du goût de M<sup>me</sup> d'Hautefort. La dame d'honneur, je le crois, est revenue sur ses projets de voyage de ce matin. Elle parle de l'horrible mal de mer, en femme qui ne s'exposera pas volontiers à ce genre de supplice, et je serais bien surpris si quelque indisposition subite ne venait pas à se manifester au moment de monter à bord du navire qui emportera la princesse.

Déjà plusieurs fois, M<sup>me</sup> la duchesse de Berry s'est exprimée sur ses projets d'avenir et toujours j'ai remar-



qué dans sa parole et dans sa physionomie une intention formelle de renoncer à la vie politique. On voit qu'elle est fatiguée des agitations qu'entraîne son rôle de mère du prétendant au trône de France; elle désire le repos et je la crois très sincère dans ses vœux de retraite. Pauvre femme, bien mieux faite pour l'existence tranquille des classes moyennes de la société que pour les tempêtes qui viennent assaillir les têtes couronnées ! Je crois qu'il est juste de dire de la princesse comme d'Auguste : *Elle aspire à descendre.*



Lundi 13 mai.

Ce matin, de très bonne heure, M<sup>me</sup> la duchesse de Berry s'est trouvée un peu malade; une fluxion laiteuse assez forte a été l'occasion de nouveaux essais, tout aussi infructueux que les précédents. M. Deneux a déclaré à la pauvre mère qu'elle devait renoncer au bonheur de nourrir son enfant et qu'aujourd'hui même nous allions définitivement arrêter une nourrice. J'ai été témoin de regrets, de plaintes et de larmes; mais nous n'avions aucun moyen d'en adoucir l'amertume.

Aussitôt après le déjeuner nous nous sommes plongés de nouveau dans un examen approfondi des poitrines bien pensantes, des seins légitimistes qui nous arrivent en foule. Oh ! Jean-Jacques Rousseau, grand partisan de l'allaitement maternel, tes principes sont en honneur au bord de la Gironde, mais combien ces fonctions si respectables sont incompatibles avec la beauté des formes, et que ces fécondes mamelles s'éloignent du type consacré par le génie des artistes grecs !

Une dame de Blaye m'avait discrètement recom-

mandé une personne qui m'a d'ailleurs offert toutes les qualités physiques d'une bonne nourrice. Il s'agit d'une jeune fille de dix-huit ans, jolie, charmante et qui a beaucoup plu à M<sup>me</sup> la duchesse de Berry.

La malheureuse enfant, séduite par un vieux libertin, a caché sa honte dans une petite chambre d'où elle n'est pas sortie une seule fois depuis six mois. La princesse pense que les filles-mères sont dans les meilleures conditions pour devenir d'excellentes nourrices, et je suis fort de cet avis; mais les conseillers du pavillon ont allégué la morale, le *decorum*, et il a fallu abandonner ma pauvre protégée.

Notre choix s'est arrêté sur une jeune femme de vingt-deux ans, déjà mère de deux enfants et qui remplit à merveille toutes les conditions du programme. Son mari, qui était pêcheur, a eu le malheur de perdre son canot; cette ruine l'a mis dans l'obligation de s'embarquer comme matelot à bord des bâtiments qui font le cabotage du golfe de Gascogne. Il est au service d'un armateur de Bordeaux.

Nous avons conduit auprès de la princesse cette nourrice et sa vieille mère, et Madame s'est vivement intéressée aux petites affaires du jeune ménage. Elle a demandé le prix d'une barque de pêcheur; son désir est d'en acheter une pour rétablir le jeune couple et remettre à flot l'instrument de la fortune. M<sup>me</sup> la duchesse de Berry a vraiment une bonne âme! Elle s'enquiert avec empressement et intérêt de ces souffrances intimes trop souvent négligées par les personnes qui ne savent pas les comprendre; elle entre à cet égard dans des détails qui prouvent combien elle a le cœur bienveillant et l'esprit observateur, et sa main délicate et généreuse sait appliquer le remède qui convient le mieux à la nature du mal. J'estime beaucoup cette qua-

lité qui, est rare parmi les grands de la terre. La duchesse de Berry n'est pas femme à donner une épingle en brillant ou un porte-crayon en or à quelque pauvre diable qui manque de chemises. Elle sait récompenser à propos, reconnaître un service en offrant à celui dont elle est l'obligée, la chose qui lui convient le mieux, dont il a le plus besoin ou dont il a le plus envie.

Le général Bugeaud a reçu de M. le ministre de l'intérieur une dépêche contenant beaucoup de compliments sur la manière dont les choses se sont passées. M. d'Argout trouve le procès-verbal excellent et l'acte de naissance tout à fait inattaquable. Il ajoute que le Roi est pleinement satisfait. Je voudrais bien savoir quelle part me reviendra de ces éloges flatteurs.

M. d'Argout nous annonce que M. le comte de Mesnard doit quitter Paris, le 12 au soir, pour se rendre à Blaye, et que M<sup>me</sup> Lebesch, femme de chambre de la princesse, est sur le point d'en faire autant. Le général m'a chargé d'annoncer ces deux nouvelles à M<sup>me</sup> la duchesse de Berry et elle en a paru enchantée. L'espoir de revoir bientôt ses amis dont elle est séparée depuis longtemps, exerce une heureuse influence sur son esprit, et à cette occasion, elle s'abandonne aux promesses de la liberté future. Elle parle de son voyage maritime avec beaucoup de gaieté; M. Deneux est considéré comme faisant partie de la suite de la princesse, et cela nonobstant ses regrets de quitter sa famille, sa crainte du mal de mer et autres soucis qu'allègue le cher maître. J'avoue que je le plains peu. Une excursion en Sicile et par conséquent en Italie, ne me paraît pas une chose bien regrettable; je voudrais bien avoir une pareille perspective!

J'ai écrit à M. le ministre de l'intérieur pour lui dire

que ma mission est à peu près terminée et que j'ai besoin de nouvelles instructions. Le général Bugeaud pense que je ne pourrai quitter M<sup>me</sup> la duchesse de Berry qu'au moment où elle s'embarquera pour Palerme. A vrai dire, je ne demande pas mieux; tout ce qui se passe ici m'intéresse beaucoup et je ne tiens pas à m'éloigner de ce théâtre historique avant la clôture du drame dont j'ai été témoin. J'avoue même que je serais enchanté d'accompagner la princesse jusqu'au terme de son voyage. J'ai écrit un mot à ce sujet au cher doyen de la Faculté de médecine de Paris. S'il croit devoir agir en ce sens auprès de M. le ministre de l'intérieur, je profiterai avec empressement d'une si charmante occasion de voir des contrées lointaines dont le nom seul me fait battre le cœur et qui stimulent au plus haut point ma curiosité.

M. Gintrac m'écrit à la hâte qu'il m'expédie sous bonne escorte, une fille-mère ayant un lait de six mois, et qui a fait hier sa première communion. C'est très édifiant, sans doute, mais cette nourrice, confite en sainteté de fraîche date et qui répare le temps perdu, arrivera un peu trop tard. M. Deneux est convaincu de l'excellence de notre choix; aussi la protégée de M. Gintrac retournera au grand hôpital de Bordeaux, près des bonnes religieuses qui ont travaillé si efficacement à sa conversion.

M<sup>me</sup> d'Hautefort a écrit de nouveau à M<sup>me</sup> la princesse de Bauffremont et, comme je l'avais pensé, la belle dame annonce à sa correspondante qu'elle sera forcée de se séparer de la princesse. Elle expose les nombreux inconvénients qu'aurait pour sa santé un long voyage sur mer; elle prie M<sup>me</sup> la princesse de Bauffremont de proposer sa place à M<sup>me</sup> de Montaignu, mais avec toutes les libertés possibles de ne pas accepter. Si

M<sup>me</sup> de Montaigu ne peut pas accompagner M<sup>me</sup> la duchesse de Berry, on ferait la même proposition à M<sup>me</sup> de Casteja, et je crois, Dieu me pardonne, que le nom de cette dame d'honneur était suivi d'un *et cætera*. Que vous en semble ? Il y a là quelque chose de singulier. Les bons amis de cour pourraient bien manquer d'empressement dans cette occasion suprême, et nous autres observateurs, nous trouverons peut-être bientôt que le vers du poète :

Tempora si fuerint nubila, solus eris,

s'applique merveilleusement à M<sup>me</sup> la duchesse de Berry. Au fait, diront beaucoup de gens, la princesse de sang royal s'est mésalliée ; elle n'est plus que simple comtesse, à quoi bon une cour, des dames d'honneur et autres privilèges d'un rang qu'elle n'a plus ? Je ne serais pas étonné que cet abandon, qui est la logique des ingrats, se manifestât bientôt et vint concourir à faire tomber le bandeau qui reste peut-être encore sur les yeux de notre pauvre princesse.

Les illusions de la grandeur doivent se perdre difficilement. L'habitude de compter sur le dévouement de leur entourage donne aux rois la fatale erreur dont les cruels retours de la fortune les guérissent à peine. Il faut une longue et rude expérience des hommes pour apprendre à les connaître, et peu de personnes, parmi celles dont je parle en ce moment, savent tout l'égoïsme que recèle le cœur d'un courtisan. M<sup>me</sup> la duchesse de Berry, peu indulgente pour les gens de son parti, ne leur rend pas encore complète justice ; elle apprendra à ses dépens que les graves changements survenus dans sa position sont un écueil où viendront se briser la plupart des beaux sentiments dont se parent ses prétendus amis. Je lui ai sou-

vent entendu dire, et ce soir même elle me l'a répété :

« — Mon rôle politique est fini ; je veux vivre tranquille, loin des affaires et du monde. Aussi je m'attends à être abandonnée par le monde, et surtout par les gens d'affaires ; mais je ne regrette rien de ce côté. Ma nouvelle famille et quelques amis, voilà tout ce qu'il me faut. Je fais bon marché du reste. »

Ceci me paraît fort sage ; mais il faudra voir si ces bonnes résolutions tiendront contre l'expérience.



Mardi 14 mai.

Ce matin, de très bonne heure, j'ai trouvé M<sup>me</sup> la duchesse de Berry un peu préoccupée. Elle écrivait au crayon, et quand je lui eus fait observer que ce genre de travail, dans son état de santé, pouvait avoir de graves inconvénients, elle déchira son brouillon et le fit jeter au feu par M<sup>me</sup> Hansler.

« — Je voulais écrire à M. de Kergorlay pour tâcher de lui faire entendre raison. Mais à quoi bon ? Ces sortes de têtes bretonnes ne voient rien, ne veulent rien comprendre. Ces messieurs nient tout, cela est fort commode ! Mariage... impossible ! Accouchement... archi-impossible ! Que ne nient-ils aussi que je sois femme ! Ce sont de vrais fous ! »

— Je ne dis pas non, au contraire ; mais si Madame entreprend la guérison de ces sortes de malades, elle aura fort à faire ; aussi je demande que ce traitement moral soit remis à trois mois.

« — Oui, et pendant ces trois mois l'on continuera de crier, de clabauder, et tout cela retombera sur ma tête ! Pensez donc quel tort cela me fait auprès

« du roi Charles X et de M<sup>me</sup> la Dauphine ! Si je  
« n'écris pas moi-même, on refusera de croire ceux  
« que je chargerai de ce soin. Ma position est bien  
« embarrassante ! »

Nous aurions pu longtemps continuer cet entretien ; mais M. Deneux est arrivé, et M<sup>me</sup> Hansler s'est mise en devoir d'arranger la petite Anna. Chaque matin, en effet, la femme de chambre exécute, sous la haute surveillance de l'accoucheur de Madame, une revue générale de la petite fille, et le cher maître formule ses prescriptions à propos d'une foule de particularités hygiéniques ou autres. Au milieu de ce travail, M<sup>me</sup> Hansler me fait remarquer la forme charmante des pieds de l'enfant. — Cela ne m'étonne pas, dis-je, M<sup>lle</sup> Anna a de qui tenir. La petitesse des pieds et des mains est un signe de bonne race : les Orientaux, grands connaisseurs en généalogie, font le plus grand cas de ces caractères physiques d'une illustre origine.

« — Vous avez raison, docteur, et, si je ne me  
« trompe, lord Byron, qui était de bonne souche, a  
« parlé quelque part de cette manière de penser des  
« Turcs et surtout des Arabes. Beaucoup de grands  
« hommes ont tiré vanité de la forme de leurs mains  
« et de leurs pieds, témoin votre cher Bonaparte.  
« C'est pour cela que tant de gens se mettent à la tor-  
« ture pour se faire un beau pied. Pour moi, j'ai tou-  
« jours redouté les chaussures étroites : j'ai remarqué  
« que cela rend méchant. Une femme gênée dans ses  
« souliers de bal ne pourra jamais se montrer aimable.  
« Elle est susceptible, maussade, trop rouge ou trop  
« pâle, suivant ses nerfs, et cette rage d'avoir un petit  
« pied lui fait perdre tous ses avantages. Mes pieds et  
« mes mains m'ont causé bien des inquiétudes en Ven-

« dée. Souvent déguisée en petit garçon, les chaus-  
« sures seules ne pouvaient m'aller, et il fallait m'en  
« donner dont la forme ne convenait pas au reste du  
« costume. Je ne pouvais pas porter de gants, aussi  
« j'étais obligée de me noircir les mains avec de la  
« terre pour masquer leur blancheur. Souvent aussi je  
« me couvrais la tête avec un bonnet ou avec un cha-  
« peau à larges bords. Mon langage aussi était un  
« obstacle à la perfection de mon déguisement, et dans  
« bien des cas il fallait beaucoup de soin pour me  
« dispenser de prendre part à la conversation. Un  
« jour, j'étais assise en croupe derrière un gros pay-  
« san à qui l'on m'avait confiée et bien recommandée,  
« vous pouvez le croire. Il se retournait à chaque  
« instant pour me regarder et finit par me dire qu'il  
« était sûr que j'étais Henri V. Je ne lui dis pas non,  
« et il aura gardé cette opinion. En entrant à Nantes,  
« j'étais habillée en paysanne, bien fatiguée d'une  
« longue course pendant laquelle j'avais souvent porté  
« mes souliers dans ma main; je marchais tout dou-  
« cement le long des grands ponts, lorsque je me  
« trouvai tout à coup nez à nez avec un peloton de  
« grenadiers commandé par un ex-officier de la garde  
« royale que je reconnus parfaitement. Ce lieutenant  
« me regarda avec beaucoup d'attention. Je me crus  
« prise; mais il passa outre et moi aussi. J'en fus  
« quitte pour la peur, et c'est le cas de dire que j'étais  
« dans mes petits souliers. »

Ces souvenirs, qui arrivaient en foule, me tenaient fort attentif; j'aurais bien voulu que M<sup>me</sup> la duchesse de Berry ne s'arrêtât pas en si beau chemin. Le harsard, qui est pour moi le dieu inconnu des anciens, me vint en aide et, à l'instant où M<sup>me</sup> Hansler, après



avoir emmaillotté l'enfant, le replaçait dans son berceau, je lui dis :

— Allons, bel oiseau rose, vous voilà dans votre nid de soie. Tâchez d'être gentille et ne vous plaignez pas de votre cachette, car votre chère mère n'en a pas toujours eu une semblable à sa disposition.

« — C'est vrai ! s'écria Madame ; il s'en fallait bien  
« que je fusse aussi à mon aise dans la cachette de  
« Nantes que Mademoiselle l'est dans la sienne ! Grand  
« Dieu ! quand j'y pense, je puis à peine le croire.  
« Quatre personnes dans une pareille niche, et quelles  
« personnes encore ! M. de Mesnard est grand comme  
« vous, docteur, et cette pauvre Stylite de Kersabieck  
« est presque aussi grande que M. de Mesnard. Puis  
« M. Guibourt, qui n'est ni mince ni petit, et enfin moi,  
« votre servante, qui n'était pas bien grosse alors...  
« enfin !... Nous n'aurions pas été si pressés dans ce  
« trou si je n'avais pas dû y cacher, avant tout, une  
« petite presse portative qui tenait encore assez de  
« place. Je ne voulais pas qu'elle tombât entre les  
« mains des gendarmes. »

— Madame voulait la liberté de la presse ! Absolument comme le gouvernement de Juillet ! Que ne le disiez-vous plus tôt !

« — Ce que c'est que le mauvais exemple ! Mes  
« deux calembourgs ont entraîné le vôtre qui ne vaut  
« guère mieux que les miens. Comment ai-je le cou-  
« rage de plaisanter de tout ceci ? Je vous assure qu'il  
« n'y avait pas le moindre mot pour rire pendant dix-  
« sept heures. Nous y étions véritablement au sup-  
« plice. On ne sait pas combien le temps est long  
« dans de pareilles circonstances ! La tête s'égare en  
« tristes réflexions, le courage faiblit, le moral  
« s'altère... »

— Sans compter le physique, ajoutai-je, qui doit souffrir d'une manière presque insupportable, car enfin...

« — Oui, oui, je vous comprends ; et notez que  
« nous étions en train de deviser quand la maison fut  
« envahie. Il fallut bien en passer par là. Nécessité  
« n'a pas de loi et le respect des convenances dut être  
« mis de côté. Et voyez la Providence ! On fait res-  
« source de tout en pareil cas. Pendant la nuit, les  
« gendarmes, qui gardaient la chambre, eurent froid,  
« ils allumèrent dans la cheminée un feu qui ne  
« réchauffait pas qu'eux, car bientôt la plaque de  
« fonte, formant la porte de ma cachette, devint brû-  
« lante et nous incommoda beaucoup. La chaleur  
« entretenue par une masse de vieux journaux devenait  
« insupportable ; ces messieurs écartaient les ardoises  
« qui recouvrent cette partie du toit, et nous cher-  
« chions par là un peu d'air frais dont nous avions le  
« plus grand besoin. Enfin, la plaque devint presque  
« rouge ; ma robe, en contact avec elle, était déjà  
« brûlée en plusieurs endroits, et nous fûmes heureux  
« de pouvoir prévenir cet incendie avec nos mouchoirs  
« imbibés de *pipi*. La situation était vraiment horrible,  
« et il fallait bannir toute cérémonie. A la guerre  
« comme à la guerre ! »

Tout cela a été dit vivement, gaiement, et je n'ai pas cru devoir m'abstenir de certaines plaisanteries faciles qui se présentaient tout naturellement. Les gendarmes faisant feu contre M<sup>me</sup> la duchesse de Berry, la *Quotidienne* et la *Gazette de France* brûlant la mère de Henri V, la guerre civile allumée chez les dames Duguigny, les moyens de l'éteindre choisis et employés par M<sup>me</sup> la duchesse de Berry ; tout cela et bien d'autres choses encore fut dit, commenté, discuté

et les répliques ne se firent pas attendre. Nous pousions des éclats de rire du meilleur aloi, lorsque M. Deneux, à qui Martin, le valet de chambre, venait de remettre un paquet de lettres, se leva furieux contre les gens qui lui écrivent sans affranchir leurs épitres.

— On me ruinera en ports de lettres. Dans le mois qui suivit la naissance de Henri V, j'en ai payé pour plus de 500 francs. De toutes parts l'on m'adressait des pétitions, des placets que l'on me suppliait de mettre sous les yeux de Madame. On demandait des secours, des places, des commutations de peines, des grâces ; c'était une pluie d'épîtres de gens intéressés qui me prenaient pour le canal le plus certain des faveurs de la princesse. Au reste, la poste est mon cauchemar. Après la révolution de Juillet, lorsque je publiai ma lettre à l'occasion de la proposition de M. de Bricqueville, il m'arriva de tous côtés des félicitations en fort beau style, mais non franches de port, et cette affaire m'a encore coûté beaucoup d'argent. Vous verrez que celle-ci ne sera pas moins onéreuse pour moi !

Madame, fort en train de rire, ne s'en fait pas faute à l'occasion de ces lamentations de son fidèle ; elle le console en lui disant que la poste, dont il dit tant de mal, va lui apporter bientôt des nouvelles de M<sup>me</sup> Deneux et de ses amis. Et puis elle ajoute :

« — Quand vous serez en Sicile, vous ne vous  
« plaindrez que de la lenteur et de la rareté des cour-  
« riers. De Paris à Palerme, une lettre met vingt jours  
« et vous regretterez alors de n'en pas recevoir plus  
« souvent. La Sicile est un singulier pays ; l'on se  
« croirait au milieu de l'Asie ; mais, sauf certains in-  
« convénients, il y a de quoi s'y plaire énormément.  
« J'y ai passé les treize premières années de ma vie.

« Le comte Hector y a été élevé comme moi. Il y fait  
« très chaud et souvent le thermomètre monte à  
« 30 degrés à l'ombre. Mais on sait se préserver de la  
« chaleur : on ferme tout, on se cache au fond des  
« appartements, on reste en chemise et les élégantes  
« se couchent sur des matelas recouverts de satin  
« noir. Je déteste cela. Au moindre mouvement, le  
« lit craque et produit un frôlement insupportable.  
« J'en avais les nerfs agacés. Au reste, on a beau  
« faire, on sent toujours une sorte d'accablement très  
« pénible, surtout quand il y a *sirocco*, et alors toutes  
« les ressources échouent contre ce mal sans remède.  
« Les enfants du peuple restent nus jusqu'à sept ou  
« huit ans. Ils sont noirs, maigres et assez laids.  
« Cependant les hommes sont en général beaux et  
« vigoureux, très bruns et d'un aspect plein de fierté.  
« Les femmes sont brunes et l'on voit qu'elles sont  
« d'une belle race. Deux de mes sœurs et moi, nous  
« étions regardées comme des merveilles ; on nous sui-  
« vait partout parce que nous étions blondes, blanches  
« et roses. Mon cher papa Deneux, quel dommage ! Le  
« soleil gâtera votre teint et M<sup>me</sup> Deneux ne vous  
« reconnaîtra plus ! Pour moi, je ne brunis pas beau-  
« coup pendant l'été et l'hiver me remet aussitôt. J'ai  
« vu M<sup>me</sup> de Meffray rôtie en cinq minutes par un rayon  
« de soleil. Cela tient à certaines qualités de la peau.  
« Celles qui sont fines et sèches n'ont pas l'inconvé-  
« nient de noircir aussi facilement. »

M. Deneux, qui a fait trêve à ses regrets intéressés, demande à M<sup>me</sup> la duchesse de Berry comment on s'habille dans ce beau pays africain ; il veut savoir si les maisons sont commodes, si l'eau est abondante et pure ; il s'informe des habitudes médicales de la société palermitaine, il arrive ainsi aux accoucheurs, aux

sages-femmes et aux nourrices. Le cher maître ne sort pas de là, et tout naturellement il demande si le beau sexe sicilien porte des corsets; c'est sa marotte, son dada, et de quelque point que parte un entretien avec lui, l'on peut être assuré qu'au moyen de transitions qui lui sont familières, la grande question des nourrices finira par arriver à l'ordre du jour.

Donc, M<sup>me</sup> la duchesse de Berry a eu à répondre à une interpellation directe et voici ce qu'elle a dit :

« — Les dames de Palerme adorent les modes parisiennes, qui leur vont fort mal. Dans les pays chauds, les femmes ne brillent pas généralement par la tournure; elles sont petites et un peu grosses, aussi les costumes de Paris leur conviennent peu. La classe inférieure est caparaçonnée de corsets en baleine, très durs, lacés par devant et qui soutiennent bien la gorge sans la gêner. Personne ne tient à avoir la taille fine, on ne se serre pas, ce qui serait d'ailleurs insupportable en raison de la chaleur excessive. Pour mon propre compte, je n'ai jamais pu supporter les corsets avec lesquels on voulait m'étrangler en arrivant en France. Je m'arrangeais de façon à ne pas me laisser serrer, à sentir mon corset rouler autour de moi. Que de fois, le soir, en rentrant chez moi, pendant que l'on se préparait à me déshabiller, je me suis déshabillée moi-même, tout d'une pièce, en faisant tomber tous mes vêtements! Je sortais de mon étui, je me tirais de là comme une épée du fourreau, au grand étonnement de mes femmes de chambre, au grand scandale de la vieille \*\*\* qui voulait gouverner mes atours et ma personne. Mais je n'étais pas de cet avis, je n'ai jamais voulu souffrir que l'on me ficelât ainsi.

« Palerme est une belle ville, quoique bien déchue

« depuis que la cour se tient à Naples. Le vice-roi  
« a 20 ans. C'est un de mes plus jeunes frères.  
« Il n'aura de cour que quand il sera marié. Les  
« nobles, quand ils sont jeunes, passent leur temps  
« en voyage. Plus tard, il se marient et deviennent  
« les habitants du Casino; ils flânent, badaudent et  
« s'ennuient de leur mieux. Les femmes vont dans  
« les églises, dans les couvents où elles font des  
« visites à leur parents ou amies. Le soir, on se  
« promène en voiture au bord de la mer : vous verrez  
« que c'est une chose charmante, un peu plus char-  
« mante, je vous prie de le croire, que la promenade  
« des Champs-Élysées ou du bois de Boulogne. Il y a  
« quelques palais, mais vieux et délabrés, par la  
« raison que la plupart des grandes familles habitent  
« Naples. C'est là un grand grief de la Sicile insulaire  
« contre la Sicile continentale. Palerme réclame la  
« primauté et voudrait être le siège du Gouverne-  
« ment, elle voudrait au moins partager cet avantage  
« avec Naples; enfin elle attribue sa décadence à  
« l'éloignement du Roi et des grands pouvoirs de  
« l'Etat, mais il est bien difficile de la satisfaire. »

On voit par ces longs récits que M<sup>me</sup> la duchesse de Berry jouit maintenant de toute sa liberté d'esprit. Elle met dans sa conversation un assaisonnement de bonne humeur qui nous promet des distractions futures capables de compenser la somme des ennuis passés. Nous ne négligeons rien pour l'entretenir dans ces heureuses dispositions, dont l'influence ne peut manquer de réagir sur sa santé générale. La petite maladie signalée avant-hier n'a eu qu'une très courte durée et déjà l'appétit se fait sentir. Un bon sommeil répare les fatigues anciennes et bientôt il ne

restera plus de traces des maux qui nous ont tant inquiétés.

Le général m'a prié de prodiguer mes bulletins à M. le ministre de l'intérieur et je n'y manque pas, bien que M. le comte d'Argout soit à mon égard muet comme la tombe. Tous les jours j'expédie mon courrier contenant les notes les plus exactes sur l'état sanitaire du pavillon et, nonobstant, je ne vois rien venir de Paris. Pourtant il serait bien nécessaire que je susse sur quel pied danser. Mais la grande affaire est terminée et les accessoires doivent être négligés. Le doyen avait raison. Les plus grandes choses n'ont qu'une importance passagère, elles sont nécessairement et même promptement remplacées par d'autres qui ont bientôt fait oublier les premières. Si l'on songeait à cela au début d'une entreprise quelconque et si l'on agissait en conséquence, on tirerait meilleur parti des événements ; l'on ne se servirait pas aussi souvent de la fameuse formule : *Si j'avais su !* Mais, double niais, qui t'empêchait de savoir ? Pourquoi n'as-tu pas su ?

La nourrice est complètement installée au pavillon. Elle sort pour aller donner le sein à son petit enfant jusqu'à ce que l'on ait trouvé une femme qui puisse la remplacer définitivement. M. Deneux ne voit pas d'inconvénient à ces excursions, parce que le mari est absent, mais je lui ait fait remarquer que ce n'était pas la seule chose à craindre et que ces promenades pouvaient nuire à plus d'une personne. Le cher maître n'est pas de cet avis, mais comme, après tout, cela n'est pas de mon ressort, je laisse faire.

Notre soirée a été fort calme. M. de Brissac est toujours d'un sang-froid que j'admire. Il attend avec une fiévreuse impatience le moment de quitter Blaye,

et cependant il ne dit rien. Son visage impassible ne trahit aucun des ennuis qui l'accablent ; il se promène silencieusement dans le jardin, il est toujours d'une exquise politesse avec tout le monde, enfin sa résignation paraît complète. M<sup>me</sup> d'Hautefort est loin de pratiquer à un aussi haut degré cette vertu chrétienne ; elle exprime vivement son désir de reprendre le chemin de l'Anjou, et ses plaintes ne deviennent pas moindres à mesure que le terme de la captivité s'approche.

Le général vient tous les jours demander des nouvelles de la santé de M<sup>me</sup> la duchesse de Berry. La princesse le reçoit gracieusement, la conversation entre eux est facile et cordiale et tout annonce un échange de bienveillance mutuelle. M<sup>me</sup> d'Hautefort guerroye toujours avec le gouverneur, mais ce sont des escarmouches légères au lieu de ces batailles rangées qui jetaient le trouble dans la solitude du pavillon.

~~~~~  
Mercredi 15 mai.

La journée a été énormément remplie ; j'ai peine à me reconnaître dans la multitude de souvenirs qui viennent m'assaillir. Hâtons-nous donc de les récolter pendant qu'ils sont tout récents.

A huit heures et demie je suis entré dans la chambre de M^{me} la duchesse de Berry. Je tenais à la main un pli qui m'avait été envoyé par le général. La princesse, en apercevant ce papier, m'a dit :

« — Docteur, vous avez une tournure de chargé d'affaires. Que tenez-vous là ?

« — Madame, c'est un petit billet doux ministériel, arrivé sur les ailes du télégraphe.

« — Oh ! voyons bien vite. C'est peut-être un
« contre-ordre ou quelque autre anicroche de même
« nature. »

Pendant ce temps M^{me} Hansler s'empressait d'ouvrir les rideaux pour laisser arriver un peu de jour. La princesse lit rapidement la dépêche dans laquelle il est dit qu'une frégate remplacera le bateau à vapeur demandé par Madame.

« — Allons, bon ! première anicroche, et ce ne sera
« pas la dernière. Un bâtiment à voiles ! Quand
« arriverai-je ? Si nous avons le vent bon, il faudra
« au moins quinze jours, et, dans le cas contraire,
« je dois compter sur un mois d'ennui. Quand je
« suis venue en France, en 1816, j'ai mis douze
« jours pour venir de Naples à Marseille, et cepen-
« dant je montais une belle frégate. Pourvu que nos
« ministres n'aillent pas m'envoyer *la Gloire*, c'est la
« vieille *Duchesse de Berry* débaptisée aux Glorieuses.
« J'ai assez de guignon pour tomber sur celle-là.
« Convenez que ce serait taquinant ?

— Oh ! madame, j'espère bien que cela n'arrivera pas ; le hasard est ordinairement assez intelligent, il vous épargnera ce rapprochement qui vous serait pénible.

« — Nous verrons bien ! En attendant, je me sou-
« viens qu'en venant ici, le capitaine Mollier me fit
« remarquer, en passant devant Rochefort, la haute
« mâture d'un grand bâtiment, et il me dit que ce
« devait être une frégate. Si c'est celle-là qu'on doit
« m'envoyer, tant mieux. C'est un véritable palais
« flottant ; tout y est disposé à merveille, et les officiers
« sont ordinairement pleins d'attention pour les dames.
« Au reste, je connais mon affaire, je serai malade
« pendant les deux premiers jours de navigation, puis

« je commencerai mes promenades sur le pont et je
« mangerai comme un loup. Le mal de mer est une
« chose fort ennuyeuse, mais sans danger; le mieux
« qu'on puisse faire, c'est de s'armer de patience.
« Pour moi, je finis par rire des tristes mines de mes
« compagnons d'infortunes. Il y a des gens qui souffrent
« cruellement. M. de Mesnard n'est jamais malade
« à bord d'un vaisseau quelconque. Le roi Charles X
« a le même bonheur; ces deux privilégiés, dans notre
« trajet de Cherbourg en Angleterre, mangeaient tous
« jours et me poursuivaient, l'un avec une crosse de
« chapon, l'autre avec un plat d'épinards. Je les ai
« fait chasser de ma cabine, car cette cuisine me
« donnait des nausées atroces. M. de Brissac est fort
« malade sur mer; il devient jaune et, chose singulière,
« il ne peut manger que des citrons. M^{me} d'Hautefort
« a mal au cœur avant de monter à bord et elle
« serait capable de vomir en traversant la Seine sur
« le pont Royal. Et puis sa maladie.... En arrivant à
« Palerme, je descendrai chez mon frère Léopold, le
« vice-roi, et là je trouverai tout ce qu'il me faudra.
« Louis-Philippe a un grand palais qui n'est qu'à
« quelques minutes de la ville. Les jardins sont magnifiques,
« et le tout est loué, je crois, à une famille anglaise. »

— Peut-être le Roi, votre oncle, mettra-t-il ce palais à la disposition de Madame.

« — Oh! je n'en voudrais pas! Il y a plus de seize
« ans que je n'ai vu la Sicile, et depuis cette époque
« il a dû survenir bien des changements. Il y a eu,
« je crois, un tremblement de terre qui a fait des
« ravages. Le jeune vice-roi, Léopold, est un gentil
« garçon. Si je n'avais pas eu une fille, j'aurais désiré
« que mon enfant portât le nom de Léopold, qui me

« plait beaucoup; cependant comme c'est celui du Roi des Belges, cela m'en eût empêchée. »

M^{me} la duchesse de Berry nous a donné beaucoup de détails sur sa famille, sur sa mère, morte très-jeune, et dont elle est l'unique enfant, sur sa belle-mère et ses onze frères et sœurs, et à cette occasion, Son Altesse Royale a exécuté un véritable tour de force de mémoire en rappelant la date de naissance et les nombreux noms de baptême de cette légende princière. Ce catalogue terminé Madame, revenant à son point de départ a dit :

« — Ainsi donc ce sera une frégate ! Eh bien je serai encore prisonnière à bord ! »

— Il me semble, madame, que dans un vaisseau où vous serez passagère, il n'y aura aucune différence entre vous et vos gardiens.

« — Et moi je vous dis qu'il y en a beaucoup. On me surveille, on pourra venir chez moi, dans ma chambre. . . . »

— Mais, Madame, cela ne se fait pas, cela ne s'est jamais fait, même ici, et depuis votre accouchement, vous pouvez vous croire tout à fait libre.

« — Oh psitt. . . . belle liberté ! j'aurais préféré m'en aller seule, sur un bateau à vapeur, afin d'arriver à Palerme promptement et sans cérémonie. Il va falloir la croix et la bannière pour aborder cette frégate. Le général, le commandant, toute la garnison vont m'accompagner ; nous n'en finirons pas. Au surplus, dès que l'on saura que cette fameuse frégate est à l'ancre dans nos environs, tâchez de m'en prévenir aussitôt, afin que l'on s'occupe d'emballer mes bagages. Ce ne sera ni prompt ni facile. Les meubles, les tableaux, les livres, je ne veux rien laisser ici. Mais je ne serai peut-être pas libre

« d'en agir ainsi. Ma petite table-bureau que j'aime
« tant, qui m'est si commode, j'espère qu'on ne me la
« refusera pas. Mais encore une fois il faudra se hâter,
« et pour ce qui me concerne, je serai bientôt prête,
« car mon plus ardent désir, c'est de sortir d'ici ! »

Cette première séance a été fort animée ; en racontant au général Bugeaud la plupart de ces conversations amusantes, le déjeuner se prolongeait au milieu des réflexions qu'elles faisaient naître. Tout en devisant ainsi, nous avons vu arriver tout à coup le docteur Gintrac, dont la présence, lorsqu'on ne l'attendait pas, a causé quelque inquiétude. Voici le motif de son voyage.

Le journal légitimiste de Bordeaux, *La Guyenne*, a essayé avant-hier d'élever des doutes sur le procès-verbal de constatation. Il a dit que M^{me} la comtesse d'Hautefort avait protesté contre quelques-uns des faits relatés dans cette pièce, et que son refus, ainsi que celui de M. de Brissac, de signer cet acte, venait des irrégularités reconnues et signalées par ces deux personnages.

Cette première attaque lancée par ce journal a eu beaucoup de retentissement à Bordeaux. Les incrédules, et ils sont nombreux dans cette bonne ville, ont saisi avec ardeur cette occasion d'attaquer notre œuvre, et ils ont tout nié. M. Gintrac nous apporte à ce sujet des nouvelles désolantes. On affirme là-bas que tout a été fait d'avance ; il a entendu dire au vicaire des Chartrons, qui le tenait du curé de Sainte-Croix, lequel l'avait entendu raconter lui-même par le curé de Blaye, que M^{me} la duchesse de Berry devait accoucher le vendredi, 10 mai, d'une fille, etc.

Ces rumeurs se sont répandues avec rapidité, elles ont pris beaucoup de consistance, car un parti politique

puissant qui a le plus grand intérêt à les propager, y met tous ses soins ! M. Gintrac voudrait que l'on fit venir à Blaye MM. de Conny, de Kergorlay, de Marcellus et autres, afin de leur faire voir clair en tout ceci. Suivant lui, c'est le seul moyen de les convaincre, d'arrêter leurs dénégations insensées, d'éviter enfin les mille inconvénients qui vont surgir de toutes parts.

Le général Bugeaud n'est pas du tout de cet avis, et pour mon propre compte, je trouve qu'il a parfaitement raison. Quand, au mois de mars, il a proposé à M. Ravez et à un certain nombre de légitimistes de leur ouvrir les portes de la citadelle, de les conduire jusque dans l'appartement de M^{me} la duchesse de Berry, ces messieurs n'ont pas accepté cette offre si loyale. Il est évident qu'aujourd'hui les coryphées du même parti refuseraient une entrevue qui leur enlèverait le droit de récriminer.

M. Gintrac, qui a beaucoup d'honnêteté dans l'âme et qui n'est homme de parti que pour l'acquit de sa conscience, est toujours disposé à guerroyer contre les esprits systématiques qui ne croient que ce qui leur convient de croire. Ces jours derniers il s'est livré à une polémique très chaude avec la *Gazette du Languedoc*, qui regarde notre œuvre comme fausse ou nulle, uniquement parce que les pièces officielles publiées ne portent pas la signature de ce médecin et parce qu'il n'a pas assisté à l'accouchement de la princesse. Toutes ces dénégations n'ont aucune valeur au fond; nous en sommes convaincus et rien de semblable ne peut prévaloir contre des actes authentiques et légaux, mais nos adversaires savent bien leur métier, ils jettent des doutes dans certains esprits crédules. La race moutonnaire qui suit sans réflexion

le berger journaliste, est nombreuse et docile; on la conduit partout où l'on veut et rien n'ébranle sa robuste confiance.

Ce premier coup porté à notre édifice si laborieusement construit, nous a émus; les principaux signataires de l'acte de constatation ayant été avertis de ce qui se passait à Bordeaux et à Toulouse, il y a eu délibération sur ce point et la séance a été très animée. Voici quelques détails :

Le journal *La Guyenne* parle d'une dénégation de M^{me} d'Hautefort, mais sans la spécifier d'une manière précise. Cette dame n'a rien publié d'officiel; M. Gintrac n'a été chargé par elle d'aucune démarche à cet égard, et la *Gazette du Languedoc*, qui en fait mention, a reçu de notre confrère une lettre dans laquelle il réfute avec énergie l'argument tiré de son absence de Blaye pendant la nuit où la princesse est accouchée. Cet accord des deux journaux légitimistes indique un plan concerté qui nous présage des attaques nouvelles. Tout le monde a senti la nécessité de prendre une mesure capable d'arrêter ce système d'opposition; il a été décidé, séance tenante, qu'une action en calomnie serait intentée au journal *La Guyenne* par tous les signataires des actes incriminés. Il a été décidé en même temps que M^{me} la comtesse d'Hautefort serait avertie de cette résolution.

M. Gintrac et moi, nous allons d'abord chez M. Deneux pour lui faire part de cet incident. Le cher maître prend la chose avec un calme qui nous étonne, il trouve que ces dénégations de fous ou de gens de mauvaise foi, ne valent pas la peine que l'on s'en occupe. Il a évidemment à cet égard la façon de penser de M^{me} la duchesse de Berry.

Arrivés tous trois chez la princesse, cette affaire est

mise aussitôt sur le tapis par M. Gintrac, qui en expose les détails avec une lucidité parfaite.

« — Que voulez-vous que j'y fasse? dit Son Altesse Royale. J'ai fait tout ce que l'on a voulu, tout ce que j'ai pu pour établir la vérité, l'on ne peut rien me reprocher; mais ceux qui ne veulent pas croire ne croiront jamais, quoi qu'on fasse. Voyez M. de Kergorlay! J'ai voulu lui écrire, mais j'ai réfléchi que ce serait peine perdue, et j'y ai renoncé. C'est une tête qui ne voudra jamais rien entendre. Quand il est avec sa femme et ses filles, ils parlent tous à la fois, ils s'exaltent mutuellement et la raison s'enfuit aussitôt. M. de Kergorlay a toujours procédé ainsi, par élans, par accès d'enthousiasme; il ne tient compte de rien, et comme je ne puis pas lui montrer mon enfant attaché à moi, il ne me croirait pas quand même je lui dirais que c'est bien mon enfant. »

C'est un ami sincère et dévoué de la branche aînée, dit M. Gintrac, mais un ami bien imprudent. Quand Madame vint en France l'an dernier et qu'elle passa près de Bordeaux...

« — Oh! oui, j'ai passé bien près de vous, docteur! »

M. de Kergorlay s'écria dans un salon, devant beaucoup de monde : Eh bien! que dit-on du passage de Madame?...

« Que voulez-vous faire à cela? Ils sont tous comme lui à la *Quotidienne*; M. de Kergorlay est un des principaux meneurs de ce journal, où l'on s'entend si peu raison. »

— J'ai vu hier, dit M. Gintrac, une personne qui arrive de Paris et qui est allée dans les bureaux de la *Quotidienne*. Ces Messieurs sont dans un état d'exaltation vraiment incroyable. Si l'on exprime quelques

doutes au sujet des dénégations dont ils sont si prodigues, ils s'emportent, il vous accusent de crédulité, de tiédeur, de trahison même, et n'y a plus moyen de s'entendre. Ce même esprit de violence irréfléchie se rencontre à Bordeaux dans un certain monde ; l'on y voit surgir à chaque instant des débats orageux qui dégénèrent promptement en querelles ardentes, lesquelles s'enveniment et menacent de détruire tout rapport entre les membres du parti légitimiste. C'est là un mal immense auquel il importe de remédier le plutôt possible.

« — Je le conçois parfaitement, s'écrie M^{me} la duchesse de Berry, mais comment faire ? Une lettre de moi n'aurait certainement pas ce pouvoir, et d'ailleurs, je ne veux plus écrire. Puisque M^{me} d'Hautefort est mise en avant, qu'elle se charge de faire entendre raison aux rédacteurs de *La Guyenne*. Qu'elle écrive à ce journal pour l'engager à se taire et que tout ce tapage cesse bien vite. Voyez le beau résultat que cela va avoir ! On va faire un procès à *La Guyenne*, on plaidera, on bavardera, et sur qui vont tomber tous les ennuis de cette bataille ? Sur moi, tout simplement, et Dieu sait le mal qui peut en résulter ! Je vous en prie, Monsieur Gintrac, arrêtez cela le plus tôt possible, je le veux, rendez-moi ce service qui sera beaucoup plus grand peut-être que vous ne le supposez. »

Madame a mis beaucoup de chaleur dans ces paroles, et M. Gintrac nous a quittés pour se rendre auprès de M^{me} d'Hautefort. La conférence entre ces deux personnages n'a pas duré moins d'une heure. Je manque de détails, mais le cher confrère de Bordeaux nous a dit que la lutte avait été vive et que M^{me} d'Hautefort refusait absolument d'intervenir dans cette affaire. Il

a fallu lui démontrer clairement les suites inévitables de l'attaque de la *Guyenne*, le procès qui allait être intenté à ce journal, la nécessité de sa présence devant le tribunal de Bordeaux, le retentissement des plaidoeries, le fâcheux effet qui en pouvait résulter pour Son Altesse Royale, et la dame d'honneur, vaincue par cette argumentation puissante, a dû capituler. Elle a enfin consenti à écrire le billet suivant :

« Monsieur le rédacteur en chef de *La Guyenne*.

« Dans le seul but de prévenir une plainte en calomnie contre votre journal dont je partage tous les honorables sentiments, je me détermine à déclarer qu'il y a erreur dans ce que vous avez dit de moi dans votre numéro du 12 mai.

« Agréées etc.

« COMTESSE MAILLÉ-D'HAUTEFORT.

« Blaye 15 mai 1833. »

M. Gintrac, heureux du succès de sa négociation, nous apporte ce désaveu de la dame, et il se charge de le remettre lui-même entre les mains des journalistes. La princesse est enchantée de la tournure que prend cette affaire ; elle espère que le mal qui la menace va se trouver coupé dans sa racine, mais il pourrait bien arriver que cet heureux résultat fût un peu compromis par diverses circonstances. Ainsi nous tous, les signataires du fameux procès-verbal, nous avons le plus grand intérêt à ne pas tolérer la moindre atteinte portée à cette pièce capitale. *La Guyenne* a dirigé une main téméraire contre cet acte authentique, d'autres journaux du même parti ne manqueront pas de s'engager dans cette voie, il faut donc frapper un grand coup, faire un procès au premier ennemi qui nous attaque, afin de montrer notre ferme résolution de défendre notre œuvre collective. *La Guyenne* aura

son recours contre M^{me} la comtesse d'Hautefort; qu'elle l'exerce si bon lui semble, c'est son affaire; la nôtre à nous, c'est de ne pas souffrir une seule imputation de fausseté ou même d'inexactitude sur un point quelconque de notre travail, sous peine de voir avant peu contester tous les autres.

M^{me} d'Hautefort est extrêmement contrariée de ce qui lui arrive. Tout le soin qu'elle a pris de se tenir en dehors de nos affaires est en pure perte, et la voilà forcée de se prononcer contre un des principaux organes du parti légitimiste. Rien ne pouvait lui être plus désagréable. La noble dame, il faut bien le dire, est un peu collet monté. Elle pose parmi les vertus rigides, et nous avons appris ici que M. le comte d'Hautefort avait dit hautement, à l'occasion de la déclaration du 22 février, que, si cela était vrai, M^{me} d'Hautefort ne resterait pas auprès de M^{me} la duchesse de Berry. On pense généralement que la dame, embarquée dans une telle aventure; en est aux regrets; mais il eût été véritablement odieux d'abandonner la princesse au milieu des circonstances oritiques où elle se trouvait, et M^{me} d'Hautefort a dû se dire souvent : Qu'allais-je faire dans cette galère ?

Je croirais volontiers que les ex-dames d'honneur de la princesse y regarderont à deux fois avant de venir auprès d'elle. Madame, rentrant de son plein gré dans la vie privée, perd tout son prestige aux yeux des gens qui savent calculer; la perspective d'utilité cesse et, par conséquent, on délaissera Son Altesse Royale. Le raisonnement paraît rigoureux.

Je veux consigner ici un fait grave, qui m'a donné à réfléchir et qui mérite, à plus d'un titre, de trouver place dans ce journal de mes impressions.

Le général Bugeaud a une sœur, M^{me} de Saint-G...,

qui est bien la sœur la plus tendre, la plus dévouée que l'on puisse voir. Cette excellente femme a écrit ces jours derniers à son frère une lettre dans laquelle se trouve une phrase ainsi conçue : « Serait-ce trop attendre de la justice et de la bonté de M^{me} la duchesse de Berry qu'elle te donnât, par écrit, une sorte de témoignage de la reconnaissance que tes bons procédés pour elle lui ont inspirée, et cette pièce, que nous tiendrions à honneur de conserver dans la famille, ne prouverait-elle pas que le général Bugeaud sait allier au sentiment du devoir fidèlement rempli tout ce que l'on a droit d'attendre d'un homme généreux et compatissant ? »

Le gouverneur a été tout naturellement séduit par cette idée délicate. Il a été encouragé par quelques personnes et bien plus encore par le désir d'être agréable à sa sœur, et aujourd'hui, après nos conciliabules politiques et judiciaires, il a chargé M. Gintrac de faire connaître à la princesse le vœu exprimé par M^{me} de G...

Le cher confrère s'est acquitté de la commission avec un tact parfait. Il a exposé très nettement les motifs qui, suivant lui, militaient en faveur de cette requête, d'un caractère simplement officieux, et il a engagé Madame à faire cet acte de bienfaisance en faveur d'un homme qui en était parfaitement digne.

M^{me} la duchesse de Berry m'a paru tout interdite, il m'a semblé d'abord qu'elle ne comprenait pas bien le sens de la demande qui lui était adressée. Sur de nouvelles explications de M. Gintrac et après réflexion, elle a dit :

« — Je ne veux ni ne puis rien donner de semblable à M. Bugeaud. Je ne peux pas lui savoir gré d'avoir été mon géôlier. J'ai eu à me louer du général lors

« de mon accouchement, j'en conviens, mais c'est
« tout. Il a un bon cœur, mais il est vif, emporté,
« tourmentant et sans usage. »

Cette sortie m'a paru souverainement injuste, d'autant plus que, dans bien des circonstances, j'avais entendu la princesse s'exprimer tout autrement sur le compte du gouverneur. Aussi, je ne balançai pas à dire à Madame que ces reproches, qui ne s'adressent qu'à des imperfections de caractère et non à l'homme lui-même, n'ôtent rien aux excellentes qualités du général.

M. Gintrac sait comme moi combien M. Bugeaud est bon, dévoué, combien il est plein de cœur et prêt à rendre service, combien il a pris souvent sur lui de modifier les prescriptions ministérielles et de ne suivre que les inspirations d'une âme bienveillante. Jamais il ne fût venu à sa pensée de réclamer une apologie de sa conduite envers Madame. Le général est un homme qui fait le bien spontanément et sans croire que l'on doive l'en remercier. C'est uniquement pour faire plaisir à sa chère sœur que cette lettre a été mise sous les yeux de Madame; cela vous prouve, ajouta-t-il, toute la bonté de son cœur, et votre refus ne l'affligera que parce qu'il n'aura pu remplir les vœux d'une personne qu'il aime tendrement.

M. Gintrac ajouta quelques considérations à celles-ci, mais la princesse gardant le silence, nous ne dûmes pas insister davantage.

J'avoue que cette scène m'a autant surpris qu'affligé. Je pensais que Madame se débarrasserait facilement de mesquines préventions contre un homme qu'elle devait, par d'excellents motifs, juger beaucoup mieux, que son esprit apprécierait ce qu'il y a d'éminent dans le général Bugeaud, enfin qu'elle saisirait volontiers

une occasion de lui donner un témoignage de sa gratitude pour les mille preuves de bonté et de dévouement qu'il lui a prodiguées. Je m'étais trompé ou, plutôt, je n'avais pas compté sur la ténacité de certaines rancunes féminines qui se substituent, dans le cœur de ces dames, au souvenir de services réels. Les rois, ces illustres ingrats, dit Voltaire, ne tiennent compte que du mal qu'on ne leur fait pas, ils regardent le dévouement comme une chose due, et le sentiment de leur supériorité les dispense de se montrer reconnaissants.

Et puis, M^{me} la duchesse de Berry, accoutumée à des adorations de la part de gens qui savent flatter ses goûts et discourir en termes choisis sur des menus propos fort étrangers aux habitudes du général, oublie trop, à l'égard de celui-ci, le fond, qui est excellent, pour ne se souvenir que des imperfections de la forme. Les plus solides qualités du cœur disparaissent aux yeux du beau sexe quand elles ne sont pas rehaussées par quelques agréments personnels ; M^{me} la duchesse de Berry, qui est très femme, serait bien capable de dire à M. le général Bugeaud :

O ciel ! que de vertus vous me faites haïr !...

Il a fallu rendre compte au gouverneur de la mission délicate qu'il nous avait confiée. J'ai rapporté le refus de la princesse, moins, bien entendu, les motifs qui l'ont accompagné, et M. Bugeaud a été vivement blessé de ce qu'il regarde à bon droit comme un déni de justice. Il ne comprend pas trop que l'on ait pu lui refuser une chose si simple, et il finit par ne voir dans ce procédé de la princesse qu'un caprice de femme. Je l'ai confirmé dans cette idée.

J'aurais compris une semblable conduite de la part de M^{me} d'Hautefort. Entre la dame d'honneur et le

général il y a vraiment incompatibilité d'humeur. Ce sont des natures antipathiques, nées pour être en guerre perpétuelle, et, en effet, ces deux personnages se trouvent rarement en contact sans qu'il en résulte quelque escarmouche. Ils ont mis l'un et l'autre les protocoles de côté, la glace est rompue depuis le jour où M^{me} d'Hautefort a dit au général : « Vous ne pouvez pas me sentir, mais soyez sûr que je vous rends la pareille. »

Ce soir la conversation a été languissante, embarrassée; on voyait que la princesse n'éprouvait pas cette satisfaction de soi-même qui sert de véhicule aux idées riantes; aussi les histoires racontées par M. Deneux n'ont pas eu le pouvoir de dérider le front de ces Dames. Nous nous sommes retirés de bonne heure, et nous avons dit adieu au salon qui nous servait de chambre à coucher depuis huit jours. Madame n'a plus besoin de gardien de nuit, elle dort à merveille, mange avec appétit, ses forces renaissent rapidement et bientôt il ne restera plus de traces de cet état critique qui nous a tant occupés.



Jeudi 16 mai.

Ce matin, j'ai trouvé M^{me} la duchesse de Berry gaie, gracieuse, cherchant à plaire et à compenser ses duretés d'hier. Elle travaille sur son lit, s'occupe beaucoup de son enfant, trône au milieu de M^{me} Hansler et de la nourrice. Le pavillon se peuple, il n'y a plus de solitude possible, par conséquent l'ennui s'envole et le temps passe vite au milieu des distractions qui naissent de toutes parts. Madame se propose de se lever bientôt; nous la conduirons au jardin le plus tôt possible afin de l'habituer à l'impression du grand air.

Le prochain départ est sans cesse à l'ordre du jour. La princesse nous a dit ce matin :

« — Je serai heureuse de revoir Palerme. L'en-
« semble de la ville a le plus riant aspect, et Naples,
« dont on parle tant, ne me paraît pas préférable. J'au-
« rais bien pu me rendre directement à Naples, mais
« il y a là tant d'étrangers et surtout tant de Français
« que j'ai préféré débarquer à Palerme, où je trouve-
« rai le repos dont j'ai un si grand besoin. Je ne veux
« être ni attaquée, ni défendue, ni insultée, ni applau-
« die : je veux surtout ne pas être tourmentée. D'ail-
« leurs le comte Hector doit se rendre auprès du Roi
« mon frère, pour prendre quelques arrangements
« d'une grande importance pour nous. Nos affaires
« de famille sont assez embrouillées, mais grâce à Dieu
« avec le temps tout s'arrangera. »

Madame lit dans la *Gazette de France* un article sur le comte Lucchesi-Palli, et, chose rare, dit la princesse, le journal est bien informé. On parle également du comte de Campo-Gallo que l'on confond avec le prince de Campo-Franco, et Madame se récrie aussitôt :

« — Ce n'est pas la même personne ! A quoi pen-
« sent-ils donc ? Le Campo-Gallo n'est pas même parent
« des Lucchesi-Palli, il a été longtemps ministre de
« Murat. Ce personnage, que j'ai connu, avait une
« femme charmante, grande et brune, qui avait la
« manie de porter des fichus montants, très montants
« même, quoiqu'elle fût jeune et bien faite. L'on ne
« savait à quoi attribuer cette singularité, si éloignée
« des modes en vigueur à cette époque ; mais un jour
« qu'elle s'habillait chez une dame de mes amies, on
« découvrit le mystère. Elle portait sur le devant de la
« poitrine une grande tache brune recouverte d'une
« sorte de fourrure noire, luisante, superbe, c'est-à-

« dire horrible à voir. C'était assez difficile à cacher.
« Il paraît, du reste, que cette sauvagerie ne faisait
« peur à personne, et que la dame était fort adorée,
« ce qui n'amusait pas son mari jaloux. Je sais qu'elle
« a eu plusieurs beaux enfants qui n'ont pas hérité de
« la bête maternelle. »

L'occasion était belle pour dissenter sur les taches de naissance, sur ces envies de femmes grosses, ces regards qui impriment sur la peau de quelques enfants, des stigmates dont toutes les mères font honneur à la force de l'imagination ; mais comme cet entretien n'a rien offert de nouveau et que les faits cités par la princesse n'ajoutent rien à ce que l'on sait sur cette matière, je passe outre.

À dix heures, au moment où nous nous mettions à table pour déjeuner, le Général me communique une dépêche qu'il vient de recevoir, et qui est destinée à faire grande sensation parmi les habitants du pavillon. Il s'agit tout simplement de l'arrivée à Paris du comte Hector Lucchesi-Palli, qui vient solliciter du Président du Conseil des ministres l'autorisation de se rendre à Blaye. Cette nouvelle nous a fort occupés pendant le repas. Chacun argumente à perte de vue sur cette visite conjugale, et nous nous réjouissons de cet incident inespéré qui va jeter parmi nous une distraction nouvelle.

À onze heures, M. Deneux et moi, nous arrivons chez M^{me} la duchesse de Berry. L'air radieux du cher maître la frappe, mon visage ne dément pas celui de mon confrère, et Madame s'écrie :

« — Mes pages, mes beaux pages, quelle nouvelle
« apportez ? »

— Nous sommes certains, dis-je, que cette nouvelle ne va pas faire de Madame une veuve éplorée comme celle de Marlborough, au contraire ; seulement il est bon

que Madame se modère, car la joie peut faire beaucoup de mal.

« — Qu'est-ce donc ? De quoi s'agit-il ? Vous me faites mourir d'impatience. »

M. Deneux raconte la chose, et Madame, émue, interdite, rougit, pâlit et demande si cela est bien vrai. Elle veut savoir les termes précis de la dépêche et envoie M. Deneux auprès du gouverneur pour obtenir une copie de cette pièce. Le cher maître part aussitôt en estafette et rapporte cet écrit qui est lu avec avidité, commenté, interprété, et Madame ajoute ces paroles :

« — J'ai su que ce voyage devait se faire, mais plus tôt, et je m'y suis opposée. Aujourd'hui, cela me convient parfaitement. Je serai enchantée de voir le comte Hector, nous ne nous sommes pas vus depuis la fin de l'été dernier. »

J'avoue que tout dans cette circonstance éveillait mon attention, piquait au plus haut point ma curiosité. J'écoutais ces paroles de la princesse avec un intérêt extrême, j'étudiais ses yeux, son front, le son de sa voix, l'expression de son visage, et je dois dire, parce que c'est la vérité, que je n'ai rien aperçu, mais absolument rien qui puisse me faire concevoir le moindre doute sur la sincérité de ces épanchements spontanés. Et comme je félicitais Madame de ce rapprochement qui paraissait lui être si agréable, elle me dit avec un naturel parfait :

« — Priez M. le général Bugeaud de répondre bien vite au ministre que je suis heureuse de cet entrevue, et que l'on fasse savoir au comte Hector que sa femme et son enfant se portent bien. »

Je m'acquittai aussitôt de cette commission que le gouverneur se hâta de transmettre par la voie du télé-

graphe. J'en donnai avis à la princesse, dont la joie se manifesta sans contrainte. L'émotion est grande parmi les compagnons de captivité. M^{me} d'Hautefort me paraît en proie à une ardente curiosité féminine, et je conviens sans peine qu'elle est suffisamment motivée. Au milieu des soupirs de M. de Brissac, M^{me} la duchesse de Berry, battant des mains, s'écrie :

« — Le comte Lucchesi à Blaye ! Que j'en suis
« charmée ! Que diront les Kergorlay, les Conny et
« autres Saints-Thomas ? J'espère qu'il y a de quoi
« les convaincre ! On m'abandonnera, je le sais bien,
« je m'y attends, et j'en prends mon parti. Beaucoup
« d'intrigants qui se sont servis de moi et de mon
« nom, vont me planter là dès qu'ils auront reconnu
« que je ne puis plus leur être utile à rien, mais je
« m'en moque, je serai heureuse de vivre tranquille,
« en dehors de ce monde qui me convient si peu. Je
« pourrai au moins voyager à ma guise. Je n'ai jamais
« vu Venise dont je rafolle ; j'y passerai certainement
« en allant ou en revenant de Prague. Oui, docteur,
« je me fais de tout ceci une grande fête, quoique ce
« soit folie de compter sur l'avenir et de bâtir de si
« beaux projets. Qui sait si l'arrivée du comte Hector
« à Blaye, ne va pas modifier les dispositions prises
« par le Gouvernement pour mon prochain voyage ?
« J'espère en tout cas que cela pourra me valoir un
« peu plus de liberté. Le comte devra, je pense, se
« rendre promptement à Naples, par la voie de terre,
« auprès du Roi, mon frère, afin de le prévenir et de
« tout disposer pour me recevoir là-bas. »

Tout cela a été dit avec un naturel parfait, avec un entrain de bonne humeur qui exclut toute idée de crainte quelconque, de dissimulation ou d'arrière-pensée.

La princesse s'inquiète de ne pas savoir à quoi s'en tenir sur les projets de Mesdames de Montaigu ou de Casteja. Elle demande souvent s'il est question de son arrivée à Blaye. Du reste, elle paraît médiocrement compter sur le zèle de ces dames, et elle s'en console d'avance en disant :

« — J'emmènerai à Palerme ma bonne Hansler et
« M^{lle} Lebesch, puis la nourrice, et ce sera toute ma
« maison à bord de la frégate, si frégate il y a. Je
« n'entends plus parler de M. de Mesnard. Pourvu
« que les Kergorlay et compagnie ne l'aient pas circon-
« venu. Je ne puis plus être utile à personne, je veux
« vivre isolée, car c'est à ce prix seulement que je puis
« être heureuse, mais soyez sûr qu'on ne me le par-
« donnera pas. »

Dans la journée, une lettre de Bordeaux nous annonce que l'action en calomnie intentée au journal *La Guyenne* a été déposée au parquet du Procureur du Roi, et que la justice doit avoir son cours. Nous voulons défendre notre œuvre ; quiconque y portera une main ennemie n'aura qu'à se bien tenir. Les magistrats signataires, grands amateurs de papier timbré, ne sont pas embarrassés sur le choix des moyens d'attaque contre les gens assez mal avisés pour suspecter notre bonne foi ; ils savent que l'autorité supérieure leur saura gré du zèle qu'ils déploieront à ce sujet, aussi se montrent-ils armés de toutes pièces contre les incrédules.

En voici bien d'un autre ! Chaque heure amène son petit drame, les événements se multiplient et je suis toujours sur le qui-vive.

Ce soir, à 4 heures, le gouverneur reçoit une dépêche de M. le Ministre de l'Intérieur. Ce pli contient, entre autres choses, une lettre de M. le comte de

Mesnard adressée à Madame la duchesse de Berry. Cette lettre est ouverte, bien entendu, comme toutes celles qui entrent ou sortent du pavillon, et le général qui la lit, et qui paraît péniblement affecté de son contenu, me charge de la remettre à la princesse. Je me hâte de remplir cette commission, et j'arrive chez Madame au moment où elle se disposait joyeusement à dîner avec un potage et des asperges. Elle s'arrête à ma vue, sa cuiller reste en l'air et pressentant quelque trouble-fête elle s'écrie :

« — Qu'avez-vous ? Qu'est-il arrivé ? Vous n'avez plus votre visage de ce matin. »

Pour toute réponse, je remets la lettre en question. Madame la lit avec avidité, s'agite sur son lit, soupire, gémit, la relit encore et la rejette loin d'elle en disant :

« — J'ai trop de fierté pour répondre à cela ! »

Elle se laisse aller sur ses oreillers, dit à M^{me} Hansler de faire enlever son dîner, et j'ai vu en cet instant des larmes silencieuses couler sur ses joues. Je cherche à consoler Son Altesse Royale en lui rappelant qu'elle avait prévu ces défections, qu'elle ne devait pas tant s'affliger d'un malheur auquel elle était préparée et dont elle nous parlait si philosophiquement aujourd'hui même :

« C'est vrai, dit-elle, mais il y a des gens qui doivent faire exception à cette règle générale d'ingratitude. M. de Mesnard est de ce nombre ; lui en qui j'ai toujours eu la plus entière confiance, et qui m'a tous jours semblé dévoué à mes vrais intérêts. Tenez, docteur, lisez cette lettre et jugez si j'ai droit de m'en affliger. »

En disant cela, la princesse me donne cet écrit, dont

le sens et les mots mêmes sont restés dans ma mémoire.

« Je venais de recevoir du gouvernement la permission de me rendre à Blaye, lorsque la maladie de ma fille m'a forcé de me rendre au Mesnil. A mon retour à Paris, j'apprends par les journaux la nouvelle position de Madame et j'ignore si ces circonstances particulières n'ont pas amené quelques changements dans ses intentions ; M. le comte de Mesnard attendra de nouveaux ordres de Son Altesse Royale ; Madame est trop persuadée de ses sentiments dévoués pour croire qu'il hésiterait un instant à les remplir. M. le comte de Mesnard doit attendre ces mêmes ordres afin de savoir en quoi il peut être utile.

« Paris, le 12 mai. »

En ce moment, M^{me} d'Hautefort et M. de Brissac sont entrés dans la chambre de la princesse. Tous deux se sont enquis du trouble que Madame vient d'éprouver, et ils sont restés tous deux silencieux quand ils ont eu connaissance de ce qui venait de se passer. J'ai été frappé de leur impassibilité et du peu de soin qu'ils ont mis à cacher la conformité de leurs sentiments avec ceux exprimés dans la lettre de M. de Mesnard. Ils se sont retirés presque aussitôt.

M^{me} la duchesse de Berry pense que M. de Brissac se croira obligé de rester auprès d'elle, et elle, s'en afflige très sincèrement, sachant combien il lui importe de rejoindre sa famille le plus tôt possible. Elle dit que M^{me} de Montaignu, femme de trente-deux, au plus, charmante, adorée, habituée aux succès dans le monde, ne quittera pas volontiers Paris pour un temps assez long ; suivant Madame, la marquise de

Casteja n'a pas un caractère sur lequel on puisse compter dans les circonstances graves où elle se trouve, et elle ajoute que M^{me} la princesse de Bauffremont, femme d'une trempe rare et d'un mérite supérieur, est peut-être la seule personne qui convienne parfaitement à une mission de ce genre.

Cette scène, fort vive, s'est terminée péniblement. Madame a fait fermer fenêtres et rideaux ; elle a voulu rester dans une obscurité complète, et m'a répété plusieurs fois que la fille de M. de Mesnard était enceinte de sept ou huit mois, et que cette excuse du comte était une défaite dont l'emploi lui paraissait inconcevable.

M. Deneux m'est venu en aide, et nous avons usé de toutes nos ressources pour consoler la pauvre captive. Je ne puis pas dire que nous ayons obtenu un grand succès. Ces froissements d'un cœur affectueux et dévoué entraînent à leur suite un profond découragement. M^{me} la duchesse de Berry, dans ces moments douloureux, fait de tristes retours sur elle-même ; la perspective de l'abandon de ses ingrats courtisans blesse son âme généreuse et anéantit ses illusions les plus douces. La froide vérité qui se révèle à ses yeux lui arrache des larmes amères et, plus d'une fois, dans la soirée, nous avons vu ce spectacle affligeant.

J'ai enfin reçu une lettre de M. le Ministre de de l'Intérieur ; elle est conçue en ces termes :

« Monsieur, je m'empresse de vous témoigner combien nous sommes satisfaits de votre zèle et de l'efficacité de vos soins au moment de l'accouchement de M^{me} la duchesse de Berry. Nous n'attendons pas moins de votre part et je me plais à vous en féliciter. Continuez, je vous prie, à me

« donner connaissance de vos observations et des
« incidents dignes de quelque intérêt qui pourraient
« survenir.

• Agréez, etc.

Comte d'ARGOUT. »

C'est un peu sec, j'en conviens; mais M. le comte a peu de dehors et il ne m'a pas accoutumé, jusqu'ici, à des démonstrations plus gracieuses.

M. le général Bugeaud a également reçu aujourd'hui l'annonce officielle que le Roi l'avait désigné pour accompagner M^{me} la duchesse de Berry jusqu'au terme de son voyage. Le gouverneur paraît médiocrement satisfait de ce long supplément de devoirs à remplir et qui vont l'enlever à sa famille et à ses affaires pendant un mois ou six semaines de plus qu'il ne l'avait pensé. L'aide de camp, M. de Saint-Arnaud, en est au contraire très enchanté, et je suis fort de son avis. Je regarderais comme une vraie faveur que l'on me chargeât de ce soin.

J'ai écrit une longue lettre à mon cher doyen pour le tenir au courant de notre petite chronique locale. On voit que ma journée a été bien remplie, et qu'au milieu d'une telle activité, il me reste fort peu de loisir. Il faut cependant que j'en trouve pour répondre à des invitations pressantes. M. le sous-préfet nous a donné un grand dîner. Quelques confrères de la ville et des environs m'ont fait l'honneur de m'appeler en consultation, et ces affaires médicales m'ont mis à même de visiter quelques-unes des communes voisines de Blaye. Nous banquetons, nous faisons des visites, nous menons joyeuse vie, et je m'accommode assez bien du régime auquel me condamnent les rigueurs de la politique ministérielle. Je ne me plains que du vin de Médoc qui est trop capi-

teux, trop agréable, trop bon en un mot, et que les chers confrères du cru vous prodiguent comme s'il s'agissait de l'eau de la Gironde. Il est évident que la nature ne m'a pas fait gourmet, et que mon estomac, considéré comme mesure de capacité, est tout à fait indigne de soutenir la comparaison avec ceux des habitants de cet excellent pays vignoble.



Vendredi 17 mai.

Les noirs soucis de la veille se sont dissipés cette nuit, et ce matin, à neuf heures, lors de ma première visite, M^{me} la duchesse de Berry, grâce à cette heureuse mobilité d'esprit déjà signalée, a repris une partie de sa gaieté. Elle grignotte un petit pain frais, émiette des tartines que M^{me} Hansler fait griller, boit un peu de lait chaud aromatisé avec quelques cuillérées de thé, et semble fort disposée à rire.

Par malheur, M. Deneux est dans un profond chagrin. Il a appris ce matin que sa fameuse lettre était bien arrivée à son adresse, mais seulement sous forme de copie, l'original ayant paru devoir être conservé parmi les pièces de cette importante affaire. De là, des regrets amers à l'occasion de cet acte de tyrannie, des accusations violentes contre le cabinet noir et une magnanime résolution de protester énergiquement devant l'Europe entière contre cet attentat à la liberté individuelle. Le cher maître le prend même sur un ton si tragique, que la princesse a pris le parti d'en rire, au grand scandale de son accoucheur ordinaire. Lè susdit a trouvé un puissant auxiliaire en M. le comte de Brissac qui vient d'apprendre à son tour que sa lettre à M^{me} de Brissac a eu le même sort que celle

de M. Deneux. Ces deux victimes des intempéries ministérielles chantent la même antienne avec une aigreur croissante ; ils voudraient que l'univers se soulevât d'indignation à propos du fait qui les touche, et qui, après tout, suivant la judicieuse observation de la princesse elle-même, n'est qu'une conséquence de l'état de siège décrété contre les captifs de la citadelle.

Cette querelle, car l'affaire a pris ce caractère, nous a tous mis en rumeur, et M^{me} la duchesse de Berry a vu combien chacun de ses compagnons d'infortune s'effaçait peu auprès d'elle et conservait à son *moi* des dimensions respectables.

« — Plaignez-vous donc, s'écrie la princesse, gémissiez donc bien haut, vous voilà bien malades, parce que vos lettres originales ne sont pas arrivées à vos femmes. Mais au moins elles ont eu de vos nouvelles, il n'y a pas eu de retard, elles n'ont éprouvé aucune inquiétude, et je concevrais vos plaintes si l'on avait supprimé vos correspondances. Et moi, pensez-vous que l'on ait toujours de pareilles attentions pour les dépêches qui m'ont été adressées ? Allons, calmez-vous, Messieurs, cela ne vaut pas la peine de faire tant de bruit ! »

Nos deux infortunés se sont, en effet, un peu calmés, et Son Altesse Royale a demandé, comme la veille, comme tous les jours, si les dames désignées pour l'accompagner ont enfin donné signe de vie, et si l'on sait laquelle voudra bien accepter la corvée de la suivre en Sicile. Et en disant cela, Madame berce sa petite fille, l'embrasse tendrement et lui chante :

« — Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? »

En ce moment, un beau rayon de soleil se glissant entre les rideaux est venu illuminer l'intérieur de la

chambre, et j'ai dit : — Voilà déjà le soleil qui pourdroie, et si ma sœur Anne pouvait voir jusqu'à Paris, elle reconnaîtrait peut-être son cher papa qui arpente la grande route pour venir ici.

M. Deneux, qui veut bien suspendre ses gémissements, déclare qu'il redoute cette entrevue et qu'un bon surveillant ne sera pas de trop. C'est un rôle qui vous convient à merveille, dis-je au cher maître, et il faudra donner des ordres pour que Martin dresse de nouveau nos lits dans le salon.

« — A quoi bon, s'écrie la princesse, nous parlons le patois sicilien, et vous ne pourrez pas comprendre un seul mot de la conversation. »

— Il ne s'agit pas d'entendre, riposte l'accoucheur de S. A. R., mais bien de voir. Je sais tout ce que l'on peut dire en pareille rencontre, mais il faut rompre le tête à tête et un tiers est indispensable.

« — N'ayez pas peur, nous serons raisonnables.

Le cher maître s'anime, son œil prend une expression narquoise, on voit que cet entretien a dissipé les nuages qui obscurcissaient son esprit ; il devient plaisant, sémillant, gaudriolant, et il ajoute avec un sourire gaillard :

— Raisonnables, raisonnables..., je n'y compte pas trop ; les retours sont dangereux. Il ne faut pas recommencer si promptement.

« — Oh ! par exemple ! ne craignez rien, cela n'arrivera jamais à Blaye ! En Sicile, *passé* !... »

Ce dernier mot nous met tous en gaieté, et M. Deneux essaye un léger calembourg en disant qu'ici comme là-bas, il redoute les tours de *passé-passé*.

Le rire en train, chacun fournit son contingent de plaisanteries, bonnes ou mauvaises, et le cher maître, toujours à l'affût de conversations scabreuses, et vrai

compère à donner une nouvelle édition, considérablement augmentée, *des caquets de l'accouchée*, prend la parole et déclare qu'il y a des hommes fort dangereux pour les femmes en couches. Dans l'Orient, dit le professeur, la femme qui vient d'être mère reste longtemps séparée de sa famille; elle est déclarée impure et ne rentre dans la vie ordinaire qu'après un temps assez considérable et une foule de cérémonies singulières. Chez nous, ces coutumes antiques, que l'on aurait dû respecter, sont tombées en désuétude, et bien des maris abrègent singulièrement ces vacances si respectables.

« — C'est vrai, dit M^{me} la duchesse de Berry, et
« j'ai entendu dire qu'un duc de Luxembourg, je ne
« sais lequel, se rendit coupable à l'égard de sa
« femme d'une sorte de viol dans le jour qui suivit
« son accouchement. Il survint des accidents singu-
« liers et effrayants que la faculté ne savait comment
« expliquer, lorsque le duc, se drapant dans sa robe de
« chambre et faisant jabot, dit avec un air capable : —
« Mais, messieurs, M^{me} la duchesse pourrait bien être
« grosse ! Stupéfaction générale parmi les consul-
« tants ! C'était vrai, et la malheureuse n'en mourut
« pas. On n'a pas d'idée d'une pareille infamie. »

M^{me} d'Hautefort, qui est arrivée à temps pour entendre ce récit merveilleux, pousse des cris de l'autre monde et dit que ce duc était un abominable homme; moi, j'applaudis à cet acte d'héroïsme; M^{me} Hansler étouffe un éclat de rire qui lui échappe, et M. Deneux déclare que ce fait constitue une *belle observation*. Il ajoute qu'il a vu, de ses propres yeux vu, à Amiens, une dame de ses clientes qui devint enceinte le cinquième jour après son accouchement. Il entre à cet égard dans des détails tellement précis que ces

Dames se mettent à crier toutes ensemble pour le forcer à se taire. Et la princesse ajoute en manière de péroraison :

« — Tout cela m'étonne beaucoup. J'aurais cru
« que cela ne pouvait pas se passer aussi tranquil-
« lement. »

M. Deneux, qui se trouve sur son terrain de prédilection et qui saisit toujours avec empressement ces rares occasions de professer et d'étaler sa singulière érudition sur les cas réservés, s'empresse de démontrer le comment et le pourquoi de ces mystères de l'organisation féminine ; mais Madame, qui l'écoute volontiers, quitte à rougir à certains passages plus périlleux, est forcée de faire chorus avec M^{me} d'Hautefort qui se révolte à la moindre tournure anatomique que prend la narration du maître. Donc, M. Deneux, à son grand regret, a remis sa démonstration technique au premier moment favorable, et je termine ces grands débats en disant : — Quoi qu'il en soit, ces exemples fameux prouvent combien il importe de surveiller la prochaine entrevue. — La princesse se défend avec ardeur et répète :

« — En Sicile, à la bonne heure ! Il y aura six
« semaines au moins que je serai accouchée, et ma
« foi, nous verrons ! »

Ces explosions naïves sont bien dans le caractère de M^{me} la duchesse de Berry. M. Deneux nous en a cité un exemple très remarquable. En 1817, à l'Elysée-Bourbon, Son Altesse Royale venait d'accoucher de son premier enfant ; le roi Louis XVIII, à qui l'on présentait le nouveau-né, s'écria : — C'est une fille ! Tant pis ! — Madame dit aussitôt avec une extrême vivacité : — Sire, je savais que ce serait une fille ; mais, Sire, dans un an, un garçon ! — Puissiez-vous

dire vrai, mon enfant, répliqua le monarque. — Et de fait, ajouta M. Deneux, il en eût voulu une douzaine plutôt qu'un seul. Quand la cour vit qu'il ne s'agissait que d'une petite princesse, tout le monde s'en alla, et, le soir, le palais de l'Elysée-Bourbon était désert.

Le comte Hector Lucchesi-Palli a fait de nouveau les frais de la conversation. Madame nous apprend qu'il a servi dans les Gardes nobles de la marine, comme le font presque tous les jeunes cadets de famille. Un des princes de la famille royale de Naples est également incorporé dans la marine, et la princesse nous dit :

« — Si j'ai deux garçons, comme je l'espère bien, « l'un d'eux sera marin. C'est une arme savante et « qui me plaît beaucoup. Et, à ce sujet, Monsieur « Ménière, quand vous verrez le commandant Mollier, « demandez-lui des nouvelles du petit Paul, mon « mousse à bord de la *Capricieuse*. Dans toutes mes « traversées, j'accapare un vieux matelot, et, autant « que possible, marié et père de famille, car on a besoin « d'un homme de confiance; le poste est délicat, intime, « et les femmes de chambre ne sont bonnes à rien. »

— Le petit Paul faisait, ce me semble, une notable exception aux habitudes de Madame.

« — Pas tant que vous le croyez, monsieur l'obser- « vateur. Un jeune garçon est sans importance; on « ne se gêne pas avec les enfants. J'ai pris celui-là « faute de mieux et j'ai eu beaucoup à m'en louer. « Cette pauvre Stylite était horriblement malade et je « ne sais trop qui l'a soignée. En pareille agonie, on « ferait pitié à un Juif. Nous avons été bien à « plaindre! »

J'ai déjà dit combien les jeunes officiers de la *Capricieuse* m'avaient raconté de drôles de choses à l'occa-

sion de cette traversée. Ces messieurs sont très complaisants, très empressés à se rendre utiles aux passagers en proie au mal de mer, mais ils n'en sont pas moins de grands moqueurs, et ces misères, sur lesquelles Madame pense qu'ils s'apitoyent, sont pour eux un sujet inépuisable de plaisanteries et de gorges-chaudes. Fiez-vous donc à ces héros du gaillard d'arrière! Croyez donc à leur commisération!

La journée a été charmante. J'ai fait une revue exacte de toute la citadelle dans le but de compléter ma collection de plantes. La princesse, qui me rappelle de temps en temps le fameux herbier et mes promesses, paraît douter de mon empressement à la satisfaire, et je veux lui prouver que je sais tenir parole.

Je lui ai rapporté de ma promenade plusieurs beaux insectes et, entre autres, des sphynx d'un merveilleux éclat. Madame admire ces papillons si beaux et s'écrie :

« — J'en avais de magnifiques! Qu'est devenue ma collection et mon brave père Gory, qui savait si bien la ranger? »

A propos d'histoire naturelle, je veux donner place dans ces pages, pleines de souvenirs sérieux ou badins, à un personnage singulier, vrai type d'amateur passionné, sorte de monomane innocent dont les excentricités m'ont beaucoup amusé.

Il existe à Blaye un maître coutelier qui se nomme Cluchet. Ce brave homme, déjà sur le retour, peu riche, mais généralement estimé, a la passion des rossignols. Il connaît toutes les particularités qui se rattachent à cet oiseau chanteur; il sait surtout le prendre avec une habileté merveilleuse, le conserver en cage, obtenir de lui ses plus merveilleux accords. Il lui rend la liberté pour le reprendre plus tard; en un mot, il

'est approprié ce musicien emplumé de telle façon qu'aux environs de Blaye les rossignols semblent subir ses lois et le reconnaître pour suzerain.

Maître Cluchet a bon cœur; ses goûts champêtres l'ont rendu philosophe; l'amour qu'il porte à ses bêtes ne lui a pas fait prendre en grippe l'espèce humaine, ce qui est une générosité pure de sa part. Il dit, à la vérité, que les hommes gagneraient à imiter ces charmants oiseaux; que le chant du rossignol adoucit les chagrins, élève l'âme, rend la vie plus légère et plus facile. C'est dans un but tout philanthropique que le père Cluchet envoie un de ses chanteurs aux personnes souffrantes et malheureuses, et, à ce titre, M^{me} la duchesse de Berry n'a pas été oubliée. Déjà, depuis longtemps, le phénix des rossignols a été envoyé à Son Altesse Royale. Cet intrépide musicien prodigue ses gammes, ses trilles à la princesse; mais je suis forcé d'avouer que sa voix éclatante n'a pas paru avoir une influence bien marquée sur l'état physique et moral de la pauvre captive.

M^{me} Bugeaud, très souffrante lors de son arrivée dans la citadelle, a reçu bientôt un des pensionnaires gazouillants, dont le ramage, suivant le bon Cluchet, devait dissiper, comme par enchantement, les plus noires vapeurs et ramener la fraîcheur et le sourire sur le visage d'une mère qui regrette les petits enfants qu'elle a perdus. *Amissos queritur fœtus*. Je n'affirmerais pas que ce nouveau mode de traitement ait eu un grand succès, mais Dieu et le printemps aidant, puis cela, la dame a senti ses maux se dissiper peu à peu, et le brave Cluchet regarde la cure comme complète.

Ces triomphes que notre ornithomane se décerne, ne le rendent pas plus fier. Son seul vœu, c'est de

faire des prosélytes. Il pense que les rossignols sont ici-bas pour nos menus plaisirs, non pas pour jeter au hasard leurs savantes harmonies, non pas pour égayer les frais ombrages, animer les forêts et peupler les solitudes, mais bien pour embellir nos maisons et charmer les oreilles de la famille assise en cercle autour du foyer domestique. Il veut que chaque rossignol, captif pour un temps, nous prodigue les trésors de son divin gosier, et devienne l'artiste intime, l'ami du logis, le musicien favori qui tienne lieu de spectacle, de concerts et d'opéra. Le brave père Cluchet a donné une singulière extension à son idée favorite, il la féconde par des développements inattendus ; j'ai été quelquefois bien étonné de son opinion sur l'Académie royale de musique de Paris, sur le grand théâtre de Bordeaux et autres cages, dit-il, où l'on va écouter des chanteurs qui sont loin de valoir ceux que la bonne nature nous prodigue.

Cette digression m'entraînerait bien loin, car j'ai fait une étude approfondie de mon Cluchet, et je pourrais le peindre en détail. J'aime ces physionomies tranchées, ces hommes complets dans leur genre, qui ont leur destinée bien arrêtée, qui savent ce qu'ils veulent, où ils vont, qui ne se perdent pas en mille incertitudes sur la voie qu'ils ont à suivre. Le Cluchet a été créé et mis au monde pour la plus grande gloire du rossignol, et si cet intéressant animal n'existait pas, il l'aurait certainement inventé. Il n'a pas lu, vous pouvez m'en croire, la *Philomèle*, d'Albus Ovidius Inventinus ou l'*Ornithophonia*, de Bacrius ; il n'a pas davantage compulsé les traités anciens et modernes d'Avicéptologie, et cependant il possède son sujet à fond. Il sait à point nommé quand le rossignol arrive et quand il part, quels lieux il préfère, quel temps lui convient. Il connaît ses mœurs, ses habitudes, ses

goûts, ses passions; il a parfaitement saisi son côté faible, et, en homme habile, il en profite pour subjuguier l'oiseau et pour se l'approprier d'une manière absolue.

En voulez-vous la preuve? Aujourd'hui Mons Cluchet nous avait invités, le général, son aide de camp et moi à une chasse aux environs de la citadelle; la chose acceptée, notre héros, muni d'un petit filet, nous précède d'un pas triomphant dans ces campagnes qu'il regarde comme son domaine.

Le filet en question se compose d'une sorte de bourse en soie verte, à larges mailles, fermée par deux arcs en fil de fer, soumis à l'action d'une détente sur laquelle on place une de ces larves blanches que l'on trouve dans la farine avariée. L'équipage de notre chasseur de rossignols est aussi simple que possible. Voyons ce qu'il en saura faire.

Nous avançons au milieu d'une foule de petits jardins séparés par des haies; Cluchet, guidé par une oreille infailible, nous conduit vers des lieux où il est certain de rencontrer ce qu'il cherche. Bientôt un rossignol se fait entendre et Cluchet dit : Celui-là ne vaut pas la peine que nous nous arrêtions, je l'ai eu l'an dernier, et il a toujours chanté faiblement. Il est jeune, il pourra devenir meilleur; mais j'en doute. Il a la poitrine faible! — Docteur, me dit M. de Saint-Arnaud, si vous lui offriez un peu de suc de réglisse!

Encemoment, un rossignol caché je ne sais où, déploie toutes les ressources de son gosier; nous nous récrions aussitôt sur cette merveille, mais le Cluchet nous dit : — Ne vous y fiez pas, c'est un vieux; il est à son dernier registre. — Pour un autre c'est ceci, pour un autre c'est cela; mais le général qui veut voir notre artiste à l'œuvre, et qui, d'ailleurs, n'a que peu de temps à donner à cette promenade champêtre, engage

le roi des rossignols à ne pas se montrer si difficile, et à prendre le premier qui se présentera.

Un instant après, Cluchet nous montre, perché sur l'extrémité d'une branche d'ormeau, un oiseau qui fait entendre un petit pialement, prélude d'un chant sonore que nous applaudissons bientôt. — Je demande à tenir celui-là, dit le général; allons, maître Cluchet, montrez-nous votre savoir-faire.

— Mais, Monsieur le général, celui-là n'est pas neuf, je le connais, je l'ai tenu en cage, et si je le reprends, il ne chantera plus cette année.

— Eh bien, commencez toujours par le prendre, quitte à le lâcher plus tard s'il ne vous convient pas.

— A vos ordres, général, vous allez voir, ce ne sera pas long.

En disant cela Cluchet enjambe quelques sillons, s'arrête sur un endroit où la terre est à nu, gratte le sol, fait un petit guéret, se baisse, se relève, se baisse encore, cache son piège sous la terre remuée, pose un ver blanc sur l'extrémité du ressort et s'éloigne en nous faisant signe de le suivre. Deux minutes avaient suffi pour dresser cette embûche.

Cluchet nous dit alors avec un grand sang-froid : — Ne vous retournez pas, ne le regardez pas; la curiosité le poussera à sa perte et sa gourmandise l'achèvera. Oui, messieurs, le rossignol est curieux, jamais il ne manque d'aller regarder la terre que vous avez remuée, il veut savoir ce que vous avez fait là, pourquoi vous vous y êtes arrêté, et c'est là qu'est le danger pour lui. Il va voir le ver blanc que j'ai placé dans cet endroit, et alors sa gourmandise ne résistera pas à la tentation. L'expérience est perdue pour lui; il a déjà été pris une fois, mais cela ne l'empêchera pas de tomber dans le même piège. Il y a des rossignols que

j'ai pris ainsi plus de dix fois, et jamais ils n'ont été ni moins curieux ni moins gourmands.

A peine achevait-il son discours, que maître Cluchet se retourne vivement et dit : Il est pris ! Il avait entendu un petit gémissement que l'oiseau avait laissé échapper au moment où l'engin perfide s'était fermé sur lui. Nous le vîmes en effet se débattre dans sa prison légère, et bientôt Cluchet le déposa entre les mains du général.

— Vous voyez, messieurs, que je ne vous ai pas trompés. Ce rossignol porte à la patte un petit nœud de soie noire; c'est ma marque, et plus d'un parmi ceux que vous entendez chanter dans les environs, a un signe pareil. Quelques amateurs du pays en prennent de temps en temps et me les apportent. On les appelle les enfants du père Cluchet, et cela contribue à conserver dans le canton des oiseaux qui en font le principal ornement.

Cette chasse nous a beaucoup amusés; mais le Cluchet chasseur est bien autrement amusant que ses bêtes. Rien n'égale sa bonhomie, sa confiance en lui-même et l'importance qu'il attache à son art. Il a vraiment perfectionné, non pas seulement les moyens de prendre les rossignols, mais bien le rossignol lui-même. Il obtient de lui tout ce qu'il peut donner de voix; il en use comme de son bien, de sa chose, puis il lui rend la liberté, favorise ses amours, vise à la propagation de l'espèce et réalise, à son point de vue, un gouvernement-modèle de cette famille harmonieuse. Il consent à être le roi des rossignols, ainsi que je l'ai déjà dit, mais pour leur bonheur et pour leur gloire; il leur fait une belle place dans le monde qu'ils charment et embellissent; enfin, ce n'est pas sa faute si, comme à Venise, une loi de l'État ne pourvoit pas à

leurs besoins. Entendons-nous, cependant, car à Venise, ce sont des pigeons qui sont l'objet de cette distinction flatteuse, et Mons Cluchet, à qui j'ai fait part de cette munificence des anciens doges, prétend que ses oiseaux, à lui, en sont bien plus dignes. Suivant notre homme, le chant du rossignol est la véritable école du chant français; c'est une classe perpétuelle d'harmonie qui devrait avoir la plus douce influence sur nos mœurs publiques et privées. Ainsi soit-il! Le général a eu la bonté de laisser notre oiseau dans toute la liberté de ses théories musicales, et nous sommes rentrés en prison.

J'ai beaucoup amusé M^{me} la duchesse de Berry en lui racontant notre partie de chasse, et les singularités de Cluchet l'ont fait rire de bon cœur. La soirée a été joyeuse, mais il était écrit que la parole resterait à M. Deneux, que le professeur d'accouchements prendrait sa revanche et que les interruptions de ce matin ne se renouvelleraient pas toujours.

Les différentes grossesses de Madame ont été passées en revue par le cher maître, qui, sous ce rapport, est véritablement un terrible historiographe. C'est un sujet sur lequel M. Deneux est inépuisable, et j'affirmerais au besoin que les souvenirs de Son Altesse Royale elle-même sont beaucoup moins précis que ceux de son accoucheur breveté. Voici les choses les plus saillantes :

Peu de temps après le 17 juin 1816, la princesse ressentit quelques symptômes sur lesquels M. Deneux fut consulté. Tout bien pesé, le maître décida qu'il pouvait y avoir grossesse et, qu'en conséquence, il fallait garder le repos. — Mais pendant combien de temps? demanda Madame. — Pendant douze jours. — Douze jours! y pensez-vous, docteur, c'est énorme!

— M^{me} la duchesse de Berry était fort jeune alors, et cet arrêt de la faculté lui parut le comble de la tyrannie, mais il fallut obéir; le roi Louis XVIII voulait un héritier du trône, et il n'entendait pas raison sur ce chapitre. Quelque temps après, Madame fit une chute dans un escalier, dégringola douze marches, se meurtrit les reins, mais cet accident n'eut pas de suites.

— Il me semblait avoir entendu dire à Madame qu'elle avait fait une fausse couche de quatre à cinq mois. Ce n'est donc pas dans cette circonstance qu'elle arriva?

A cette question faite simplement, M. Deneux lève la main et s'apprête à me répondre; mais la princesse se hâte de prendre la parole et me dit avec vivacité :

« — Oh! ne le croyez pas; il va vous faire des contes.
« On m'a saignée et cela a déterminé l'accident. »

M. Deneux, la main en l'air, se récrie et la princesse continue :

« — Voici la vérité ! Le 25 août, à la procession de
« Notre-Dame, je me trouvais dans la voiture du roi ;
« cette grande machine était lourde et horriblement
« dure. On s'arrêtait souvent ; ce temps d'arrêt déter-
« minait un balancement énorme de cette terrible voi-
« ture et j'étais secouée de la façon la plus déplorable.
« J'étais assise sur le devant; la longue durée de cette
« marche fut un vrai supplice pour moi. Je fus prise
« de douleurs vives, on me saigna et les suites ne s'en
« firent pas attendre. »

M. Deneux, qui a toujours la main levée et qui ressemble assez bien à un Jupiter tonnant ou à un pilier de réverbère, ne se laisse pas influencer par cette narration intéressée; il poursuit la coupable d'un coup d'œil où brille à la fois son courroux médical et son indulgence presque paternelle :

— Il ne s'agit pas plus de voiture que de saignée, et c'est moi qui vous l'affirme. Madame a fait une grosse folie, une folie impardonnable, si elle n'avait pas eu un complice qui aurait dû être plus sage qu'elle. Monseigneur me l'a avoué, il l'a dit à ses aides de camp, tout le monde l'a su, et le roi Louis XVIII l'a assez grondé!

« — Vous êtes fou, vous dis-je; je sais bien ce que Monseigneur a dit, mais cela ne signifie rien; ce n'est pas cela qui m'a rendue malade. Que diable! je peux bien le savoir, peut-être! »

— Moi je vous dis, Madame, que c'est cela, et pas autre chose; vous fîtes ce beau chef-d'œuvre, le 8 septembre, le soir, à neuf heures, et je pourrais préciser mon accusation si cela était nécessaire. Vous étiez en habit de cour, prête à partir pour le bal, et l'accident final arriva le 13. Je constatai les suites de cette équipée et j'annonçai quel devait en être le résultat. — Et M. Deneux, s'adressant directement à moi, mais sans changer de ton, me fournit sur cet incident les détails les plus techniques. La princesse se couvre le visage de ses deux mains et dit que c'est absurde. M^{me} d'Hautefort, qui a battu en retraite vers son piano, exécute à grand orchestre l'ouverture de la *Gazza ladra*, et M^{me} Hansler se sauve dans sa chambre. M. Deneux est triomphant, il affirme que le tout est sincère et véritable et qu'il n'y a pas à lui en conter sur ce chapitre. Le terrible homme! On n'est pas plus accoucheur que cela!

Le grand air de M^{me} d'Hautefort survenu si à propos dans le moment critique, a eu pour conséquence un petit concert improvisé qui a parfaitement clos cette journée amusante. La dame d'honneur ne peut pas chanter quand on l'écoute, elle n'a jamais pu vaincre

cette timidité si fâcheuse et qui paralyse souvent les meilleurs artistes.

Nous passons en revue les Malibran, les Dorus, M^{me} Casimir, M^{lle} Déjazet et autres oiseaux chanteurs que dédaigne maître Cluchet. Vient ensuite le tour d'une foule d'autres célébrités féminines, dont la voix a le pouvoir de charmer le public : le gosier si musical de M^{lle} Mars, l'enrouement de M^{me} Dorval, le gazouillement de M^{lle} Péliissier, et bien d'autres encore; après quoi nous entamons l'interminable chapitre des can-cans de coulisse et de ruelle. Nous y serions encore si l'envie de dormir, non moins que l'heure avancée, ne nous eussent mis en fuite; donc nous fermâmes les digues de notre éloquence et l'amour du prochain nous est arrivé tout juste en même temps que l'épuisement de nos forces, de la mémoire et du reste.

Samedi, 18 mai.

M. Gintrac m'écrit ce matin qu'on a reçu hier à Bordeaux une lettre de Paris annonçant que M. le comte de Mesnard, retenu par une indisposition peu grave, ne doit arriver à Blaye que dans quelques jours. Mon cher confrère me charge de communiquer cette nouvelle à la princesse. C'est ce que j'ai fait aussitôt. M^{me} la duchesse de Berry l'a reçue très froidement; l'on voit qu'elle n'a pas oublié la singulière missive de son premier gentilhomme.

En entrant chez la princesse, M. Deneux et moi, nous l'avons trouvée tenant sa petite fille sur ses bras, la berçant doucement sur sa poitrine, la couvrant de caresses et lui chantant un de ces ramages mater-

nels que le cœur inspire. A l'aspect de ce tableau, l'accoucheur de Madame s'est écrié :

— Si M. de Kergorlay ou tout autre incrédule entrerait en ce moment, que dirait-il ? Il me semble qu'il y a de quoi convaincre tout le monde.

— « Oh ! dit Madame, si M. de Kergorlay était ici
« je vous prierais de ne pas le laisser approcher de
« mon lit. Je le connais, il est colère et deviendrait
« blanc comme mon drap. Il serait capable de me
« faire un mauvais parti, de me donner un coup de
« tête comme un vrai breton qu'il est. Si le comte
« Hector reste à Paris pendant quelques jours, ces
« émergumènes sont capables de lui chercher querelle ;
« mais qu'ils y prennent garde ! le Monsieur n'est pas
« patient et il leur en cuirait. »

Les journaux de ce matin nous apportent l'absurde *factum* de MM. Battur et consorts. Madame l'a lu d'un bout à l'autre, sérieusement d'abord, puis elle en a ri, et elle s'est livrée à une critique vive et animée de cette pièce :

— « En vérité, c'est par trop d'aveuglement ! Je ne
« suis qu'une femme, et assez ignorante, j'en conviens,
« eh bien ! je me chargerais volontiers de démontrer,
« code en main, à ces fous incorrigibles, qu'ils ne
« savent pas même leur droit. De quoi se mêlent-ils ?
« Les ai-je chargés de ma cause ? Qui les prie d'avo-
« casser à mes dépens ? Au reste, toutes ces dénega-
« tions absurdes n'arriveraient pas aujourd'hui si le
« Gouvernement eut permis à MM. de Chateaubriand
« et Hennequin de venir à Blaye. Au surplus, tant
« pis pour ceux qui nient ! Ma conduite ne doit laisser
« aucun doute sur la position que j'ai voulu prendre
« et sur mes projets d'avenir. Ceux qui ont un peu de
« bon sens doivent y voir clair et agir en conséquence.

Dans l'après-midi, nous avons eu sur les glacis de la citadelle un grand exercice à feu qui a réveillé les échos assoupis de ces vieilles murailles. La garnison entière a manœuvré sous les ordres du général Bugeaud, et M^{me} la duchesse de Berry s'est beaucoup amusée de ce tapage.

Le général est un véritable militaire. C'est un praticien consommé, et quand, traversant les rang du 64^e, il s'empare du fusil mal tenu par quelque pauvre soldat inexpérimenté, on reconnaît aussitôt l'homme du métier que les troupiers contemplent avec autant d'admiration que d'étonnement. Chacun sent aussitôt que c'est là un maître, un véritable chef destiné à commander, à diriger le combat, à vaincre tout à la fois par son courage personnel et par l'élan qu'il inspire aux soldats obéissants. La première fois que j'ai vu M. Bugeaud sur le terrain, je ne l'ai plus reconnu. Il m'a paru en quelque sorte transfiguré, et j'ai senti qu'il y a des natures belliqueuses créées pour la lutte et la victoire, armées de toutes pièces, et faites pour exercer une domination incontestée sur le troupeau humain.

Jusque-là, j'avais vu notre gouverneur aux prises avec les difficultés d'une position bizarre, se tirant d'affaire tant bien que mal, au milieu des ennuis l'assaillant de toutes parts, tourmenté par les craintes de M. d'Argout, poussé par le sentiment du devoir et de l'intérêt de l'Etat, à des mesures que n'approuvait pas son cœur affectueux et bienveillant, en somme, très malheureux du rôle que lui avaient départi des circonstances aussi graves que singulières.

En mainte circonstance, je l'avais entendu parler guerre avec une clarté, une précision que j'admirais. Le Général se faisait comprendre non seulement des gens du métier, ce qui est difficile, car ils ont leurs

préjugés ou leurs prétentions, mais encore des ignorants comme moi, si bien que je trouvais un véritable plaisir à suivre des démonstrations théoriques, appuyées le plus souvent d'exemples saisissants de vérité et d'à-propos.

Mais quand je l'eus aperçu à l'œuvre, faisant exécuter à sept ou huit cents hommes les mouvements de guerre offensive qu'il nous avait décrits tant de fois, quand j'ai pu constater les résultats positifs de ces principes si clairs, j'ai compris que le général était un personnage de haute portée, et j'ai commencé, dès à présent, à lui donner, en petit comité, un titre, celui de Maréchal de France, que l'avenir se chargera, je l'espère, de confirmer.

Les officiers que le général veut arracher à la routine, mettent peu d'empressement à le seconder ; ils professent pour ce qu'ils nomment *l'ordonnance*, un respect servile qui s'oppose à toute amélioration, et M. Bugeaud aura besoin de devenir Maréchal ou même ministre de la guerre, pour faire prévaloir ses idées. En attendant, il est admirable au milieu des soldats qu'il fait manœuvrer, il les anime, il les échauffe, et leur communique à tous une partie de l'ardeur qui l'embrase.

Ce n'est pas le moment d'entrer dans plus de détails sur ce point. Je veux seulement consigner ici mes impressions touchant ce personnage, sur lequel j'entends bien souvent porter les jugements le plus contradictoires. M. Bugeaud possède, selon moi, une large dose d'intelligence spontanée, de bons sens pratique, et il a, de plus, une très ample provision de ce feu sacré qui assure le succès en tout. Si les circonstances au milieu desquelles s'est écoulée sa première jeunesse se sont opposées au perfectionnement de certains

accessoires que le monde place en première ligne, si la forme n'a pas été ajoutée au fond dans la proportion que bien des gens exigeraient, si une vie énergiquement mise au service de la Patrie sur vingt champs de bataille a été privée de quelques agréments d'une valeur aisément contestable, rien de tout cela ne peut, à mon sens, amoindrir un homme supérieur, et pour moi, le général Bugeaud est vraiment un homme supérieur.

Depuis trois mois, je le vois tous les jours, et presque tout le jour, j'étudie ses habitudes, ses goûts, ses passions, j'assiste en observateur attentif au développement spontané de ses sentiments intimes, et je demeure convaincu de ceci, à savoir : que M. Bugeaud a une âme d'une trempe non moins bonne qu'énergique. Il a la simplicité d'un enfant quand il s'agit de la plupart des combinaisons sociales où les gens du monde se montrent si habiles ; il ignore jusqu'aux simples éléments de ces prétendues sciences dans lesquelles nos gants jaunes sont de si grands docteurs, mais il sait à merveille distinguer le vrai du faux, le bon du mauvais, et toucher d'une main ferme le point précis d'une question politique, morale ou industrielle. Il a profondément réfléchi sur ce qui constitue le bien-être et la richesse des nations, sur la force relative des grands peuples qui habitent l'Europe centrale, sur leurs intérêts particuliers et généraux, en un mot, sur cette politique d'application qui sert de base à la paix et par conséquent au bonheur du monde entier. Bien qu'il soit militaire avant tout, il oublie volontiers la guerre et les glorieux triomphes dus à nos armes, pour songer à une question principale, c'est-à-dire, l'avantage réel et durable des relations amicales entre les divers membres de la grande famille européenne.

En somme, le général Bugeaud me paraît un homme aux vues fermes autant qu'élevées, patriote sincère et éclairé, propagateur ardent des idées d'ordre et de liberté, éminemment homme de bien, citoyen dévoué, militaire d'une habileté consommée, en un mot, un Français modèle et digne d'être présenté à nos amis comme à nos ennemis.

Un trait caractéristique, et que je ne puis omettre, c'est la singulière antipathie qu'éprouve le général pour le journalisme. Il croit peu aux convictions des écrivains qui alimentent la presse périodique. Il déplore amèrement le mal qu'ils font, le trouble qu'ils jettent dans beaucoup d'esprits, les violences auxquelles ils se livrent envers le Roi, leurs attaques incessantes contre nos institutions les plus respectables, et la lecture de certains journaux de l'opposition lui donne à chaque instant des accès de colère que l'on a bien de la peine à calmer. Il argumente alors avec une véhémence extrême, écrit aux rédacteurs de ces feuilles, engage souvent une polémique dont la prudence est loin d'égaliser la vivacité et qui entraîne une foule d'inconvénients dont l'inutilité est le moindre. En vain le prie-t-on de se modérer, de laisser de côté ces attaques injustes, ces critiques envenimées, de dédaigner ces vaines clameurs d'une presse désordonnée, rien n'y fait ; l'ardeur du combat se réveille à chaque occasion nouvelle et la bataille recommence plus chaude que jamais.

Ainsi que je l'ai dit, c'est là un trait caractéristique dans la physionomie morale de M. Bugeaud. Il ne laisse échapper aucune occasion de faire sa profession de foi à l'égard de la presse. Il traite la plupart des journalistes avec une souveraine rigueur, il leur reproche de n'obéir qu'à l'esprit de parti et de se moquer

du patriotisme dans la plus haute acception de ce mot si souvent prodigué à faux. Partisan éclairé de la liberté de la presse, il invente chaque jour quelque expédient nouveau pour en prévenir les abus, pour en limiter les écarts, pour en réprimer les désordres, et forcé par la nature même de ces inconvénients, il restreint cette liberté au point de la rendre illusoire. Avec les meilleurs intentions, il arrive tout doucement à la tyrannie, et son raisonnement rigoureux pousse à l'extrême des principes dont l'application lui paraît utile. Mais cette tendance d'arbitraire militaire est bien vite tempérée par un esprit vraiment libéral, et ce singulier mélange de sentiments opposés conduit quelque fois à des vues dont la saine logique n'a pas mesuré tous les termes.

Qu'arrivera-t-il de tout cela? Le général a trop de franchise et de courage pour se taire, il attaquera toujours et partout le journalisme qu'il considère comme la cause la plus efficace de nos troubles intérieurs, et sans nul doute, il excitera contre lui des haines violentes et qui ne pardonnent jamais. Là peut-être, se trouve pour lui le principal obstacle aux grandes destinées que je crois réservées à son mérite; il ameutera contre lui tous les enfants perdus de cette armée d'écrivains à gages qui ne comprennent de la liberté que ses plus dangereuses licences, et je crains bien que ces aboyeurs, si habiles d'ailleurs à saisir le côté vulnérable des hommes publics, ne parviennent à lui faire expier cruellement le mépris dont il les accable.

Ce n'est là qu'une ébauche, et j'aurai, je l'espère, plus d'une occasion d'achever ce portrait. Après M^{me} la duchesse de Berry dont la physionomie domine ces récits quotidiens, il n'en est pas qui soit plus digne

d'étude que celle du général Bugeaud, et je mettrai tous mes soins à faire connaître et apprécier un homme d'une valeur incontestable.

Ce soir, à propos d'émeutes, il est question de celle qui a eu lieu tout récemment à Londres, et dans laquelle plusieurs constables ont été tués.

« — C'est là une chose extrêmement grave, dit la « princesse, car en Angleterre, la baguette d'un « constable fait reculer les flots d'une populace en « furie. On brise les vitres d'un hôtel, on porte des « bannières couvertes d'inscriptions menaçantes, on « pend, ou l'on brûle en effigie certains personnages « politiques ou autres, mais à l'apparition d'un consta- « ble tout rentre dans l'ordre et l'on respecte les « agents de l'autorité légale. Que les émeutiers de Paris « sont loin de professer de tels sentiments à l'égard « des bons gendarmes ! Il est vrai que ces derniers « ne se servent pas de baguettes et que leurs grands « sabres sont un peu plus redoutables. »

Notre soirée a pris une tournure très littéraire. Madame a lu aujourd'hui *Max*, roman nouveau de M. Ernest Legouvé. Elle est enchantée de cet ouvrage et me demande si j'en connais l'auteur.

— Je l'ai rencontré quelquefois dans le monde. Il est fils de l'auteur du *Mérite des Femmes*, et il avait à peine vingt ans quand l'Académie française lui décerna le grand prix annuel de poésie. Son père mourant le confia aux soins de son ami, le respectable M. Bouilly, et cet excellent tuteur a dignement rempli ces fonctions délicates. Le jeune homme arrivé à sa majorité a reçu des titres de propriété pour une somme considérable prouvant avec quelle sollicitude éclairée cet excellent homme avait dirigé les affaires de son pupille.

« — Oh ! c'est très bien, c'est admirable, mais
« cela ne m'étonne pas de la part de M. Bouilly.
« Je l'ai toujours beaucoup aimé, ajoute la princesse ;
« tout ce qu'il a écrit indique un bon cœur, une âme
« généreuse, et bien des gens se sont moqués de lui
« qui ne le valaient pas. »

M^{me} d'Hautefort, qui ne se pique pas de sentiment, nous dit qu'elle a beaucoup entendu parler du *Mérite des Femmes*, mais qu'elle ne l'a jamais lu. Ce sont de ces livres dont l'éloge ne nous appartient pas. Et puis, ces choses que tout le monde connaît, on n'a pas la curiosité de les lire. C'est comme la *Henriade*, j'avoue que je ne l'ai jamais lue. « — Et *Télémaque*, s'écrie
« Madame, en voilà un livre que j'ai pris en
« grippe ! Figurez-vous qu'on me l'a fait lire à l'âge
« de dix ou douze ans, pendant mes récréations. Cela
« m'ennuyait à périr ; aussi, je ne puis y penser sans
« bâiller. »

— Oh ! dit M^{me} d'Hautefort, j'espère bien que Jacquotot et sa méthode l'ont enterré pour toujours, et c'est bien fait !

« — Et le *Voyage du jeune Anacharsis*, reprend la
« princesse ; on donne cela à des enfants, à des jeunes
« personnes qui n'y comprennent absolument rien. Le
« fameux chapitre sur la musique des Grecs, que de
« pénitences ne m'a-t-il pas valu ! »

— Je suis sûre que Madame n'en eût pas dit autant du *Voyage d'Anténor*, par M. Lantier. Ces deux ouvrages, dont l'analogie est frappante, sont conçus sur un plan bien différent ; les deux héros parcourent les mêmes contrées, mais chacun d'eux examine les choses à son point de vue, et les aventures d'Anténor constituent une lecture aussi attachante que celles d'Anacharsis sont sèches et froides.

« — Je ne connais pas votre Anténor. Qu'est-ce que c'est ? »

— Le roi Louis XVIII, qui se piquait de bon goût, ne pouvant dormir, un certain soir, pria le jeune Mennechet, son lecteur ordinaire, de lui lire quelque ouvrage intéressant. Le hasard voulut que le susdit Anténor tombât sous la main du lecteur, et dès les premières pages, le roi fut très agréablement impressionné. Le sommeil ne vint pas, au contraire; après le premier volume, vint le second, puis le troisième, si bien que la plus grande partie de la nuit fut employée à la lecture de cette œuvre charmante. Louis XVIII en fut ravi. Il voulut connaître l'auteur de ce livre si ingénieusement empreint de la grâce attique, et quand il eût appris qu'il vivait à Marseille, dans une position médiocre, il lui fit expédier le brevet d'une pension sur sa cassette, le nomma bibliothécaire de je ne sais quelle grande ville du Midi, et le remercia ainsi de tout le plaisir qu'il lui avait donné.

Madame a été enchantée de cette petite anecdote que je tiens de bonne source. Elle se propose de lire l'ouvrage de Lantier. Elle aime les choses historiques et les préfère de beaucoup à celles qui sont purement imaginaires et elle revient à son point de départ en disant :

« — Bon Dieu ! que le sage Anacharsis m'a en-
« nuyée ! Six volumes de choses sérieuses ! Est-il pos-
« sible que la Grèce n'ait offert à l'abbé Barthélemy
« que des sujets de réflexions aussi graves ! »

Il faut que Madame lise un intéressant recueil intitulé *Fêtes et Courtisanes de la Grèce*. Elle y trouvera tout ce que la prudence de l'abbé Barthélemy ne pouvait placer dans son grand ouvrage, et c'est en vérité bien fâcheux, car ces deux éléments si divers,

mêlés dans des proportions convenables, eussent formé un tout charmant.

M^{me} la duchesse de Berry fait un grand éloge des études historiques de M. de Chateaubriand. M^{me} d'Hautefort trouve que la plupart des ouvrages d'histoire, publiés de nos jours, sont trop légers, trop superficiels. MM. de Barante et Capefigue n'ont pas assez de gravité, ils ne citent pas assez les documents authentiques, les chartes, les pièces diplomatiques ; il lui faudrait des chroniqueurs, et les modèles en ce genre sont trop négligés par nos auteurs modernes. La belle dame est un peu bas bleu ; elle nous raconte le grand succès qu'elle a obtenu en publiant la réimpression d'un livre rare, intitulé : *La toilette d'une Romaine*. Elle lit Joinville, Comines et Froissart, ce qui me paraît énormément gaulois. M^{me} la duchesse de Berry avoue tout simplement qu'elle préfère le style moderne ; elle a eu le plus grand plaisir à lire *Tristan le Voyageur*, de M. de Marchangy, mais elle ne connaît pas la *Gaule poétique* du même auteur. Elle me promet de lire cet ouvrage que je lui ai vivement recommandé. Je lui ai glissé quelques mots d'une certaine tragédie intitulée tout simplement *Louis le Débonnaire*, rien que cela, et que j'ai commise à l'instigation du susdit livre de M. de Marchangy. Premières bouffées de cette poésie rhétoricienne qui fleurit au printemps de la vie, rimes ambitieuses dont l'inexpérience égale la naïveté, qu'êtes-vous devenues, et comment retrouverai-je un jour ce chef-d'œuvre perdu pour moi et pour la postérité ?

Marchangy, Brillat-Savarin, et je ne sais quel autre magistrat éminent, moururent tous trois presque le même jour, d'une fluxion de poitrine gagnée dans

l'église royale de Saint-Denis, à l'un des anniversaires du 21 janvier.

« On dirait, suivant M^{me} la duchesse de Berry, qu'il
« y a dans les cérémonies funèbres quelque chose de
« contagieux. Les vieillards doivent surtout se dis-
« penser d'assister à ces grands convois où l'on a froid.
« L'aspect de la mort est mortel pour ceux qui attei-
« gnent le terme de la vie. Ils n'ont pas besoin de la
« leçon qui ressort d'un cercueil et qui peut devenir
« si profitable aux jeunes gens. Ce pauvre Brillat-
« Savarin, qu'allait-il faire dans cette église froide et
« lugubre? Que son livre est charmant! Que cette *Phy-*
« *siologie du goût* en contient! Quelle aimable gaieté,
« que d'esprit, quel ton de bonne compagnie et comme
« il sait rendre intéressantes des choses vulgaires!
« C'est la cuisinière bourgeoise divinisée! Il a fallu du
« génie pour donner cette forme ravissante à des pré-
« ceptes aussi communs! Comme il est gai, vif, piquant,
« instructif; la grâce sans fadeur, l'élégance sans
« prétention, ce je ne sais quoi d'inimitable que toutes
« les autres nations de l'Europe sont réduites à nous
« envier! Il y a une autre physiologie, celle du mariage,
« par votre ami Balzac, mais celle-là ne vaut pas
« l'autre, tant s'en faut. Et cependant l'esprit n'y
« manque pas, au contraire, mais la matière est déli-
« cate, le sujet scabreux, comme vous dites, et de-
« mandait une main de maître. Il y a dans cet ouvrage
« des choses bien hardies, d'autres bien hasardées, et
« l'ensemble gagnerait à être discrètement abrégé.
« Du reste, je l'avoue, il m'a fait rire. Il aborde sou-
« vent des chapitres très intimes, il traite des cas
« réservés avec une certaine verve licencieuse que
« comporte son sujet, j'en conviens, mais qu'il aurait
« dû gazer un peu plus. Savez-vous de qui je tiens ce

« fameux livre ? De mon cher cousin, le duc d'Orléans. Il m'en fit un grand éloge et me pria d'en accepter un exemplaire. »

Nous avons terminé la soirée par une dissertation chirurgicale. M^{me} d'Hautefort s'étant emparée de ma trousse, a fait l'inventaire de tous les instruments qu'elle contient. Madame s'en mêle aussi, et les questions pleuvent sur les bistouris, les sondes, les pinces, etc., etc. Il m'a fallu faire une leçon de médecine opératoire. M^{me} la duchesse de Berry a du courage, elle a plusieurs fois servi d'aide dans des circonstances graves ; la vue du sang ne l'épouvante pas. M^{me} d'Hautefort ne peut pas entendre crier, sans être menacée de syncope. La princesse nous fait rire en imitant le père Elisée, chirurgien du roi Louis XVIII, qui disait toujours : *Brenez mes bilules* ! Toutes ces vieilles têtes, suivant Son Altesse Royale, ne valent pas le moindre carabin de l'Hôtel-Dieu.

Et lorsque nous lui avons souhaité la bonne nuit, elle nous a dit adieu, et a ajouté :

« — Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? »

FIN DU PREMIER VOLUME

OUVRAGES
DU DOCTEUR P. MÉNIÈRE

TRAITÉ DES MALADIES DE L'OREILLE, de G. KRAMER, traduit
de l'allemand, par le Docteur P. MÉNIÈRE. Germer
Baillière. Paris, 1848.

ÉTUDE MÉDICALE SUR LES POÈTES LATINS. — Germer
Baillière, Paris, 1852.

LES CONSULTATIONS DE MADAME DE SÉVIGNÉ — Germer
Baillière, Paris, 1862.

CICÉRON MÉDECIN. — Germer Baillière, Paris, 1862.

